This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

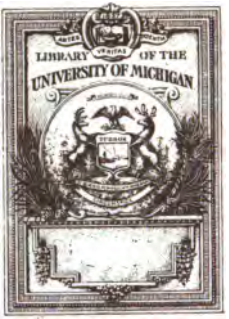
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

AP
25
.B58

BIBLIOTHEQUE CHOISIE,

POUR SERVIR DE SUITE

A LA

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE.

Par JEAN LE CLERC.

ANNÉE M D CC V.

TOME VI.

A AMSTERDAM,
Chez HENRY SCHELTE,
M D CC V.

beſoin que j'y employe beaucoup de tems; j'ai crû que je devois avoir quelque complaiſance pour ceux qui achetent cette *Bibliotheque*, & leur donner un Volume tous les quatre mois, comme je commence à le faire à préſent. Ainſi le VII. Tome paroîtra, avec l'aide de Dieu, vers le mois d'Août, & il en ſera de même de la ſuite. Il eſt plus agréable de lire les Extraits d'un même Livre, ou qui concernent la même matiére, un peu plus près les uns des autres, parce que la mémoire que l'on conſerve encore des précedens, ſert à faire entendre ceux qui ſuivent. On ſe forme même une idée plus claire & plus ſuivie de toute une matiére; les parties ſe ſuccedant plus promptement les unes aux autres; que lors qu'on les examine trop lentement, & par intervalles. Le mal eſt que celui qui doit fournir aux Lecteurs des ſujets dignes de leur attention, & qui lui puiſſent faire honeur à

lui

lui même ſe trouve engagé dans un très-grand travail, pour ſoûtenir ſon choix, & pour n'avoir rien à ſe reprocher. Il faut encore bien prendre de la peine, pour varier les matiéres, comme les Lecteurs trop délicats le ſouhaitent. Les connoiſſances humaines ne ſont pas ſans bornes, & ce qu'il y a de meilleur eſt plûtôt débité, que l'on ne penſe. Les bons livres ne ſont pas ſi communs, que bien des gens le croyent, & il n'eſt pas toûjours facile d'en faire des Extraits, qui inſtruiſent & qui plaiſent, en même tems. Les mauvais ne méritent pas d'entrer dans une *Bibliotheque Choiſie*, à moins que ce ne ſoit pour en montrer le ridicule & pour donner plus de luſtre aux autres; & il n'eſt nullement aiſé, de faire des Critiques qui vaillent la peine d'être luës, ni même ſûr de dire librement ſon ſentiment, ſur les fautes que l'on commet aſſez fréquemment ſur toutes ſortes de matiéres.

Néanmoins puis que je me ſuis engagé dans ce travail, il faudra que je tâche de m'en tirer le moins mal, qu'il me ſera poſſible; & de prendre de l'Antiquité, ou des livres publiez depuis long-tems, ce que nôtre Siecle ne pourra pas me fournir.

BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

ARTICLE I.

Continuation de la Vie d'ERASME, depuis l'an MDXIX *jusqu'à sa mort, tirée de ses Lettres.*

MDXX.

AU commencement * de cette année, *Erasme* dédia sa Paraphrase des Epîtres de S. Paul aux Ephesiens, aux Philippiens, aux Colossiens, & aux Thessaloniciens, au Cardinal *Campegge*, qui étoit à Londres. Il fait, dans cette dédicace, un abregé fort joli, quoi que court, de l'Histoire de la Théologie des Chrétiens, & des variations qui y étoient arrivées; à quoi il ajoûte quelques réflexions, sur l'état, où elle étoit de son tems, sur les controverses qui troubloient toute la Chré-

* *Ep. Dedic.* Par. *Epist. ad Ephes. Oper. Tom. VII.*

BIBLIOTHEQUE

CHOISIE

POUR SERVIR

DE

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

Par

Chez

tienté, & ſur la maniere de les finir. Il dit que d'abord les Théologiens ne s'appliquoient qu'à l'étude de la Rhétorique, qu'en ſuite ils mêlerent la Philoſophie de *Platon* à la doctrine Chrétienne, & après cela celle d'*Ariſtote*; qui avoit changé la Théologie en une ſcience épineuſe & toute pleine de diſputes, & fait entierement négliger l'étude de l'Ecriture Sainte. Comme elle étoit en cet état, quelques perſonnes (il entendoit *Luther* & ſon parti) avoient voulu, dans une bonne intention, renvoyer les Chrétiens à la ſource du Chriſtianiſme, & leur donner du dégoût pour la Théologie Scholaſtique; mais ils s'y étoient pris, ſelon *Eraſme*, d'une maniere trop véhemente. D'un autre côté, les Moines, entêtez de la Théologie de l'Ecole, s'étoient mis à attaquer l'étude des Langues, & rejettoient tout ce qu'on leur propoſoit, comme des héreſies. *Eraſme* exhorte le Cardinal *Campegge*, auſſi bien que le Cardinal *Wolſey*, & le Roi d'Angleterre à travailler à la paix de la Chrétienté. La meilleure voie d'en venir à bout auroit été, ſelon lui, ſi le Pape *Leon* X. eût donné ordre aux deux Partis de produire leurs Confeſſions de Foi, & d'expliquer leurs ſenti-

timens, ſans attaquer perſonne, afin que l'on ne vînt pas à ſe déchirer les uns les autres ; & ſi l'on n'étoit pas du même ſentiment, comme il arrive dans les matiéres, qui concernent l'eſprit, auſſi bien que dans celles qui regardent le goût, on diſputât avec douceur & avec retenue. Quand on en ſeroit venu là, *Eraſme* vouloit que ſi l'on trouvoit quelque difference capitale, entre les ſentimens ; qu'on ne devoit néanmoins pas établir, par des raiſonnemens forcez ; il falloit choiſir, pour en traiter, d'habiles gens qui, ſous prétexte de la foi, ne cherchaſſent pas leurs propres interêts, & qui puſſent parler enſemble avec moderation, & ſans clameurs ſéditieuſes. „ Car peut „ être, dit-il, que tout le monde ne „ veut pas être Chrétien, à la fantaiſie „ du premier venu. *Si quid ad fidei ſinceritatem magnopere pertinebit (neque enim huc obtorto collo pertrahenda ſunt omnia) primùm res agatur per eos qui verè norunt fidei myſteria ; deinde qui non ſint tales, ut ſub prætextu fidei ſuum agant negotium ; poſtremò ut res moderatis judiciis, non ſeditioſis clamoribus, agatur. Neque enim omnibus fortaſſe libet, quorum libet arbitrio Chriſtianos eſſe.* Le conſeil étoit bon, mais

il auroit fallu de plus qu'*Eraſme* aprît au Cardinal, où l'on pouroit trouver des gens veritablement habiles, des gens tout à fait desintereſſez, uniquement attachez à la Verité & pleins de moderation. Il n'y en avoit guere ni dans l'un, ni dans l'autre Parti; & s'il faut dire la verité, ceux qui gouvernoient alors l'Egliſe, & qu'*Eraſme* vouloit engager à donner leurs ordres pour procurer la paix, étoient de tous les Chrétiens les plus éloignez de l'étude de l'Ecriture Sainte, du desintereſſement, de l'amour de la Verité qu'il demandoit, & de la moderation néceſſaire en une conjoncture ſi délicate; comme l'évenement le fit aſſez voir. D'ailleurs quand on auroit trouvé quelque peu de gens, tels qu'il les vouloit; tout le Chriſtianiſme auroit-il voulu mettre ſes ſentimens en compromis, pour parler ainſi, entre leur mains & ſuivre ſans murmure leurs déciſions? Les inconveniens, qui ſe trouveront toûjours, dans cette ſorte de choſes, ne nous permettent pas d'eſperer de voir jamais une réunion entre les Chrétiens, ſans un miracle tout céleſte. J'ai de la peine à croire qu'*Eraſme* eût beaucoup plus d'eſperance de la voir, que nous n'en avons

aujourd'hui. Il ne laiſſoit pas de dire au Cardinal *Campegge*, dans une * Lettre, qu'il croyoit aller à Rome dans peu de mois; mais ſes conſeils modeſtes y auroient été mal reçus, les Moines y étoient trop puiſſans, & je doute qu'il parlât ſérieuſement, quoiqu'il le diſe encore † ailleurs. C'étoit apparemment pour éloigner le ſoupçon qu'il ne voulût ſe joindre à *Luther*, comme ſes ennemis l'en accuſoient.

Peu de temps après, il écrivit à * *Aloiſius Marlianus* une Lettre, dans laquelle il témoigne qu'il n'approuvoit pas la conduite de *Luther*; mais qu'il ne pouvoit pas non plus digerer celle des Moines; & que le peu de prudence des deux Partis faiſoit qu'ils ſe donnoient tour à tour de l'avantage. Il deſapprouvoit ſur tout la maniere violente, dont *Jérôme Aleander* s'y prenoit en Allemagne, où il ne faiſoit qu'irriter les eſprits. Pour lui, il ne recherchoit que la tranquillité & la paix. „Je ſai, diſoit-il, qu'il n'y a rien „ qu'on ne doive ſouffrir, plûtôt que „ de troubler l'état où l'on eſt, pour „ le rendre pire; & je ſai qu'il eſt de „ la pieté de cacher quelquefois la Ve„ rité, & de ne la dire ni en tous

 „ tems,

* *Ep.* 500. † *Ep.* 499. * *Ep.* 501.

„ tems, ni en tous lieux, ni en tou-
„ tes sortes de manieres, ni toute en-
„ tiere par tout. *Scio quidvis esse ferendum potiùs, quàm ut publicus orbis status turbetur in pejus; scio pietatis esse nonnunquam celare veritatem, eámque neque quovis loco, neque quovis tempore, neque apud quosvis, neque quovis modo, neque totam ubique promendam.* On ne peut pas nier, que cela ne soit vrai en géneral, mais l'application de ces maximes n'est pas facile à faire. *Erasme* lui même étoit accusé, par le parti des Moines, de les avoir violées, & d'avoir donné lieu aux Lutheriens de crier contre l'Eglise Romaine. Ceux d'entre les défenseurs de cette Eglise, qui avoient plus de politique, que d'entêtement pour ses opinions, regardoient aussi *Erasme* comme un homme qui leur avoit fait plus de mal, que de bien; par la liberté, que l'on voyoit dans ses Ecrits. En effet, la conservation des Moines étoit plus importante à la Cour de Rome, que ce rétablissement des Sciences, dont *Erasme* parloit si fort; & desquelles même, elle avoit plus à craindre, qu'à esperer. *Bilibalde Pirkheimer* écrivit, * vers le même tems, une Let-

* *Ep.* 503.

Lettre à *Eraſme*, où il parle avec beaucoup de mépris de *Leus* ſon adverſaire. Il y raconte auſſi en riant un petit démêlé, qui lui étoit arrivé avec un Moine d'un des Ordres Mendiants. Ce Religieux ſe trouvant dans une compagnie, où on loüoit *Eraſme*, marqua par ſa mine, & par ſes geſtes qu'il étoit peu ſatisfait de ces loüanges, & ayant été obligé de dire ce qu'il trouvoit à reprendre dans *Eraſme*, il dit *que cet homme, qu'on loüoit ſi fort, mangeoit volontiers des poules; ce qu'il ſavoit, non par le rapport des autres, mais qu'il l'avoit vû de ſes propres yeux à Bâle, où il l'avoit connu. Quoi?* lui dit Pirkheimer, *Eraſme avoit il dérobé ces poules, ou les avoit-il achetées? Il les avoit achetées*, replica le Moine. *Achetées!* dit Pirkheimer. *Il y a un renard, qui me fait bien plus de dommage, puis qu'il prend tous les jours des poules dans ma Cour, ſans les payer.* Enſuite, il demanda au Moine, ſi c'étoit donc un peché, que de manger des poules. *Sans doute*, répondit-il, *puis que c'eſt le peché de gourmandiſe, qui eſt d'autant plus grand, que l'on y tombe plus ſouvent, & qu'il ſe commet par des perſonnes dévotes.* Pirkheimer ajoûta que c'étoit peut-être les

jours, qu'il n'étoit pas permis de manger de la chair. *Non*, dit le Moine, *les Eccléſiaſtiques doivent s'abſtenir de tous mets délicats. Ah*, *mon bon Pere*, replica Pirkheimer, *ce n'eſt pas en mangeant du pain ſec*, *ou de l'orge*, *que vous avez gagné cette groſſe panſe*; *& ſi les poulets*, *dont vous vous êtes rempli le ventre*, *pouvoient encore chanter*, *en même tems*, *elles égaleroient le bruit d'une armée & de bien des trompettes.*

A la fin de cette Lettre, *Pirkheimer* dit à *Erasme* qu'*Ecolampade* s'étoit fait Moine le 23 d'Avril dans le Monaſtere du Sauveur près d'Augsbourg, qui étoit de l'Ordre de Ste. Brigide.

Dans une * Lettre à *Beat Rhenanus*, *Erasme* ſe plaint de ce que ſes Lettres, qui avoient été imprimées, lui avoient attiré du chagrin. Comme il avoit trouvé que l'on en faiſoit des recueils fautifs, dès le tems même qu'il étoit en Italie, il avoit crû devoir les publier plûtôt lui-même, que de les laiſſer publier à d'autres; quoi qu'il proteſte qu'il n'en avoit point écrit, à deſſein de les faire imprimer. Comme il y parloit librement de bien des choſes, on ne manqua pas de s'en offen-

* *Ep.* 507.

offenſer. Les Moines ſur tout, ennemis des Belles Lettres, crierent furieuſement contre. Enſuite l'affaire du Lutheraniſme ayant éclaté, on y trouva encore plus à redire ; parce qu'on prétendoit qu'*Eraſme* l'avoit favoriſé, & en ce tems-là il n'étoit ſûr, ni de parler, ni de ſe taire. *Lutherana tragœdia in tantam exarſit contentionem, ut nec loqui tutum ſit, nec tacere.* Il dit enſuite qu'il avoit ſouhaité de ſupprimer ces Epîtres, mais que *Froben* n'avoit pas voulu. Il prie même *Rhenanus* de payer à *Froben* les frais qu'il pouvoit avoir faits & de retirer les exemplaires. Je croi néanmoins qu'il ne parloit pas ſérieuſement, car *Froben* étoit trop ſon ami, pour faire cette impreſſion malgré lui. Après cela, il parle des differentes ſortes d'Epîtres, & du danger qu'il y a pour un homme, de qui l'on publie les Epîtres, pendant ſa vie. Cette Lettre étoit la premiere, dans l'Edition de Bâle de 1540. parce que l'Auteur y rend quelque raiſon de ſa maniere d'écrire.

Il écrivit peu de tems * après à *Ecolampade*, qui lui avoit donné avis de ce qu'il venoit de faire, qu'il ſouhaitoit qu'il trouvât, dans ſon nouveau

* *Let. 509.*

veau genre de vie, ce qu'il deſiroit; *& ſi je ſavois*, ajoûte-t-il, *que cela arrivât, je vous irois tenir compagnie. Mais j'ai peur que l'ennui, que vous aviez, ne vous y ſuive.* Il ne ſe trompa pas, dans ſa conjecture.

Il loue beaucoup *Ulrich Huttenus*, & *Henry. Epſendorf* * en diverſes Lettres; mais il ſe brouïlla enſuite étrangement avec eux, dès que le Lutheraniſme les eut rendus trop odieux; & il dit autant de mal d'eux, qu'il en avoit dit de bien. C'eſt-là un des inconveniens, qui arrivent dans la publication des Lettres des perſonnes vivantes, comme il le remarque lui même, dans la DVII Lettre, dont on a parlé. *Jam & illud eſt incommodi, quòd, ut nunc ſunt res mortalium, ex amiciſſimis nonnumquam reddantur inimiciſſimi, & contrà; ut & illos laudatos, & hos doleas attactos.*

On commençoit auſſi à crier terriblement contre *Eraſme*, en Angleterre; quoi qu'il y eût beaucoup d'amis & qu'il fût même aimé du Roi, & des principaux du Royaume. Il en rapporte un † exemple remarquable, dans la conduite d'un Evêque, nommé

* *Lett.* 510, 512, 514, 517. † *Ep.* 526.

mé † *Standik*; qui fut néanmoins redreſſé, comme il le méritoit, par quelques amis d'*Eraſme*. On lui donnoit le plus d'exercice en Brabant, comme il paroît par cette Lettre, & par pluſieurs autres.

Morus lui apprit, au mois d'Août de cette année 1520. * que leur Ami *Andrea Ammonio* étoit mort ſubitement d'une maladie, que l'on nomma *la ſueur Angloiſe*; parce qu'elle fit beaucoup de ravage en Angleterre. On en mouroit communément le premier jour, ou ſi on pouvoit réſiſter au premier effort du mal, on en réchappoit.

Dans le même mois, † *Eraſme* écrivit à *Jean Turzo*, Evêque de Breſlau, qui lui avoit envoyé quelques préſens, avec une Lettre fort obligeante. Il paroît, par la ſuite, qu'*Eraſme* entretint avec ſoin l'amitié de ce Prélat.

A l'occaſion * de la nouvelle édition de *Tertullien*, par *Béat Rhenanus*, il juge du ſtile de cet ancien Pere & de ſes ſentimens; après quoi il parle

† *Il étoit Evêque de* S. Aſaph, *&* Eraſme *le nomme ailleurs pour rire* Epiſcopus à S. Aſino. *Voyez l'Ep.* 554.

* *Ep.* 522. † *Ep.* 524. * *Dans la* 525. *Lettre.*

le des autres héreſies, qui ont peu duré, à cauſe de leur abſurdité. L'*Arianiſme*, qui ne ſoûtenoit pas des abſurditez ſi groſſieres, & qui tâchoit de ſe défendre par l'Ecriture, dura plus long-tems; & *Eraſme* croyoit voir des reſtes du *Pélagianiſme*, dans ce qu'on croyoit du Franc Arbitre. „ Une bonne partie des héreſies, ajoûte-t-il, „ ſemble être venue des ſentimens des „ Philoſophes. C'eſt ce qui fait qu'il „ y a ſujet d'être ſurpris de ce que l'on „ dit à préſent que l'on ne peut pas „ convaincre les Héretiques, ſans le „ ſecours de la Philoſophie d'*Ariſtote*. „ Il faut que cette Philoſophie renferme bien de la ſainteté, ou que „ ceux, qui ſavent s'en ſervir de la „ ſorte, ſoient fort habiles gens. *Nimirum, aut ea Philoſophia multùm habet ſanctimoniæ, aut præclari ſunt artifices, qui illa ſic norunt uti.* Cela fait voir que celui qui diſoit que * *ſans la Philoſophie d'Ariſtote, on n'auroit pas bien des articles de foi*, n'étoit pas ſeul de ſon ſentiment. *Eraſme* dit encore qu'il y avoit des héreſies Scholaſtiques, dont il valloit mieux ſe taire, que d'en faire du bruit, parce qu'elles ne faiſoient pas grand mal. „ Mais,

* *Le P. Paul de Veniſe.*

„ Mais, dit-il, il y a une Heréſie,
„ qui encore qu'elle ne mérite pas ce
„ nom (*parce que c'eſt quelque choſe*
„ *de pire, que les opinions erronées,*
„ *que l'on nomme héreſies*) fait un très-
„ grand mal aux hommes & nuit
„ beaucoup à l'autorité de l'Evangile;
„ c'eſt lors que ceux, qui font pro-
„ feſſion de la Théologie & qui pré-
„ tendent être les Chefs & les princi-
„ paux de tout le peuple Chrétien,
„ n'enſeignent autre choſe, par toute
„ leur vie, par toutes leurs paſſions &
„ par tous leurs efforts, qu'une am-
„ bition tout à fait théatrale, qu'une
„ avarice inſatiable, qu'un amour des
„ plaiſirs que rien ne peut éteindre,
„ qu'à faire de furieuſes guerres, &
„ d'autres choſes, que les Saintes Let-
„ tres déteſtent, & que les Philoſo-
„ phes Payens même deſapprouvent.
„ On ne dit pas à la verité qu'il faut
„ ſe conduire ainſi, mais on vit de
„ cette maniere; ce qui fait bien plus
„ d'impreſſion que ſi l'on ſe conten-
„ toit de le dire, ſans le faire.

Eſt hæreſis quædam, quæ quamquam hæreſis vocabulum non mereatur, tamen maximam adfert perniciem vitæ mortalium, ac plurimum officit Evangelicæ auctoritati; cùm ii qui profitentur

tur Philoſophiam Chriſti, qui ſe gerunt pro ſummis ducibus ac proceribus totius populi Chriſtiani, palam totâ vitâ, totis ſtudiis, totis conatibus nihil aliud doceant, quàm ambitionem plusquàm theatricam, avaritiam inſatiabilem, voluptatum aviditatem inexplebilem, bellorum furias, ceteráque, quæ Sacræ Litteræ deteſtantur, quæ ab Ethnicis etiam Philoſophis improbantur. Non iſta loquuntur, ſed efficacius eſt iſta vivere, quam loqui. C'eſt peut-être ce qui fait le plus de mal à la Religion, * comme on l'a fait voir ailleurs; & ſi *Eraſme* avoit ſujet de parler ainſi des Prélats de ſon tems & de celui qui s'en nommoit le Chef, il faut avouër que nous en avons pour le moins autant de ſujet préſentement.

Comme Leon X. avoit fulminé contre *Luther* une Bulle dès le 15. de Juin, *Eraſme* commençoit à craindre pour lui, quoi que *Jean Frideric*, Electeur de Saxe, l'eût pris en ſa protection. „ Je crains dit-il, dans une „ † Lettre à *Gerard Noviomagus*, pour „ le malheureux Luther; tant la con- „ juration eſt échauffée, tant on irri- „ te contre lui les Princes & ſur tout „ le

* *Voyez le Traité* des Cauſes de l'Incrédulité *P. 2. Ch.* II. *&* III.

† *Ep.* 528.

„ le Pape ! Plût à Dieu qu'ayant ſuivi
„ mon conſeil, il ſe fût abſtenu de
„ choſes odieuſes & ſéditieuſes ! Il
„ auroit plus fait de fruit & ſe ſeroit
„ attiré moins de haine. Ce ſeroit peu
„ de choſe qu'un ſeul homme (*Lu-*
„ *ther*) perît ; mais ſi cette affaire leur
„ réüſſit (*aux Moines*) perſonne ne
„ pourra ſouffrir leur inſolence. Ils
„ n'auront point de repos, qu'ils n'a-
„ ient ruiné les Langues & toutes les
„ Bonnes Lettres. Ils attaquent de
„ nouveau *Capnion*, (*Reuchlin*) ſeu-
„ lement parce qu'ils haïſſent *Luther*;
„ qui, contre mon avis, a mêlé ſon
„ nom à ſon affaire, lui a cauſé de la
„ haine, & n'en a tiré aucun avanta-
„ ge pour lui même.

Mais, comme on l'a déja dit, il auroit encore moins avancé ; parce que le fonds de ſa doctrine paſſoit dans l'eſprit des Théologiens pour une Héreſie ; qui alloit à ruiner l'autorité du Pape & des Moines, & à détruire divers dogmes, de la créance deſquels ils tiroient de très-grands avantages. Si *Luther* eût plié, après avoir été cenſuré à Rome, tout le fruit, que ſa doctrine auroit pû produire auroit été perdu ; & s'il réſiſtoit il ne le pouvoit faire, ſans ſédition, ou ſans ſe ſépa-

rer

rer de la Communion de la Cour Romaine, qui l'excommunia; car il ne faut pas s'imaginer que cette Cour voulût ceder la moindre choſe à un Moine, qu'elle regardoit comme un brouillon, ni ſacrifier aucun de ſes interêts à la Verité & à la Paix. Ce ſeroit la premiere fois, qu'elle l'auroit fait.

Pour la tyrannie des Moines, il eſt vrai qu'elle devint intolerable dans l'Egliſe Romaine, & qu'elle empêcha que les Belles Lettres n'y fiſſent les progrès, qu'elles y auroient fait, s'ils ne s'y fuſſent pas oppoſez. Mais il ſe forma, dans la diviſion qui arriva, des Societez où ces Lettres fleurirent d'une maniere extraordinaire, & qui exciterent, dans la ſuite du tems, les Moines même, en quelques endroits, à les cultiver, comme par jalouſie. *Eraſme* néanmoins eſt excuſable, dans ſa crainte, parce qu'il ne pouvoit pas prévoir ce qui eſt arrivé depuis.

Ce grand homme veut ſouvent que l'on ſépare la cauſe des Bonnes Lettres, que les Moines attaquoient, de celle de *Luther*, avec laquelle elles n'avoient rien, dit-il, de commun. Mais, s'il faut dire la verité, les Belles Lettres ſont une pauvre étude, ſi

elles

elles ne ſervent qu'à entendre l'Antiquité ; ſans que l'on faſſe aucun uſage des lumieres, que l'on en peut tirer, auſſi bien pour la Religion, que pour les autres Sciences. A quoi ſerviroit-il de ſe remplir la tête de mots, d'hiſtoires, d'opinions & de coûtumes; ſi l'on n'en devenoit plus raiſonnable, plus prudent, & plus attaché à la vérité de la Religion? On ne peut regarder cette étude, que comme une étude qui ſert d'introduction, & d'ornement aux autres plus relevées ; telles que ſont la Philoſophie, la Juriſprudence, la Politique & la Théologie. Vouloir abandonner ces Sciences, pour ſoûtenir les Belles Lettres, c'eſt vouloir bruler une ville, pour en conſerver les portes. Cela ſoit dit pour une fois, parce qu'*Eraſme* y revient aſſez ſouvent.

J'ajoûterai ſeulement que s'il avoit voulu employer ſon eſprit & la connoiſſance, qu'il avoit des Belles Lettres, à défendre le Pape & les Moines, dans leurs prétenſions, ils ſeroient devenus, en peu de tems, de ſes meilleurs amis. Mais en deſapprouvant les manieres de *Luther*, comme il affecta de le faire depuis ce tems-ci; il n'approuvoit pas pour cela la conduite

duite de ſes Adverſaires, comme il le témoigne aſſez ouvertement ; quoi qu'il ne voulût pas ſe ſéparer de leur Communion, où il croyoit pouvoir vivre, ſans applaudir à tout ce qu'on y faiſoit.

„ On a imprimé, dit-il dans cette „ même Lettre, une bulle formida„ ble ; mais que le Pape a défendu de „ publier. J'ai peur qu'il ne ſe faſſe „ quelque grand tumulte. Ceux qui „ tâchent de perſuader cela au Pape „ lui donnent, à mon avis, un con„ ſeil, de la pieté duquel je ne ſai ce „ que l'on peut dire, mais qui eſt au „ moins dangereux. Cette affaire tire „ ſa premiere origine de très-mauvai„ ſes ſources, & elle a été pouſſée „ par des voies très-mauvaiſes. Cette „ tragedie eſt venue d'abord de la haine „ des Bonnes Lettres & de la ſtupidité „ des Moines. Enſuite par de vio„ lentes injures, & par des conſpira„ tions malicieuſes, on l'a portée au „ point de fureur, où ces gens-là ten„ dent ; ils veulent, après avoir op„ primé les Lettres, qu'ils ignorent, „ regner impunément, avec leur bar„ barie. Je ne me mêle pas de cette „ tragedie. Autrement il y auroit „ même un Evêché prêt pour moi,

ſi

„ ſi je voulois écrire contre *Luther*.
„ Je ſuis fâché qu'on accable ainſi la
„ doctrine Evangelique, que l'on nous
„ contraigne ſeulement, ſans nous en-
„ ſeigner, & qu'on nous enſeigne des
„ choſes contraires à l'Ecriture Sainte,
„ & au Sens Commun. *Mihi dolet ſic obrui doctrinam Evangelicam, nôſque cogi tantùm, non doceri, & doceri ea, à quibus abhorrent & Sacræ Litteræ & ſenſus communis.* C'eſt ainſi qu'*Eraſme* écrivoit confidemment à un ami, le 9 de Septembre.

Quatre jours après, il écrivit au Pape lui même, auquel on avoit fait voir la Lettre qu'*Eraſme* * avoit écrite à *Luther* l'année précedente, où il exhortoit *Luther* à la moderation, & le loüoit d'ailleurs. On ſoûtenoit qu'il avoit dû l'exhorter à ſe retracter, & le quereller, s'il ne l'avoit pas fait. *Eraſme* prétend n'avoir loüé en lui, que ce qu'il y avoit de loüable: & ne l'avoir traité civilement, que pour le ramener avec plus de facilité. Il proteſte qu'il n'a lû que peu de pages de ſes livres (ce qui eſt peu croyable) & qu'il a empêché *Froben* de les imprimer. On reprenoit ſur tout cet endroit de ſa Lettre, où après avoir ex-

* *Voyez le Tome V. p. 264.*

horté *Luther* à la moderation, il disoit: *Hæc scribo non ut te admoneam quid facias; sed ut quod facis perpetuò facias*; „ Je vous écris ceci, non pour „ vous avertir de ce que vous devez „ faire, mais afin que vous fassiez toûjours ce que vous faites *Erasme* dit qu'il n'avoit parlé, que dans la supposition, que *Luther* faisoit de son propre mouvement ce qu'il souhaitoit qu'il fît. Cette défense est assurément froide, & peu propre à gagner des juges aussi échauffez, que l'étoient les partisans de la Cour de Rome. Ces gens-là étoient sans doute fort inférieurs à *Erasme*; soit à l'égard de l'érudition, soit à l'égard de l'amour de la Verité, & de la réformation des erreurs & des mauvaises mœurs; mais ils entendoient infiniment mieux leurs interêts mondains, que lui, & ils n'avoient garde de prendre le change, en ces matieres.

Il dit aussi qu'il n'avoit pas réfuté *Luther*; 1. parce que pour le faire il falloit lire plus d'une fois ses Ecrits, avec attention, ce qu'il n'avoit pas eu le loisir de faire, à cause de ses autres études; 2. parce que c'étoit une chose, qui étoit au dessus de sa portée; 3. parce qu'il ne vouloit pas ôter cette gloire aux Academies, qui avoient en-

entrepris de réfuter ſa doctrine : 4. parce qu'il ne vouloit pas s'attirer la colere de diverſes perſonnes puiſſantes, ſur tout n'ayant aucun ordre, pour cela. Enfin il proteſte qu'il étoit fort éloigné *de s'oppoſer au ſouverain Vicaire de Jeſus-Chriſt*, & qu'il auroit ſeulement ſouhaité que l'on eût réfuté *Luther* ſolidement par de bons Ouvrages, avant que de brûler ſes livres. Il dit au reſte, qu'il avoit réſolu de paſſer l'hiver à Rome, pour y conſulter la Bibliotheque du Pape ; mais qu'il avoit été retardé par les aſſemblées des Princes, qui s'étoient tenues. En effet Charles V. étant revenu d'Eſpagne, étoit allé à Cologne, où il avoit convoqué les Electeurs, après quoi il s'étoit fait couronner à Aix la Chappelle. * Quelques Auteurs Lutheriens diſent qu'*Eraſme* y fut, & y rendit un témoignage favorable à *Luther*. Il dit lui même, dans la 570 Lettre, qu'il avoit donné un conſeil à Cologne, aux Princes, qui y étoient aſſemblez, par lequel il dit que le Pape auroit pû être loüé de ſa clemence & Luther de ſon obeïſſance ; *ut & Pontifex auferret laudem clementiæ, & Lutherus*

* Chytræus *apud* S. Calviſium, *ad hunc annum.*

obedientiæ. Mais ce conſeil ne ſervit de rien, & le ſéjour qu'*Eraſme* fit à Cologne fut aſſez inutile. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a guere d'apparence qu'*Eraſme* eût la moindre tentation d'aller à Rome, quoi qu'il en pût dire.

Dans la * Lettre ſuivante, à *François Chiregat*, il ſe plaint beaucoup de la malice des Moines, qui affectoient dans leurs leçons de Théologie, & dans leurs ſermons, de le joindre à Luther. Il dit qu'un Moine, qui étoit Coadjuteur de l'Evêque de Tournai, avoit déclamé à Bruges contre *Luther* & lui, & qu'un Magiſtrat lui ayant demandé ce qu'il y avoit donc d'héretique, dans les livres d'*Eraſme*, „ Je „ ne les ai pas lûs, avoit répondu le „ Moine, j'ai voulu ſeulement lire „ ſes Paraphraſes, mais la Latinité en „ étoit trop relevée. J'ai peur qu'il „ ne tombe dans quelque héreſie, à „ cauſe de cette Latinité relevée. *Non legi*, inquit, *libros* Eraſmi, *volui legere Paraphraſes, ſed Latinitas erat nimis alta. Timeo igitur ne poſſit labi in aliquam hæreſin, propter altam Latinitatem.* *Eraſme* témoigne beaucoup d'attachement, pour le Siege de Rome; à qui il conſeille d'être ſincerement

* *Ep.* 530.

ment favorable à la gloire de Jesus-Christ, & de ne rechercher aucuns autres ornemens, que ceux dans lesquels Jesus-Christ a excellé.

Il envoya, * au même tems, à Henri VIII. sa réponse à *Edouard Leus*, qui l'avoit attaqué, à l'instigation des Moines. En écrivant † à *Albert Cardinal de Mayence*, il lui témoigne le chagrin qu'il avoit, qu'une Lettre ‡ qu'il lui avoit écrite, & où il parloit de *Luther*, avec quelque sorte d'éloge, eût été interceptée & imprimée, avant que de lui être rendue. Il lui recommande, aussi bien qu'à d'autres personnes, à qui il écrivoit en ce tems-là, un Dominicain nommé *Jean Faber*, qui fut depuis Evêque de Vienne. Il faut qu'il ne ressemblât pas à d'autres du même Ordre, qui étoient les ennemis capitaux d'*Erasme*. En parlant à un Chartreux, * il lui dit „ qu'il ne croyoit pas qu'il y eût eu „ aucun siecle depuis Jesus-Christ, où „ il y eût eu plus de malice, que celui auquel il vivoit. C'est pourquoi, „ ajoûte-t-il, vous ne devez pas vous „ repentir d'avoir embrassé l'état de

* *Le 14. de Septembre. Lett.* 531.
† *Ep.* 536. ‡ *Voyez* B. C. T. V. *p.* 279.
* *Ep.* 538.

„ vie, auquel vous êtes ; pour moi „ ma deſtinée m'a jetté dans ces tem„ pêtes. Il ne m'eſt pas permis de me tai„ re, ni de parler d'une maniere qui „ ſoit convenable à l'Evangile de Je„ ſus-Chriſt. *Nec tacere mihi licet, nec digna Chriſto loqui.* Sa conſcience ne lui permettoit pas d'abandonner la ſaine doctrine, qu'il avoit ſemée dans ſes Ecrits, ou de la retracter, comme les Moines l'auroient voulu ; & ces mêmes Moines étoient trop formidables, & trop appuyez par les Puiſſances Eccleſiaſtiques, pour achever de dire contre eux tout ce qu'il auroit dû dire, afin de parler d'une maniere tout à fait conforme à l'Evangile. „ Je„ ſus-Chriſt, continue-t-il, crie : *ayez „ bon courage, j'ai vaincu le Monde* ; „ & il ſemble que le Monde criera „ bien-tôt : *J'ai vaincu Jeſus-Chriſt* ; „ tant il eſt vrai qu'au lieu des dons „ Evangeliques, on voit regner ou„ vertement l'ambition, la volupté, „ l'avarice, la hardieſſe, la vanité, „ l'impudence, l'envie, la malice ; mê„ me entre ceux, qui font profeſſion „ d'être la lumiere & le ſel de ce mon„ de ; c'eſt à dire, parmi les Eccle„ ſiaſtiques.

Dans la Lettre 539. il ſe plaint forte-

tement à *Godeſchalc Roſemond*,* comme il avoit déja fait auparavant, de ce que le Carme *Nicolas d'Egmond* avoit terriblement déclamé contre lui, & l'avoit accuſé, de favoriſer *Luther*. *Eraſme* dit „ qu'ayant lû légerement „ quelques pages de cet Auteur, il „ avoit aimé les talens, qu'il avoit re„ marquez en lui; d'où il avoit com„ pris qu'il pouvoit être un bon inſtru„ ment de Jeſus-Chriſt, s'il employoit ſes talens à la gloire du Sau„ veur. Comme on en diſoit, continue-t-il, beaucoup de choſes atroces „ & quelques unes même, qui étoient „ manifeſtement fauſſes; je ſouhaitois, „ s'il n'étoit pas aſſez homme de bien, „ qu'on le corrigeât, plûtôt que de le „ perdre. Si c'eſt là favoriſer *Luther*, „ j'avouë ingenument que je le favoriſe: comme je croi que le Pape le favoriſe, & vous tous auſſi, ſi vous êtes „ veritablement Théologiens, ou plûtôt Chrétiens. C'étoit parler en homme de bien, & ce langage ne pouvoit pas être condamné, par ceux qui avoient quelque équité dans l'Egliſe Romaine; mais ce n'étoit pas là le langage de l'Inquiſition, ni des Moines, qui ne reſpiroient que la vengeance, & la mort

* *Voyez le T. V. de la B. C. p. 281.*

des Héretiques. Auſſi quelques plaintes, qu'il fît du Carme Hollandois, qui l'avoit déchiré, il n'obtint rien contre lui. Il falloit dire que *Luther* méritoit d'être brulé, ſoit qu'il ſe convertît, ou non, & le déchirer à toute occaſion, ſans en dire jamais aucun bien, pour faire plaiſir à ces gens-là; chez qui la moderation & l'équité, envers un homme qu'ils regardoient comme un Héreſiarque, étoient des vices capitaux.

Dans la Lettre 541. qui eſt adreſſée à *Reuchlin*, & datée de * Cologne, après avoir parlé de *la Tragedie du Lutheraniſme*, comme il la nomme, il dit „ qu'il aimeroit mieux être entre „ les ſpectateurs qu'entre les Acteurs „ de cette piece; non qu'il refusât de „ courir quelque riſque, pour une „ choſe, qui regardoit Jeſus-Chriſt, „ mais parce qu'elle étoit au deſſus „ de ſa foibleſſe. Il ſe plaint d'ailleurs & des Moines, ennemis des Belles Lettres, qui confondoient l'érudition avec le Lutheraniſme, dont il croyoit qu'il la falloit diſtinguer, avec ſoin; & des Allemans, qui avoient pris le parti de *Luther*, avec trop de véhemence. Mais il étoit difficile de faire des

* *Le 8. de Novemb.*

des complimens à des gens, qui ne demandoient rien moins qu'une obeïſſance aveugle & ſans bornes, & cela ſous peine de l'excommunication & des ſupplices les plus cruels.

Auſſi ce fut en vain que le bon *Eraſme* exhortoit d'un côté le Parti de la Cour de Rome à la moderation, comme il le fait dans la Lettre 541. & en une infinité d'endroits; & de l'autre les Lutheriens à la modeſtie. Les prétenſions du premier de ces Partis étoient ſi exorbitantes, qu'il n'y avoit que le fer & le feu, qui puſſent les ſoûtenir; & les autres en étoient ſi choquez & ſi perſuadez, qu'on ne vouloit rien relâcher, qu'ils croyoient que c'étoit trahir la Verité, que de parler avec douceur à des gens incorrigibles. C'étoit, ſelon ces gens-là, exhorter un *Neron* & un *Caligula* à la Clemence, & le peuple Romain à leur faire des complimens, & à leur repréſenter doucement leurs défauts, afin qu'ils euſſent la bonté de s'en corriger.

Il paroît, par une * Lettre d'Eraſme à *Ecolampade*, écrite au même tems, que ce dernier ſoupçonnoit qu'*Eraſme* desapprouvoit ce qu'il avoit fait, en prenant l'habit Religieux. *Eraſme*

* *Ep.* 544.

lui dit que non, & témoigne que quand il traitoit les Moines de *Pharisiens*, il n'entendoit que ceux „ qui sous prétexte de Religion attaquoient la vraye Religion, & qui par d'étranges „ artifices lui faisoient à lui même de „ fâcheuses affaires. Au reste il vouloit croire qu'*Ecolampade* avoit choisi un troupeau, qui n'étoit pas infecté, comme les autres.

Etant retourné de Cologne à Louvain, il écrivit * une longue Lettre au Cardinal *Campegge*, où il s'attache principalement à défendre celles qu'il avoit écrites à *Luther*, & au *Cardinal de Mayence*; parce qu'elles avoient été imprimées & envoyées à Rome au Pape, pour en faire une affaire à *Erasme*. C'est l'une des Lettres les plus étudiées, qu'il ait écrites sur cette matiere; à cause de quoi j'en ferai un petit extrait, pour n'y plus revenir. Il débute par dire qu'il seroit allé à Rome, pour y passer cet hiver, sans les assemblées des Princes, qui s'étoient faites en ce tems-là, & où il avoit interêt d'être présent; de sorte qu'il avoit été obligé de remettre son voyage à l'année suivante. Il ajoûte qu'il voudroit même passer le reste de sa vie à Rome;

* *Ep.* 547. *du 6. de Decembre.*

Rome ; où il y avoit non seulement de la tranquillité, pour les Bonnes-Lettres, mais encore des honeurs. Cela étoit vrai, mais à des conditions qu'*Erasme* n'auroit pas pû digerer ; c'est à dire, à condition que ces *Bonnes-Lettres* ne touchassent ni de près, ni de loin, à la Théologie, qui s'y enseignoit ; & que ceux qui cultivoient ces Bonnes-Lettres parussent zelez pour tous les interêts de cette Cour-là, & ennemis implacables de ceux qu'elle n'aimoit pas ; & enfin qu'ils se soumissent en tout au jugement des Censeurs des livres, ou à des Moines. Ces gens-là qui n'ont permis depuis la lecture des Ecrits d'*Erasme*, que *donec corrigantur*, ou que l'on en ait effacé tout ce qu'il y a de meilleur, n'auroient jamais souffert qu'il y publiât ce qu'il fit imprimer à Bâle. Aussi comme un Roi de Macedoine, qu'on nommoit Δώσων (*qui donnera*) promettoit toûjours de donner, sans donner jamais actuellement ; *Erasme* pouvoit être nommé à Rome, comme le Messie des Juifs, Ἐρχόμενος, *qui viendra*, parce qu'il étoit toûjours sur le point de partir pour cette ville, comme on le verra encore dans la suite, sans y aller jamais.

Il ſe plaint enſuite que ceux qui faiſoient profeſſion des Belles Lettres, attaquoient les ennemis de cette ſorte d'étude d'une maniere impitoyable; & que d'un autre côté les Moines, dont quelques Dominicains & quelques Carmes étoient les Chefs, remuoient ciel & terre, pour opprimer les autres, & les décrioient juſques dans leurs ſermons, comme des Héretiques. Pour lui, il les auroit voulu accorder, & il déclare que s'il parle contre les Moines, ce n'eſt que contre les vicieux; comme S. *Jerôme* l'avoit fait autrefois. Le mal eſt que le nombre de ceux, ſur qui les cenſures d'*Eraſme* tomboient, étoit le plus grand; & que les Corps entiers des Ordres agiſſoient, ſelon les principes qu'il condamnoit: au lieu qu'il n'y avoit que très-peu de Moines, qui gémiſſoient en ſecret de ce que faiſoient leurs Ordres. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi les Ordres Religieux paroiſſoient ſi animez contre lui, & contre ceux qui ſe moquoient de leur ignorance, & de leur attachement pour la barbarie de l'Ecole.

A l'égard de la Lettre à *Luther*, il prétend l'avoir traité comme le devoit faire un Théologien, & lui avoir donné

né tous les avis dont il avoit beſoin. Ici, comme ailleurs, il commence à parler de *Luther*, avec l'équité & la retenue d'un honête homme, mais qui ne pouvoit pas être agreable à Rome, où l'on demandoit un zele, que rien ne pût appaiſer, que la mort des Héretiques. „ De tous les livres de *Luther*, dit-il, je n'en ai pas lû douze „ pages, & cela encore par-ci, par-là; „ & néanmoins de ce peu, que j'ai „ parcouru, plûtôt que je ne l'ai lu, „ il m'a ſemblé que je découvrois en „ lui des dons naturels, & un eſprit „ très-propre à expliquer l'Ecriture „ Sainte, ſelon l'ancien uſage, & à „ rallumer l'étincelle de la doctrine „ Evangelique; dont les coûtumes „ du monde, & les Ecoles, trop attachées à des queſtions plus ſubtiles „ que néceſſaires, s'étoient, comme „ il ſemble, trop éloignées. J'entendois d'excellens hommes, dont la „ doctrine & la pieté étoient également eſtimées, ſe féliciter eux mêmes d'avoir trouvé les livres de cet „ homme. Je voyois que plus les „ mœurs des perſonnes étoient reglées „ & plus elles approchoient de la pureté Evangelique; moins ces perſonnes étoient irritées contre *Luther*.

„ Ses mœurs étoient louées même de
„ ceux, qui ne pouvoient souffrir sa
„ doctrine. A l'égard de l'esprit, dont
„ il étoit animé, & duquel il n'y a
„ que Dieu seul qui puisse juger cer-
„ tainement; j'ai mieux aimé, com-
„ me il étoit juste, pencher à en pen-
„ ser du bien que du mal. Enfin le
„ monde ennuyé de cette doctrine qui
„ presse trop de chetives inventions &
„ constitutions humaines, sembloit
„ être alteré de l'eau vive & pure, pui-
„ sée dans les sources des Evangeli-
„ stes & des Apôtres. Cet homme me
„ paroissoit naturellement propre pour
„ cela, & d'ailleurs il étoit enflammé
„ d'envie de le faire. C'est ainsi que
„ j'ai favorisé *Luther*; j'ai favorisé ce
„ que je voyois, ou que je croyois
„ voir de bon en lui.

On voit bien que ces paroles ne sont pas desavantageuses à *Luther*, & qu'*Erasme* parloit ainsi, pour montrer, qu'on n'en devoit pas avoir une si mauvaise idée à Rome, qu'on en avoit, & qu'on feroit bien de l'écouter, au moins en partie. Il dit en suite les avis qu'il lui avoit donnez, qu'il exaggere tant qu'il peut; mais qui se réduisoient à agir avec plus de retenue & de moderation, & nullement à se re-

retracter, comme la Bulle de *Leon* le lui ordonnoit.

Pour la Lettre à l'*Archevêque de Mayence*, il dit qu'elle ne tendoit à autre chose, qu'à lui faire comprendre qu'il falloit réfuter Luther par des raisons & non l'accabler, par la force. „ C'est aux Théologiens, dit-il, à enseigner, & aux tyrans à contraindre. *Docere Theologorum est, cogere autem tyrannorum est.* Il fait voir ensuite qu'il n'a rien oublié, pour porter les Théologiens à le réfuter solidement, & à employer toutes sortes de voyes propres à le gagner, plûtôt qu'à le perdre.

Pour la Bulle de *Leon*, il témoigne que tout le monde avoit jugé qu'elle étoit trop severe, qu'elle ne répondoit pas à la douceur du Pontife, & que ceux qui étoient chargez de la faire executer en augmentoient encore la rigueur. Il entendoit *Jerôme Aleandre*, qui faisoit par tout bruler les livres de *Luther*, avant qu'on les eût réfutez d'une maniere qui pût les faire mépriser. *Erasme* vouloit qu'on commençât par la réfutation, & qu'après cela on les brulât, si l'on vouloit. Pour *Silvestre Prieras*, qui avoit réfuté *Luther*, il dit que personne n'approu-

prouvoit ſa réfutation, pas même les plus grands ennemis de *Luther*. Un Frere Mineur, nommé le *P. Auguſtin*, avoit encore moins plû. Il nomme auſſi je ne ſai quel *Thomas Rodaginus*, qu'il n'avoit pas lû; mais il louë un *Jean Turenholt*, qui avoit diſputé à Louvain contre les ſentimens de Luther, ſans lui dire des injures.

Enfin il déclare qu'il veut demeurer attaché au ſiege de Rome, en ces termes: „ quelle liaiſon ai-je avec *Luther*, ou quelle recompenſe puis-je „ eſperer de lui, pour combattre avec „ lui la doctrine Evangelique, ou pour „ m'oppoſer à l'Egliſe Romaine; que „ je croi être d'accord avec la Catholique, ou au Pontife Romain, qui „ eſt le principal de toute l'Egliſe; „ moi qui ne voudrois pas réſiſter à „ mon Evêque particulier? Je ne ſuis „ pas aſſez impie, pour n'être pas du „ ſentiment de l'Egliſe Catholique; „ ni ſi ingrat, que de m'éloigner de „ celui de *Leon*, de qui j'ai éprouvé „ la faveur & l'indulgence, d'une maniere peu commune. Par-là *Eraſme* tâchoit de radoucir la Cour de Rome & de lui faire écouter les avis, qu'il lui donnoit obliquement, dans les paroles précedentes, dont j'ai rapporté

porté une partie. Il continue ainſi, avec aſſez de ſincerité : „ Si les „ mœurs corrompues, dit-il, de la „ Cour de Rome demandent un grand „ & prompt remede, ce n'eſt pas à „ moi, ni à mes ſemblables de nous „ en mêler. J'aime mieux l'état pré„ ſent des choſes humaines, tel qu'il „ eſt, que de voir exciter de nou„ veaux tumultes ; qui produiſent ſou„ vent autre choſe, que ce qu'on pen„ ſoit. *Eraſme* craignoit que la réformation, que *Luther* eſſayoit de faire, ne réüſſit mal, & c'eſt pour cela qu'il avoit peur de s'y engager ; quoi qu'il ne diſſimulât pas que l'Egliſe avoit beſoin de réformation, quelques égards qu'il eût d'ailleurs pour le Parti Romain. Mais s'il avoit vû les choſes établies, comme elles le furent depuis, en Allemagne, en France, en Angleterre, & dans les Provinces Unies, il auroit ſans doute changé de langage. „ Je n'ai point enſeigné, que je ſache, „ d'erreur, diſoit-il, & je n'en enſei„ gnerai point à l'avenir, ni ne ſerai „ le chef d'aucun tumulte, auquel je „ ne participerai pas non plus. Que „ d'autres affectent le martyre, pour „ moi je ne me croi pas digne de cet „ honeur. *Affectent alii martyrium, ego*

ego me non arbitror hoc honore dignum.

Il finit en desapprouvant la véhemence des Allemands & la trop grande rigueur de *Leon* X. Dans toute cette Lettre, il parle plûtôt en homme neutre, qu'en partisan de la Cour de Rome, quoi qu'il voulût demeurer dans sa Communion. Dans la suite, ces manieres offenserent le Lutheriens; & quoi qu'on ne les approuvât pas non plus à Rome, on aima mieux qu'il en usât ainsi, que de se jetter dans le Parti Lutherien, & on ménagea même *Erasme*, de peur qu'il ne le fît. Pour les Moines, ils l'auroient bien souhaité, parce qu'il les auroit beaucoup moins incommodez, dans ce Parti-là, que dans celui de l'Eglise Romaine. „ Je sai, dit-il, que quelques uns me haïssent, non qu'ils „ croyent que je sois Lutherien, mais „ parce qu'ils sont fâchez que je ne „ le sois pas; mais ce sont des gens „ qui ne plaisent à personne, qu'aux „ sottes femmes, aux ignorans & aux „ superstitieux. *Erasme* ne déplait à „ qui que ce soit, sinon à ceux à qui „ les Bonnes Lettres & la Verité Evangelique déplaisent; c'est à dire, „ à des gens, que la sotise du peuple

„ en-

„ entretient & enrichit. Il n'eſt pas beſoin de dire qui étoient ces gens-là ; mais quels qu'ils fuſſent, ils rendoient plus de ſervice à la Cour de Rome, que les plus habiles hommes de l'Europe ; auſſi lui étoient-ils plus agreables, que qui que ce ſoit.

Ces gens-là crioient à leur tour contre *Eraſme*, & dans leurs ſermons & à toute autre occaſion. Ils vouloient qu'il écrivît contre Luther, ſans quoi ils étoient réſolus de le traiter comme un *Lutherien* ; mais il leur laiſſoit ce ſoin, & il étoit juſte que ceux qui crioient tant contre *Luther*, dans leurs leçons & dans leurs ſermons, entraſſent les premiers en lice. En effet, ces gens-là ne cherchoient qu'à donner de la peine à *Eraſme*, à qui ils ne pouvoient pardonner le mépris qu'il avoit pour leurs menues dévotions. Quoi qu'il eût pu écrire contre *Luther*, il ne les auroit jamais ſatisfaits, à moins qu'il ne rétractât en même tems les veritez, qu'il avoit dites des Moines. On peut voir quels étoient leurs emportemens contre lui, dans la Lettre 550. Dans la 554. *Eraſme* raconte fort plaiſamment à *Morus*, une conférence qu'il eut avec *Nicolas d'Egmond*, chez le Recteur de Louvain, à qui il s'étoit

s'étoit plaint. Je n'en rapporterai que le commencement. *Eraſme* ſe plaignoit de cet homme, de ce qu'il l'avoit calomnié dans ſes ſermons; & le Moine ſoûtenoit qu'*Eraſme* s'étoit moqué des Moines dans ſes livres, & *que c'étoit un fourbe, qui ſavoit tordre tout*, diſoit-il, *avec je ne ſai quelle queuë*. *Eraſme* commença auſſi à ſe fâcher, en lui même, contre lui, & dit je ne ſai quoi d'abord, *qui n'étoit pas*, dit-il, *le mot* Racha, *mais quelque choſe dont l'odeur eſt plus mauvaiſe, que le ſon*; c'eſt à dire quelque choſe, qui avoit du rapport au nom du fameux prédicateur *Merdard*, qu'il a ſi plaiſamment décrit dans ſes Colloques. Il ſe retint néanmoins, & dit ſeulement ces paroles: „ Je pourrois prendre à témoin (*Mr. le Recteur*) de „ l'inſigne injure que l'on me fait, je „ pourrois repliquer par des injures; „ le P. *d'Egmond* m'appelle trompeur, „ je pourrois le traiter de Renard; il „ dit que je ſuis *double*, je pourrois „ l'appeller *quadruple*; il ſoûtient que „ je tords tout avec je ne ſai quelle „ queuë & je lui dirois qu'il empoiſonne tout avec ſa langue; mais ces „ diſcours ſont indignes d'un homme, „ & à peine d'une femme. Raiſon-

nons

„ nons enſemble, feignez. . . . . „ *Je ne feins point*, s'écrie le Moine, *je* „ *ne veux pas feindre, c'eſt à vous autres* „ *à le faire; vous autres Poëtes vous feignez tout, & vous mentez.* J'eus alors „ plus d'envie de rire, que de me fâcher: „ Si vous ne voulez pas feindre, lui „ dis-je, accordez moi . . . . *Je ne* „ *veux pas vous accorder*, dit-il. Supposez donc, dis-je que cela ſoit. *Je ne ſuppoſe rien*, reprit-il. Mettez donc, dis-je, que cela ſoit ainſi. *Je ne mettrai point*, replica-t-il. Que cela ſoit donc, dis-je. *Mais cela n'eſt point*, dit-il. Que voulez vous que je diſe, repartis-je. *Dites que cela eſt*, dit-le Moine.

Enfin *Eraſme* ſe plaignit, & le Moine lui replica à ſa maniere; mais il vaut mieux que l'on liſe cette conteſtation burleſque, dans l'Original; parce qu'elle eſt trop longue, pour la mettre ici & qu'elle ne ſervit de rien. Le Moine s'en retourna perſuadé que ce qu'*Eraſme* appelloit *les Bonnes Lettres* étoient de *Mauvaiſes Lettres*, (car c'eſt comme il parloit) & que cet habile homme favoriſoit *Luther*. *Eraſme* publia quelque tems après une longue * Lettre qu'il adreſſe *à ſon calomniateur*

* *Ep. 562.*

teur très-opiniâtre, comme il le nomme, *obtrectatori pertinaciſſimo*, & qu' il traite encore de *Bucentes*, ou de *pique-bœuf*. Il entendoit, comme il le dit † ailleurs, un Dominicain nommé *Vincent*.

Il s'y défend très-bien, contre pluſieurs menuës accuſations, que les Moines faiſoient contre lui, il ſe moque d'eux fort agréablement, & cenſure avec beaucoup de force les emportemens & la mauvaiſe conduite de ces gens-là. Ils traitoient *Eraſme* de *Poëte* & *d'Orateur*, comme par mépris, & croyoient lui dire de groſſes „ injures. Je ne reconnois pour mien, „ dit *Eraſme*, ni l'un, ni l'autre de „ ces titres; mais ceux qui ſavent combien il y a d'érudition cachée, & combien d'éloquence dans les Poëtes & „ dans les Orateurs, croyent que ce „ ſont des pourceaux, & non des „ hommes, qui parlent ainſi. Mépriſez, tant que vous voudrez, * la „ *Poëtique*, qui vous eſt ſi inconnue, „ que vous ne ſavez pas même bien „ dire ſon nom; vous auriez plûtôt „ fait,

† *Ep.* 862.

* *Eraſme* dit *Poëtriam*, pour imiter les Moines, qui parloient ainſi, au lieu de dire *Poëticen*.

„ fait, du même bois, *deux excellens „ Thomiſtes, qu'un ſeul Poëte, ou O- „ rateur tolerable.* Tout ce diſcours mérite d'être lû, mais après l'avoir publié, *Eraſme* ne pouvoit pas plus parler de ſe reconcilier avec les Moines; que *Luther* avec le Pape, après l'avoir traité d'Antechriſt.

M D XXI.

DE'S le commencement de cette année, *Eraſme* écrivit une † belle Lettre à un Seigneur Bohemien, qui avoit embraſſé le parti de *Luther*, comme il ſemble, puis qu'il exhortoit *Eraſme* à s'y joindre. Il y dit beaucoup de mal des Moines, les accuſe d'avoir mal attaqué Luther, & d'être cauſes des deſordres, que l'on voyoit. Il eût voulu que, pour réunir ceux qui s'étoient ſéparez en Boheme de l'Egliſe Romaine, le Pape eût nommé des gens habiles & moderez qui les ramenaſſent par des voyes douces; & nullement des Moines, qui ne cherchoient que leurs propres interêts, & qui ne ſavoient ce que c'étoit que moderation. Il blâme ceux qui s'emportoient contre le Pape, que l'on devoit reſpecter à cauſe de ſa dignité, en ſuite de quoi il ajoûte ces paroles: „ Je ne „ re-

† *Ep.* 563.

„ recherche pas, dit-il, à préſent qui „ lui a donné cette autorité, mais au „ moins comme l'on choiſiſſoit entre „ pluſieurs Prêtres égaux un ſeul Evê„ que, de peur de ſchiſme : ainſi il „ eſt utile à préſent que de tous les „ Evêques on choiſiſſe le Pape ſeul, „ non ſeulement pour prévenir les „ diſſentions particulieres; mais pour „ moderer la tyrannie des autres Evê„ ques, & des Princes Laïques, lors „ qu'il y en a qui oppriment ceux qui „ leur ſont ſoumis. Je n'ignore pas „ les plaintes, que l'on fait ordinaire„ ment du Siege de Rome; mais c'eſt „ être imprudent que de croire d'a„ bord des rumeurs populaires, & il „ eſt injuſte d'attribuer au Pape tout „ ce qui ſe fait à Rome. On y fait „ bien des choſes, ſans qu'il le ſâche, „ car un ſeul homme ne peut „ pas prendre connoiſſance de tout, „ & bien des choſes malgré lui, & „ contre ſon avis. Je croi que, dans „ l'état où ſont les choſes humaines, „ ſi S. Pierre lui même étoit ſur le ſie„ ge Romain, il ſeroit contraint, de „ conniver à certaines choſes, qu'il „ n'approuveroit point. Voilà com„ment *Eraſme* excuſoit le Pape, par politique; mais le mal eſt qu'il ſup-

poſoit

poſoit faux, & que ſon conſeil ſe pouvoit donner, ſous la plus abominable tirannie du monde. C'eſt un admirable avis, que de dire que, de peur qu'on ne ſe querelle, en matieres de Religion, il faut donner la déciſion de tous les démêlez à un ſeul; qui en eſt ordinairement moins inſtruit, qu'une infinité d'autres; qui a un interêt temporel & très-conſiderable, à tromper; & que l'on voit clairement n'avoir travaillé à autre choſe, pendant pluſieurs ſiecles, qu'à ſéduire les peuples & à établir par là ſon empire charnel. S'il s'agiſſoit de querelles concernant un interêt temporel, on pourroit ſe réſoudre à perdre ce qui ſeroit en queſtion; mais ſacrifier la liberté de tout le Chriſtianiſme & toutes les lumieres, que l'on peut avoir, à un homme, que l'on eſt convaincu être tel que je l'ai décrit; eſt une choſe qui ne ſe peut pas faire, en bonne conſcience. S'il s'agiſſoit auſſi d'une injuſtice envers un ſeul particulier, ou envers quelque peu de gens, on pourroit la ſouffrir; mais il s'agit de dogmes, ſur leſquels le Pape prononce, & que l'on ne peut admettre, ſi on les croit faux, & dangereux. Cela ne ſe fait point malgré le Pape, ni à ſon inſçu, &

c'eſt à des Indiens, qu'il faut dire que le Pape eſt mieux intentionné & plus éclairé, que les Docteurs & les Courtiſans, qu'il conſulte; d'entre leſquels il a été pris lui même, pour être mis ſur le ſiege Pontifical, où aſſurément il ne devient pas plus ſavant. Si S. Pierre revenoit au monde & qu'il allât à Rome, il s'en retireroit au plûtôt, lors qu'il verroit qu'il n'y pourroit rien changer; où il faudroit qu'au lieu d'un Apôtre de Jeſus-Chriſt, il devint un homme tout charnel. La choſe étoit ſi groſſiere, que je ne comprends pas comment *Eraſme* avoit le courage de dire aux Luthoriens, qu'il falloit ſe contenter de très-humbles remontrances.

Il dit au reſte à ce Seigneur Bohemien, qui l'exhortoit de ſe joindre à *Luther*, „ qu'il le feroit facilement, „ s'il le voyoit dans le parti de l'Egliſe Catholique. Ce n'eſt pas que je „ veuille dire, ajoûte-t-il, qu'il en eſt „ éloigné, car ce n'eſt pas à moi à „ condamner perſonne. Il n'y a que „ le Seigneur, qui le puiſſe condamner, ou abſoudre. Si la choſe vient „ à un dernier tumulte, & que l'état „ de l'Egliſe vienne à chanceler des „ deux côtez, je me fixerai dans la „ Pierre

„ Pierre solide, jusqu'à ce que le cal-
„ me étant revenu l'on sache où sera
„ l'Eglise & *Erasme* sera par tout où
„ sera la paix Evangelique. C'est à
dire, qu'il attendoit l'événement, pour
se déclarer, & il ne croyoit pas qu'il
pût être favorable à Luther. C'est ce
qui l'engagea à faire sa Cour aux Par-
tisans du Siege de Rome, comme il
paroît par ses Lettres suivantes. Voy-
ez la 568, & la 569 où *Gattinara*
& *Marlian* lui écrivent de Wor-
mes, avec la réponse, qu'il fit au der-
nier, dans la 570.

La fameuse Diete de Wormes, où *Luther* comparut, se tint en ce tems-là. Il y soutint ses sentimens, avec beaucoup de constance, en présence de Charles-Quint, & des autres Princes, le 17 & le 18 d'Avril. L'Electeur de Saxe le fit conduire ensuite secretement, dans la forteresse de Wartbourg, où il demeura caché quelque tems. Au commencement de Mai, il fut proscrit & excommunié par le Pape. C'est ce qui fit qu'*Erasme* écrivit une longue lettre, * sur la fin du même mois, à *Josse Jonas* Luthérien, où il déplore le sort de *Luther* & de tous ceux qui s'étoient déclarez

* *La* 572. *datée du* 24. *Mai.*

clarer pour lui, & leur fait de grandes censures de ce qu'ils n'avoient pas été assez moderez, comme s'ils avoient perdu leur cause par-là. On ne peut que louër la moderation; mais on étoit si éloigné d'accorder à *Luther* qu'il avoit raison dans le fonds, que c'étoit sa doctrine qui offensoit principalement la Cour de Rome; & il auroit aussi peu avancé, en la proposant doucement, qu'en parlant aussi librement qu'il le fit; comme il paroît par l'épreuve qu'Erasme en fit lui même, à l'égard des Moines; qui ne se corrigerent nullement par ses remontrances, & qui ne s'en choquerent pas moins, que de ce que *Luther* disoit contre eux. On peut néanmoins excuser *Erasme*, en ce qu'il parloit ainsi en partie par timidité, & en partie par amitié pour ceux à qui il s'adressoit, comme on le peut voir par ce discours: „ vous me direz, mon cher *Jonas*, „ à quoi bon ces plaintes, qui vien„ nent trop tard? Premierement, afin „ qu'encore que la chose soit allée plus „ loin qu'il ne falloit, on voye s'il ne „ seroit point possible d'assoupir de si „ grands troubles. Nous avons un „ Pape, qui est très-clement, de son „ naturel, & un Empereur doux & „ fa-

; facile à appaiſer. Le bon *Eraſme* en jugeoit mal ; *Leon* étoit un homme vain & voluptueux, qui avoit fort peu de Religion, & moins encore de pitié pour ceux qui ne ſe ſoumettoient pas à ſes déciſions ; comme il parut par la maniere hautaine & cruelle, dont il en uſa envers *Luther*, ſans vouloir relâcher quoi que ce ſoit. C'eſt le caractere que l'Hiſtoire de ce tems-là en donne. *Charles-Quint* étoit un Prince ambitieux, & qui ne faiſoit conſcience de rien ; pour parvenir à ſes fins ; témoin les guerres cruelles, qu'il fit ſous prétexte de Religion. Les Lutheriens auroient été inſenſez de ſe fier, en des gens de cette ſorte.

„ Si cela ne peut pas ſe faire, continue *Eraſme*, je ne voudrois pas „ que vous vous mêlaſſiez de cette affaire. J'ai toûjours aimé en vous „ les dons excellens, que Jeſus-Chriſt „ y a mis ; & c'eſt pourquoi je ſouhaite que vous vous conſerviez, „ pour travailler à l'avancement de „ l'Evangile. D'autant plus que j'ai „ aimé l'eſprit d'*Hutteneus*, je ſuis d'autant plus fâché de l'avoir perdu, par „ ces deſordres. Qui ne concevroit „ pas un noir chagrin, ſi *Philippe Melanchthon*, jeune homme qui a de ſi

» me on disoit que Minerve tournoit
» en bien les mauvais conseils des A-
» theniens. Je voudrois que *Luther*
» se fût tû sur certaines choses, ou
» qu'il eût écrit autrement. Présen-
» tement, je crains que nous n'évi-
» tions une Scylle, pour tomber dans
» une Charybde beaucoup plus perni-
» cieuse. Si ces gens, qui osent tout,
» pour leur ventre & pour leur tyran-
» nie, reüssissent, il ne nie reste plus
» rien que de faire l'EPITAPHE DE
» JESUS-CHRIST, QUI NE RESSUSCI-
» TERA JAMAIS. C'en est fait de l'étin-
» celle de la charité Evangelique, c'en
» est fait de l'étoile de la lumiere de
» l'Evangile, c'en est fait de la veine
» de la doctrine céleste; tant ces gens-
» là flattent honteusement les Princes
» & ceux, de qui ils espérent de tirer
» quelque avantage, en faisant un ex-
» trême tort à la Verité Chrétienne.
Si isti, qui ventris, ac tyrannidis suæ causâ nihil non audent, res succedit; nihil superest, nisi ut scribam EPITA-PHIUM CHRISTO NUMQUAM REVICTU-RE. *Actum est de scintilla caritatis Evangelicæ, actum est de stellula lucis Evangelicæ, actum de venâ cœlestis doctrinæ; adeò turpiter isti adulantium Principibus & iis unde spes est com-*

modi,

modi, cum summa injuria Christianæ veritatis. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé en Eſpagne & en Italie & par tout, où les Moines ont eu le deſſus.

Dans cette même Lettre, où l'on trouve des réflexions ſi ſérieuſes & ſi vives, on trouve auſſi des plaintes de ce que l'argent qu'il retiroit cette année là d'Angleterre, lui avoit été payé tout en ſous, dont une partie ne valoit rien, par un Courtier Italien, qui pour le change de cent cinquante francs, lui en avoit retenu quinze. *Eraſme* ſouhaitoit que l'Archevêque choiſit mieux deſormais ceux par qui il lui feroit tenir de l'argent. Le bon Prélat étoit en peine qu'il ne manquât quelque choſe à *Eraſme* & lui promettoit de lui faire avoir encore une Prébende. Il eſt rare que des gens de cet ordre prennent une ſemblable amitié, pour un homme de mérite, qui n'eſt pas perpetuellement occupé à leur faire baſſement ſa cour. Les abſens ſont preſque toûjours comptez pour rien, & un pied-plat préſent vaut mieux que le plus habile homme éloigné. Auſſi *Eraſme* remercie-t-il infiniment *Warham*, & * célebre-t-il par tout ſa li-

* Voyez la Préface qu'il mit devant S. Jerôme en 1533.

peralité. Il dit au reste qu'il n'avoit besoin de rien, parce qu'il se contentoit de peu; „ quoi que dans ce tems-„ là il lui semblât qu'il étoit un Satra-„ pe, puis qu'il nourrissoit deux che-„ vaux, dont on avoit plus de soin „ que de leur maître, & deux servi-„ teurs mieux habillez que lui. Il épargnoit sans doute peu, en faisant cette dépense; mais il avoit besoin de copistes, pour ses ouvrages, & de chevaux, pour envoyer querir ses pensions & pour voyager lui même; parce qu'en ce tems-là, il n'y avoit pas des voitures publiques établies, comme à présent. Au commencement de l'Eté de cette année, *Erasme* quitta Louvain & alla demeurer à * Andrelac, à la campagne, pour sa santé & peut-être aussi pour éviter ceux qu'il appelle ἀντιχορήγους, c'est à dire, *tyrans mandiants*, qui n'y étoient pas en si grand nombre, qu'à Louvain. Il s'y occupoit † à revoir son Nouveau Testament, pour une troisiéme édition, & à corriger les ouvrages de S. *Augustin*, qu'il méditoit dès-lors de publier.

Ce fut en ce tems-là qu'il reçut le livre

* *C'est de là d'où est datée la 377. Lettre & les suivantes.* † *Ep. 578.*

livre, que *Jaques Lopès Stunica* Espagnol avoit fait contre la premiere édition de son Nouveau Testament. En écrivant * à un de ses amis là-dessus, il parle avec assez d'estime du savoir de *Stunica*, & témoigne se réjouir de ce que les belles Lettres commençoient à se rétablir en Espagne ; mais il se plaint beaucoup de l'orgueuil & de l'iniquité de son Adversaire, qui tournoit tout le plus odieusement qu'il étoit possible, qui lui attribuoit même les fautes des Imprimeurs, & du † Correcteur, & qui le chargeoit d'injures. Erasme lui répondit quelque tems après & l'on trouve sa réponse dans le Tome IX. de ses Oeuvres. Pour le livre de *Stunica*, il se seroit perdu, si ceux qui publierent les premiers les Interpretes Critiques de la Bible à Londres, ne l'avoient fait mettre au Tome VIII. avant l'Apologie d'*Erasme*. Il s'attache principalement à défendre la Vulgate, dont il soûtient même par tout la mauvaise Latinité. Il ne laisse pas de reprendre quelquefois *Erasme* avec raison ; mais il étoit ridicule de parler de lui, avec mépris.

La Lettre ‡ suivante, qui est adres-

* *Ep.* 584. † *Le Correcteur étoit* Ecolampade. ‡ *Ep.* 583.

ſée à *Richard Pacæus*, Doyen de S. Paul à Londres, n'avoit point encore paru, dans les Editions des Lettres d'*Eraſme*. Mr. *Van Meel*, Docteur en Droit d'Amſterdam, qui eſt un très-honête homme, & qui eſt très-curieux de ces ſortes de choſes, l'a publiée le premier, à la fin des Lettres des *Hotomans*. Elle eſt un peu plus correcte ici, parce que l'on en a eu depuis une meilleure copie. *Eraſme* s'y plaint également des emportemens de *Luther*, de ceux des Dominicains contre lui, & de la malice de *Jerôme Aleander*, qui lui attribuoit des livres de *Luther*, dont *Eraſme* n'avoit pas ouï parler. On diſoit même qu'*Eraſme* avoit fait celui qui eſt intitulé *la Captivité de Babylone*, quoi que *Luther* l'eût reconnu pour ſien. D'autres diſoient que *Luther* avoit pris pluſieurs choſes d'*Eraſme*. „ Je voi „ préſentement, dit-il, que les Allemands ont eu deſſein de m'engager „ dans l'affaire de Luther, bon gré, „ malgré que j'en euſſes. C'étoit un „ deſſein fort imprudent, & par lequel ils m'auroient plûtôt éloigné „ d'eux. En quoi pouvois-je ſecourir „ Luther, ſi je m'étois rendu le compagnon du danger où il eſt, ſi ce

„ n'eſt

„ n'eſt qu'au lieu d'un ſeul homme, il
„ en periroit deux ? Je ne ſaurois trop
„ être étonné de l'eſprit, dans lequel
„ il a écrit ; mais au moins il a attiré
„ bien de la haine à ceux qui cultivent
„ les Belles Lettres. Il eſt vrai qu'il a
„ donné pluſieurs enſeignemens, &
„ pluſieurs avertiſſemens qui ſont très-
„ bons. Plût-à-Dieu qu'il n'eût pas
„ gâté ce qu'il a de bon, par des dé-
„ fauts intolerables ! Mais QUAND
„ MEME IL AUROIT TOUT ECRIT
„ D'UNE MANIERE PIEUSE, JE N'A-
„ VOIS PAS DESSEIN DE COURIR RIS-
„ QUE DE LA VIE, POUR LA VERI-
„ TE'. Tous n'ont pas aſſez de force
„ d'eſprit, peur ſouffrir le Martyre,
„ & j'ai peur que s'il arrivoit quelque
„ tumulte, je n'imitaſſes S. Pierre.
Nunc demum ſentio hoc conſilium fuiſſe Germanorum, ut me volentem nolentem pertraherent in Lutheri negotium. Inconſultum me hercule conſilium; quâ re me potiùs abalienaſſent. Aut quid ego potuiſſem opitulari Lutherо, ſi me periculi comitem feciſſem, niſi ut pro uno perirent duo? Quo ſpiritu ille ſcripſerit, non queo ſatis demirari, certè bonarum litterarum cultores ingenti gravavit invidiâ. Multa quidem præclarè & docuit & monuit; at-

que animam suâ bonæ malis intolerabilibus non vitiasset ! QUOD SI OMNIA PIE SCRIPSISSET, NON TAMEN ERAT ANIMUS OB VERITATEM CAPITE PERICLITARI. *Non omnes ad martyrium satis habent roboris ; vereor ne si quid inciderit tumultûs, Petrum sim imitaturus.* J'ai crû devoir mettre ces paroles dans toute leur étendue, parce qu'encore qu'on en trouve le sens ailleurs, je ne sâche pas de passage, où *Erasme* avouë si ingenument sa foiblesse. La crainte de perdre ses pensions, sa réputation dans le Parti de la Cour de Rome, & peut-être enfin la vie l'empêcha de dire ouvertement ce qu'il pensoit des controverses d'alors ; mais il ne laissa pas de soûtenir la Verité, un peu plus obliquement. Quoi qu'il dît contre *Luther*, il souhaitoit qu'il réüssit & qu'il extorquât quelque réformation des dogmes & des mœurs à l'Eglise Romaine ; mais il ne croyoit pas qu'il y réüssit, & cette opinion le retenoit dans le Parti, qu'il croyoit le plus fort. „ Je suis, disoit-„ il, les décisions du Pape & de l'Em-„ pereur, quand elles sont bonnes, „ ce qui est pieux ; & je supporte leurs „ mauvaises décisions, ce qui est sûr. „ Je croi que c'est une chose permise

„ aux

„ aux honêtes gens, s'il n'y a point
„ d'eſperance d'avancer quelque cho-
„ ſe. *Pontificis ac Cæſaris bene de cer-*
nentis ſequor (decreta) *quod pium eſt,*
malè ſtatuentis fero, quod tutum eſt.
Id opinor etiam bonis viris licere, ſi
nulla ſit ſpes profectûs.

Après cela, lors qu'*Eraſme* témoigne de l'averſion pour la doctrine de *Luther*, il n'en faut pas rechercher d'autres raiſons, que ce que l'on vient de voir. Dans la Lettre 587. il fait voir au long, que quelques ſoins qu'il eût pris de ſe bien entretenir avec les Théologiens de Louvain, il lui avoit été impoſſible de gagner leur amitié, & que quelques uns mêmes l'avoient cruellement trompé, comme l'un d'eux qu'il nomme *Jean d'Ate*, & qui étoit le plus habile de tous & le plus conſideré. Après cela, il paſſe à *Luther*, & cenſure ſes manieres violentes; comme s'il avoit pû venir à bout de porter les peuples à la Réformation, malgré la Cour de Rome, ſans crier contre elle! Il dit qu'il haïſſoit ſi fort la diſcorde, que la Verité même lui déplaiſoit, lors qu'elle étoit ſéditieuſe. *Mihi adeo eſt invisa diſcordia, ut veritas etiam diſpliceat ſeditioſa.* *Luther*, qui étoit d'une autre humeur,

meur, auroit pû dire que le mensonge & la tyrannie lui étoient si odieux, qu'il croyoit qu'il valloit mieux exciter une fois du desordre, pour s'en délivrer, que de perir sous un joug tyrannique, & d'entendre débiter mille mensonges sous le nom de la doctrine de Jesus-Christ. Les gens courageux approuveront cette maxime, mais les timides suivront celle d'*Erasme*. Il faut néanmoins avouër que de ce côté-là *Luther* ressembloit plus aux Apôtres, qu'*Erasme*. S'ils avoient été comme ce dernier, ils auroient mieux aimé se soumettre au Sanhedrin & vivre en paix parmi ceux de leur nation, que d'y causer du trouble & de s'attirer sa haine. *Erasme* dit, dans la même Lettre, „ qu'il n'est pas de l'avis „ de quelques * grands hommes d'ailleurs, „ qui disent que la maladie étoit trop grande, pour être guérie „ par un remede leger; & qu'il falloit „ troubler le corps, par un remede „ efficace, afin qu'il recouvrât ensuite la Santé. Si cela est vrai, dit il, „ j'aime mieux que d'autres le fassent „ que moi. Fort bien; mais il falloit louër constamment ceux qui faisoient ce

* *Christierne Roi de Danemarc. Voyez l'Ep.* 590.

ce qu'on n'oſoit pas faire ſoi même, & que l'on approuvoit dans le fonds, & non les blâmer par politique.

C'eſt par le même principe, † qu'il loüe, ſans l'avoir vû, le livre d'*Henri* VIII. Roi d'Angleterre, contre *Luther*. Il commença dès lors à faire eſperer, qu'il écriroit quelque jour auſſi contre lui ; & cela lui attira les Lutheriens à dos, comme on le verra dans la ſuite.

Eraſme s'imaginoit * qu'à la longue, en inſtruiſant mieux la Jeuneſſe, on pourroit venir à bout de ce que les Princes, les Prelats & les Théologiens ne vouloient pas ſouffrir alors. Mais ils empêchoient avec ſoin, qu'on ne pût mieux inſtruire la Jeuneſſe ; & il y a eu depuis un ordre Religieux, très-ennemi de la mémoire d'*Eraſme*, qui s'eſt emparé de cette inſtruction ; pour éteindre toute ſorte de vertu & répandre par tout une ſuperſtition propre à augmenter leurs revenus.

Quelque tems après, comme on le preſſoit d'écrire contre *Luther*, † il demanda à *Aleander*, Nonce du Pape, la permiſſion de lire les livres de ce prétendu perturbateur du repos public. Mais

† *Ep.* 589. & 590. * *Ep.* 592.
† *Ep.* 694.

tres, parce que ni le jour, ni le mois n'y sont point marquez. Il s'y plaint & des Moines & de *Luther*, selon sa coûtume, & proteste qu'il n'a point de part en ses livres. Dans une Lettre à son ancien ami *Montjoie*, qui l'exhortoit à écrire contre *Luther*, il dit avec assez de sincerité „ qu'il étoit „ très-facile de traiter Luther de Sot; „ mais qu'il lui étoit très-difficile de „ défendre la cause de la foi, par de „ bonnes raisons: *Lutherum vocare stultum perfacile est, idoneis argumentis tueri causam fidei mihi certè difficillimum.*

Il y a entre ces Epîtres une belle Lettre de *Louis Vives*; qui louë beaucoup *Budé* & d'autres savans de Paris. C'est la 610. *Erasme* lui répond dans celle qui suit, & fait voir que l'on étoit tout autrement disposé à Louvain, où les Moines s'étoient opposez de toutes leurs forces à l'établissement du College des trois Langues, & à l'avancement des Belles Lettres.

M D XXII.

Au commencement de * cette année, *Erasme* dédia les Oeuvres de *S. Hilaire*, publiées, chez Froben, à

Jean

* L'Epître dédicatoire est datée du 5. de Janvier.

Jean Carondelet, Evêque de Panorme. Cette Dédicace eſt très-belle & les *Bénedictins* de Paris, qui en réfutent quelques endroits dans leur Préface, auroient mieux fait de la mettre toute entiere dans leur Edition. Il eſt vrai † qu'ils en parlent avec mépris, parce qu'elle a été condamnée par l'Inquiſition, & par la Faculté de Théologie de Paris; mais ces condamnations ne la rendent que plus eſtimable, dans l'eſprit de ceux qui ſavent ſur quoi elles ſont fondées. Ces bons Moines traitent cette Préface de *déclamatoire*, & querellent Eraſme de ce qu'il n'explique pas toûjours fort avantageuſement les diſcours & les actions de S. *Hilaire*. Mais s'ils avoient pour *Eraſme* la moitié de l'équité & des égards, qu'ils ont pour leur Auteur, ils trouveroient ſans doute qu'*Eraſme* avoit raiſon, & ſouhaiteroient que leur Ordre eût de ſemblables *déclamateurs*. Je ne veux par entreprendre ici ſa défenſe, mais je produirai quelques endroits de cette Préface, par où l'on verra pourquoi cette *déclamation* prétendue a ſi peu plû aux *Bénedictins*.

1. Premierement, *Eraſme* fait voir que les Moines, qui avoient autrefois copié

† *Præf. p.* 2.

copié S. *Hilaire*, y avoient ajoûté, retranché, & changé diverſes choſes, parce qu'elles ne paroiſſoient pas conformes à la doctrine reçuë. Il ſemble que S. *Hilaire* ait crû que le corps & l'ame de N. S. Jeſus-Chriſt n'ont rien ſouffert & ne pouvoient rien ſouffrir; ce qui eſt ſans doute une erreur conſiderable; mais les Copiſtes l'avoient fait diſparoître en falſifiant des paſſages où elle ſe trouvoit. Je ſai que les *Benedictins* tâchent d'excuſer S. *Hilaire*, & ſon ſtyle, qui tient extrémement du galimatias, leur donne lieu de le faire, avec aſſez d'apparence; mais les Copiſtes l'avoient entendu comme *Eraſme*, & avoient falſifié ſes paroles à cauſe de cela. Ce grand homme s'en plaint avec raiſon, & ſoûtient qu'il falloit avoüer que S. *Hilaire* s'étoit trompé, ou donner un bon ſens à ſes paroles, ſans y rien changer.

„ S'il falloit changer quelque choſe, „ dit-il, pour tirer un Auteur de dan- „ ger, c'eſt ce qu'il faudroit plûtôt „ faire dans les livres des Modernes, „ que leur antiquité n'a pas encore „ mis au deſſus de nos jugemens, & „ que la mort n'a pas encore ſous- „ trait à l'envie. Au lieu d'en uſer „ ainſi, nous avons une indulgence

„ preſ-

„ presque superstitieuse envers les Anciens ; & nous dépravons ce qui a „ été bien écrit dans les livres de ceux „ qui ont écrit de nôtre tems ; & nous „ l'interpretons mal ; comme si de „ semblables interprêtes ne pouvoient „ pas trouver dans les Epîtres même „ de S. Paul, des choses qu'ils pourroient traiter d'erronées, de suspectes d'hérésies, de scandaleuses, & „ d'exprimées avec peu de réverence ! *Nunc ergo Veteres pænè superstitiosè candidi, in eorum libris, qui nostrâ scribunt ætate, quædam etiam rectè scripta depravamus, omnia incommodè interpretamur ; quasi talis interpres non reperturus sit & in Paulinis Epistolis, quod ut erroneum, ut de hæresi suspectum, ut scandalodes, ut irreverentiale possit calumniari !*

2. Après avoir dit que le Chef-d'œuvre de S. *Hilaire* est son Ouvrage de la S. Trinité, il remarque très-véritablement que ce Pere se plaint d'être obligé de parler de choses incomprehensibles & très-difficiles à exprimer comme il faut, & témoigne qu'il faut accorder aux Anciens le pardon qu'ils demandent là-dessus à leurs Lecteurs ; en suite de quoi, il se récrie : „ pour nous avec quel front,

„ pou-

„ pouvons-nous demander qu'on nous
„ pardonne, nous qui ſur des choſes
„ très-éloignées de nôtre nature, faiſons
„ tant de queſtions curieuſes, pour ne
„ pas dire impies ; & qui faiſons des
„ déciſions ſur tant de choſes, que l'on
„ pourroit ignorer, ou dont on pour-
„ roit douter, ſans riſquer ſon ſalut?
„ Eſt-ce qu'on ſera exclus de la com-
„ munion, avec le Pere, le Fils & le
„ S. Eſprit, parce qu'on ne ſaura pas
„ expliquer philoſophiquement *ce qui*
„ *diſtingue le Pere du Fils & le S. Eſ-*
„ *prit de l'un & de l'autre, & la dif-*
„ *ference qu'il y a entre la nativité du*
„ *Fils & la proceſſion du S. Eſprit*? *Si*
„ *je croi ce qui eſt enſeigné, qu'il y en*
„ *a trois d'une ſeule nature, qu'eſt-il*
„ *beſoin d'une diſpute penible*? *Si je ne*
„ *le croi pas, aucune raiſon humaine*
„ *ne m'en perſuadera.* Cette curioſité
„ dangereuſe nous eſt venue de l'étu-
„ de de la Philoſophie, &c. *Si credo*
quod traditum eſt, eſſe tres unius na-
turæ, quid opus eſt operoſa diſputatio-
ne? *Si non credo, nullis humanis ra-*
tionibus perſuadebitur. Atque hujuſmo-
di periculoſa curioſitas ferè nobis è Phi-
loſophiæ ſtudio nata eſt.

Il dit, dans la ſuite, „ qu'il ne con-
„ damne néanmoins pas entierement
„ l'é-

„ l'étude de la Philoſophie, diviſée
„ en trois parties, & la recherche des
„ choſes qui ſont au delà du monde;
„ pourvû que l'on ait un eſprit heu-
„ reux, que l'on ne décide rien téme-
„ rairement, & que l'on n'ait aucune
„ opiniâtreté, ni aucune envie obſti-
„ née de vaincre; ce qui eſt la peſte de
„ la concorde. Toute nôtre Religion
„ ſe réduit à la paix & à l'union des
„ eſprits, & on ne les ſauroit conſer-
„ ver qu'en s'abſtenant de faire beau-
„ coup de définitions, & en laiſſant,
„ ſur pluſieurs choſes, le jugement
„ libre à chacun; car il y a une très-
„ grande obſcurité répandue ſur la plû-
„ part des choſes, & les eſprits des
„ hommes ont ordinairement cette
„ maladie, qu'ils ne veulent pas céder
„ dès qu'ils ont commencé à diſputer.
„ Dès que la diſpute s'eſt échauffée,
„ chacun trouve le plus veritable ce
„ qu'il a entrepris témerairement de
„ défendre. Quelques uns ont ſi peu
„ gardé de meſures en ceci, qu'après
„ avoir fait des définitions ſur toute
„ la Théologie, ils ont encore in-
„ venté je ne ſai quelle divinité (*il veut dire apparemment l'infaillibilité de l'Egliſe*) qu'ils attribuent à des
„ gens qui ne ſont que des hommes;

„ & qui a causé plus de disputes, & „ des tumultes plus violents dans le „ monde, que ne fit autrefois la té„ merité des Ariens. Mais il y a de „ certains Rabins, qui ont honte de „ n'avoir pas des réponses prêtes sur „ tout. Il étoit au contraire de l'éru„ dition d'un Théologien de ne défi„ nir que ce qui est enseigné dans l'E„ criture Sainte, & de dispenser de „ bonne foi ce que l'on y trouve. On „ renvoye présentement plusieurs pro„ blêmes au Concile Ecumenique; il „ seroit bien plus à propos de renvo„ yer ces questions au tems, auquel „ nous verrons Dieu face à face, sans „ énigme & sans miroir. Voilà d'ex„ cellentes leçons, mais qui ne sont pas „ agréables à ceux qui sont dans le cas qu'*Erasme* décrit, & qui sont très-éloignez de se corriger, de ce qu'il leur reproche avec beaucoup de raison.

3. Après avoir parlé de l'obscurité du style de S. *Hilaire*, qui vient ou de la matiere, ou du tour de son expression, *Erasme* passe au livre des Synodes, sur lequel il fait ces remarques: „ Quoi qu'il rapporte ici les sentimens „ des Synodes, il souhaite qu'on ne „ l'engage pas dans le peril qu'il y „ auroit à les défendre; non, com-

„ me

„ me je croi, qu'il ſe défiât de ceux
„ à qu'il écrivoit, ou qu'il n'approu-
„ vât pas tout à fait de certaines cho-
„ ſes; mais par un certain ſcrupule
„ de parler trop affirmativement, que
„ nous avons peu à peu ſi fort oublié
„ que nous n'avons honte de rien;
religione quadam adſeverandi, quam nos paullatim ſic dedidicimus, ut nihil pudeat. „ Ainſi les choſes humaines
„ s'augmentent après de petits com-
„ mencemens, juſqu'à ce qu'elles croiſ-
„ ſent d'une maniere blâmable. S. *Hi-*
„ *laire*, à la fin du Livre XII. n'oſe
„ rien prononcer du S. Eſprit, ſi ce
„ n'eſt que c'eſt l'Eſprit de Dieu; ce
„ qu'il n'oſeroit pas même dire, s'il
„ ne l'avoit lû dans S. Paul; & il n'o-
„ ſe pas non plus le nommer créatu-
„ re, parce qu'il ne l'avoit point lû
„ dans l'Ecriture Sainte. Cette Con-
„ feſſion de foi ne ſuffiroit pas en nô-
„ tre ſiecle, parce que la diligence né-
„ ceſſaire des Anciens, nous en a ap-
„ pris davantage; mais nous allons
„ plus loin qu'eux, ſans neceſſité. Au-
„ trefois la foi conſiſtoit plus dans les
„ mœurs, que dans la profeſſion des
„ articles; en ſuite la néceſſité a fait
„ prendre garde qu'il falloit preſcrire
„ des articles, mais peu & d'une re-

„ tenue Apoſtolique. Enſuite la ma-
„ lice des Héretiques fit qu'on s'atta-
„ cha à une étude plus exacte de l'E-
„ criture Sainte, & leur opiniâtreté en-
„ gagea à définir de certaines choſes
„ par l'autorité des Synodes. Enfin
„ le Symbole de la Foi commença à
„ ſe trouver plûtôt dans les Ecrits,
„ que dans les Eſprits, & il y avoit
„ preſque autant de Confeſſions de foi,
„ que d'hommes. Les articles s'aug-
„ mentérent, mais la ſincerité dimi-
„ nua; les diſputes s'échauffèrent, & la
„ charité ſe refroidit. La doctrine de
„ Jeſus-Chriſt, qui ne ſavoit ce que
„ c'étoit que diſputes de mots, com-
„ mença à dépendre du ſecours de la
„ Philoſophie; & ce fut le premier de-
„ gré, par lequel l'Egliſe ſe déprava.
„ Les richeſſes l'augmenterent, & l'on
„ y joignit la force. L'autorité des
„ Empereurs, qui s'y mêla, n'avança
„ pas beaucoup la pureté de la foi. En-
„ fin l'on s'eſt jetté dans des diſ-
„ putes Sophiſtiques, & il en eſt ſor-
„ ti des milliers d'articles. Delà on
„ eſt venu à la terreur & aux mena-
„ ces. Ainſi quoi que deſtituez de
„ bonnes mœurs, quoi que nous ai-
„ yons la foi, plûtôt dans la bouche,
„ que dans l'eſprit, & que nous n'ai-

„ yons

» yons pas une solide connoissance de
» l'Ecriture Sainte; néanmoins nous
» contraignons les hommes, par la
» terreur, de croire ce qu'ils ne croy-
» yent pas, d'aimer ce qu'ils n'aiment
» pas, & d'entendre ce qu'ils n'enten-
» dent pas. Rien de ce qui est con-
» traint ne peut être sincere, & il n'y
» a que ce qui est volontaire, qui soit
» agréable à Jesus-Christ. *Admista huic negotio Cæsarum auctoritas non multum promovit fidei sinceritatem. Tandem res deducta est ad Sophisticas contentiones, articulorum myriades prorupe-runt. Hinc devenitum est ad terrores & minas, cùmque vita nos desituat, unum fides sit in ore magis quàm in animo, cùm solida illa Sacrarum Litterarum cognitio nos deficiat; tamen terro-ribus hùc adigimus homines, ut credant quod non credunt, ut ament quod non amant, & intelligunt quod non intelligunt. Non potest esse sincerum quod coactum est, nec Christo gratum est, nisi quod voluntarium.*

Il dit encore plusieurs autres choses excellentes, sur les décisions, sur l'humeur emportée de S. *Hilaire*, & sur ses opinions particulieres, qui ont besoin de beaucoup d'indulgence; & sur ses expressions peu propres, qu'il

faut expliquer favorablement, pour ne pas le condamner. Il fait de plus diverſes autres remarques, auxquelles je ne puis pas m'arrêter. Les *Bénedictins* ont tâché de défendre S. *Hilaire*, & ils ont, ſi l'on veut, relevé quelques fautes d'*Eraſme*; ce qui n'eſt pas ſurprenant, vû le tems & les commoditez dont ils jouïſſent, & dont *Eraſme* étoit deſtitué. Je ne m'arrête pas non plus à cela; il ſuffit de remarquer que ce qu'*Eraſme* avoit dit de meilleur, dans cette Dédicace, ne pouvoit pas leur plaire.

Je croi qu'il ne plaiſoit pas davantage aux Moines, de ſon tems. Les Lutheriens éclairez & plus moderez que le Commun pouvoient mieux y trouver leur compte; mais les emportez ne pouvoient ſouffrir qu'*Eraſme* s'arrêtât, en ſi beau chemin, & ménaçoient dès ce tems-ci d'écrire contre lui, comme il le témoigne lui même dans une Lettre à *Pirkheimer*, qui eſt la 618. où il peint de la ſorte la ſituation où il ſe trouvoit alors. Il ne refuſoit pas de mourir, en travaillant à des Ouvrages de Pieté, pourvû qu'il pût produire quelques fruits à Jeſus-Chriſt. „ Mais, dit-il, nous voyons „ nôtre foibleſſe, ou plûtôt nôtre mal-

„ heur;

„ heur ; nous voyons un ſiecle plein
„ de prodiges ; en ſorte que je ne ſai
„ quel parti prendre ; ſi non que ma
„ conſcience a aſſez de confiance, de-
„ vant Jeſus-Chriſt, qui eſt mon ju-
„ ge. Ceux qui agiſſent en je ne ſai
„ quelle affaire, pour le Pape, ſerrent
„ ſi fort toutes les chaines de l'ancien-
„ ne tyrannie ; qu'ils ſemblent être
„ diſpoſez à y ajoûter plûtôt pluſieurs
„ choſes, qu'à rien retrancher. D'un
„ autre côté, ceux qui, ſous le nom
„ de Luther, font profeſſion de vou-
„ loir défendre la liberté Evangelique,
„ agiſſent par un eſprit qui ne m'eſt
„ pas connu. Au moins, il ſe mêle
„ parmi eux bien des gens, que j'ai-
„ merois mieux qu'ils ne s'y mêlaſ-
„ ſent point, ſi la choſe me regardoit.
„ Cependant la charité Chrétienne eſt
„ par tout déchirée, par de mortelles
„ diviſions. Cependant les conſcien-
„ ces des hommes demeurent en ſuſ-
„ pens. Ceux qui ont naturellement
„ du penchant à la licence, en pren-
„ nent facilement l'occaſion dans les
„ livres des Lutheriens. Ceux qui ſont
„ plus retenus ſe trouvent entre l'en-
„ clume & le marteau. D'un côté, ils
„ voyent des raiſonnemens probables
„ & le ſentiment de la nature ; & de

„ l'autre, l'autorité des Princes, & „ une multitude innombrable. Je ne „ ſai ce qui en arrivera; mais je ne „ fais pas grand cas d'une foi contrainte & extorquée. L'autorité des Bulles eſt d'un grand poids, & celle des „ Ordonnances de l'Empereur eſt encore plus conſiderable; mais je ne „ ſai ſi ces choſes, qui peuvent arrêter pour un tems les langues des „ hommes, peuvent changer les eſprits. Un peu plus bas, il fait ce portrait de ſon ſiecle: „ L'un a ſoin „ de ſes interêts particuliers; l'autre „ craint de perdre ce qu'il a; un autre a de l'éloignement, pour le tumulte & ſe repoſe; mais cependant „ un dangereux incendie s'augmente. „ La malignité de certaines gens m'a „ attiré tant de haine, que, ſi j'eſſaye „ quelque choſe, mes efforts ſeront „ vains. Certains Théologiens ayant „ remarqué que les anciennes études renaiſſant, par mon moyen, „ leur autorité diminuoit peu à peu, „ même avant que le monde eût entendu parler de *Luther*, machinoient „ toutes choſes contre moi. *Luther* „ leur a fourni une épée, pour m'achever; quoi que je me ſois toûjours abſtenu de ſes affaires; ſi ce

„ n'eſt

„ n'eſt que je l'ai exhorté ſoigneuſe-
„ ment d'écrire autrement, s'il vou-
„ loit avancer quelque choſe. *Alean-*
„ *dre* eſt venu en ſuite, lui qui avant
„ que l'on eût ouï parler de Luther,
„ en uſoit envers moi, comme le por-
„ tier envers ceux de ſon métier; lui
„ qui eſt naturellement hautain, fier,
„ facile à ſe mettre en colere, & qui
„ ne gagne & ne ſe vante jamais aſ-
„ ſez. Quelques perſonnes lui rempli-
„ rent la tête de menſonges contre
„ moi, & l'irriterent ſi fort, qu'il ne
„ ſe mettoit point en peine de ce qu'il
„ diſoit de moi, même à des gens du
„ premier ordre, pourvû qu'il me per-
„ dît. Cependant il me juroit qu'il
„ n'y avoit perſonne, qui fût ſi fort
„ de mes amis, que lui. En partant
„ des Païs-Bas, il a laiſſé deux de ſes
„ inſtrumens, bien inſtruits; ſavoir,
„ deux Théologiens de Louvain, *Car-*
„ *racciole* Evêque de Liege, homme
„ qui parle trop, & je ne ſai quel Eſ-
„ pagnol, de la Cour de l'Empe-
„ reur, que je ſoupçonne être l'Evê-
„ que de Monte. Il a à Rome *Strunica*,
„ qui eſt fou, ſelon le jugement de
„ tout le monde, & né pour la mé-
„ diſance. Il avoit donné à *Leon* une
„ requête, qui contenoit ſoixante mil-

„ le héréſies, tirées de mes ouvrages „ & j'étois déja en danger; ſi la mort „ n'eût pas enlevé *Leon*, quoi que „ d'ailleurs il ne fût pas de mes enne„ mis. Les Lutheriens menacent ou„ vertement d'écrire contre moi, & „ l'on a preſque perſuadé à l'Empe„ reur, que je ſuis la ſource de tout „ le déſordre du Lutheraniſme. Ainſi „ je ſuis en danger des deux côtez, „ quoi que tout le monde me ſoit „ obligé.

Eraſme avoit auſſi écrit de ſemblables plaintes à *Vivès*, qui le conſola, par une Lettre très-bien écrite, & qui eſt la 619.

Il remercia auſſi, * peu de tems après, l'Evêque de Palenze, qui avoit pris ſon parti, auprès de l'Empereur, & lui proteſta qu'il n'avoit jamais été Lutherien & qu'il ne le ſeroit jamais. Il ajoûte „ que le nouveau Pontife & „ l'Empereur pouvoient remedier, „ ſans bruit, à ces déſordres, en cou„ pant les racines du mal, dont l'une „ étoit la haine, que l'on avoit pour „ la Cour de Rome, dont l'avarice „ & la tyrannie avoient commencé à „ être inſupportables; & l'autre les „ conſtitutions humaines, qui acca„ bloient

* *Dans la 620 Lettre.*

„ bloient la liberté du peuple Chrétien.
„ Que l'Empereur, ajoûte-t-il, ordon-
„ ne que le gage, qu'il me donne,
„ ſoit perpetuel, & qu'il défende ma
„ réputation contre quelques perſon-
„ nes; je ferai en ſorte qu'il ne ſe re-
„ pentira pas de m'avoir pour ſon Con-
„ ſeiller. Il faut qu'*Eraſme* eût alors quelque peur de perdre ſa penſion, parce qu'il la recommande encore à l'Evêque de Panorme, dans la 623. Lettre.

Eraſme publia, en ce même tems-là, une Lettre Apologetique à l'Evêque de Bâle, touchant la défenſe de manger de la chair certains jours, & autres ſemblables établiſſemens humains, dont il ſe moque tout ouvertement. Il attaque auſſi, ſans rien diſſimuler, les mauvaiſes mœurs des Eccleſiaſtiques. On pourra voir cette Lettre dans le dernier Tome des Oeuvres d'*Eraſme*.

Dans la 629. qui eſt adreſſée au Préſident de la Cour de Malines, il ſe plaint beaucoup de ſon ancien ennemi *Nicolas d'Egmond*, qui le faiſoit paſſer pour Lutherien, & dans les feſtins où il ſe trouvoit, & dans ſes ſermons. *Eraſme* dit „ avoir éloigné pluſieurs „ perſonnes, en Allemagne & aux

„ Païs-Bas, de la faction Lutherienne; & que rien n'avoit tant abattu „ le courage des Lutheriens, que la „ déclaration publique qu'il avoit faite dans ſes Livres de vouloir demeurer attaché au Pape, & de desapprouver ce que *Luther* faiſoit. „ Que ſi j'avois favoriſé Luther, continue-t-il, comme ces gens le diſent, les ſecours des Princes ne m'auroient pas manqué. Cette paſſion „ au reſte n'eſt pas ſi fort éteinte dans „ les eſprits qu'on ſe l'imagine, & „ que nous le ſouhaitons. Il y a ici „ plus de cent mille hommes, qui „ haïſſent le Siege de Rome, & qui „ approuvent une grande partie des „ opinions de Luther. C'eſt ce qui parut enſuite, par la réformation de la Suiſſe.

Eraſme avoit publié à Bâle depuis peu ſes *Colloques*, dédiez à *Jean Eraſmius Froben*, ſon filleuil, fils de *Jean Froben*; en partie afin que les Enfans euſſent un livre, où ils appriſſent & la Langue Latine & la pieté: & en partie, comme je croi, pour dégoûter le monde des fauſſes dévotions; que les Moines recommendoient, avec plus de ſoin, que la veritable pieté Chrétienne. Au moins il eſt certain que les meil-

meilleurs endroits de cet Ouvrage regardent ces gens-là, & leurs superstitions; & *Erasme* n'avoit aucun sujet d'être satisfait d'eux. A peine parurent-ils, qu'on commença à les censurer, comme on le voit par cette Lettre. On disoit qu'il s'y moquoit des indulgences, qu'il y mépriſoit la Confeſſion que l'on fait aux Prêtres, & la néceſſité que l'on impoſoit aux Chrétiens de manger du poiſſon en certains jours. En effet *Erasme* parloit de tout cela, tout autrement que les Moines, & l'on voit aſſez qu'il l'eſtimoit fort peu.

Il prioit le Préſident de la Cour de Malines, de conſiderer, que les Moines faiſoient tout ce qu'ils pouvoient, pour l'engager à ſe jetter dans le parti de *Luther*; mais qu'il ne le feroit jamais, quoi qu'il pût troubler le monde, auſſi bien que lui, s'il vouloit. Il le conjuroit auſſi de tâcher de reprimer leur haine. Il parle de je ne ſai quels Maîtres d'Ecole, qu'on avoit arrêtez à Anvers, pour cauſe de Religion, & il loüe beaucoup leurs bonnes mœurs & leur ſavoir.

On imprimoit alors à Bâle les Oeuvres de S. *Auguſtin* & *Louis Vivès* y envoya, dès le mois de Juillet, le reſte de ſes remarques ſur la *Cité de*

Dieu, comme on le peut voir, par la 630. Epître. La Dédicace à Henri VIII. Roi d'Angleterre, en eſt datée du 7. de Juillet, mais les Oeuvres Complettes de S. *Auguſtin* ne parurent que long-tems après. *Frobene* imprima à part quelque nombre d'exemplaires de la Cité de Dieu. C'étoit un fort bon Ouvrage, néanmoins *Eraſme* nous apprend ailleurs* qu'il ne ſe vendit pas bien.

Adrien VI. ayant ſuccedé à *Leon* X. Eraſme lui dédia une Edition du Commentaire d'*Arnobe* ſur les Pſeaumes, qu'il avoit alors ſous la preſſe, & y joignit une † Lettre, dans laquelle il le félicitoit de ſon élevation au Pontificat, & le prioit de ne rien croire du mal, qu'on pourroit lui dire de lui, avant que de l'avoir ouï, dans ſes défenſes. Dans la Dédicace d'*Arnobe*, il traite du ſtyle de cet Auteur, qu'il confond mal à propos avec le Rhéteur du même nom, dont nous avons les livres contre les Payens. Perſonne ne doute aujourdhui que ce ne ſoient deux Auteurs, & ceux qui liront cette Dédicace & qui enſuite jetteront les yeux ſur le Commentaire ſur les Pſeaumes, ne

* *Ep.* 721.

† *Ep.* 632. *datée de* 1 *d'Août.*

ne douteront pas non plus qu'*Eraſme* ne l'ait trop loüé.

Dans une * Lettre à *George* Duc de Saxe, qui étoit ennemi de *Luther*, Eraſme juge de ce Réformateur & du parti oppoſé, comme il avoit accoûtumé de le faire. Ainſi il n'eſt pas beſoin de répeter ce qu'il y dit. Il aſſûre au reſte qu'on ne devoit nullement douter qu'*Henri* VIII. Roi d'Angleterre ne fût veritablement l'Auteur du livre contre *Luther*, qui portoit ſon nom, & il fait voir qu'il étoit capable de le faire. *Eraſme* fut à *Conſtance* cet Eté, comme il paroît, par l'Epître 636. où il fait l'éloge des amis qu'il avoit en cette ville. Il s'accommodoit fort de la Suiſſe, aux Poëles & aux vins près. La vapeur des Poëles l'incommodoit, & le vin, qui y eſt trop verd, lui faiſoit du mal, parce qu'il étoit ſujet à la gravelle. Il remedia à ce dernier inconvenient en faiſant venir du vin de Bourgogne, où il meurit mieux, qu'autour de Bâle & de Fribourg. Il en parle ſouvent dans les Lettres ſuivantes, écrites de ces deux villes, où il paſſa le reſte de ſes jours. Cette ſeule raiſon lui fit ſonger à aller en France, & il reçut même pour cela un Paſſeport du Roi,

* *C'eſt la 635.*

Roi, dont il parle dans * une Lettre à l'Archevêque d'Embrun. Il lui dit qu'il étoit allé à Conſtance, à deſſein d'aller à Rome, faire la réverence au nouveau Pontife; mais qu'il étoit tombé malade à Conſtance, & que les bruits de guerre l'avoient empêché de continuer ſon voyage. Je croi qu'il n'y penſoit pas, pour les raiſons que j'ai dites ailleurs, & je doute beaucoup qu'il eût même ſérieuſement envie d'aller en France au Printems, comme il le dit. Il ſe plaint que ſa penſion, de la part de l'Empereur, ne lui avoit point été payée de toute cette année.

Il avoit † néanmoins dédié depuis peu à Charles V. ſa Paraphraſe ſur S. Matthieu, & il écrivit à ſon frere Ferdinand, qu'il lui dédieroit celle qui eſt ſur S. Jean. L'Empereur reçut fort bien ſa dédicace, comme *Eraſme* l'aſſure dans la 643. Lettre, & l'en remercia, par une Lettre qu'il lui écrivit; mais il ne lui fit préſent de rien. On donna ſeulement deux francs au ſerviteur, qui le lui étoit allé porter; lors qu'il prit ſon congé, pour retourner à Bâle. C'eſt *Eraſme* lui même, qui

* *La 637. du 10. de Novembre.*
† *Ep. 638.*

qui le dit, dans la lettre à *Botshem*, où il parle de ſes Oeuvres.

Le Pape ayant reçu ſon *Arnobe*, le remercia par une Lettre fort civile, où il l'exhorte fortement à écrire contre *Luther*, & l'invite à aller à Rome. Cette Lettre, qui eſt datée du 1. de Décembre, n'étoit pas encore à Bâle le 22. puis qu'*Eraſme* écrivit de nouveau ce jour-là au Pape, & lui renvoya un autre exemplaire d'*Arnobe*, dans la crainte qu'il n'eût pas reçû celui qu'il lui avoit déja envoyé. Il offrit en même tems à *Adrien* de lui dire ſon ſentiment ſur la maniere d'appaiſer les troubles du Lutheraniſme, dans une Lettre ſecrete, qu'il ſupprimeroit s'il le trouvoit à propos.

Jaques Landau Bavarois envoya en ce tems-ci un ouvrage contre *Stunica* à *Eraſme*, qui lui récrivit une Lettre fort obligeante. Il dit * à un autre que les Cardinaux avoient défendu d'imprimer le livre de *Stunica*, intitulé *les blaſphemes d'Eraſme*; & qu'ayant été néanmoins imprimé, ils avoient défendu qu'on ne le vendît, quoi que *Stunica* fût domeſtique du *Cardinal de S. Croix*. Il dit encore à *Landau*, qu'il y avoit trois furies qui déſo-

* *Ep.* 644.

désoloient tout dans les Païs-Bas, par la haine qu'elles avoient pour les bonnes Lettres; savoir *Jaques Hochstrate* Dominicain, *Vincent d'Alcmar* du même ordre, & *Nicolas d'Egmond* Carmé. Il en indique un quatriéme, qu'il ne nomme pas, qui agissoit plus secretement, & qui se servoit de la fureur des autres. Au reste, il dit qu'il est inutile de lui suggerer des raisons d'aller à Rome; parce qu'il avoit des raisons de n'y point aller, qui n'étoient que trop fortes, comme la vieillesse, une santé foible, & la pierre qu'il avoit dans les reins.

Ulric Hutteus, qu'*Eraſme* avoit beaucoup * loüé, avant que le Lutheranisme les brouillât, étant venu à Bâle, il souhaita de voir *Eraſme*, & le lui fit dire, par *Henri Epfendorf*, leur ami commun. Mais comme *Hutteus* s'étoit déclaré ouvertement pour *Luther* & avoit publié divers petits livres contre la Cour de Rome, pour lesquels le Pape avoit tâché de le faire prendre; *Eraſme* craignit que la visite de cet homme ne lui attirât de la haine, & ne confirmât les soupçons que l'on avoit, qu'il favorisoit Luther en secret. Ainsi il lui fit dire par *Epfendorf*,

* *Voyez B. C. T. V. p. 266.*

dorf, que ſi ce n'étoit qu'une viſite de civilité qu'*Huttenus* vouloit lui rendre, il le prioit de l'excuſer ; parce que cette viſite pourroit lui attirer de la haine. *Huttenus* parut d'abord content de cette excuſe, mais avant qu'il ſortît de Bâle, *Eraſme* s'informant d'*Epfendorf*, ſi *Huttenus* ne s'étoit point choqué du refus qu'il avoit fait de le voir, *Epfendorf* répondit que peut-être *Huttenus* auroit ſouhaité de lui parler ; à quoi *Eraſme* replica qu'encore qu'il ſouhaitât d'éviter tout ce qui pouvoit le rendre odieux, il ne laiſſeroit pas néanmoins de mépriſer ce danger, ſi *Huttenus* avoit quelque choſe de ſérieux à lui dire ; & que s'il le ſouhaitoit, il l'iroit voir, en cas qu'il pût en quelque ſorte ſouffrir les Poëles, qu'*Huttenus*, qui étoit malade, ne pouvoit pas quitter ; mais que ſi *Huttenus* pouvoit ſupporter le froid d'une ſale de la maiſon d'*Eraſme*, il l'y recevroit, & parleroit avec lui auſſi long-tems qu'il voudroit, devant un bon feu. *Epfendorf* répondit qu'*Huttenus* malade, comme il l'étoit, ne pouvoit pas ſortir des Poëles. C'eſt ainſi qu'*Eraſme* le raconte, dans ſon Apologie contre *Huttenus*, qui ſortit néanmoins bien tôt après de Bâle, ſans

voir

voir *Eraſme*. Cette affaire eut depuis de fâcheuſes ſuites, comme on le verra, ſur l'année 1624. Je remarquerai ſeulement que la Lettre 631. qui parle du livre de *Huttenus*, contre *Eraſme*, eſt mal datée & ne peut être rapportée qu'à l'année ſuivante. Au contraire la 672. qui eſt adreſſée à *Huttenus*, doit être datée de l'an 1523. auquel *Huttenus* mourut.

Il y avoit alors je ne ſai quel Prédicateur à Conſtance, qui fit demander à *Eraſme*, par *Jean Botsheim* ſon ami, quelque conſeil, ſûr la maniere d'avancer la Réformation. *Eraſme* répondit à la fin de l'année, * „ que „ ceux qui s'imaginoient avoir autant „ de talent pour travailler aux affaires „ de l'Evangile de Jeſus-Chriſt, qui „ concernent toutes les nations & tous „ les ſiecles ; qu'ils en ont dans une „ débauche Théologique, ou dans u„ne diſpute Scholaſtique, ſe trom„poient infiniment. La Verité, dit„il, eſt efficace & invincible, mais il „ la faut diſpenſer, avec une prudence Evangelique. Pour moi, je hais „ ſi fort la diviſion & j'aime ſi fort la „ concorde, que ſi l'occaſion s'en pré„ſentoit, j'abandonnerois plûtôt une „ par-

* *Le 25. de Decembre.*

» partie de la Verité, que de troubler
» la concorde, ſuppoſé que je le puſ-
» ſe faire. Le mal eſt qu'on ne peut
pas abandonner la Verité, ſans mentir,
& ſans ſigner ce qu'on ne croit pas;
car on ne peut pas regarder comme
faux, ce qui paroît vrai, ſeulement
parce que d'autres l'attaquent plus vio-
lemment, qu'on ne le ſoûtient, & ſe
trouvent les plus forts. Outre cela,
lors que ceux, qui ſont oppoſez à la
Verité, ſavent que l'on n'aura pas le
courage de la défendre, juſqu'à l'ex-
tremité, comme *Eraſme* l'avoüoit de
lui même; ils ne manquent jamais de
l'accabler, parce qu'ils ſentent qu'il ne
faut pour cela que de l'opiniâtreté &
de la violence. Ainſi la tyrannie étant
une fois établie, elle dureroit éternel-
lement, & s'augmenteroit même, ſans
riſque. D'ailleurs quelques grands
biens que ſoient la concorde & la paix,
on ne doit pas les acheter aux dépends
de la Verité & de la Liberté, qui ſont
infiniment plus prétieuſes qu'une lâche
tranquillité, dont on jouït, en plians
ſous le joug du Menſonge & de la Ty-
rannie. La Societé Chrétienne devient
par là une faction de perſonnes lâches,
qui ne cherchent qu'à jouïr du préſent, & qui ne ſe mettent plus en pei-

ne

ne de rien, ſous prétexte de conſerver la Paix. C'eſt à quoi le Chriſtianiſme ſeroit réduit aujourdhui, ſi tout le monde s'étoit trouvé du ſentiment d'*Eraſme*. Les diviſions, je l'avouë, ont fait beaucoup de mal; mais elles ont au moins produit ce bien, que la Verité de l'Evangile & la Liberté Chrétienne, qui conſiſte à ne ſe ſoumettre qu'aux déciſions de Jeſus-Chriſt, ne ſont pas tout à fait éteintes dans le monde, comme elles le ſeroient, ſans cela. Elles ont encore fait beaucoup de bien à la mémoire d'*Eraſme*, qui demeureroit flétrie parmi tous les Chrétiens, par l'Inquiſition qui a condamné ſes Oeuvres à être mutilées, de ce qu'il y a de meilleur; s'il n'y avoit pas un Parti en Europe, & même dans la Patrie d'*Eraſme*, qui lui pardonne ce qu'il pouvoit avoir de défectueux & de foible, & qui admire ce qu'il avoit de bon & de loüable & tâche de le faire goûter à toute la Chrétienté. Mais il faut écouter les avis qu'il ajoûte, dans la ſuite.

„ Le prédicateur, dit-il, qui eſt aſ-
„ ſurément homme de bien, rendra
„ plus de ſervice à l'Evangile; auquel
„ nous ſommes ſans doute tous favo-
„ rables, s'il joint la prudence du ſer-

„ pent

„ pent Evangelique à la ſimplicité de
„ la colombe. Qu'il l'eſſaye & qu'il
„ condamne mon conſeil, s'il ne trou-
„ ve pas qu'il eſt vrai. On a reconnu, par l'experience, que ce qu'il appelloit *la prudence du ſerpent* ne ſervoit de rien, qu'à faire triompher le Menſonge. Il étoit même facile de le prévoir, puiſque cette prudence conſiſtoit à ſe ſoumettre au parti, qui ſeroit le plus fort & le plus opiniâtre. *Eraſme* avoit quelque eſperance qu'Adrien VI. feroit quelque choſe de bon, comme il le témoigne dans cette Lettre; mais, ſi je me trompe en cela, „ dit-il, au
„ moins, je ne ſerai pas ſéditieux.
„ Pour ce qui regarde la derniere que-
„ ſtion; s'il faut abandonner tout l'E-
„ vangile? premierement ceux-là prin-
„ cipalement l'abandonnent, qui le
„ défendent mal; & de plus avec quel-
„ le lenteur Jeſus-Chriſt n'a-t-il pas
„ publié ſa doctrine? Ces remarques ſont vraies, mais Nôtre Seigneur ne dit jamais rien de contraire à la Verité & s'expoſa enfin à la mort, pour ſoûtenir ſa doctrine; & c'eſt ce que le bon *Eraſme* n'auroit pas fait, comme il l'avouë en pluſieurs endroits. Ce n'étoit pas non plus défendre l'Evangile, que de le mettre en compro-

mis

mis entre les mains de quelques Ecclesiastiques, que l'on savoit être pour la plûpart, ou mal-intentionnez, ou mal instruits.

M D XXIII.

ADRIEN ayant reçu le second exemplaire d'Arnobe, avec la Lettre d'*Erasme*, lui répondit le 23. de Janvier, lui dit qu'il acceptoit le conseil, qu'il offroit de lui donner, sur le Lutheranisme, & l'invita de nouveau à aller à Rome. *Erasme* lui répondit, & s'excusa d'y aller, sur la foiblesse de sa Santé, & sur l'incommodité du chemin. Il ne se fioit pas assez en lui, pour aller à Rome sur sa parole. Il dit aussi qu'il n'avoit ni les talens, ni l'autorité nécessaires, pour écrire contre *Luther*, avec quelque fruit. Il se plaint également des injures des Lutheriens & des Moines, & proteste qu'il n'avoit aucun penchant pour le Lutheranisme; auquel il auroit pû rendre de grands services, s'il avoit voulu l'embrasser. Ailleurs il dit qu'Adrien lui offrit un Doyenné, mais qu'il le refusa. C'est dans la Lettre 703.

Après cela, il en vient au Conseil qu'il avoit promis. 1. Il desapprouve la violence, & souhaite que l'on ait quel-

quelque condeſcendence pour les Lutheriens. 2. Il croit qu'il faut rechercher les cauſes du mal, & y remedier; après quoi on devroit publier une Amniſtie de tout le paſſé, pendant que les Princes & les Magiſtrats empêcheroient qu'à l'avenir on n'introduiſit aucune nouveauté. 3. Il juge qu'il faudroit arrêter la licence d'imprimer; ce qui eſt fort étrange, puis qu'il ſe ſervoit, autant que qui que ce ſoit, de cette liberté, & qu'il auroit ſans doute ſouffert le premier de la défenſe; ſi on en avoit crû les Théologiens, qui n'étoient pas de ſes amis, & qui l'auroient cenſuré dans leurs Sermons, ſans craindre ſa plume. 4. Il conſeille au Pape de donner quelque petite eſperance de changer, ce dont on demandoit le changement avec raiſon; & que tout le monde reſpireroit au doux nom de la liberté, & d'appeller d'habiles gens, & qui fuſſent desintereſſez, de toutes les nations . . . . . Il finit là ſa Lettre, ſans achever le ſens, à deſſein apparemment de continuer ſi le Pape l'eût trouvé bon. Mais Adrien n'approuva nullement ſon conſeil, & les ennemis d'*Eraſme* prirent cette occaſion pour travailler à le perdre; néanmoins ce Pape étant mort quelques mois après,

cela n'eut aucune suite. Voyez aussi la 703. Epître.

Au commencement de Février, il écrivit une fort longue * Lettre à *Marc Laurin* Doyen de S. Donatien à Bruges, où il parle des calomnies qu'on avoit débitées en Brabant contre lui, depuis qu'il avoit quitté Louvain, de son voyage de Bâle, qu'il avoit entrepris, principalement pour être présent à l'édition nouvelle de son *Nouveau Testament*; & des raisons qu'il avoit eues d'y demeurer jusqu'à lors. Quoi qu'il fût que l'Empereur avoit fort bien reçu sa Paraphrase sur S. Matthieu, qu'il avoit parlé avantageusement de lui avec le Roi d'Angleterre à Calais, & qu'il y avoit des honneurs à espérer pour lui, s'il se rendoit près de Charles V. il n'avoit pas voulu y retourner de Bâle, non seulement à cause de son incommodité, mais de peur que l'Empereur ne lui commandât d'écrire contre *Luther*. „ On „ m'appelloit, dit-il, à de grands hon„ neurs, car *Glapion* m'en a assuré, „ en plus d'une Lettre; je savois „ que l'Empereur avoit de l'affection „ pour moi; & c'est néanmoins, à ce „ que l'on dit, par crainte que je n'o-

sois

* C'est la 650.

„ ſois y aller. Que ſi ces gens morts
„ au monde avoient été dans un ſem-
„ blable danger, ils y ſeroient allez a-
„ vec des pieds ailez. Pour moi, s'il
„ y avoit quelque choſe, que j'euſſe à
„ craindre, ce n'étoit autre choſe, ſi
„ non que celui, à qui il ne m'eſt pas
„ permis de rien refuſer, ne me char-
„ geât du ſoin de réfuter *Luther*. Ce
„ n'eſt pas que je favoriſe la ſédition,
„ moi qui, par un certain inſtinct de
„ la nature, ſuis ſi éloigné de toutes
„ ſortes de querelles; que s'il me fal-
„ loit faire un procès pour une gran-
„ de terre, j'aimerois mieux perdre mon
„ bien, que de pourſuivre mon droit.

Il dit auſſi qu'il avoit eu deſſein d'aller à Rome, où il aſſure que quantité d'amis l'invitoient, & entre autres le Cardinal de Sion, qui offroit de lui donner cinq cents Ducats par an, & de lui envoyer de quoi faire le voyage à ſon aiſe. Il étoit allé pour cela à Conſtance, où il étoit tombé malade de la gravelle. Il décrit comme il y paſſa le tems & ſon voyage de là à Bâle. Il badine ſur le vin de Bourgogne, qui lui étoit néceſſaire & ſe jette en ſuite ſur le Lutheraniſme, dans lequel on tâchoit de l'engager. Il eſt trop long là-deſſus pour traduire ce qu'il en dit,

d'autant plus qu'il n'y a presque rien, que ce que l'on a déja vû. Il trouve principalement à redire dans *Luther*, une arrogance & une médisance extraordinaires. Le mal est que ses ennemis n'étoient rien moins qu'humbles & retenus, & qu'ils lui rendoient avec usure, ce qu'il avoit dit d'eux. Toute la raison qu'il y avoit d'être surpris de la conduite de *Luther* & de la leur; c'est qu'ils étoient en possession, depuis long-tems, d'en user ainsi, & que *Luther* ne faisoit que commencer. Néanmoins *Erasme* ne croyoit pas *Luther* aussi médisant, qu'il le dit ici, comme il paroît par d'autres endroits. Mais il desapprouvoit sa doctrine sur le Franc-Arbitre, que les Lutheriens eux mêmes ont depuis desapprouvée.

Ferdinand frere de Charles V. approuva le dessein, qu'*Erasme* avoit de lui dédier sa Paraphrase sur S. Jean, & lui écrivit là-dessus une * Lettre fort obligeante, datée du 15. de Fevrier. Ayant enfuite reçu ce livre, il remercia *Erasme* & lui fit présent de *cent florins d'or*, comme il le dit dans sa 631. Lettre.

Cependant *Huttenus*, qui étoit sorti de Bâle mécontent d'*Erasme*, se préparoit

* *La 651.*

roit à ſe venger de lui, par quelque ouvrage. Les amis d'*Eraſme* l'ayant ouï dire, lui conſeillerent de lui écrire une Lettre, pour l'en détourner, qui eſt la 672. mais qui auroit dû être placée ici. *Eraſme* lui dit la raiſon qu'il avoit eue de refuſer ſa viſite, lui repréſente le plaiſir qu'il feroit à leurs communs ennemis d'écrire contre un ancien ami, & le tort qu'il feroit à ſa propre réputation. *Huttenus*, qui étoit un homme violent, ne put ſe retenir pour cela, & cenſura les égards qu'*Eraſme* avoit pour le Parti de la Cour de Rome. *Eraſme* en fut fort offenſé, comme il paroît par la Lettre 631. qui devoit être rangée entre celles de cette année. Il y répondit dans un livre intitulé *l'Eponge des plaintes d'Huttenus*, & qui eſt dans ſes Apologies. Mais *Huttenus* * mourut cependant, près de Zurich.

Pierre Barbier, ancien ami d'*Eraſme*, & Chappelain d'Adrien VI. lui écrivit des loüanges de ce Pape; ce qui fit dire à *Eraſme*, qu'il pourroit réüſſir à calmer les brouilleries du Lutheraniſme, „ ſi les Allemands s'apperçevoient qu'il n'étoit pas éloigné „ d'ôter les choſes, qui étoient à charge

* *Le 29. d'Août. Voyez l'Ep.* 658.

„ ge aux gens de bien (*telles qu'étoient celles, que les Princes d'Allemagne avoient indiquées, dans leurs Griefs dressez depuis peu*) & qui tendoient „ des piéges aux consciences de tous „ les Chrétiens, pour le profit de „ quelques peu de personnes; car „ s'ils voyoient, qu'il ne seroit pas „ même un juge trop severe à l'égard „ de *Luther*. Car plût à Dieu continue-t-il, que ce que *Luther* écrit „ de la tyrannie, & de la turpitude „ de la Cour de Rome fût faux! *Nam quæ Lutherus scribit de tyrannide, avaritia, & turpitudine Romanæ curiæ, utinam, mi Barbiri, essent falsa!* Ce n'étoit pas flatter le Parti Romain, que de parler ainsi; mais les paroles suivantes ne sont pas non plus avantageuses aux Lutheriens: „ Je crains „ encore extrémement, dit-il, que „ tout ceci n'aboutisse à un tumulte. „ La liberté Evangelique est le prétexte, mais tous n'ont pas un même but. Il y en a qui, sous ce „ fard, cherchent la licence insensée „ de s'abandonner aux passions de la „ chair. Il y en a qui envient les richesses des Prêtres, & il y en a qui, „ comme ils dépensent le leur avec „ profusion au vin, aux femmes, &

„ au

„ au jeu, ne penſent qu'à enlever le
„ bien d'autrui. Il y en a, dont les
„ affaires ſont en un tel état, qu'il
„ n'eſt pas ſûr pour eux que la tran-
„ quillité publique ſubſiſte. Il y a
„ néanmoins auſſi quelques perſonnes,
„ qui ſouhaiteroient que l'on corri-
„ geât, ſans tumulte, ce qui s'eſt intro-
„ duit dans l'Egliſe, peu utilement.
„ Tout étant en confuſion, chacun
„ enlevera, comme dans un incendie,
„ ce qu'il avoit ſouhaité. C'eſt auſſi
ce qui arriva en partie, mais la choſe
n'alla pas ſi mal qu'*Eraſme* l'avoit crû;
comme on le peut apprendre par les
hiſtoires de *Jean Sleidan* & de *Jaques-
Auguſte de Thou*. Les Sociétez Chré-
tiennes, qui ſont ſorties de ce tumul-
te, ſont infiniment préferables à l'état
auquel le Chriſtianiſme ſe trouvoit a-
lors.

Eraſme publia de nouveau ſon li-
vre *de ratione Veræ Theologiæ*, qu'il
avoit autrefois dedié à l'Archevêque
de Mayence, peu de tems après qu'il
eut été fait Cardinal, en 1518. Mais
dans cette nouvelle Edition, il chan-
gea de dédicace, parce que dans la
premiere, il avoit beaucoup loüé *Hut-
tenus*, qui étoit alors au ſervice de ce
Prélat, & avoit dit que les Vies des

Saints, que le Cardinal vouloit qu'*Eraſme* écrivît, étoient pleines de fables & s'étoit excuſé du travail qu'*il* lui vouloit impoſer. Dans la ſeconde dédicace, il parle de toute autre choſe, & on l'a miſe ici, parce que les héritiers de *Froben* firent remettre la premiere dans l'édition de 1540. & qu'on la trouve dans le V. Tome de cette Edition.

Comme les Moines diſoient de toutes parts qu'*Eraſme* étoit Lutherien, il étoit obligé de proteſter à tous ceux, à qui il écrivoit, qu'il ne l'étoit point; comme il le fit dans des Lettres qu'il écrivit à Henri VIII, & au Légat du Pape en Angleterre, comme il paroît par la Lettre 656. que *Cuthert Tonſtal*, Evêque de Londres, lui écrivit au mois de Juillet. Il y exhorte fortement *Eraſme* à écrire contre *Luther*, contre lequel il crie terriblement. *Eraſme* ne put plus réſiſter aux inſtances du Parti Romain & il écrivit dès le mois * de Septembre au Roi d'Angleterre, qu'il avoit commencé un Ouvrage contre Luther; mais il ajoûtoit qu'il ſeroit obligé de ſortir de l'Allemagne, avant que de le publier, de peur d'être tué avant que d'entrer en lice.

* *La Lett. 657. datée du 4. de Septemb.*

lice. * Peu de tems après, il lui en envoya le commencement, par un de ſes ſerviteurs. Il diſoit qu'il ne trouveroit point de Libraire en Allemagne, qui voulût le faire imprimer, mais qu'il l'enverroit ailleurs. Peut-être étoit-ce pour engager le Roi d'Angleterre à en faire la dépenſe, & peut-être auſſi pour ſe faire une eſpece de mérite de ſon ſejour à Bâle, comme dans un lieu dangereux; quoi qu'il y fût en toute ſureté, parce que l'on n'y étoit pas en tout du ſentiment de Luther. Il fait auſſi valoir ailleurs le courage qu'il avoit eu d'attaquer *Luther*, dans le milieu de l'Allemagne.

Eraſme écrivit, cette année, † une Lettre à *Sylveſtre Prieras*, qu'il eſtimoit d'ailleurs très-peu. Il lui parle avec mépris de *Stunica*, il proteſte de n'être nullement Lutherien, & ſe vante même d'avoir plus nuit à ce Parti, qu'*Aleander*. Il a néanmoins le courage de dire à *Prieras* que *Luther avoit enſeigné pluſieurs choſes néceſſaires*, mais que pour lui il n'aimoit pas le ſchiſme.

Adrien VI. étant mort, cette année, Clement VII. de la Maiſon de

* *Voyez la Let. 660.*

† *La 664.*

Medicis lui succeda le 19. de Novembre.

Erasme fut si malade aux fêtes de Noel, de sa gravelle, qu'il pensa en mourir, comme il le dit dans sa Lettre 668. & ailleurs.

M D XXIV.

Au mois de Janvier * de cette année, *Erasme* écrivit à son ami *Bilibald Pirkheimer*, qu'il avoit pensé mourir de la gravelle & de la colique depuis quelques jours, & qu'encore qu'il ne souhaitât pas la vie, il souhaitoit néanmoins une mort plus douce. Il dit aussi que *Clement* VII. l'invitoit à aller à Rome, par de grandes promesses; mais il ajoûte qu'il devinoit bien ce qui arriveroit en cette ville, parce qu'il y avoit des gens qui cherchoient à le perdre, & qu'ils avoient presque réüssi, avant la mort d'Adrien; „ auquel, dit *Erasme*, après avoir é- „ crit une partie de mon avis dans u- „ ne Lettre secrete, à sa priere, je „ m'appertçus † que les Dieux étoient changez, (car il faut lire *mutatos Deos*, & non *duos*) c'est à dire, qu'on avoit conçu de l'aversion, pour lui; parce qu'il parloit de réformation, dont on ne vouloit point entendre parler à Rome.

* *L'Ep.* 646. † *Voyez l'Ep.* 703.

me. Si *Luther* étoit peu ami d'*Eraſme*, parce qu'il n'approuvoit en tout ni ſa doctrine, ni ſa maniere de réformer l'Egliſe; la Cour de Rome ne l'aimoit guere plus, parce qu'il ne condamnoit pas *Luther* en tout, comme elle vouloit qu'on le fît. Cependant elle le ménageoit, & tâchoit de l'attirer chez elle, pour être maîtreſſe abſolue de ſa conduite.

L'Empereur & ſa tante Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Païs-Bas, l'invitoient à retourner dans le Brabant, & ne lui faiſoient point payer ſa penſion; mais dans ce Païs-là ſes ennemis capitaux, *Hoochſtrate* & *Egmond*, étoient Inquiſiteurs de la foi, & avoient déja fait brûler des gens, pour le Lutheraniſme. Le Roi de France l'invitoit auſſi en France, mais il étoit alors ennemi de l'Empereur.

Peu de jours après, *Eraſme* écrivit à Rome, au Cardinal de Sion, † pour lui faire eſperer que s'il n'avoit pas pû aller à Rome, l'année précedente, il ne manqueroit pas d'y aller celle-ci, dès qu'il feroit plus beau tems. Il s'y plaint auſſi fortement de *Stunica*, qui ayant été un peu refrené par Adrien, l'avoit attaqué de nouveau, pendant

† *Ep.* 666.

l'interregne. *Eraſme* y juſtifie encore quelques endroits de ſes Ouvrages, contre lui; mais c'eſt ce qu'on pourra trouver plus au long, dans ſa défence contre *Stunica*. Il dit au reſte qu'il a toûjours ſoumis ſes Ouvrages au jugement de l'Egliſe, & que s'il avoit dit quelque choſe, qui pût être mal expliqué, avant que *Luther* parût, il l'avoit corrigé dans les dernieres éditions de ſes Ouvrages. „ Au reſte, „ ajoute-t-il, je vois dans l'un & dans „ l'autre parti des choſes, qui me dé„ plaiſent; dans l'un, (*celui de Rome*) „ beaucoup de l'eſprit du monde, & „ dans l'autre (*celui de Luther*) be„ aucoup d'eſprit de ſédition. *In utraque parte video quod mihi diſpliceat, in altera multùm mundani ſpiritûs, in altera multùm ſeditioſi.* On voit bien qu'un diſcours, comme celui-là, ne pouvoit pas plaire à Rome. Ainſi le bon *Eraſme*, en ſe ménageant, comme il ſemble, avec le Pape, ne laiſſoit pas de le choquer; car les Lettres, qu'il écrivoit à tant de gens, ne pouvoient pas demeurer ſecretes. Il n'étoit capable ni de diſſimuler tout à fait, ni de dire la Verité ouvertement, quand il y avoit du danger.

Il fait de ſemblables plaintes à ſon ami

mi *Bombasio*, dans une Lettre datée du même jour, où il marque le chagrin où il étoit que quelques uns le fissent Lutherien à Rome, lui qui étoit en Allemagne très-antiluterien, *anti-Lutheranissimus*.

Quoi qu'il fût sujet & Conseiller de Charles V. † il n'approuvoit point la guerre, qu'il se préparoit à faire aux François, qui étoit fondée sur des prétextes, qui pouvoient rendre la guerre éternelle. Il ne trouvoit pas bon non plus, que le Pape prît parti là dedans, lui qui devoit être le Pere Commun. C'est là une marque de l'humeur pacifique & équitable du bon *Erasme*: „ Ce que vous m'écrivez est très-vrai, „ dit-il en parlant en suite à *Pirkheimer*, que Luther est cause de l'avancement de beaucoup de gens. Il fait „ des Chanoines, des Evêques & des „ Cardinaux, & il enrichit même bien „ des gens, soit qu'ils le veuillent, ou „ non. Mais aussi il en abat & il en „ dépouille bien d'autres, entre lesquels je suis moi; à qui Marguerite & l'Empereur promettent de payer la pension de Conseiller, lors „ que je serai de retour dans ma patrie.

* *Le 19 de Janvier Ep.* 668.

† *Ep.* 669.

„ trie. Mais *Egmond*, qui eſt furieu
„ & armé & qui me hait, le doubl
„ qu'il ne fait *Luther*, y regne. Il
„ pour collegue *François Hulſt*, qu
„ eſt un étrange ennemi des Bonnes
„ Lettres. Ils mettent d'abord les gens
„ en priſon & en ſuite ils cherchent de
„ quoi on peut les accuſer. *Primùm conjiciunt homines in carcerem, ac poſt quærunt quæ objiciant.* „ L'Empereur
„ n'en ſait rien & il ſeroit néanmoins
„ important qu'il le ſût. Cependant
„ on me doit cinq cents florins, &
„ l'autre penſion de la prébende, que
„ j'ai réſignée, eſt en danger. Il auroit été alors de la prudence & de la
généroſité de quelque Prince, d'entre
ceux qui favoriſoient *Luther*, de donner à *Eraſme* une penſion aſſurée, qui
égalât, ou qui ſurpaſsât celles qu'il
avoit. S'il s'étoit ſenti aſſuré de ce
côté-là, il y a bien de l'apparence qu'il
auroit parlé plus ouvertement.

Peu de tems après, il écrivit une
* Lettre de félicitation à Clement VII.
auquel il fait beaucoup valoir le refus,
qu'il avoit fait de ſe joindre à *Luther*,
quoi qu'il en fût très-fort ſollicité.
Il ſe plaint auſſi fortement de *Stunica*,
& dit qu'il envoye au Pape ſa Para-

phra-

* *La 670.*

phraſe ſur les Actes des Apôtres, qu'il lui dédioit. Le Pape l'en remercia & lui fit un préſent de deux-cents florins, comme il le dit dans la 684. Lettre & ailleurs.

La Lettre ſuivante au Juriſconſulte *Gruter*, ſur la mort de *Jean Nevius*, eſt belle. *Eraſme* y traite des morts ſubites, & des Savans, qu'il avoit connus, & qui étoient morts. Mais comme cela n'appartient pas à ſa vie, je ne m'y arrêterai pas.

Il y a quelque † ſujet de s'étonner que cette année, *Eraſme* ait écrit aux Magiſtrats de Strasbourg deux Lettres fort preſſantes, pour ſe plaindre de ce que je ne ſai quel *Scot* avoit imprimé le livre de *Huttenus* contre lui, & le rimprimoit encore, avec je ne ſai quelles additions. Satiriques d'un autre, qui traitoit *Eraſme de déſerteur de l'Evangile*, qui diſoit *qu'on l'avoit corrompu par argent, pour faire laiquetre à l'Evangile, qu'on pouvoit lui faire faire tout ce qu'on vouloit, pour un morceau de pain*, & autres choſes ſemblables. Pour engager le Magiſtrat de Strasbourg, à punir cet Imprimeur, *Eraſme* dit, entre autres choſes, „qu'il „ avoit

† *Lett.* 274, *&* 287. *Voyez auſſi la Lettre à* Goclenius, *au devant du I. Tome.*

„ avois pris beaucoup de peine pour
„ avancer l'Evangile, & qu'il s'étoit
„ attiré beaucoup de haine, pour ce-
„ la. J'ai refusé, continue-t-il, tout ce
„ que les Princes m'ont offert pour
„ écrire contre *Luther*; j'ai même
„ mieux aimé perdre le mien, que d'é-
„ crire, selon la passion de quelques
„ uns, contre ma conscience. J'ai seu-
„ lement refusé d'entrer dans ce Parti,
„ soit pour d'autres raisons, soit par-
„ ce que je n'entendois pas certaines
„ choses dans les Ecrits de *Luther*,
„ & qu'il y en avoit d'autres que je
„ ne pouvois approuver; sur tout par-
„ ce que je voyois, dans cette conju-
„ ration, certaines gens dont les
„ mœurs & les desseins me paroif-
„ soient très-éloignez de l'esprit Evan-
„ gelique. *Erasme*, depuis ce tems-
ci affectoit beaucoup de censurer les mœurs des Lutheriens; comme si le Parti avoit approuvé les mauvaises mœurs de quelques particuliers, ou comme si de l'autre côté ce n'avoit pas été la même chose, pour le moins, ou comme enfin s'il ne s'agissoit que des mœurs. Il est vrai qu'il parle de quelques dogmes de *Luther*, qu'il n'approuvoit pas; mais il n'y en avoit pas moins dans l'autre Parti qu'il condam-

amnoit, & ce Parti approuvoit ſi peu es ſentimens d'*Eraſme*, qu'il a ordonné d'effacer une grande partie de ſes Oeuvres, avant que de les lire, comme on le voit dans les *Indices Expurgatoires*. *Eraſme* croyoit qu'*Helion* & *Capiton* ſes anciens amis, qui étoient alors Miniſtres à Strasbourg, appuyeroient ſa plainte; mais il s'y trompa, comme il paroît par la Lettre 725. où il s'en plaint aſſez aigrement. Ces gens-là commençoient à eſtimer moins *Eraſme* qu'auparavant, parce qu'ils voyoient que quoi qu'il eût dit que l'Egliſe avoit beſoin de réformation, & qu'il le dît encore; il ne vouloit néanmoins ſubir aucun danger, pour l'obtenir, mais étoit prêt à ſe taire, ſi le Pape & les Prélats le trouvoient à propos; ſans ſe ſéparer de leur Communion, quoi qu'ils fiſſent. *Eraſme* avoit beau dire qu'il *favoriſoit l'Evangile*, ces gens-là ne le croyoient pas, pendant qu'ils le voyoient obſtiné à faire ſa cour, à ceux qui ne vouloient aucune réformation. Ils jugeoient peut être même qu'il étoit utile de piquer un peu *Eraſme* & de lui reprocher ſa conduite, pour l'obliger de ſe déclarer; ou pour diminuer ſa réputation & ſon autorité, s'il demeu-

meuroit attaché au Parti Romain. Quoi qu'il en soit, ils ne firent pas grand cas de ses plaintes.

Il semble qu'*Erasme*, pour obtenir que sa pension de Conseiller de l'Empereur lui fût payée, avoit écrit à la Cour de ce Prince, ou en Brabant, qu'on l'appelloit en France, & que la nécessité, où il étoit, l'obligeroit d'y aller, si on ne lui payoit sa pension. Marguerite & Carondelet, Archevêque de Panorme, prirent cela, comme il semble, en mauvaise part & lui en écrivirent; de sorte qu'*Erasme* se crut obligé d'écrire à ce Cardinal une Lettre d'excuses & d'éclaircissemens : „ Pour répondre, lui dit-il, en même „ tems à vôtre Lettre, & à celle de la „ très-illustre Marguerite, ce n'est point „ de la fumée, que les François me „ promettent; mais il y a déja long-„ tems que *Ponchery*, Evêque de Pa-„ ris, lors qu'il étoit Ambassadeur à „ Bruxelles auprès du Roi Charles, „ qui n'étoit pas encore alors Empe-„ reur, outre la béneficence du Roi, „ & tous les frais, m'offrit pour son „ particulier, quatre cents écus d'or, „ & que mon tems seroit à moi, sans „ que rien diminuât ma liberté.

„ On ne peut point m'accuser d'é-

„ tre

„ tre absent, dans un tems auquel j'ai
„ tant publié de volumes, que je n'au-
„ rois pas pû publier, en demeurant
„ où vous êtes. Lors que je partis,
„ les Thésoriers me promirent que
„ ma pension seroit assurée. Ce que
„ vous ajoûtez, que je ne dois pas al-
„ ler en France, pour ne pas paroître
„ me jetter dans le parti des ennemis,
„ m'a fait rire, s'il faut dire la verité;
„ comme si *Erasme* se mêloit de la
„ guerre! Je tâche, autant que je puis,
„ de faire en sorte que les Monarques
„ s'accordent. Le Roi de France m'a
„ fait savoir, par un homme qu'il m'a
„ envoyé, la raison pour laquelle
„ il m'a tant appellé de fois. C'est qu'il
„ a dessein de fonder à Paris un Col-
„ lege des trois Langues, comme ce-
„ lui de Louvain, & qu'il voudroit
„ que je conduisisses cette affaire. Je
„ me suis néanmoins excusé; parce
„ que je savois combien de haine, &
„ de desordres il m'avoit fallu essuyer
„ de la part des Théologiens, à cause
„ du College de Busleiden. Mon va-
„ let, revenu de France, m'a donné
„ des preuves certaines qu'une charge
„ de Thésorier, qui valoit * mille
„ livres, étoit prête pour moi.

„ Je

* Il dit ailleurs *cinq-cents écus, pour le moins.*

„ Je n'ai pas encore été fort à charge au Thréſor de mon Prince; car „ on ne m'a payé qu'une fois ma penſion (*de Conſeiller.*) Pour l'autre, „ je l'ai euë ſans que le Thréſor y perde rien. Il me coûte beaucoup de „ vivre ici, à cauſe de mes fréquentes „ maladies; outre que d'ailleurs je ne „ ſuis pas fort bon ménager. J'ai déja fait beaucoup de dettes, de ſorte que quand ma ſanté me permettroit de m'en aller, peut être que mes „ créanciers ne le ſouffriroient pas. „ C'eſt pourquoi, s'il eſt poſſible, je ſouhaiterois qu'on payât au moins „ à ce ſerviteur, que j'envoye, la penſion d'un an, pour m'aider dans „ mon beſoin. J'envoye des Lettres „ de l'Empereur, qui ſouhaite la même choſe. Mais avec une penſion, „ ou ſans penſion, je ſerai toûjours à „ l'Empereur; & je ne vous importunerai pas, pour ſi peu de choſe.

Après avoir ainſi marqué ſes beſoins, il rend raiſon à l'Archevêque, comme à ſon ami, de la répugnance qu'il avoit à retourner dans les Païs-Bas: „ Vous „ ſavez, dit-il, combien j'ai eu de démêlez, avec quelques Théologiens, „ à cauſe des Bonnes-Lettres, avant „ que *Luther* eût paru. Préſentement,

„ on

„ on a mis l'épée entre les mains
„ de deux des plus grands ennemis des
„ Bonnes-Lettres, d'*Hulſt* & d'*Egmond*. Tout le monde ſait quel homme c'eſt, que cet *Egmond*, & il a montré combien il étoit mon ennemi, & le montre encore tous les jours. J'ai écrit pluſieurs livres, avant que le nom de *Luther* fût connu, & néanmoins on n'y a rien encore trouvé qui s'accorde avec les Lutheriens, (*il faut entendre à tous égards*) quoi qu'il ſoit facile à un ennemi d'en tirer quelque choſe, pour me calomnier; & que l'on agiſſe-là, ſelon un ordre tout à fait Théologique. Celui à qui ils veulent du mal eſt mis en priſon, & ſon affaire ſe décide là, par peu de gens. Un innocent doit ſouffrir là des choſes indignes, de peur que leur autorité ne diminue. Quand ils ſe ſont tout à fait trompez, ils crient qu'il faut favoriſer les choſes qui regardent la foi. *Res agitur iſthic prorſus ordine Theologico. Homo, cui malè volunt, rapitur in carcerem; ibi inter paucos tranſigitur negotium, & innoxius debet indigna pati, ne quid illis decedat auctoritatis. Ubi totâ aberratum eſt viâ, clamant, favendum eſſe negotio fidei.*

fidei. *Erasme* avoue que cela le dégoutoit de retourner aux Païs-Bas, sur tout dans l'absence de l'Empereur. Il ajoûte que le Cardinal *Campegge*, qui étoit à Nuremberg, pour les affaires du Lutheranisme, l'y avoit appellé, & que s'il pouvoit s'excuser d'y aller, & payer les dettes, qu'il avoit faites à Bâle, il s'en iroit en Brabant; quand il n'y auroit plus rien à craindre des Poëles d'Allemagne, qui l'incommodoient infiniment.

Il n'étoit pas difficile de comprendre que si les choses demeuroient en cet état, *Erasme* n'iroit point aux Païs-Bas, & que si l'on ne goûtoit pas ses raisons, sa gravelle, en tout cas, le dégageroit toûjours de tout. *Nicolas d'Egmond* avoit fait un livre, en Hollandois, contre lui, & *Erasme* le réfute fort bien, dans la 679. Lettre, qui est adressée à *Everard Nicolas*, Président de la Cour de Hollande. Il montre très-bien, entre autres choses, que la lecture de l'Ecriture Sainte doit être permise à toutes sortes de gens.

Erasme reçut, quelque tems après, * une Lettre de *George Duc de Saxe*, qui l'exhortoit à écrire ouvertement contre *Luther*, & le prioit de lui indi-

* *La 680. datée de Dresde le 21. de Mai.*

diquer quelcun, qui pût succeder à *Pierre Moſellan* Professeur en Langue Greque à Leipsig, qui étoit mort depuis peu; mais il vouloit un homme, qui ne fût point infecté de Luthéranisme.

Eraſme n'alla point à Nuremberg, mais le Cardinal *Campegge* † le fit consulter par quelcun, qu'il envoya à Bâle, à qui *Eraſme* dit ſes ſentimens, touchant la maniere d'appaiſer les déſordres de l'Allemagne; quoi qu'il avouë qu'il ne voyoit pas comment ils pouvoient finir, de la maniere dont on s'y prenoit. „ Dans la Hol„ lande, ma patrie, dit-il, les Reli„ gieuſes s'enfuyent des cloîtres & ſe „ marient dans le Seigneur. Le Car„ me (*Nicolas d'Egmond*) a été taillé „ & par l'Empereur & par le Pape. „ *Hueſſi*, ſon collegue, a échappé à „ peine le dernier ſupplice. Les étu„ des réuſſiſſent très-heureuſement, „ malgré les Théologiens. Ils crient „ que je ſuis un héretique, mais per„ ſonne ne les croit. *Martin Luther* „ m'a écrit aſſez civilement, par un „ certain ‡ *Joachim*, (*Camerarius*) „ mais je n'ai pas oſé lui répondre,

„ avec

† *Ep.* 684.

‡ *Voyez la Lettre* 713.

„ avec la même civilité, de peur des „ calomniateurs. Je lui ai pourtant „ répondu, en peu de mots. *Me-* „ *lanchthon*, comme je l'apprends, „ avoit envie d'avoir une conférence „ avec moi; mais il n'oſoit pas m'at- „ tirer de la haine. Pour moi, je l'au- „ rois mépriſée. C'eſt un jeune hom- „ me, d'une très-grande candeur. Il ſe plaint enſuite de ce que quelques Lutheriens écrivoient contre lui, auſſi bien que *Stunica*, & qu'*Henri Epfen-* *dorf*, qui feignoit d'être ſon ami, s'en- tendoit avec eux. Je ne ſai ſi ce qu'il diſoit de ce dernier n'étoit point un ſimple ſoupçon; mais j'ai beaucoup de peine à croire qu'il eût voulu voir *Melanchthon*, qui n'étoit guere moins décrié que *Luther*, dans le Parti Ro- main.

On voit, dans la Lettre 689. que quelques Critiques Italiens, qu'*Eraſme* railla depuis dans ſon *Ciceronien*, com- mençoient alors à chercher des fautes, dans les Ouvrages d'*Eraſme*. Non ſeulement il en défend quelques en- droits, qu'il ſoûtient n'être pas des fau- tes; mais il convient qu'il en a com- mis quelques unes, en ſe hâtant trop, ou faute des ſecours néceſſaires. Il étoit fort facile à des gens de loiſir, & qui

& qui ne produiſoient rien, ou fort peu, de trouver des fautes dans des Ouvrages auſſi nombreux, que ceux d'*Eraſme*; mais il n'étoit pas facile à ces gens-là d'en produire aucun, qui les égalât & qui ſe fît lire comme les ſiens. Dans cette Lettre, *Eraſme* feint d'avoir eu deſſein d'aller paſſer l'hiver à Rome, ſi la peſte ne l'en avoit détourné. Au reſte, il dit que ſon livre, touchant le Franc-arbitre, étoit ſous la preſſe. Cette Lettre eſt datée du 31. d'Août. Mais il faut qu'il fût achevé dès lors, puiſque dès le 2. de Septembre il en envoya par tout des exemplaires, comme il paroît par les ſuivantes. On verra, dans la ſuite, comment il s'excuſoit aux Lutheriens d'avoir écrit contre Luther.

Il ſuffira de dire ici en général, que *Luther* étoit Thomiſte & croyoit la *prédetermination phyſique*, comme les Thomiſtes; qui détruiſent entierement la liberté, & qui ſous prétexte de faire la Créature dépendante du Créateur, lui ôtent toute ſorte d'activité; ſi bien qu'elle ne peut faire, que ce à quoi Dieu la détermine néceſſairement. S'il y avoit quelque difference, entre *Luther* & les Thomiſtes du Parti Romain, c'eſt que *Luther* parloit

plus simplement & plus naïvement qu'eux ; car il nioit ouvertement le libre arbitre de l'homme, au lieu que les autres le reconnoissoient en paroles. Peut-être que cela trompa *Erasme*, qui croyoit ne disputer que contre *Luther*, lors qu'il disputoit contre *Thomas d'Aquin* & ses disciples, aussi bien que contre ce Réformateur. Quoi qu'il en soit, il dit beaucoup de bonnes choses, contre le sentiment qu'il attaque ; & il prétend, avec raison, que la volonté humaine coopere avec la grace de Dieu. Cependant ceux qui liront les traitez, qu'il a faits sur cette matiere, verront aisément qu'*Erasme* n'en avoit pas des idées assez nettes. Mais il faut aussi avoüer que c'est une matiere, qui a embarrassé une infinité de gens, qui savoient plus de Philosophie que lui. Il la choisit, * pour paroître écrire contre *Luther*, sans néanmoins le reprendre dans les autres dogmes, qu'il soûtenoit contre l'Eglise Romaine, & sans l'injurier, comme faisoient les Moines. Aussi les Lutheriens en ont-ils profité depuis ; en s'éloignant des extremitez, dans lesquelles la Théologie de *Thomas d'Aquin* avoit jetté leur maître.

Erasme

* *Voyez Lettre 715.*

Erasme écrivit en même tems à *Alexandre*, pour s'excuser de ce qu'il avoit parlé de lui, comme d'un homme qui ne lui vouloit pas de bien, & lui fait voir qu'il étoit bien informé du mal qu'il lui avoit voulu faire. Il se défend aussi, en général, contre quelques Italiens, qui critiquoient alors ses Ecrits.

Il envoya son livre contre Luther au Roi d'Angleterre, au Cardinal Wolsey, à l'Archevêque Warham à Matthieu Gibert Dataire, & à grand nombre d'autres. En écrivant * à Gibert, il lui dit, entre autres choses, „ que „ ni le Pape, ni l'Empereur ne pouvoient pas le rendre heureux, à cause „ de son âge & de sa santé. Car quiconque, ajoute-t-il, me donneroit „ un Evêché, ou quelque autre dignité, il ne feroit que mettre un fardeau sur un homme, qui s'en va „ bien-tôt mourir. C'est pourquoi je „ dois m'efforcer de garder ma conscience nette, & de ne tromper personne, en sachant que je le trompe. „ Si chaque Parti continue à défendre „ ses droits à la rigueur, j'ai peur qu'il „ ne se fasse un combat, comme celui d'Achille & d'Hector, qui étant

* *Lett. 694.*

„ également fiers, avoient une haine
„ capitale l'un pour l'autre, comme
„ dit *Horace*, en ſorte qu'il n'y eut
„ que la mort, qui les ſépara.

Dans la * Lettre à *Warham*, après s'être plaint des Lutheriens & des Moines, qui l'avoient obligé d'écrire contre *Luther*, il lui dit qu'il lui envoye les Epîtres de S. *Jerôme*, qui étoient ſi fraichement imprimées qu'il ne les avoit pas pû faire relier. C'étoit la ſeconde édition, dont la dédicace adreſſée à cet Archevêque eſt datée du 13. de Juillet 1514. Les autres Tomes ſuivirent bien-tôt après. Il ajoûte qu'il avoit reçu *vint livres* en deux fois, & le remercie de lui avoir augmenté ſa penſion; à quoi il ajoûte: „ maudites ſoient ces guerres, qui
„ nous dîment tant de fois! Je croyois
„ néanmoins † que les penſions étoient
„ exemtes de ces exactions.

L'Archevêque avoit auſſi envoyé à *Eraſme* un cheval, ſur lequel il plaiſante fort agréablement, dans ſa Lettre: „ J'ai reçu, dit-il, un cheval, qui
„ n'eſt pas fort beau, mais qui eſt bon;
„ car il n'a aucun des pechez mortels,
„ ex-

* *Qui eſt la 697.* † *Voyez là deſſus l'Hiſt. de la Réf. de* Mr. Burnet *Liv. I. p. 53. de l'Edition d'Amſterdam.*

excepté la gourmandiſe & la pareſſe. „ Il eſt d'ailleurs doüé de toutes les „ qualitez d'un bon Confeſſeur, il eſt „ pieux, prudent, humble, chaſte & „ tranquille, il ne mord perſonne, il „ ne frappe perſonne du pied. Je ſoup- „ çonne qu'il eſt arrivé, par la trom- „ perie, ou par l'erreur de vos ſer- „ viteurs, qu'il m'eſt venu un cheval „ different de celui, que vous aviez „ ordonné qu'on m'envoyât. Je n'a- „ vois donné aucun ordre à mon va- „ let, touchant un cheval; à moins „ que quelcun ne lui en donnât un „ beau & bon, de ſon propre mou- „ vement. Néanmoins je vous ſuis „ très-obligé, pour vôtre bonne volon- „ té. Je penſois à vendre mes che- „ vaux, depuis que je ne vais plus à „ cheval. On voit par-là que le tra- vail & l'étude ne firent pas perdre à *Eraſme* ſa belle humeur.

Deux jours après, il écrivit une * longue Lettre à *Melanchthon*, dont je mettrai ici une partie. Il la commence par dire beaucoup de mal de *Huttenus*, qu'il traite de *galeux*, & qu'il dit n'avoir évité, que parce qu'il l'auroit falu recevoir chez lui, & lui donner de quoi ſoulager ſon indigen-

* *Le 703. du 6. de Septembre.*

ce, ce qu'il n'avoit pas voulu faire. Il s'étoit néanmoins servi d'un autre prétexte, pour éviter sa visite, comme on l'a vû. *Gesner* a dit qu'*Huttenus* étoit attaqué d'une maladie infame, mais j'ai peur que ce ne soit sur la foi d'*Erasme*, * qui employe cette même injure dans cette Lettre, contre je ne sai qui, qu'il n'aimoit pas. Pour *Melanchthon*, il dit qu'il l'auroit reçu très-volontiers, & qu'il se seroit moqué de la haine; & il ajoûte même que si Wittemberg n'étoit pas si loin, il y iroit, pour s'entretenir avec lui & avec *Luther*. Ce sont là des civilitez, pour les adoucir, qu'*Erasme* n'avoit garde de mettre en execution, comme il paroît assez, par toute sa conduite.

Il dit au contraire la verité, lors qu'il dit qu'il n'avoit pas écrit à *Luther*, parce qu'on imprimoit tout ce qu'on lui écrivoit, & que la premiere Lettre, qu'il lui avoit écrite, avoit vû le jour à l'instant & l'avoit mis en danger. Il loüe les lieux Communs de *Melanchthon*, qu'il appelle *une armée bien rangée en bataille*, *contre la tyrannie Pharisaique*; mais il dit qu'il y avoit certaines choses qu'il n'entendoit

* *Voyez encore la Lettre à* Botshem, *au devant du I. Tome.*

doit pas, d'autres sur lesquelles il avoit des scrupules, & d'autres enfin dont il ne servoit de rien qu'il fît profession.

Ensuite, il fait valoir les avis modernes, qu'il avoit donnez aux Papes & aux Princes, mais il maltraite fort *Zwingle*, *Ecolampade*, *Farel*, *Capiton*, & *Hedion*. Il crie aussi furieusement contre les mœurs des *Réformez*, qui commençoient à paroître en ce temslà, aussi bien que contre celles des *Luthériens*. „ Aurons nous, dit-il, fe„ coüé la domination des Papes & des „ Evêques, pour soufrir des tyrans „ plus intraitables, les galeux *Orbil*„ *lons*, & les * *Phalliques* enragez? „ Car la France nous a envoyé depuis „ peu ce dernier. Il entend *Farel*, comme il paroît par la suite, qui prêchoit alors à Montbeliard. Pour *Orbillon*, † c'est *Orbin Brunfeld*, qui avoit écrit contre lui. Mais on voit bien qu'*Erasme* ne pouvoit les soufrir, parce qu'ils décrioient ouvertement sa politique, envers le Parti Romain, & lui reprochoient qu'il n'agissoit pas conformément à ses lumieres. Ils avoient sans doute des défauts, mais

* *C'est un mot odieux, qu'il employe pour le nom de* Farel. † *Ep.* 721.

ils n'approchoient pas de ceux des gens, à qui *Eraſme* faiſoit ſa cour. Ils s'appliquoient beaucoup à l'étude de l'Écriture Sainte, dont ils préchoient la doctrine, autant qu'ils la ſavoient, avec zele & avec grand danger; & ſi *Eraſme* avoit quelque choſe à leur reprocher, ils avoient d'autres qualitez qui méritoient des loüanges. Leurs emportemens n'étoient pas loüables, & ils faiſoient mal d'appeller *Eraſme Balaam*, & de dire qu'il étoit gagé pour maudire Iſraël. Mais il ne demeure nullement en arriere, avec eux, à l'égard de la mauvaiſe humeur & des injures.

Enfin il s'excuſe d'avoir écrit contre *Luther*, parce que des Rois l'y avoient engagé & que les calomnies des Théologiens, & d'autres, qui étoient ſes ennemis, l'y avoient contraint, en le faiſant paſſer pour Lutherien. Que ſi on lui objectoit qu'il encourageoit par-là les tyrans, il répondoit qu'il n'y avoit perſonne, qui eût tant pris de ſoin de détourner les hommes de la cruauté, & qui eût parlé avec plus de liberté là-deſſus. „ Quand même, dit-il, je „ ſerois très-attaché à la Secte Papiſti- „ que, (*Sectæ Papiſticæ addictiſſimus*) „ néanmoins je diſſuaderois la cruau-

„ té,

„ té, parce que les opinions ſe répan-
„ dent davantage par cette voye. C'eſt
„ pour cela que Julien ne voulut pas
„ qu'on fît mourir les Chrétiens. Les
„ Théologiens croyoient que s'ils
„ avoient brulé un homme ou deux à
„ Bruxelles, ils corrigeroient les au-
„ tres. Leur mort au contraire fit
„ beaucoup de Lutheriens. Enfin il
prie *Melanchthon* de ne pas montrer
ſa Lettre à de mal honêtes gens.

Melanchthon lui * répondit & en meilleur ſtile & beaucoup plus ſagement ; en lui diſant que les mauvaiſes mœurs de quelques particuliers ne devoient point faire de tort à la bonne cauſe, & que *Luther* ne reſſembloit point à ceux qu'il décrivoit en termes ſi odieux. Il le reprend auſſi avec douceur, de faire un catalogue de gens de mauvaiſe vie & d'y joindre *Ecolampade* & d'autres honêtes gens. Il proteſte qu'il eſt perſuadé en ſa conſcience de la verité de la doctrine de *Luther*, & qu'il ne l'abandonnera jamais. Pour la Diſſertation du Franc Arbitraire, il en parle ainſi : „ on n'en a
„ nullement été choqué ici, car ce ſe-
„ roit une tyrannie, que d'empêcher
„ qui que ſoit de dire ſon ſentiment

* *Ep.* 704.

„ touchant la Religion, dans l'Egli-
„ cela doit être libre à tout le monde
„ pourvû qu'on n'y mêle aucune pas-
„ sion particuliere. Vôtre moderation
„ a plû, quoi qu'en quelques endroits
„ vous ayez mêlé des traits piquans.
„ Mais *Luther* ne s'irrite pas si facile-
„ ment, qu'il ne puisse souffrir quel-
„ que chose; c'est pourquoi il prend
„ qu'il usera d'une semblable mode-
„ ration, en répondant. —— Il est
„ aussi de vôtre devoir de prendre gar-
„ de de ne rendre pas plus odieuse
„ une cause, que l'Ecriture Sainte fa-
„ vorise clairement; & que vous n'a-
„ vez pas encore condamnée, en sor-
„ te que vous agiriez contre vôtre
„ conscience, si vous l'attaquiez avec
„ vehemence. Enfin vous savez qu'il
„ faut examiner & non mépriser les
„ Propheties.

Erasme écrivit, au même tems, * une Lettre à *Antoine Brugnar* de Montbeliard; où il s'emporte terriblement, contre *Farel*. Il dit que les Lutheriens ne pouvoient le souffrir, & qu'il avoit été censuré plusieurs fois, par *Ecolampade* & par *Pellican*, mais inutilement. „ Je n'ai jamais disputé „ avec lui, ajoûte-t-il, mais je termi-

„ nai

* *La* 707. *datée du* 30. *d'Octobre.*

„ mai une dispute, qu'il avoit avec
„ d'autres. Je voulois me plaindre à
„ lui de ce qu'il m'avoit appellé *Ba-*
„ *laam*; ce qui ayant été dit contre
„ moi, par un certain *Bleu* Marchand,
„ avoit si fort plû à *Phallique*, qu'il
„ m'appelloit communément *Balaam*;
„ quoi que personne n'ait pû me
„ faire prendre un sot, pour écri-
„ re contre Luther. Mais quoi qu'en
dise *Erasme* il se faisoit un plaisir depuis quelque tems de dire du mal des *Réformateurs*, à ceux du Parti Romain, pour se conserver leur faveur & par conséquent ses pensions. On peut dire sans guere hazarder, que s'il n'avoit point eu besoin de ce Parti, qu'il nomme *la Secte Papistique* en parlant à *Melanchthon*, & l'Eglise Catholique en écrivant à ceux de sa Communion, & s'il n'en avoit rien eu à craindre, ni à esperer, il ne l'auroit pas ménagé, comme il fit.

Il raconte en suite une petite dispute, qu'il eut avec *Farel*, sur l'invocation des Saints. „ Je lui demandai,
„ dit-il, pourquoi il croyoit qu'il ne
„ faut pas invoquer les Saints, si ce
„ n'étoit pas parce que l'Ecriture Sain-
„ te n'en dit rien? Il dit qu'oui. Là-
„ dessus je lui dis, qu'il montrât évi-

„ demment, par l'Ecriture, qu'il faut „ invoquer le S. Esprit. S'il est Dieu, „ dit-il, il faut l'invoquer. Je le pres- „ sai de le montrer, par l'Ecriture, „ en disant plus d'une fois que je ne „ disois cela, que par maniere de dis- „ pute, & que je tombois d'accord de „ la chose. — Il produisit ce passa- „ ge de l'Epître de S. Jean, *& ces trois „ sont un.* Je répondis qu'il ne s'a- „ gissoit pas là de la même nature; „ mais du consentement du témoi- „ gnage, & que ce qui est ajoûté du „ sang, de l'eau & de l'esprit ne souf- „ froit pas une autre explication; au- „ tre cela, que les mots touchant le „ Pere, le Verbe & l'Esprit n'étoient „ pas dans les anciens MSS. & n'a- „ voient point été cités par les PP. „ qui avoient le plus disputé contre „ les Ariens, comme S. *Athanase*, S. „ *Cyrille* & S. *Hilaire*. La conver- sation finit là, *Erasme* * se plaignit seulement de ce que *Farel* l'appelloit *Balaam*. Cependant il dit que *Farel* écrivit une Lettre à Constance, où il rapportoit la chose tout autrement qu'elle ne s'étoit passée. „ Il ne put „ pas, ajoûte-t-il, prouver que le S. „ Esprit

* *Voyez la Lettre* à Botsham, *au devant du I. Tome.*

Esprit est Dieu, ce qu'on peut néanmoins montrer par S. Paul; & quand même il l'auroit prouvé, il ne m'auroit pas vaincu; car ce n'est pas mon sentiment qu'il faille invoquer les Saints; quoique ceux qui déclament tragiquement contre une chose comme celle-là, qui a été enseignée dès les commencemens de l'Eglise, & qui est de sa nature pieuse, parlent sottement. Mais si l'on avoit demandé à *Erasme* dans quel Auteur des trois premiers siecles, il avoit trouvé l'invocation des Saints, il auroit été bien embarrassé lui même; aussi bien que de faire voir qu'il y a de la pieté à se faire des objets de son culte, sans révelation divine, & même contre la révelation. Je ne m'arrête pas au reste de ses emportemens; car on voit bien qu'il étoit piqué au jeu, parce que *Farel* avoit dit que *la femme de Froben savoit plus de Théologie qu'Erasme*, & quelques autres choses semblables.

Ce fut vers ce tems-ci * que *Luther* écrivit à *Erasme*, une Lettre assez forte, & qui le choqua, comme il paroît par la suite. „ Je ne prétends

* *La 726. où il n'y a point de date de mois, ni de jour.*

„ pas, dit *Luther*, m'excuser (*de n'*
„ *vous avoir pas écrit*) parce que vous
„ vous êtes conduit, comme un homme
„ éloigné de nous, afin de vous
„ mieux conserver dans l'esprit des Pa-
„ pistes mes ennemis. Je n'ai pas été
„ fort fâché, que dans des livres im-
„ primez, pour gagner leur faveur,
„ ou pour adoucir leur rage, vous
„ nous ayez mordu en quelques en-
„ droits, & censuré un peu aigre-
„ ment. Voyant que le Seigneur ne
„ vous a pas encore donné la fermeté & l'envie de vous opposer libre-
„ ment & courageusement à ces mon-
„ stres, avec nous; nous n'oserions
„ exiger de vous ce qui surpasse de
„ beaucoup vos forces & vôtre capa-
„ cité. Nous avons même supporté
„ vôtre foiblesse, & honoré la mesu-
„ re du don de Dieu, qui est en vous.
Nec ii sumus, qui à te exigere audeamus id quod vires & modum meum (lisez, *multùm*) *superat. Quin imbecillitatem meam* (lisez, *etiam*) *& mensuram doni Dei in te toleravimus, & venerati sumus.* Ensuite après lui avoir donné les loüanges qu'il méritoit, pour le rétablissement des Belles Lettres, par le moyen desquelles on parvenoit à lire l'Ecriture Sainte, dans ses Originaux,

germain, il continue ainſi : „ Je n'ai
„ jamais ſouhaité qu'en abandonnant,
„ ou en négligeant la meſure de vos
„ talens, vous vous mêlaſſiez de nô-
„ tre guerre. Quoi que vous euſſiez
„ pû beaucoup ſervir, par vôtre eſprit
„ & par vôtre éloquence ; néanmoins
„ puis que vous n'en avez pas le cou-
„ rage, il étoit plus ſûr de ſervir Dieu,
„ dans l'étenduë de vos talens. On
„ craignoit ſeulement que nos adver-
„ ſaires ne vous perſuadaſſent de vous
„ oppoſer à nôtre doctrine, par des li-
„ vres ; & que la néceſſité ne nous
„ obligeât de vous réſiſter en face.
„ Nous avons retenu quelques per-
„ ſonnes, qui vouloient vous attirer
„ au combat, par des livres, qui
„ étoient petits ; & c'eſt pour cela que
„ j'aurois ſouhaité que la plainte d'*Hut-*
„ *tenus* n'eût point été publiée, &
„ encore plus vôtre *Eponge* ; par la-
„ quelle, vous ſentez bien préſente-
„ ment, ſi je ne me trompe, combien
„ il eſt facile d'écrire de la modeſtie,
„ & d'accuſer *Luther* d'en manquer,
„ & combien il eſt difficile & même
„ impoſſible d'être modeſte, ſans un
„ don particulier de l'Eſprit de Dieu.
„ Croyez-le, ou ne le croyez pas, Je-
„ ſus-Chriſt m'eſt témoin, que je ſuis
„ fâché,

„ fâché, avec vous, que la haine, (
„ la paſſion de tant de gens & de pe
„ ſonnes ſi conſiderables aient été i
„ ritées contre vous. Je ne puis pa
„ croire, que vous n'en ſoiyez émû
„ car vôtre vertu humaine ne peut pa
„ réſiſter à tant de choſes. Pour vou
„ avouër librement ce que je penſe, il
„ y a des gens qui ne peuvent pas non
„ plus ſouffrir, à cauſe de leur foi-
„ bleſſe, vôtre aigreur & vôtre diſſi-
„ mulation; que vous voulez que l'on
„ prenne pour prudence & pour mo-
„ deſtie. Ces gens ont ſujet de ſe fâ-
„ cher, & ne ſe fâcheroient néanmoins
„ pas, s'ils avoient plus de force d'eſ-
„ prit. Quoi que je puiſſe auſſi être
„ irrité & que je l'aye été ſouvent,
„ juſqu'à écrire d'une maniére un peu
„ forte; néanmoins je ne l'ai fait, que
„ contre des perſonnes obſtinées & in-
„ domtables. —— J'ai retenu ma
„ plume, quoi que vous m'aiyez pi-
„ qué, & j'ai écrit à mes amis que je
„ la retiendrois, dans des Lettres, que
„ vous avez auſſi luës, juſqu'à ce que
„ vous paruſſiez ouvertement (*entre*
„ *mes adverſaires.*) Car encore que
„ vous ne ſoiyez pas de nôtre ſenti-
„ ment, & que pour la plûpart des
„ dogmes de la pieté vous les con-

„ dam-

damniez d'une maniére ou impie, ou ſimulée, ou que vous en doutiez; néanmoins je ne puis, ni ne veux vous attribuer de l'opiniâtreté. Que pourrois-je faire préſentement? La choſe eſt très-aigrie des deux côtez. Je ſouhaiterois, s'il étoit poſſible, d'être médiateur (*entre vous & ceux qui écrivent contre vous*) afin qu'ils ceſſaſſent de vous attaquer, avec tant d'animoſité & qu'ils laiſſaſſent vôtre vieilleſſe s'endormir en paix dans le Seigneur; & ils le feroient, à mon avis, s'ils avoient égard à vôtre foibleſſe, ou s'ils examinoient la grandeur de la cauſe, dont il s'agit, qui eſt il y a long tems au deſſus de vôtre portée; *modulum tuum jam dudum egreſſa eſt.* Ils en uſeroient ainſi, d'autant plus que nos affaires ſont avancées à un point, que nôtre cauſe court peu de riſque, quand même *Eraſme* l'attaqueroit de toutes ſes forces; loin de craindre quelques uns de ſes coups de dents, & quelques unes de ſes piquures. D'un autre côté, mon cher *Eraſme*, ſi vous faiſiez réflexion ſur leur foibleſſe, vous vous abſtiendriez de ces figures de Rhetorique piquantes & aigres; en

ſorte

„ ſorte que ſi vous ne pouvez pas
„ ou ſi vous ne voulez pas défendre
„ nos ſentimens, vous n'y toucherez
„ pas, & vous traiterez des matieres
„ qui vous regardent. Ils ont quel-
„ que raiſon, même à vous en pren-
„ dre pour juge, de ſouffrir avec pei-
„ ne que vous les mordiez; parce que
„ l'infirmité humaine penſe à l'auto-
„ rité & à la réputation d'*Eraſme*, &
„ qu'elle les craint, & qu'il y a bien
„ de la difference entre avoir été mor-
„ du une fois par *Eraſme*, & être
„ moulu une fois par tous les Papiſtes.
Enfin *Luther* exhorte *Eraſme* à être ſpectateur, plûtôt qu'Acteur de cette Tragedie, & à ſupporter les autres, comme il vouloit en être ſouffert.

Si *Eraſme* ſe plaignoit des Luthériens & des *Réformez*, il ne ſe plaignoit pas moins des Moines; comme il paroît par une * Lettre à Ferdinand, frere de Charles V. où il le prie d'écrire à ſa tante, Marguerite d'Autriche, d'impoſer ſilence à *Nicolas d'Egmond*, qui avoit une haine implacable contre lui.

Quelques ſemaines après, il écrivit une longue † Lettre à *Melanchthon*, où il dit qu'il n'avoit pas fort exhorté *Melanchthon* à ſe dédire, quand ce ne ſe-

* *La* 710. *du* 20. *de Nov.* † *La* 714.

croit que parce qu'il savoit bien qu'il perdroit sa peine, mais qu'il auroit souhaité qu'il se fût appliqué uniquement aux Bonnes-Lettres. Si néanmoins les Lettres avoient été incompatibles avec l'étude de la Théologie, ç'auroient été de *Mauvaises Lettres*, comme les Moines les nommoient. Il témoigne que tout ce qu'il faisoit n'étoit que pour le bien des deux partis, & pour éviter le tumulte; sans lequel il souhaitoit qu'on réformât l'Eglise; ce qui étoit impossible, de l'humeur dont le Parti Romain étoit. Il s'échauffe beaucoup contre les passions de ceux qui se mêloient dans cette affaire, & contre les divisions des Réformateurs; car *Zwingle* & *Ecolampade* avoient assez marqué qu'ils n'étoient point dans les sentimens de *Luther*, en toutes choses. Mais la vérité est qu'ils parloient de *Luther* avec respect, & que leurs démêlez ne rouloient sur aucun dogme essentiel. *Erasme*, qui étoit si versé dans les Ecrits des Anciens Peres, savoit bien qu'ils n'avoient nullement été d'accord entre eux en tout, quoi qu'ils eussent les mêmes principes; & s'il leur pardonnoit, il devoit faire la même grace à ses contemporains, qui étoient

étoient hommes comme eux, également sujets aux mêmes fautes & dignes des mêmes égards. Mais il étoit chagrin contre eux, & comme il croyoit les voir sur le point d'être tous accablez par le Parti Romain, il tâchoit de se mettre en sureté, en les mal-traitant. Le même esprit regne en quantité de ses Lettres, auxquelles je ne m'arrêterai plus. Voyez la 715. & les suivantes, & sur tout la 718. à *George* Duc de Saxe; où l'on voit qu'il prétend avoir toûjours été opposé à *Luther*, même dès le commencement.

Dans la 719. il dit encore, qu'il est toûjours le même. „ J'ai pondu l'oeuf, „ ajoute-t-il, & *Luther* l'a fait éclorre. „ *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* „ C'est un bon mot des freres Mineurs, „ & qui mérite qu'on leur fasse quelque régal. J'avois pondu un Oeuf „ de poule, mais *Luther* en a fait éclorre un pouffin bien different.

Il y a, dans la suite, * une Lettre de cette année, sans aucune date de mois, ni de jour, où l'on ne voit plus la douceur & la moderation du génie d'*Erasme*; mais l'emportement d'un homme, qui s'oublie tout à fait. Il vou-

* *La 725.*

vouloit qu'*Hedion* eût contribué à faire punir un malheureux Libraire, nommé *Scot*; qui avoit fait imprimer le livre de *Huttenus* contre lui, avec un autre d'*Othon Brunsfeld*, où l'on faisoit passer *Erasme* pour un homme, qui abandonnoit, contre sa conscience, la cause des Réformateurs. Ces livres ne valloient peut-être pas grand' chose; mais si nous les avions encore, nous pourrions mieux juger des raisons du grand chagrin d'*Erasme*. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans sa Réponse à *Huttenus*, il témoigne qu'il mépriſoit si fort son livre, que l'ayant vû en Manuscrit, il offroit de le faire imprimer à ses frais, si *Huttenus* le vouloit. Cependant il auroit trouvé bon qu'on eût pendu la Libraire qui le publia, & se plaint violemment du Magistrat de Strasbourg, qui ne l'avoit pas puni. Il se plaint aussi qu'on avoit mis dans un de ces livres, sous prétexte de peindre les Prophetes de Baal, la figure des Prêtres de l'Eglise Romaine. „ Ils m'ont aussi peint, dit-il, avec un „ bonnet attaché sous le menton, un „ manteau de soie sur les épaules, & „ les bras tirez hors du manteau; car „ c'est là à peu près l'habit que je porte, & c'est là comme j'étois habillé, „ quand

„ quand *Orbea* me vint voir. *Erasme* dit qu'il n'en fait que rire, mais qu la conduite de ces gens nuit à l'Evangile. Néanmoins il compare son action à celle d'un homme, qui auroit rompu son coffre, pour lui dérober son argent, & dit qu'elle est encore pire. Il voudroit mieux, selon *Erasme* que ce Libraire eût prostitué sa propre femme, & eût vécu de cet infame commerce, que de faire imprimer des libelles contre un homme comme lui. Il crie ensuite contre les Moines, qui quittoient le froc, sans le consentement de leurs Superieurs; quoi que d'ailleurs il dise qu'il a soûtenu aux *Papistes*, comme parloient les Protestans, qu'il falloit permettre aux Prêtres de se marier, s'ils ne pouvoient pas garder la continence.

M D XXV.

Dans la Lettre 728. il querelle *Ecolampade*, de ce que dans la Préface de son Commentaire sur Isaïe, il avoit dit en parlant d'*Erasme*: *Magnus Erasmus noster*; ce qui pouvoit donner lieu à ses ennemis de dire qu'il s'entendoit avec *Ecolampade*. Il auroit mieux aimé qu'*Ecolampade* l'eût mal traité, que de parler de lui, comme de son ami. Je ne sai ce qu'*Ecolam-*

pade

pade répondit à cela, mais *Erasme* méritoit qu'il le *brusquât* & qu'il lui dît qu'il lui avoit fait trop d'honneur. Le commencement de la Lettre est tout à fait indigne de lui. Il parle ainsi: „ Je ne juge point de vous, je vous „ laisse au Seigneur, qui vous absou„ dra, ou qui vous condamnera; mais „ je fais réflexion à ce que pensent de „ vous l'Empereur, le Pape, Ferdi„ nand, le Roi d'Angleterre, l'Evê„ que de Rochester, le Cardinal d'York „ & *plusieurs* autres, dont il ne m'est „ pas *sûr* de mépriser l'autorité, & „ dont il est inutile que je méprise „ la faveur. C'étoit dire bien clairement que la Vérité, ou la Justice n'étoient nullement en cela les regles de sa conduite; & que la peur de choquer ceux qui lui donnoient des pensions, ou qui lui pouvoient nuire, étoit l'ame de ce qu'il faisoit alors. Cependant il se mettoit en colere, quand on lui reprochoit quelque chose de semblable, comme on l'a vû. Quelque estime que l'on ait pour *Erasme*, on est obligé, par les Loix indispensables de l'Histoire, de marquer ces foiblesses, afin d'en faire sentir le ridicule à ceux qui les imitent. C'est une bassesse honteuse, que de ne vouloir pas

être

être loüé de ceux que l'on eſtime dans le fonds, de peur de choquer des gens que l'on n'eſtime pas, & cela par pur interêt. *Eraſme* auroit bien mieux fait de prendre une place de Profeſſeur en Suiſſe, ou ailleurs, & de ne ménager plus ceux qui étoient incorrigibles.

Cette année il dédia * à l'Evêque d'*Olmuts*, une Edition de *Pline*, dans laquelle il avoit corrigé divers endroits, ſur un ancien exemplaire.

Peu de jours après, il † *écrivit* à *Jean de Hondt* Chanoine de Courtrai, qui avoit le Canonicat, ſur lequel *Eraſme* avoit penſion. Il crie, à ſon ordinaire, contre les Réformez, & marque comme quelque choſe de bien étrange, qu'il y avoit des gens, qui croyoient *qu'il n'y a que du pain & du vin dans l'Euchariſtie*. Mais il ne ſe plaint guere moins de *P. Barbier*, qui une fois lui avoit retenu quarante francs de la penſion de l'Empereur, & qui avoit taché de profiter de celle du Canonicat de Courtrai. Il croit que la pauvreté l'avoit obligé de ſuivre *Aleandre*, qui étoit alors Archevêque de Brindes, & qui alloit en France, en qualité de Nonce. *George* Duc de Saxe avoit demandé

* *Le 8 de Fevrier. Voyez l'Ep.* 730.

† *Ep.* 731.

mandé à *Eraſme* un homme, pour être Profeſſeur en Langue Greque à Leipſig. Il lui envoya au mois d'Avril *Jaques Ceratin*, qui étoit à Louvain, & à qui il donne de grands éloges, dans les Lettres 736, 737, 738. & ſuivantes. Cependant il parut en ſuite qu'il étoit dans les ſentimens de Luther, comme on le voit par la 763. Lettre. Mais *Eraſme* n'en ſavoit rien.

Eraſme * reçut peu de tems après quelques notes de *Noël Bedda*, ſur ſa Paraphraſe ſur S. Luc. Il l'en remercia & le pria d'en faire de ſemblables ſur ſes autres Paraphraſes, & principalement ſur ſes Annotations. Il lui promit d'en profiter, dans la quatriéme édition, qu'il alloit faire de ſon Nouveau Teſtament. Mais *Bedda* l'ayant attaqué trop aigrement, les remercimens furent changez en reproches. *Eraſme* ſe moque auſſi de *Pierre Sutor*, auparavant Docteur de Sorbone & enſuite Chartreux, qui l'avoit attaqué, & lui oppoſe Adrien VI. & les Evêques de Londres & de Rocheſter, qui avoient approuvé ſon Ouvrage. Il lui répondit encore dans un Traité exprès, qui eſt dans ſes Apologies.

C'eſt, comme il ſemble, cette année, qu'

* *Ep.* 741.

qu'*Erasme* écrivit à *Conrard Goclenius*, Professeur de la Langue Latine à Louvain, une Lettre, qui est au devant du I. Tome, & qui est datée du Samedi après Pâque. Après s'être beaucoup plaint d'*Hutenus* & d'*Epfendorf*, il dit „ que s'il avoit connu le génie & la „ perfidie des Allemands, il seroit „ plûtôt allé en Turquie, qu'à Bâle. Cependant il témoigna qu'il ne savoit où aller, pour être mieux; car il avoit sujet de craindre tous les lieux, où les Moines, ou le Pape avoient trop d'autorité. Ainsi quelque plainte qu'il fît de *Bâle*, & des Réformez, il avoit sujet d'être bien aise que les Moines n'y dominassent plus.

Il fait aussi une espece de Testament, dans cette Lettre, qui fait voir qu'encore que sa pension de Conseiller de l'Empereur ne lui fût pas payée, il ne manquoit pas d'argent, & que les dettes, que l'on a vu qu'il disoit avoir à Bâle étoient une fiction pour n'aller pas en Brabant, où on l'appelloit alors. Il vouloit donc que, s'il venoit à mourir, *Goclenius* eût quatre-cents florins d'or; *Jaquas Ceratinus* trois-cents florins du Rhin; *Melchior Vandulus* cent trente Philippes, & *Corneille Grapheus* cinquante florins d'or & quarante fix

& demi du Rhin; „ car disoit *Eraſme*, je soupçonne qu'il est dans l'indigence & c'est un homme digne „ d'une meilleure fortune. Pour la vaiſſelle d'argent & les anneaux, qu'il avoit, il dit qu'il en disposeroit bientôt. Il recommende au reſte le secret à *Gœlenius*, pour de bonnes raisons, & témoigne qu'il se fie entierement en lui.

Il dit qu'il ne chargera pas ses amis d'offices & d'anniverſaires, mais du soin de faire imprimer tous ses Ouvrages correctement chez *Frobenius*. „ Je „ voudrois, ajoûte-t-il, que vous donnaſſiez tous les Ducats à Levin, „ (c'étoit un de ses Copiſtes) ſi vous „ croyez qu'il puiſſe venir ici en ſureté. Qu'il les couſe dans ſa ceinture, comme *Hilaire* avoit fait. „ Vous apprendrez d'autres perſonnes „ comment j'aurai diſpoſé de ce que „ je laiſſerai d'ailleurs. J'ai ordonné, „ que vous donnaſſiez à *Ceratinus* „ vint-cinq florins d'or. Si vous l'avez fait, je vous rembourſerai de l'argent, que j'ai à Anvers; afin que la „ ſomme de *Grapheus* ſoit complete.

On voit par-là qu'*Eraſme* n'étoit pas ſi gueux, qu'il le faiſoit; mais outre ce Teſtament il en fit encore un autre, dans la ſuite.

Dans ce tems-ci *Cœlius Calcagninus*, Chanoine de Ferrare, fit un Traité du Franc-Arbitre, contre *Luther*, qu'un des amis d'*Eraſme* lui envoya à Bâle. * *Eraſme* approuva ce Traité, excepté un endroit, où *Calcagnini* parloit de lui, comme s'il s'entendoit avec *Luther*; parce qu'il ne s'oppoſoit point à ſes deſſeins, par des Ecrits. *Eraſme* écrivit là-deſſus à l'Auteur, pour ſe juſtifier, & lui dit qu'il auroit fait imprimer ce Traité, ſans cet endroit, qu'il faudroit changer; mais qu'il ne vouloit pas le faire, ſans ſon conſentement. Je ne ſai néanmoins s'il ne le fit point, puis que † trois jours après, il compoſa une dédicace pour ce Traité, laquelle on voit entre ſes Lettres. Il l'adreſſe à *Florien Montin*, qui le lui avoit envoyé, & louë beaucoup *Calcagnini*. Il s'y défend, en même tems, contre les ſoupçons de Lutheraniſme, qu'on avoit contre lui en Italie; & dit qu'il ſeroit à ſouhaiter pour lui qu'on le crût Lutherien en Allemagne, comme on le diſoit en Italie; & qu'au contraire, en Italie, on fût perſuadé de ce qu'on croyoit parmi les Allemands, c'eſt qu'il étoit du Parti

* *Ep.* 742. & 744.
† *Le* 16. *de Mai. Ep.* 744.

ti Romain; au lieu qu'il étoit attaqué des deux côtez. „ Quelques uns, dit-„ il, disent calomnieusement que je „ tiens le milieu. J'avouë que c'est „ une grande impieté que de tenir le „ milieu, entre Jesus-Christ & Belial; „ mais je croi qu'il est de la pruden-„ ce de tenir le milieu, entre Scylle & „ Charybde.

C'étoit néanmoins une grande imprudence, que d'écrire une semblable chose en Italie; où l'on regardoit comme hérétiques tous ceux qui n'étoient pas entierement dans le Parti du Pape, contre *Luther*.

Erasme ayant été invité par *Frideric Caronidelet*, Archidiacre de Bezançon, à l'aller voir, y fut au printems de cette année, comme on le voit, par la Lettre 784. à *Bedda*, où *Erasme* raconte son voyage. Il y fut parfaitement bien reçu, & il eut bien de la peine à empêcher qu'on ne courût en foule pour le voir, & à ne pas être incommodé par la bonne chere qu'on lui fit. Cependant le bruit courut qu'il y avoit été vû de mauvais oeuil, & *Erasme* écrivit à *Bedda*, pour le dissiper.

Il faut que *Bedda* eût aussi écrit à *Erasme* une * Lettre, où il l'eût cen-

* *Du 15. de Juin. Ep.* 746.

ſuré de vanité, & d'ignorance dans la Théologie, qu'il vouloit qu'il apprît dans *Gerſon* & dans d'autres ſemblables Auteurs, & où il eût marqué les endroits qui lui déplaiſoient, dans les Oeuvres d'*Eraſme*; puis qu'*Eraſme* lui répondit ſur tout cela, par une très-longue Lettre, où il ſe défend très-bien, & où il met dans leur jour toutes les mauvaiſes manieres des Théologiens de Sorbonne, de ce tems-là.

Louis de Berquin, qui fut brulé depuis à Paris en 1529. pour la Religion, avoit traduit, en François, quelques livres d'*Eraſme*, comme *la loüange du mariage*, *le Manuel du Soldat Chrêtien*, & la *Plainte de la Paix*; & comme ce *Berquin* étoit ennemi déclaré de la tyrannie des Eccleſiaſtiques, *Bedda* avoit écrit à *Eraſme* que cela lui feroit du tort. *Eraſme*, dit ſeulement que cette verſion avoit été faite malgré lui, & qu'il faloit juger de ſes livres, par les Originaux.

Ces diſcours injurieux des Théologiens dégoûtoient *Eraſme* d'aller en France; cependant ſa penſion de Conſeiller de Charles V. ne lui étoit point payée. C'eſt de quoi il ſe plaint, dans la Lettre 742. où il dit qu'au premier de Septembre de cette année, il lui ſeroit

auroit dû † huit cents florins d'or, pour la pension de quatre ans. Il ajoûte, pour obtenir afin qu'on lui payât plus facilement une pension, qu'on croiroit ne payer pas longtems; que si l'on ne se hâtoit de la payer, cet argent ne lui serviroit de rien, à moins qu'on n'en eût besoin dans les champs Elisées. Il dit qu'il seroit allé ce printems-là dans les Païs-Bas, si les Noces, & le Carême ne l'en avoient empêché. Car quoi qu'il eût une dispense du Pape, pour manger de la chair en Carême, il ne vouloit scandaliser personne. Depuis ce tems-là, la guerre des Païsans avoit troublé l'Allemagne, de sorte qu'il avoit été contraint de demeurer à Bâle. *Vincent*, Dominicain, avoit de nouveau publié contre lui un livre à Anvers. Ainsi la recommendation de *Ferdinand*, qui avoit prié Marguerite de faire payer la pension à *Erasme*, & d'imposer silence aux Moines, ne lui avoit encore de rien servi.

La Lettre qu'*Erasme*, avoit écrite à *Calcagnini* & qu'il avoit envoyée en Italie par un Exprès, qui de-

† *On s'est trompé en mettant cette pension à 400 francs, dans le Tome V. p. 191. Il faut donc lire à la ligne 8. deux cents, & à la suivante six-cents.*

devoit communiquer à ſes Amis de choſes, qu'il étoit, dit-il, trop long & peu ſûr d'écrire; cette Lettre dis-je lui attira * une réponſe aſſez élegante pour le ſtile, mais qui ne contient qu'une pure déclamation contre *Luther*, dont *Calcagnini* n'entendoit pas les ſentiments. Il y parle auſſi de la mort de quelques ſavans d'Italie, & entre autres de celle de *Cœlius Rhodiginus*, qui étoit mort de chagrin, après la bataille de Pavie, à laquelle François I. de qui il attendoit ſa fortune, avoit été pris, par les Imperiaux.

Eraſme † envoya auſſi, cet Eté, un Meſſager à ſes dépends en France, par lequel il écrivit à ſes Amis, & entre autres à ‡ *Berquin*; à qui il dit, qu'il croyoit que c'étoit dans un bon deſſein qu'il avoit publié quelques uns de ſes livres en François, mais que cependant il lui avoit attiré de la haine. Il lui conſeilloit d'éviter les querelles, avec les Théologiens; parce que les controverſes étoient venues à un excès de rage, qui ne permettoit pas qu'on s'en mêlât.

En même tems, il publia ſon livre *du bon & du mauvais uſage de la Langue*,

* *Datée du 6. de Juillet.*
† *752. & Suiv.* ‡ *Ep. 753.*

gne, qu'il dédia à *Chriſtofle Schydlowitz*, Chancelier de Pologne. Il dit là deſſus agréablement * à un de ſes amis: *Eraſme ſera deſormais muet, après avoir donné ſa Langue au Public.* Il s'y propoſe principalement de détourner ſes Lecteurs de la Médiſance & de la Calomnie. † Il y dit une choſe aſſez plaiſante d'un Franciſcain, qui après avoir lû ſa Paraphraſe ſur S. Jean, l'approuva toute entiere; mais qui étant venu aux additions de la fin, qu'*Eraſme* n'y avoit miſes que pour remplir le papier vuide qui reſtoit, changea tout à coup de ſentiment. *Eraſme* s'y moquoit de la ſuperſtition de ceux, qui vouloient être enſevelis dans les habits des Franciſcains, ou des Dominicains. Ce Moine voyant l'habit de S. François mépriſé, il condamna tout ce qu'il avoit lû & fit en ſorte que le Chapitre Géneral défendît à ceux de ſon Ordre de lire les livres d'*Eraſme*. „ Si je n'a„ vois parlé, dit-il, que de l'habit de „ S. Dominique, j'aurois été bon „ Chrétien; mais par un ſeul mot, je „ devins Héretique. Il eſt certain que la Médiſance & la Calomnie ne ſont fondées, que ſur un interêt ſecret de diffamer ceux qu'elles attaquent.

* *Ep.* 756. † *Tom. IV. Col.* 716. *Ed. Lugd.*

Dans une Lettre à * *Pirkheimer*, il représente assez bien les desordres de son tems. Il la commence par ces mots: „ Les exhortations, que je fai„ sois toûjours à la moderation, pas„ soient dans l'un des Partis pour un „ effet de timidité, & dans l'autre pour „ une collusion avec les Lutheriens. „ Présentement chaque Parti défen„ dant ses Droits, & tâchant même „ de les augmenter au lieu de les di„ minuer; on a porté les choses à un „ tel excès, qu'il n'y a que Dieu seul, „ qui puisse calmer la tempête des cho„ ses humaines. Après cela, il rapporte les desordres de divers lieux, & dit qu'à Bolduc, le peuple avoit chassé les Mineurs & le Dominicains & que Marguerite, Tante de l'Empereur, assiegeoit cette ville; à quoi il ajoûte que les Hollandois, les Zelandois & les Flamands savoient la doctrine de Luther & haïssoient mortellement les Moines; „ qui étant, dit„ il, la plûpart de méchantes gens, „ nous ferons néanmoins la guerre „ pour eux; quoi que c'en soit fait de „ tous les honêtes gens, si les Moines „ ont le dessus. Il dit ensuite qu'on les avoit maltraitez en divers lieux; mais

* *Le* 1527.

mais que la plûpart étant intolerables, il n'y avoit pas moyen de les corriger autrement. On peut voir par là que les querelles des Proteſtans ne l'avoient pas rendu meilleur ami des Moines.

Il écrivit * peu de tems après, une Lettre de conſolation à *Marguerite* Reine de Navarre, ſœur de François I. qui étoit allée en Eſpagne, pour y voir ſon frere. *Eraſme* dit qu'il avoit pris cette liberté, parce qu'il avoit vû des Lettres qu'elle avoit écrites à *Jean de Laſco*, Gentil-homme Polonois, qui demeuroit alors dans la maiſon d'*Eraſme*, & qui mangeoit à ſa table. Il en fait l'éloge, dans les Lettres 769. 771, & 772. en termes très-forts, & encore ailleurs. *Jean de Laſco* embraſſa depuis la Religion Réformée. Ce fut là le ſort de pluſieurs amis d'*Eraſme*, qu'il diſpoſa, ſans y penſer, à ſe faire Lutheriens, ou Réformez, quoi qu'il ne le devînt pas lui-même. Ce Gentilhomme Polonois vivoit apparemment en penſion chez *Eraſme*, pour profiter de ſa converſation & de ſes conſeils dans ſes études. Il eut quelques autres Gentils-hommes chez lui, dans la ſuite, apparemment pour

† *Ep.* 764.

le même deſſein ; & cela ſervoit à diminuer ſa dépenſe.

Eraſme écrivit encore cette année une * Lettre à *Bedda*, pour juſtifier celle qu'il avoit écrite autre fois à l'Evêque de Bâle, & qu'il avoit fait revoir à *Louis Berus* ſon ami, Docteur de Sorbone. On trouve dans cette Lettre ces paroles remarquables, touchant le ſentiment des Réformez ſur l'Euchariſtie : ‡ „ *Carloſtad*, dit-il, „ nous a cauſé ici une Tragedie plus „ terrible, que toutes les autres ; il a „ perſuadé qu'il n'y a que du pain & „ du vin, dans l'Euchariſtie. *Zwingle* a confirmé ce ſentiment, par „ quelques livres imprimez. En dernier lieu, *Ecolampade* a travaillé à „ la même choſe avec tant de ſoin, & „ a employé tant de raiſons & tant „ d'éloquence, que les Elus mêmes „ pourroient être ſéduits, ſi Dieu ne „ l'empêchoit. Cette ville chancelle, „ mais on peut encore la guerir. Je „ ſuis obligé de quitter toutes mes affaires, pour entrer dans ce combat; „ quoi que je ne ſois pas aſſez habile, „ pour une choſe ſi difficile. Je ne voi pas néanmoins qu'*Eraſme* ait entrepris

* *Ep.* 767. *datée du* 2 *d'Octobre.*

‡ *Voyez encore la Lettre* 700.

repris de réfuter *Ecolampade*; & c'étoit apparemment une menace simulée, pour faire le zelé pour les sentimens du Parti Romain. Il fit prudemment de laisser *Ecolampade* en repos, & de ne pas s'engager dans un combat, où il auroit eu infailliblement le dessous. On le soupçonna même de favoriser ce sentiment, (car on le soupçonnoit de tous les sentimens raisonnables, qui paroissoient alors) mais il le nia toûjours. Il donne les mêmes éloges au livre d'*Ecolampade*, dans la 768. Lettre, où il feint aussi d'avoir eu dessein d'aller en Italie, si ses affaires l'avoient permis, avant l'hiver. C'est une Comedie, qu'il jouë souvent, quoi qu'il tremblât qu'on ne le fît aller tout de bon à Rome; comme il paroît par sa Lettre à * *Goclenius*, où il dit qu'il n'osoit aller à Venise, ni à Padouë, ainsi qu'il l'auroit souhaité, parce qu'on l'auroit fait aller à Rome.

Pour revenir au livre d'*Ecolampade*, le Magistrat de Bâle consulta, dès qu'il parut, deux Théologiens & deux Jurisconsultes, pour savoir si on devoit permettre qu'on le vendît. Les Théologiens furent *Erasme* & *Berus*; les Jurisconsultes *Boniface Amerbach*, & *Clau-*

* Qui est à la tête de 1 Vol.

Claude Cantuariensis. *Erasme* † dit qu'il ne répondit rien d'outrageux à *Œcolampade*, & le livre se vendit. Il dit encore ‡ que *Zwingle*, *Œcolampade*, *Capiton* & *Pellican* prirent peur là-dessus & que *Capiton* écrivit une Lettre de Strasbourg, pour empêcher que les quatre personnes, qu'on consultoit n'eussent trop d'autorité, & qu'on avoit même préparé un libelle diffamatoire contre eux, mais qui fut supprimé.

Erasme écrivit à la fin de cette année * à *Nic. Everard*, Président de la Cour de Hollande, que la Tragedie Lutherienne finiroit, comme les querelles des Princes, par un mariage. „ Un „ Moine, dit-il, a épousé une Reli„ gieuse, & afin que vous sachiez que „ le mariage a été contracté avec un „ bon augure, environ quatorze jours „ après que l'Hymenée a été chanté, „ la nouvelle mariée a accouché. Lu„ther commence à présent à être plus „ doux, & n'écrit plus si fierement. „ Il n'y a rien de si fier, qu'une fem„ me n'apprivoise. *Erasme* parle encore de ce mariage dans la 790. Lettre, où il ajoûte que *Catherine Bore* étoit très-

† *Ep.* 846. ‡ *Ep.* 798. * *La Lettre* 781. *datée du* 24 *de Decembre.*

très-belle. Il n'étoit pas fort bien instruit de ce qui se passoit, ou il embellissoit un peu les nouvelles qu'il entendoit dire, ou au moins il croyoit un peu trop légerement le mal que l'on disoit de *Luther*. Il y avoit plus de six mois que *Luther* étoit marié, quand *Erasme* écrivit cette Lettre, & l'on savoit sans doute, en bien des lieux, le contraire de ce qu'il dit. Aussi *Erasme* reconnoit-il que c'est une fausseté, dans la Lettre 801. Il n'étoit pas vrai non plus, que la femme de *Luther* fût jolie. On peut consulter là-dessus une Dissertation, que Mr. *Mayer* de Hambourg, connu par plusieurs Ouvrages, publia en 1698.

Erasme dit encore, dans cette Lettre, que l'on traitoit cruellement les Prêtres en Allemagne, à quoi il ajoûte „ qu'il ne nioit pas que le remede ne „ fût nécessaire, quoi que cruel; mais „ nous autres Allemands, dit-il, nous „ savons mieux punir les mauvaises „ actions, que les prévenir. *Non nego necessarium remedium, quamvis inmite; sed Germani magis norunt malefacta punire, quam excludere.*

Dans d'autres * Lettres de cette an-

„ née,

* *Ep.* 787. *& seq.*

née, on trouve les plaintes ordinaires d'*Eraſme*, contre les deux Partis, auxquelles on ne s'arrêtera pas; ce qu'on en a rapporté juſqu'ici eſt plus que ſuffiſant, pour faire connoître le caractere de ſon eſprit & ſes ſentimens, ſur les matieres, qui commencerent de ſon tems à diviſer les Chrétiens. D'ailleurs cette vie iroit trop loin, ſi l'on s'étendoit davantage.

M D X X V I.

Au commencement de cette année, *Eraſme* ayant apris que *Pellican* avoit publié qu'il étoit du même ſentiment qu'*Ecolampade*, ſur l'Euchariſtie, eut une querelle là-deſſus avec lui, que l'on verra dans les Lettres 845. & les deux ſuivantes adreſſées à *Pellican*. *Eraſme*, qui prétendoit avoir été calomnié, ſe récrie contre lui, & dit beaucoup de mal des Réformez. Dans la 845. il répond à *Pellican* qu'il le menaçoit en vain de la plume de *Zwingle*, *comme s'il avoit peur de dix Zwingles*. Néanmoins il n'eſſaya pas de réfuter ſon ſentiment, & la maniere, dont on a vû qu'il parloit du livre d'*Ecolampade*, fait bien voir qu'il ne croyoit nullement pouvoir fermer la bouche à *Zwingle* là-deſſus, avec tant de facilité. *Eraſme* avoit trop d'eſprit, pour

pour eſperer de perſuader des choſes palpablement contradictoires, par des raiſons. Tout le bruit qu'il fit étoit un pur effet de la Politique timide, qu'il garda ſur ſes vieux jours. Dans la Lettre que l'on a citée, il dit „ qu'il „ aimeroit mieux diſſimuler dix arti„ cles ambigus, que d'être l'occa„ ſion de tant de maux; & il y a grande apparence qu'il pratiquoit de ſon mieux cette maxime. On voit par ces Lettres qu'il croyoit que l'effort, que l'on avoit fait pour réformer la Religion, alloit être anéanti. Cette peur étoit la principale regle de ſa conſcience, en ce tems-là. C'eſt auſſi ce qui lui faiſoit exaggerer les diviſions des Réformateurs, comme s'il n'y avoit eu qu'eux, qui fuſſent diviſez, & comme ſi *Eraſme* lui même n'avoit pas été en querelle avec la plûpart des Moines & des Théologiens Romains. Il eſt vrai que les mouvemens des Réformateurs attirerent de terribles perſecutions à ceux qui les ſuivirent; mais ce fut par la faute de l'Egliſe, à laquelle *Eraſme* vouloit demeurer uni, & qui ne pouvoit ſouffrir aucun changement. D'ailleurs ce furent des combats, qu'il fallut lui livrer en ce tems-là, où l'on perdit du monde à la verité,

rité ; mais qui ont produit l'établissement de diverses Sociétez Chrétiennes qui lisent aujourd'hui les Oeuvres d'*Erasme*, méprisées dans cette Eglise qui flatta jusqu'à sa mort, avec tant de bassesse.

Le Cardinal *Campegge* auroit bien voulu qu'*Erasme* l'allât trouver à Augsbourg, où il étoit, pour travailler à calmer la tempête du Lutheranisme, avec lui ; mais *Erasme* * s'excusa sur ses incommoditez, & sur le peu de credit qu'il avoit alors en Allemagne, parce que les Allemands du Parti de Luther disoient *qu'il s'opposoit à l'Evangile*, depuis qu'il s'opposoit à la doctrine de Luther. Au reste, il exhorta le Cardinal à la moderation.

En écrivant † à *Jean Henckel*, Prédicateur de Marie, Reine de Hongrie, il lui fait une histoire abregée des desordres qui avoient précedé *Luther*, de ce qu'il avoit fait pour les corriger, des oppositions qu'il avoit rencontrées de la part des Moines, & des fautes qui s'étoient commises de part & d'autre, qui avoient réduit le Christianisme en un triste état. Il se plaint beaucoup du peu de civilité, avec laquelle

Lu-

* *Ep.* 795. *du* 21. *de Fevrier.*

† *Ep.* 796.

Luther lui avoit répondu, & des injures qu'il lui dit. On pourra voir la même chose au commencement de son *Hyperaspistes*, ou de sa défense contre *Luther*, qu'il publia en ce tems-ci. Je ne m'y arrêterai pas, parce que cela me meneroit trop loin.

Peu de tems après, *Erasme* ‡ écrivit une Lettre pleine d'amitié à *Jean de Lasco*, qui étoit allé en Italie, & qui retourna en Pologne. Il s'y plaint des Théologiens Romains & des Réformez, & raconte le démêlé qu'il eut avec *Pellican*, qu'il dit avoir convaincu de calomnie ici & ailleurs. Je ne sai de quelle maniere *Pellican* racontoit la chose; mais je voi qu'*Erasme* est terriblement en colere, & qu'il dit que *Pellican étoit le dernier des Evangeliques, à qui il feroit quelque chose.* Cela me fait croire que *Pellican* crut avoir compris, par les discours d'*Erasme*, qu'il ne croyoit point la présence réelle, quoi qu'Erasme ne le dît pas distinctement. On verra, dans la suite, qu'*Erasme* tenoit quelquefois de semblables discours. Il dit aussi que *Jaques le Fevre* étoit alors à Strasbourg, où il se faisoit appeller d'un autre nom.

Dans

‡ *Ep.* 727.

Dans la 800 Lettre, *Eraſme* raconte que *Luther* lui avoit répondu, mais qu'il avoit empêché que ſon livre ne ſe répandît avant la foire de Pâque de Francfort; de ſorte que lui *Eraſme* ne l'avoit eu que douze jours avant la foire, & que dans cet eſpace de tems il avoit falu qu'il le lût, qu'il compoſât ſa replique & la fit imprimer. C'eſt le premier livre de ſon *Hyperaſpiſtes*, qui a trente-ſix feuillets *in folio*, dans l'édition de Bâle. Il faut qu'*Eraſme* & ſes Imprimeurs travaillaſſent avec une diligence extraordinaire, pour compoſer & imprimer dix-huit feuilles en douze jours. Il dit néanmoins auſſi la même choſe, dans la préface de ce livre. Auſſi n'y a-t-il aucune methode, car *Eraſme* ne fait que ſuivre *Luther*, & que repliquer à ce qu'il dit, ſans aucun ordre; & l'on voit qu'il n'entendoit pas fort bien le ſentiment de S. *Auguſtin*, qui dans le fonds étoit le même que celui de *Luther*, quoi que les expreſſions ne ſoient pas les mêmes.

Luther écrivit peu de tems après à *Eraſme*, & *Eraſme* lui répondit, dans la 806. Lettre, où il lui reproche les injures, qu'il lui avoit dites, & la hauteur, avec laquelle il l'avoit traité. Mais il y avoit long-tems qu'*Eraſme* n'é-

par-

pargnoit plus les Lutheriens, ni les Evangeliques; de ſorte qu'il avoit moins ſujet de ſe plaindre, que jamais. Il avouë néanmoins, dans la 800. Lettre, qu'il trouvoit quelquefois, dans *Luther*, je ne ſai quoi d'*Apoſtolique*.

Dans la 810. Lettre au Cardinal *Wolſey*, *Eraſme* ſe dédit de ce qu'il avoit dit que le mariage avoit adouci *Luther*. „ Pendant ſes nôces mêmes, „ dit-il, il a écrit ce livre ſi emporté, „ dans lequel néanmoins il croit avoir „ gardé une ſi grande retenue, que „ d'abord qu'il l'a eu publié, il m'a „ demandé preſque, dans une Lettre „ qu'il m'a écrite, que je le remerci- „ aſſes de ce qu'à cauſe de nôtre ami- „ tié, il m'a épargné en tant d'en- „ droits, & qu'il y jure & veut que „ je croye qu'il eſt bien diſpoſé envers „ moi. C'eſt ainſi que ſa femme l'a „ apprivoiſé. *Eraſme* ſe plaint encore des Moines, dont les uns avoient fait des Satires contre lui, & les autres faiſoient défendre ſes Colloques en Angleterre; pendant que d'autres les corrompoient, & lui faiſoient dire tout le contraire de ce qu'il avoit dit. C'eſt de quoi il accuſe un certain *Lambert Champêtre*.

Si on l'en croit, on l'appelloit en Fran-

France, en Eſpagne, en Italie, & le Cardinal l'invitoit à aller en Angleterre; mais il dit que la foibleſſe de ſa ſanté ne lui permettoit pas de voyager. Je croirois qu'il craignoit que les Théologiens & les Moines ne lui joüaſſent quelque tour, en quelque lieu qu'il allât; au lieu qu'il n'avoit rien à craindre d'eux à Bâle. Il eſt vrai qu'il ſe plaint de ceux, qui diſoient que cette ville étoit *ſon Aſyle*, dans la Lettre 815. Mais il ne réfute cela, que par un trait de Rhétorique, & il eſt certain qu'il y avoit plus d'amis, en qui il pouvoit ſe fier qu'ailleurs; & que les Théologiens Réformez, qui n'approuvoient pas ſa politique, n'avoient garde d'entreprendre de lui faire aucun mal.

Dans ſa Lettre 818. il y a une Proteſtation ſolennelle adreſſée à toute la nation Suiſſe, aſſemblée à Baden, contre je ne ſai quel libelle, où on l'accuſoit de ne pas croire la préſence réelle du corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie. Il aſſure le contraire auſſi ſolennellement qu'il lui eſt poſſible, & dit qu'il en uſe ainſi, non par la crainte des hommes, mais par principe de Religion. Il parle, en termes auſſi forts, dans la Lettre 847.

Dans

Dans la 820. *Erasme* fait une énumeration de ses ennemis anciens & nouveaux, des deux Parts, & après s'être plaint que ni les ordres exprès du Pape, ni ceux de l'Empereur ne les avoient pû faire taire en Brabant, il continue ainsi : „ à Rome il y a une „ certaine confrairie Payenne de Savans, qui murmurent depuis long-„ temps contre moi, & dont les Chefs „ sont, comme l'on dit, *Alexander* & „ un certain *Albert* Prince de Carpi. „ On a présenté à Clément un livre „ plein de fureur contre moi, dont „ l'Auteur est incertain, mais * qui „ m'est très-connu, dans lequel il dé-„ couvre certains mysteres, tirez de „ l'adorable Thalmud, & qu'il ne faut „ pas jetter aux pourceaux. Quoiqu'il „ explique le mot Ralla, comme j'ai „ fait en suivant l'autorité de S. *Au-„ gustin* & de S. *Chrysostome*, si non „ qu'il veut que ce soit un nom, au-„ lieu qu'ils l'appellent une interjec-„ tion ; il se jette dans un lieu com-„ mun, & dit qu'il est étonné que „ l'Allemagne ayant fait mourir tant „ de gens pour l'impieté, elle laissoit „ *Erasme*, qui l'avoit enseignée, en

„ vie ;

* Pfeffercorn, *ou quelque autre Juif converti ; car ailleurs* Erasme *l'appelle* Verpus.

„ vie, en ſorte que les Lutheriens m
„ me, quoi que très-impies, écrivoie
„ contre lui, ne pouvant plus ſuppor
„ ſon impieté, &c. Outre cela, l
„ s'eſt levé une nouvelle ſecte de Cic
„ roniens, qui étoit ancienne, ma
„ qui a été renouvellée par *Longolius*,
„ & qui n'eſt pas moins farouche, qu
„ celle des Lutheriens. Il me faut
„ ſoûtenir le choc de tant d'armées,
„ quoi que je ſois ſeul & ſans armes;
„ car je n'ai qu'un très-foible appui,
„ du côté de la Cour.

Il fait les mêmes plaintes en d'autres * Lettres, auxquelles je ne m'arrêterai pas. Je remarquerai plûtôt le jugement qu'il fait du ſentiment † d'*Ecolampade* touchant l'Euchariſtie, dans une Lettre qu'il écrit à *Pirkheimer*, qui s'étoit déclaré pour *Luther*, dans un Ouvrage ſur cette matiere. „ Le „ ſentiment d'*Ecolampade* ne me déplairoit pas, ſi le conſentement de „ l'Egliſe ne m'empêchoit de l'approuver. Car je ne vois pas ce que fait „ un corps inſenſible, ni quelle utilité il apporteroit ſi on le ſentoit, „ pourvû qu'il y ait une grace ſpirituelle préſente aux Symboles. Néanmoins je ne puis pas m'éloigner du con-

* *Voyez la* 848. † *La* 813.

» consentement de l'Eglise & je ne
» m'en suis jamais éloigné. Voyez la
Let. 827. On auroit crû qu'*Erasme* avoit trop lû l'Ecriture Sainte, & l'Antiquité Chrétienne, & savoit trop ce que c'est que l'on nomme l'*Eglise*, pour avoir grande opinion du *consentement de l'Eglise* des derniers siecles; s'il ne disoit le contraire. La peur lui faisoit fermer les yeux à la Verité, & si ceux qui l'accusoient d'être Zwinglien, se trompoient, à l'égard de la chose même; *ils faisoient plus d'honneur à son esprit, qu'il ne méritoit.* Ces discours si peu dignes de lui faisoient croire qu'il se moquoit, quand il disoit qu'il croyoit la Transsubstantiation. Car enfin fonder sa créance, non sur la nature des choses dont il s'agit, ni sur la révelation; mais sur le consentement de quelques siecles ignorans & factieux, en sorte que l'on est prêt de croire des contradictions à cause de cela, étoit une chose si éloignée des lumieres d'*Erasme*, qu'elle paroissoit presque incroyable. Bien des Théologiens du Parti Romain en jugeoient de même, & c'est ce qui faisoit qu'on mépriſoit ses plaintes réiterées tant de fois. Cette année même il se plaignit au Parlement de Paris & au Roi Fran-

çois I. dès qu'il fut revenu, en France, comme on le voit dans les Lettres 824, & 826. Mais on n'empêcha nullement les Théologiens d'écrire contre lui.

Il fut fort incommodé de la gravelle, l'Eté de cette année, comme il paroît par les Lettres 827. & 830. Cependant il publia en ce tems-là les Oeuvres de S. *Irenée*, dont la Dédicace est ici la Lettre 831. Elle est adressée à *Bernard Evêque de Trente*. Il y traite uniquement de son Auteur & des Hérétiques qu'il combat. Au reste, elle n'est pas comparable à la Dédicace de S. *Hilaire*. Il dédia aussi, peu de tems après, son livre du *Mariage Chrétien* à la Reine d'Angleterre, *Catherine d'Autriche*.

M D X X V I I.

Au commencement de cette année, *Vivès* donna * avis à *Erasme* que l'on avoit traduit son *Manuel d'un Soldat Chrétien* en Espagnol, & que le Peuple, qui dépendoit autrement des Moines, le lisoit avec plaisir. Mais cette traduction les souleva ensuite contre lui.

Dans une † Lettre à *Polydore Virgile*, il le remercie de la peine qu'il pro-

* *Let.* 851. † *La* 854.

prenoit, en essayant de le racommoder avec *Leus*; & dit que le moyen le plus court seroit une amnistie, de part & d'autre. Il ajoûte à cela qu'il s'accordoit fort bien avec les Grands. „ Clement VII. continue-t-il, m'a déja „ deux fois envoyé deux cents florins, „ & me promet tout. L'Empereur, „ avec son Chancellier, m'ont écrit „ depuis peu des Lettres pleines d'a„ mitié. J'ai des cassettes remplies de „ Lettres de Rois, de Cardinaux, de „ Ducs, d'Evêques, écrites en termes „ très-honêtes, pour moi. Il me vient „ des présens peu communs, de plu„ sieurs d'entre eux. Il n'y a que des „ inconnus, qui sont comme des poux „ & des punaises, qui me mordent; „ car ni l'Empereur, ni le Pape ne „ peuvent obliger ces gens-là au silen„ ce. Ils sont à couvert, par leur pro„ pre obscurité. Il est vrai que les plus grands Seigneurs faisoient cet honeur là à *Erasme*, comme on le voit par les Lettres, que l'on trouve dans ce volume; mais il faut avoüer que le bon-homme les flattoit beaucoup, & se tuoit de leur promettre qu'il ne s'éloigneroit jamais du Parti Romain. Cependant les Théologiens & les Moines continuoient à l'attaquer de toutes

tes parts, en France & dans les Païs Bas, comme il s'en plaint dans les Lettres ſuivantes. On voit auſſi, par la Lettre 858. qui eſt d'*Alfonſe Fonſeca*, Archevêque de Tolède, qui lui promet ſa protection, * qu'on l'attaquoit plus que jamais dans ce païs-là. *Leus* ſon ennemi étoit † Envoyé du Roi d'Angleterre, en Eſpagne & y ſouffloit le feu, autant qu'il pouvoit.

Pour augmenter le nombre de ſes protecteurs, parmi les Rois, *Eraſme* écrivit à *Sigiſmond* Roi de Pologne, ſelon le conſeil de *Jean de Laſco*, qui étoit alors Prévôt de Gneſne. C'eſt la Lettre 860. où non ſeulement il fait des complimens à ce Prince, mais encore l'éloge de la paix, entre les Chrétiens. Il écrivit auſſi au Chancellier de Pologne, à *Jean de Laſco*, & à l'Evêque de Plosko, des Lettres, que l'on voit en ſuite.

Il dit, dans ſa Lettre au ſecond, que quelques uns de ſes ennemis étoient morts; ſavoir, le Carme d'*Egmond* à Louvain, d'un vomiſſement, peu de tems après avoir déclamé contre *Jean Nevius*, qui étoit mort d'une paraliſie ſubite; & le Dominicain *Vincent*, qui étoit le *calomniateur très-opiniâtre*, à qui

* *Voyez la Lettre* 862. † *Voyez l'Ep.* 870.

qui il écrivit une Lettre, dont j'ai parlé. *Hoochſtrate* étoit auſſi mort à Cologne. Il ſe réjouït encore que *Jaques le Fevre* eût été rappellé en France, & *Louïs de Berquin* délivré des perſecutions des Théologiens, par le retour du Roi. Ces deux derniers étoient Réformez, & *Eraſme* ne les pouvoit louër, ſans louër des gens, qui blâmoient ſa Politique.

Dans la Lettre 864. il tâche d'obliger *François d'Haſſelt* Franciſcain à ne pas mal parler de lui; par l'exemple de ceux de ſon Ordre, qui en Hongrie, en Pologne & en Eſpagne avoient tâché en vain de ternir ſa réputation. Je ne ſai ſi cette Lettre produiſit beaucoup de fruit à l'égard de cet homme; mais *Eraſme* ne manqua jamais de gens de cet Ordre, qui lui donnaſſent de l'exercice. C'eſt en vain qu'il attendoit, après avoir écrit des Moines & de leurs dévotions ce qu'il en avoit écrit, que ce torrent d'ennemis, qui lui tomboient perpetuellement ſur les bras, tariroit. Ils finiront auſſi-tôt, que les rivieres n'auront plus d'eau. On pouvoit dire de lui & d'eux, ce qu'*Horace* a dit en une autre occaſion;

Ruſticus exſpectat dum defluat amnis, at idem
Labitur & labetur in omne volubilis ævum.

Auſſi ces gens ont ils fait condamner ſes livres, en Italie & en Eſpagne, *juſqu'à ce qu'ils aient été repurgez*, c'eſt à dire, à moitié effacez, par une Univerſité Catholique. Sur la fin de Mai, il envoya en Angleterre un de ſes Copiſtes ; qui ſe nommoit *Nicolas Cannius* & qui étoit d'Amſterdam, pour y aller querir ſa penſion, & voir ſi quelcun voudroit lui faire quelque préſent. On voit les inſtructions qu'il lui donna, dans la 868. Lettre, pour ſe bien conduire dans ſa quête, parmi les Anglois. Elle eſt agreable à lire, & l'on y voit que les *Freres Mendiants*, ſes bons amis, n'étoient pas de beaucoup plus habiles que lui, dans le métier.

On voit dans la Lettre 876. qui eſt de *Vivès*, les efforts que les Moines faiſoient en Eſpagne, pour y faire condamner les Oeuvres d'*Eraſme*, & les oppoſitions de ſes amis.

Cependant *Eraſme*, publia les Oeuvres de S. *Ambroiſe*, qu'il dédia à *Jean de Laſco*, que l'on appelle mal à pro-

pos

pos Archevêque de Gnesne. C'est sans doute une faute de ceux qui ont publié ces Lettres, après la mort d'*Erasme*. Sa Dédicace est ici la Lettre 878. où il fait l'éloge de S. *Ambroise*, & le défend contre S. *Jerôme*. Cette Lettre est datée du 13. d'Août, & le lendemain 14. Erasme date une autre Dédicace qui est du *Babylas* de S. *Chrysostome*, qu'il adresse au Président du College de *Busleiden* à Louvain.

Cependant on attaquoit de nouveau à Londres & son Nouveau Testament & ses Colloques, qu'il défendit par une longue Lettre adressée à *Robert Aldris*, qui est la 882.

Il fit paroître peu de tems après son second *Hyperaspistes* contre *Luther*, où il achève de répondre aux choses, qu'il n'avoit pas pû réfuter dans le premier, parce qu'il n'avoit pas eu assez de tems. On voit une * Lettre datée du 1. de Septembre à *George* Duc de Saxe, à qui il l'envoye. Il y en a une autre au même Prince, où il le remercie d'un Gobelet d'argent, qu'il lui avoit envoyé, & où il lui prédit que le Parti des Réformateurs, dont ce Prince étoit ennemi juré, se dissiperoit de soi même;

* *La* 889. † *La* 891.

mais il l'avertit qu'il falloit empêcher que les Moines, ennemis des bonnes Lettres, n'en profitaſſent.

Cependant on ne lui payoit pas ſa penſion de Conſeiller, qu'on lui promettoit, s'il retournoit en Brabant, quoique l'Empereur eût ordonné deux fois qu'on le payât. * „C'eſt gens-là, „ dit-il, obeïſſent plûtôt à l'Empereur, „ quand il leur ordonne de faire quelque exaction, que quand il leur commande de payer quelque choſe. Mais apparemment Charles V. vouloit bien bien qu'on lui deſobeït.

Eraſme répondit à l'Archevêque de Tolede † le 2. de Septembre, pour le remercier; & afin de l'exciter davantage, à la défendre, il lui parle des Prélats & des Grands, de qui il recevoit tous les jours des Lettres. On voit qu'il s'applaudiſſoit un peu à lui même à cauſe de cela, parce qu'il y revient pluſieurs fois; mais il faut auſſi avouer que ſes ennemis le contraignoient de ſe ſervir de ce ſtratagême.

Dans la Lettre 894. adreſſée à *Jean Vergare*, Eſpagnol, *Eraſme* ſe plaint des Moines de ſon païs, qui l'avoient attaqué plus violemment, que jamais, à l'oc-

* *Ep.* 890. † *Ep.* 891.

à l'occaſion de ſes livres traduits en Eſpagnol. Il lui fait auſſi un raccourci des brouïlleries d'Allemagne, auquel je ne m'arrêterai pas, parce qu'il n'y a rien, que l'on n'ait déja vû. Il écrit encore, ſur la même choſe, à *François Vergare* frere du précedent, & Profeſſeur en Grec, à *Alcala de Henarez*, dans la Lettre 899. Il ſe plaint de plus beaucoup des *Ciceroniens*, qui étoient ſes ennemis à Rome; parce qu'il ſe moquoit de ceux qui vouloient imiter *Ciceron* trop ſervilement. Il ſe plaignit auſſi, par une Lettre datée du 14. d'Octobre à Charles, Duc de Savoye, de ie ne ſai quel Franciſcain, qui le diffamoit dans les Etats de ce Prince.

Le reſte de cette année, il ne fit que ſe plaindre au Ciel & à la Terre des Moines, & des Réformateurs, & l'on a de la peine à comprendre deſquels il avoit plus mauvaiſe opinion. Quand on lit ce qu'il dit des Moines, on ne peut que difficilement croire qu'il y eût des gens pires que les Religieux de ce tems-là; & quand on lit ce qu'il dit des mauvaiſes mœurs des Lutheriens & des Réformez, on ne conçoit pas, s'il dit vrai, comment ces gens pouvoient ne pas s'attirer la haine &

le mépris de tout le monde, ni comment ils purent se soûtenir. Mais, avec le respect, qui est dû à sa mémoire, des gens si détestables n'auroient pû engager personne à se laisser brûler pour la Religion, & l'Histoire de ce tems-là nous apprend le contraire. On voit bien qu'il étoit en colere contre eux, parce qu'il croyoit qu'ils donnoient occasion aux Moines de le diffamer, comme s'il leur avoit frayé le chemin. Cela faisoit qu'il se repentoit d'avoir * avancé certaines veritez, touchant la liberté Evangelique, dont on abusoit, à ce qu'il croyoit. Dans cette Lettre, il fait le Missionaire de fort mauvaise grace, & l'on ne le reconnoit plus. Il y a un autre endroit remarquable dans la Lettre 905. à *Pirkheimer*. Cet homme avoit raillé *Erasme* de ce qu'il avoit témoigné préferer le sentiment d'*Ecolampade* sur l'Eucharistie aux autres, sur quoi *Erasme* replique: „ Je n'ai jamais dit que „ cette opinion est beaucoup meilleu„ re. J'ai seulement dit, à mes amis, „ que je pourrois me ranger à son sen„ timent, si l'autorité de l'Eglise l'a„ voit approuvé; mais j'ai ajoûté que „ je ne pouvois, en aucune maniere, „ m'é-

* *Ep.* 902.

» m'éloigner du ſentiment de l'Egli-
» ſe. J'appelle l'Egliſe le conſentement
» de tout le peuple Chrétien. Je ne
» ſai ſi les Hypocrites, dont vous par-
» lez, ont dit la même choſe. Je l'ai
» dite pour moi avec ſincerité, & je
» n'ai jamais douté de la verité de l'Eu-
» charistie. Je ne ſai de quel poids eſt
» l'autorité de l'Egliſe, dans l'eſprit
» des autres; à mon égard elle eſt d'un
» ſi grand poids, que je pourrois être
» du ſentiment des Ariens & des Pe-
» lagiens, ſi l'Egliſe avoit approuvé ce
» qu'ils ont enſeigné. Pour ne pas re-
dire ce que j'ai dit de *l'Egliſe* & du *conſentement de l'Egliſe*, * ſur l'endroit ſemblable à celui-ci, que j'ai déja rapporté; il faut avouër qu'*Eraſme* donne une très-mauvaiſe idée de lui même, en parlant ainſi. Car enfin, dira-t-on, où trouvera-t-on point dans l'Ecriture les ſentimens oppoſez à ceux d'*Arius* & de *Pelage*? Ou y ſont-ils ſi obſcurément, qu'il en faille croire l'Egliſe, ſans les y voir? Si cela eſt, les Peres, qui ont diſputé contre les Ariens & contre les Pélagiens, ont été bien hardis & bien empêtez, pour entreprendre de les réfuter par l'Ecriture Sainte, comme ils l'ont fait; car

* *Voyez pag.* 169.

ils ont prétendu prouver clairement leurs ſentimens, par l'Ecriture. *Eraſme* le ſavoit mieux que perſonne. Que ſi l'on dit avec eux que les ſentimens Orthodoxes ſont évidemment dans l'Ecriture Sainte ; comment peut-on dire qu'on ſeroit prêt à croire le contraire, ſi l'Egliſe le décidoit ? N'y a-t-il aucune raiſon de croire quelque choſe, en matieres de Religion, que le conſentement de la Societé dans laquelle nous ſommes nez ? On n'oſeroit le dire, puis qu'il eſt certain que la doctrine Chrétienne a des caracteres de verité & de divinité, par leſquels elle convertit les Payens, tout à fait indépendans de l'autorité de l'Egliſe. *Eraſme* n'en pouvoit pas douter.

„ Ce n'eſt pas, continue-t-il, que „ les paroles de Jeſus-Chriſt ne me „ ſuffiſent ; mais on ne doit pas être „ ſurpris ſi je ſuis l'interpretation de „ l'Egliſe, par l'autorité de laquelle „ j'ajoûte foi aux Ecritures Canoni„ ques. Il eſt vrai que c'eſt l'Egliſe qui nous met entre les mains les livres Canoniques ; mais nous ne les croyons pas ſimplement parce qu'elle le dit, mais parce que ſon témoignage a, en cette occaſion, tous les caracteres de verité, que l'on peut demander,

mander, & ſur tout parce que ces livres en eux mêmes ſont dignes du témoignage qu'elle leur rend; ſans quoi il ne ſeroit d'aucun poids. Autrement ce ſeroit faire, des ſuffrages du plus grand nombre, un caractere de la Verité; ce qui établiroit comme vrayes toutes les fauſſes Religions, dans les lieux où elles ont le deſſus & la multitude pour elles.

„ Enfin, dit *Eraſme*, les autres „ peuvent avoir plus d'eſprit & plus „ de fermeté que moi, mais il n'y a „ rien à quoi j'acquieſce avec plus de „ ſureté qu'aux jugemens aſſurez de „ l'Egliſe. Il n'y a point de fin, dans „ les raiſonnemens & dans les argu„ mens. Cette derniere maxime eſt fauſſe; il eſt certain qu'en raiſonnant bien, on arrive à la Verité: & qu'en croyant ce qu'on nous dit, ſans examen, on s'expoſe à être trompé. D'ailleurs les plus extravagantes Religions ſe pourroient défendre ainſi, & dire aux Miſſionaires Chrétiens qui entreprendroient de raiſonner contre elles, qu'il n'y a point de fin dans le raiſonnement, & qu'il vaut mieux que chacun s'en tienne à ce qu'on enſeigne dans ſon païs. Ajoûtez à cela que pour reconnoître *les jugemens certains de*

l'Egliſe, il faut examiner l'hiſtoire de l'Egliſe, dès le commencement; puis qu'on ne peut pas ſavoir s'il ne s'y eſt point introduit de fauſſes doctrines; comme en effet *Eraſme* croyoit qu'il y en avoit pluſieurs, qui s'étoient gliſſées; & pour cela ne faut-il point raiſonner? Ainſi il n'eſt point ſûr du tout, à l'égard de la conſcience, de ſe fier aux opinions préſentes de l'Egliſe. Mais il étoit ſûr d'une autre maniere, qui, comme je croi, étoit le ſens d'*Eraſme* & d'une infinité d'autres; c'eſt que c'étoit le plus ſûr parti pour jouïr de ſes revenus, & vivre avec douceur, dans le monde. On n'agit point ainſi, de peur de s'égarer dans la recherche de la Verité, mais de peur de perdre ſon repos temporel. Il falloit dire ces veritez une fois, pour les oppoſer aux prétextes d'*Eraſme*, qui fit deſormais le Miſſionaire, & le Miſſionaire emporté; pour être en état de réſiſter aux Moines, qui l'accuſoient de favoriſer ce qu'on nommoit les nouvelles opinions. Sur la fin de * l'année, l'Empereur lui écrivit de Burgos une lettre, où il le remercie, en termes pompeux, de ce qu'il étoit cauſe que le Lutheraniſme diminuoit; ap-

* *Le 13 de Decembre. Ep. 915.*

apparemment parce qu'*Eraſme* lui même l'avoit écrit à la Cour de l'Empereur, pour s'en faire honneur, ou ſur de mauvaiſes informations. Mais enſuite l'Empereur lui dit que l'Inquiſition d'Eſpagne faiſoit examiner ſes Ouvrages ; qu'il n'avoit néanmoins aucun ſujet de craindre, parce que s'il y avoit des erreurs il n'y avoit qu'à les corriger, quand on l'en auroit averti, avec douceur ; ou à expliquer ce qui étoit équivoque ; & que ſi l'on n'y trouvoit rien à reprendre, cela lui ſeroit très-glorieux. Mais c'étoit une tache, & un préjugé, contre *Eraſme*, que l'on eût mis ſes livres à l'Inquiſition.

Ce qu'il y eut de fâcheux pour *Eraſme*, c'eſt que la Faculté de Théologie de l'Univerſité de Paris fit en ce tems-là une très-rude Cenſure de quantité de propoſitions tirées de ſes Ouvrages. Elle eſt datée du 17 de Decembre, & il paroit que les Théologiens Catholiques étoient auſſi peu perſuadez de ſon orthodoxie, que ceux du Parti oppoſé ; & ſi l'on avoit pris les voix des deux Partis ſur ſon ſujet, on auroit jugé qu'il auroit été peu entêté des ſentimens de Rome. Voilà quel fut l'effet de ſa maniere de réformer,

qui

qui n'aboutit qu'à offenſer les Théologiens du Parti Romain, ſans obtenir d'eux le moindre changement ; & à leur faire enſuite une eſpece de réparation, en témoignant d'être fâché d'avoir dit quelques Veritez, qui leur déplaiſoient & en diſant des injures à leurs Adverſaires, qui preſſoient, comme ils devoient, ces mêmes Veritez.

Dans la Lettre 922. *Eraſme* fait l'éloge & l'hiſtoire de la mort de *Jean Froben*, fameux Libraire & Imprimeur de Bâle, avec qui il avoit fait une amitié toute particuliere. Si *Eraſme* lui apporta beaucoup d'avantage, en lui donnant à imprimer ſes livres pour rien, à ce qu'il aſſure en pluſieurs endroits ; *Froben* fit beaucoup d'honneur à *Eraſme*, en les publiant auſſi bien, qu'on pouvoit le faire en ce tems-là.

M D XXVIII.

DE'S le commencement *de cette année, *Eraſme* craignoit qu'il ne fût obligé de déloger, à cauſe des deſordres qui menaçoient les lieux, où il étoit. Il dit que Ferdinand élû Roi de Boheme & de Hongrie, avoit publié un Edit qu'il ne vouloit pas nommer injuſte, mais qui étoit au moins ſevere, & il ſouhaitoit néanmoins qu'il lui réuſſit. Peu

* *Ep.* 925. *Voyez auſſi la* 932.

Peu de tems après, † Sigiſmond, Roi de Pologne, répondit à *Eraſme*, par une Lettre très-civile, l'invita à aller en Pologne & lui envoya un préſent. L'Evêque de Cracow lui écrivit auſſi, & *Eraſme* ſe loüa depuis des Polonois.

Mais il y eut je ne ſai qui, qui lui retint quelque partie de ſes penſions d'Angleterre; c'eſt pourquoi il fut obligé d'y * envoyer un de ſes Copiſtes, nommé *Quirin Taleſius*.

Ayant été incommodé en Bourgogne l'année paſſée, de ſon mal ordinaire, il avoit dit, en riant, *que ſon eſtomac étoit Lutherien, & ſon ame Chrétienne*, pour dire qu'il ne pouvoit pas ſouffrir le poiſſon. Il lui arriva auſſi à la table du procureur de l'Archidiacre de Beſançon, de parler au milieu des graces, que l'on rendoit après diné; parce qu'il croyoit qu'elles étoient finies, à cauſe de leur longueur extraordinaire. Il fut obligé d'en ‡ écrire une Lettre d'Apologie, cette année.

Cependant il fallut travailler à répondre aux cenſures des Théologiens de Paris & d'Eſpagne, comme il le fit cette

† *Ep.* 930. * *Epp.* 932. & 940.
‡ *Ep.* 933.

te année, ainſi qu'on le verra dans le Tome de ſes Apologies. Comme *Eraſme* ne parloit nullement le langage des Scholaſtiques, & qu'il ne prenoit pas leurs déciſions pour des regles de la foi, il s'étoit éloigné de leurs expreſſions & de leurs ſentimens. Il avoit étudié la Théologie, & la maniere d'expliquer l'Ecriture Sainte, dans les Peres, & non dans les Modernes; & l'on ſait que les Peres les plus orthodoxes auroient bien de la peine à éviter les Cenſures de l'Inquiſition, ſi elle entreprenoit d'examiner leurs Ecrits, comme elle fait les Livres de ceux qui écrivent aujourdhui. Ainſi *Eraſme* avoit donné priſe aux Moines, en une infinité d'endroits, ſoit pour l'expreſſion, ſoit pour la choſe même, & ils trouverent dans ſes Ecrits un très-grand nombre de propoſitions, qu'ils condamnerent. *Eraſme* ſe défendit aſſez bien, s'il eût plaidé ſa cauſe devant des juges équitables & qui euſſent étudié comme lui; mais comme toute la ſcience Théologique, en ce tems-là, conſiſtoit dans la connoiſſance de la Scholaſtique; ſes Apologies ne le diſculperent pas, dans l'eſprit des Théologiens.

Il continua à ſe plaindre d'eux, com-

comme ils ſe plaignoient de lui. C'eſt ce que l'on voit dans la Lettre 941. où il remarque que les Moines, en Eſpagne & en France, étoient fâchez qu'on fût en langue vulgaire quelques uns de ſes Ecrits, qui détrompoient le Commun du monde de leurs ſuperſtitions, & de leurs fauſſes dévotions. „ En France, *dit-il en parlant* „ *de Louis de Berquin*, un homme de „ bien, ſavant, & qui a de grandes qua- „ litez, a eſſayé la même choſe (*de traduire les Ecrits d'Eraſme*) & cela, ſi je ne me trompe, dans le „ même eſprit; mais cela n'a bien „ réüſſi, ni pour lui, ni pour moi; „ car il a été deux fois en danger de „ la vie; & il étoit perdu, par la clemence des Moines, ſi le Roi ne l'eût „ ſecouru; & pour moi je me bats, „ tous les jours, avec les Théologiens, ou plûtôt avec les *Beddaiques*. Dans un ſeul *Bedda*, il y a „ trois mille Moines. Il y a par „ tout des troupeaux de méchants „ Moines; mais ils n'ont eu, en aucun „ lieu, le credit de faire ce qu'ils ont „ fait en Eſpagne. C'eſt qu'ils avoient fait défendre la lecture de ſes livres. Il écrivit peu de tems après à l'Archevêque de Cologne, & lui propoſa un milieu,

milieu, que l'on pourroit tenir entre les extrémitez des Moines & des Réformateurs; & il continua à crier contre les uns & les autres. Il dit dans la 946. Lettre, „ qu'il hait les Evangeliques, pour plusieurs raisons, & „ parce qu'ils sont cause que les Bonnes Lettres languissent par tout, „ qu'on n'a pour elles que de la froideur & du mépris, & qu'elles perissent; & sans cela, dit-il, qu'est-ce „ que la vie humaine? Ils aiment l'argent & les femmes, & *méprisent* „ tout le reste. Il faut éloigner ces „ fainéans de vôtre compagnie. Nous „ avons déja ouï assez longtems crier, „ l'Evangile, l'Evangile, l'Evangile; „ nous demandons des mœurs Evangeliques. Il n'y avoit point de comparaison à faire, entre les Evangeliques & les Moines, à l'égard des Belles Lettres; que les Moines négligeoient entierement, & que les Evangeliques cultivoient assez; comme on le voit, par les livres de ce tems-là. Je suis persuadé qu'il y avoit des gens parmi eux, qui savoient autant de Grec & de Latin qu'*Erasme* lui même: quoi qu'ils n'eussent pas tant d'esprit que lui. *Melanchthon*, par exemple, & *Camerarius* ne lui cedoient point,

en

en cette eſpece de ſavoir. Je ne dis rien de ceux, qui ſont venus depuis; parce qu'*Eraſme* ne pouvoit pas prévoir ce qui arriveroit dans la ſuite. Pour ce qu'il dit du mariage & de l'argent, on voit bien que cela s'adreſſe aux Prêtres & aux Moines, qui ſe marioient en ce tems-là; pour qui *Eraſme* a fait l'Apologie, en criant contre les deſordres, de ceux qui demeuroient dans les Couvens, ou qui vivoient dans en Célibat peu chaſte. Dans le reſte de leurs mœurs, il pouvoit y avoir des défauts, & il y en avoit ſans doute, car qui en eſt exempt? Mais je ne ſai ce qu'il y a de plus Evangelique, que de mourir dans de cruels tourmens, plûtôt que de renoncer aux lumieres de ſa conſcience; comme pluſieurs le firent alors. Cela mérite bien qu'on leur pardonne le reſte.

Eraſme * reçut bien-tôt après une Lettre de *Melanchthon*, pleine de civilité; où il marque aſſez clairement qu'il n'approuvoit pas les manieres violentes de *Luther*, mais où il reproche auſſi à *Eraſme*, d'avoir employé des expreſſions trop fortes.

Eraſme écrivit † auſſi à George, Duc de

* *Ep.* 952. † *Ep.* 953.

de Saxe, les raisons qu'il avoit eues l'année passée de lui témoigner qu'il valloit mieux ramener les Heretiques par la douceur, que d'employer contre eux la violence. Il fit encore * des protestations à *Clement* VII. de son attachement au Parti Romain, & le pria de ne point ajoûter foi aux calomnies que l'on répandoit contre lui, en disant qu'il favorisoit en secret le Lutheranisme.

Erasme publia cette année, au mois de Février, deux Ouvrages, que l'on trouve dans le premier Tome de ses Oeuvres; & dont l'un est un des plus savans qu'il ait écrit, & l'autre un des plus agreables. Le premier est *de la Prononciation* des Langues Greque & Latine, & le second son *Ciceronien*. Dans le premier, il y a des recherches très-curieuses & très-savantes de la prononciation des consones & des voyelles Greques & Latines. Le *Ciceronien* est un Dialogue, où *Erasme* raille très-agreablement quelques savans d'Italie, qui ne vouloient pas écrire un mot, qui ne se trouvât dans *Ciceron*. *Nosoponus*, qui est celui des personnages qui fait le Ciceronien, défend ce sentiment, & ensuite juge des stiles

* *Ep.* 957.

stiles de quantité de Savans, tant vivans que morts; qu'il mépriſe tous, en comparaiſon de celui de *Ciceron*, quoi qu'il faſſe des complimens à quelques uns. Cette partie du Dialogue excita des plaintes contre *Eraſme*.

Il eut auſſi une querelle avec *Henri Epſendorf*, dont il ne ſortit pas avec honneur. *Epſendorf* ayant entre les mains une Lettre d'*Eraſme* au Duc George de Saxe, qui lui étoit injurieuſe, ſe plaignit au Magiſtrat de Bâle. * L'affaire fut renvoyée à des arbitres, qui furent *Boniface Amerbach*, & *Beat Rhenanus*, les meilleurs amis d'*Eraſme*. Le dernier dit qu'il ne reconnoiſſoit point la lettre, qui étoit néanmoins de lui, mais écrite d'une autre main; il avoüa ſeulement d'avoir averti le Duc, qu'il valloit mieux employer *Epſendorf* à quelque choſe, que de le laiſſer vivre dans l'oiſiveté. *Epſendorf* ne fut pas content d'un ſimple deſaveu, il éxigea d'*Eraſme* qu'il lui dédiât un Livre, comme une marque d'amitié; qu'il écrivît en ſa faveur au Duc de Saxe, & qu'il donnât aux pauvres trois cents ducats. *Eraſme* convint des deux premiers articles, mais il ne voulut pas ac-

* *Voyez les Lettres 957. & 958. & le Dict. de Mr. Bayle, ſur l'art. Epſendorf.*

accorder le troiſiéme. Les Arbitres jugerent là-deſſus qu'*Eraſme* ſeroit ſeulement obligé de donner vint francs aux pauvres ; ſans que cela pût paſſer pour une note, qui flétrît ſon honneur. Ainſi *Eraſme* fut obligé de faire un modele de dédicace d'un livre, qu'il s'obligeoit de dédier à *Epſendorf*, & lui donna une lettre ouverte de recommendation pour le Duc de Saxe. Les parties s'embraſſerent & ſe promirent une amitié mutuelle. Mais cela ne dura pas, parce qu'*Epſendorf* ſe venta d'avoir réduit *Eraſme* à accepter des conditions ; qu'il ne voudroit pas avoir acceptées, pour trois mille francs. *Eraſme* écrivit * à ſes amis, pour faire ceſſer ces bruits, & *Epſendorf* y répondit par un livre imprimé à Hagenau en 1531. On a auſſi † deux Lettres de l'an 1529. où les parties ſe querellent encore. *Eraſme* avoue dans la 957. qu'il avoit acheté la paix, mais on voit aſſez qu'il faut qu'il eût palpablement tort, pour être condamné par ſes meilleurs amis, & cela paroît clairement par la 859 Lettre. Il dit néanmoins fort en colere, que les Evangeliques répandoient de faux bruits de lui, & menace de ne plus déconſeiller

* *Ep.* 958. † *Les Ep.* 1087. & 1088.

seiller aux Princes d'employer la cruauté contre eux, mais de les abandonner à leurs propres inclinations; „car „je voi, ajoûte-t-il, qu'il n'y aura „point de fin, que par la cruauté; & „c'est une chose digne de pitié, lors „qu'elle s'étend sur plusieurs. *Nec enim ullum finem fore video, nisi sævitiâ, quam ad multos pervenire miserandum est.* Ces mots sont indignes d'*Erasme*. Sa conduite envers *Epsendorf* étoit peu sincere. Il * se défendoit fort mal, en disant qu'il avoit trompé *Epsendorf*, dans une bonne intention, & que cela est permis, comme l'exemple des Médecins qui trompent les malades, & même celui de Jesus-Christ le fait voir. Je voudrois qu'il se fût tû, plûtôt que de se défendre de la sorte; car ce qu'il disoit, pour sa défense, étoit pire que ce qu'il avoit fait. Cependant on peut connoître par là, que la candeur & la sincerité, qui avoient été des vertus de la jeunesse d'*Erasme*, se trouverent fort diminuées, sur ses vieux jours; & en effet on voit, que depuis qu'il voulut passer pour un zelé défenseur du Parti Romain, il remplit ses Lettres de dissimulations & de médisances.

* *Ep. 958. col. 1078.*

Cependant * il reçut des Lettres obligeantes de l'Electeur de Cologne, du Roi d'Angleterre & de l'Archevêque de Tolede. Les deux derniers l'avoient invité à les aller trouver, mais il s'excusa sur ses incommoditez, & il avoit raison de fuir les lieux, où les Moines avoient trop d'autorité. Il étoit bien plus en sureté, parmi les Evangeliques, quoi qu'il ne les traitât guere mieux que les Moines, qu'il ne pouvoit appaiſer, quoi qu'il fît, comme on le voit par la 963. Lettre aux Théologiens de Louvain.

Le *Ciceronien* fit une affaire à *Eraſme*, parmi les Savans de France, parce qu'en parlant des gens de Lettres de ce païs-là, ‡ il avoit joint le fameux *Guillaume Budé*, avec un libraire nommé *Jodocus Badius Aſcenſius*, qui avoit du ſavoir pour un homme de ſa profeſſion; mais qui n'étoit en aucune maniere comparable à *Budé*. *Germain Briſſe* s'en plaignit fortement à *Eraſme*, comme on le voit par la Lettre 968. & *Eraſme* s'en excusa † comme il put; mais on crut en France qu'*Eraſme* en avoit uſé ainſi, par quelque envie

* *Ep.* 849. *& ſeqq.* ‡ *Voyez Tom.* I. *col.* 1011. *de l'Ed. de Leide.* † *Voyez la Lettre* 981.

envie qu'il avoit contre *Budé*; qui, quoi qu'il eût moins d'eſprit que lui, étoit beaucoup plus ſavant dans la Langue Greque, & étoit généralement aimé & eſtimé en France. C'eſt ce qu'on pourra voir par les Lettres ſuivantes, car ce demêlé eſt trop peu conſiderable, pour s'y arrêter.

Dans la Lettre 974. qui eſt adreſſée à * *Jean Fisher*, Evêque de Rocheſter, qui étoit fort ſuperſtitieux, il défend ſes Colloques, dont la liberté avoit déplû à ce Prélat, qui ſouhaitoit qu'il fit quelques retractations, à la maniere de S. *Auguſtin*. *Eraſme* dit qu'il corrige tous les jours ſes Ouvrages, „ au „ lieu que S. *Auguſtin*, après avoir pu„ blié ſes retractations, avoit laiſſé bien „ des choſes, qui étoient clairement „ héretiques, ſi on les vouloit défen„ dre à préſent; *cùm Auguſtinus, poſt editas retractationes, multa reliquerit ſimpliciter hæretica, ſi quis ea nunc velit tueri.* Il fronde en ſuite fortement les Moines, & rapporte de bons tours, qu'ils avoient faits pour ſurprendre les ſimples; mais il ne guérit pas l'eſprit du Prélat. Il ſe défend encore contre les Moines, dans la Lettre 979. adreſſée

* *Il y a* Joanni Epiſcopo, *mais ce ne peut être que lui.*

dreſſée à *Martin Lipſius*, Théologien de Louvain; mais *Eraſme* a eu ſi fréquemment à faire à ces gens-là, qu'on ne peut plus s'y arrêter.

Eraſme * étoit alors fort occupé à l'édition de S. *Auguſtin*, à quoi il travailloit, dit-il, preſque pour rien, en faveur des enfans de *Froben*; autrement il n'auroit pas voulu prendre cette peine, pour deux mille francs. Il paroit, par une autre † Lettre, qu'*Eraſme* ne refuſoit pas de recevoir à ſa table de jeunes gens, qui lui payoient penſion, tel qu'étoit un Friſon nommé *Herman Caminga*, à qui il écrit & qui ſouhaitoit d'entrer chez lui. *Eraſme* le reçut, & lui dit qu'il avoit toûjours eu très-peu de perſonnes qui mangeaſſent à ſa table, & qu'il ne s'entretenoit avec eux, qu'en mangeant & au ſortir du repas; à moins que l'ennui ne l'obligeât de rechercher leur converſation.

Il écrivit, ‡ ſur la fin de l'année, à *Albert Pie*, Prince de Carpi, qui avoit fait un livre contre lui, qu'il lui avoit envoyé Manuſcrit. Ce Prince étoit alors en France & y ſemoit mille calomnies, contre *Eraſme*, qui travail-

* *Ep.* 985. † *Ep.* 993.
‡ *Ep.* 995.

vailloit en ce tems-ci à y répondre. Ce livre parut au commencement de l'année ſuivante, comme on le peut voir dans le dernier Tome des Oeuvres d'*Eraſme*.

M.D.XXIX.

LE *Ciceronien* d'*Eraſme* lui avoit attiré des affaires, tant à l'égard de ceux dont il parloit, & qui n'y étoient pas louëz, comme ils euſſent ſouhaité, qu'à l'égard de ceux dont il n'avoit point fait mention, dans les endroits, où il avoit parlé de pluſieurs perſonnes qui étoient en vie. C'eſt ce que l'on voit, par la 1008. * Lettre adreſſée à *Jean Vlatten*, à qui il avoit dédié ſon *Ciceronien*. Il fait, dans cette même Lettre, l'éloge de *Jaques Wimpfeling* de Sletſtadt qui avoit été de ſes amis, & qui étoit mort âgé de quatre-vints ans.

Eraſme publia de nouveau, au même tems, les Oeuvres de *Seneque*, revuës avec beaucoup plus de ſoin & d'exactitude, qu'il n'avoit fait dans la premiere Edition. Il dédia † la ſeconde à l'Evêque de Cracow, Chancellier de la Couronne de Pologne. Il dit au long dans ſa dédicace, ce qu'il avoit fait pour donner *Seneque* plus cor-

* *Datée du 24. de Janvier.* † *Ep.* 1010.

correct, & débite pluſieurs remarques judicieuſes de la plus fine Critique, & qui méritent d'être luës avec ſoin; quoi que d'excellens Critiques aient travaillé depuis avec plus de ſuccès, ſur le même Auteur. Il publia auſſi, * en Fevrier, quelques traitez Grecs de S. *Chryſoſtome*. † Il dédia encore à d'autres de ſes Amis l'Ouvrage de *George Agricola* des metaux, & le livre de *Lactance* de la formation de l'homme, qu'il corrigea ſur un ancien MS.

Il penſoit dès lors à ſortir de Bâle, mais il ne ſavoit s'il devoit ‡ aller à Spire, ou à Fribourg. Il craignoit cette derniere ville, parce qu'elle étoit trop petite, & que le peuple, qui étoit ſuperſtitieux, ſouffriroit avec peine qu'il n'obſervât pas le Carême, quoi qu'il eût une diſpenſe du Pape.

Comme *, il travailloit à l'édition de S. *Auguſtin*, l'Archevêque de Tolede lui envoya un préſent, ce qui détermina *Eraſme* à le lui dédier, comme il fit.

Dans la 1032. Lettre il raconte ainſi le changement, † qui étoit arrivé à Bâle

* *Ep.* 1011. † *Ep.* 1012. *& ſuiv.* ‡ *Ep.* 1017. *&* 1021. * *Ep.* 1031. *&* 1031. † *On le pourra voir plus au long, dans Skidan.*

„ l'hiver de cette année. „ Ici, dit-
„ il, dans le milieu du froid, le com-
„ bat contre les Idoles s'eſt réchauffé
„ d'une maniere extraordinaire, & on
„ n'a pas laiſſé une ſeule Image dans
„ les temples. On a tout à fait aboli
„ la Meſſe, & les cérémonies Eccle-
„ ſiaſtiques, ſi ce n'eſt qu'on prêche
„ quelquefois; en ſuite de quoi les
„ femmes & les enfans chantent un
„ Pſeaume compoſé en rimes Alle-
„ mandes, & l'on diſtribue du pain,
„ comme un ſymbole du corps de Je-
„ ſus-Chriſt. On ordonne aux Moi-
„ nes & aux Religieuſes de quitter leur
„ habit, ou d'aller demeurer ailleurs.
„ Juſqu'à préſent néanmoins, on n'a
„ fait aucune violence dans les mai-
„ ſons particulieres, & on n'a répan-
„ du aucun ſang; ce que je ſouhaite
„ qu'on ne faſſe jamais. Il y a tant
„ de villes d'Allemagne & de Suiſſe,
„ qui ſont entrées dans cette alliance,
„ que ſi l'on en vient aux armes, j'ai-
„ merois mieux être loin d'ici. La
„ puiſſance des Princes eſt grande,
„ mais où trouverez-vous des ſoldats
„ diſpoſez à ſe battre pour les droits
„ des Prêtres? Il dit encore la même
choſe ailleurs, où il décrit ce change-
ment plus au long, comme dans la

Lettre 1048. où il ajoûte assez plaisamment : „ On a traité avec tant de „ moqueries les images des Saints, même du Crucifix, qu'il est étrange „ qu'il ne s'y soit point fait de miracle ; au lieu qu'autrefois les Saints „ avoient accoûtumé d'en faire un si „ grand nombre, pour peu qu'on les „ eût offensez. *Tantis ludibriis usi sunt, in simulacra Divorum, atque etiam crucifixi ; ut mirum sit nullam illic editum miraculum ; cùm olim tam multa soleant edere, vel leviter offensi Divi.* Mais il y a grande apparence qu'il s'en étoit autant fait alors, qu'autrefois. La raison qui faisoit, qu'on n'en disoit rien, c'est que ceux qui voyoient les premiers cette espece de miracles n'avoient plus le pouvoir de mal-traiter ceux qui rejettoient leurs fictions.

Erasme écrivit * de grandes Lettres d'apologie, & de plaintes de ce qu'il étoit alors haï & attaqué impunément de toutes sortes de gens. † Sur la fin d'Avril, il sortit de Bâle, pour aller à Fribourg, où il avoit envoyé auparavant tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le Roi Ferdinand lui avoit

envoyé

* *Epp.* 1033. *&* 1035. † *Epp.* 1045. 1048, 1049. *& seqq.*

envoyé un Passe-port & une Patente, par laquelle il l'appelloit auprès de lui. Les Magistrats & les Ministres, qui n'avoient pas sujet de l'aimer, essayerent de le retenir, à cause de l'honneur qu'il faisoit à leur ville; * mais la peur qu'on ne l'accusât d'avoir part au changement, qui s'étoit fait à Bâle, l'empêcha d'y demeurer. On lui donna à Fribourg son logement, dans une maison Royale, mais qui étoit demeurée imparfaite.

A peu près dans le même tems, *Louis de Berquin* fut brulé à Paris pour la Religion. *Erasme* en parle dans sa 1048. Lettre avec assez de réserve. Mais il fait son éloge, dans la 1060. où il parle fortement contre les Moines. Ceux qui liront les Lettres, qu'il a écrites en ce tems-ci, verront qu'il parle toûjours mal d'eux; mais qu'à l'égard des Lutheriens & des Réformez, il lui échape quelquefois d'en dire du bien, quoi qu'il les blâme ordinairement. Il dit qu'il avoit dissuadé, autant qu'il avoit pû, *Berquin* de s'obstiner à attaquer les Théologiens, & qu'il l'avoit voulu engager à se retirer en Allemagne; mais que *Berquin* avoit toûjours crû avoir le dessus. *E-*

* Ep. 1066. & 1074.

raſme dit qu'il n'approuvoit pas qu'on fît mourir les gens, pour toutes ſortes d'erreurs, à quoi il ajoûte, „ qu'il „ approuveroit l'intention pieuſe des „ François, s'ils avoient autant de „ diſcernement ſpirituel, qu'ils avoient „ de penchant à la ſuperſtition. Mais ſi cela avoit été, ils n'auroient eu garde de punir des opinions. Il dit de plus de cette nation, „ que juſqu'alors ils „ avoient fait l'office de bons eſclaves „ du Pontife Romain. Mais à l'*égard* de la Religion, Charles-Quint, *fit* encore pis qu'eux. Il ajoûte „ qu'ils ſont „ dignes d'avoir de fort bons Princes, „ puis qu'ils ſervent fidelement ceux „ qu'ils ont, quels qu'ils ſoient. *Digni Principibus optimis, qui, qualescumque contigerunt, bonâ fide ſervivunt.*

Il dédia * au mois de Juillet deux livres de S. *Ambroiſe*, qui n'avoient pas encore paru, au Duc de Cleve.

On voit par la Lettre 1064. qu'*Antoine Fugger*, dont la famille a été illuſtre par ſes bienfaits envers les gens de Lettres, avoit envoyé à *Eraſme* un Gobelet d'argent, & que ſa penſion ne lui étoit point payée, quoi qu'on lui promît des montagnes d'or, s'il alloit en Brabant, † où il n'avoit aucune

* *Ep.* 1062. † *Ep.* 1066. *col.* 1220.

ne envie d'aller. C'étoit un prétexte, pour ne pas la lui payer ; & s'il avoit été en Brabant, il auroit trouvé les mêmes difficultez. „ Il semble, dit-„ il, là-dessus, que c'est une chose „ fatale à la Cour de l'Empereur, que „ d'être toûjours dans l'indigence. „ Vous diriez que c'est le tonneau des „ Danaïdes. *Videtur hoc esse quodam modo fatale aulæ Cæsareæ semper egere. Dicas esse Danaïdum dolium.*

Enfin le S. *Augustin* parut cette année, comme on le voit par la date de la 1085. Lettre, qui est la Dédicace des Oeuvres de ce Pere à l'Archevêque de Tolede.

Il publia cette année un autre Ouvrage, qui ne lui fit pas tant d'honneur. Ce fut une Lettre, que l'on trouve dans ses Apologies & qui est intitulée, *Epistola Desiderii Erasmi Roterodami, qui se falsò jactant Evangelicos.* Il l'adresse à un homme * qu'il nomme *Vulturius Neocomus*, mais qui se nommoit *Gerardus Noviomagus*, & qui d'ami d'*Erasme* étoit devenu son ennemi, depuis qu'*Erasme* flattoit le Parti Romain. Le tout roule sur ce que quelques Evangeliques avoient publié des Ecrits où ils

* *Lect.* 1126 & 1131.

produiſoient des paſſages d'*Eraſme*, qu'ils croyoient leur être favorables; par exemple, *qu'il ne faut pas faire mourir les héretiques*. *Eraſme* craignit que Ferdinand & les autres Princes perſecuteurs ne eruſſent qu'il condamnoit leur conduite, & ſe mit à ſoûtenir qu'il y avoit certains heretiques, qu'on pouvoit faire mourir, comme blaſphemateurs & ſéditieux; ſans penſer que ſi les Moines avoient été ſes juges, en quelque part que ce fût, il auroit été l'un de ces *héretiques* & auroit par conſequent été puniſſable par le feu. Il n'y a ici que du fiel & de la mauvaiſe politique, dès le commencement juſqu'à la fin. Comme il y diffame les Evangeliques en general, dont il dit tout le mal qu'il peut; les Miniſtres de Strasbourg y répondirent, comme *Sleidan* le témoigne, mais je n'ai pas vû leur réponſe.

M. D. X. X. X.

ERASME * travailloit, au commencement de cette année, à traduire en Latin divers traitez de S. *Chryſoſtome*, & tâchoit d'engager ſes amis à en faire autant, pour les publier en ſuite en Grec & en Latin. Il écrivit auſſi de gran-

* *Ep.* 1091. *& ſeq. Ep.* 1180.

grandes Lettres à † *Tonſtal* & à *Sadolet*, où en ſe défendant il attaque vigoureuſement les Moines. Quand il parle à des Catholiques Romains, il ſemble ſouvent favoriſer les Réformateurs ; & quand il écrit contre ces derniers, il paroit entêté des dogmes de l'Egliſe Romaine. Il y a néanmoins apparence que ſes veritables ſentimens étoient ceux, à la défenſe deſquels il ne gagnoit rien, & qui au contraire lui attiroient des ennemis dans le Parti Romain, duquel il ne vouloit pas ſe ſéparer.

Sur le milieu du mois de Mars, *Eraſme* dédia à l'Evêque d'Hildesheim *Alger*, auteur du XII. Siecle, qui a écrit *du Sacrement du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt, contre Berenger*. *Eraſme* dit qu'il avoit été confirmé, dans le ſentiment de la préſence réelle, par la lecture de ce livre. Il produiroit un effet tout contraire ſur d'autres ; & d'ailleurs *Eraſme* eût été prêt de ſuivre le ſentiment de *Zwingle*, ſi l'Egliſe l'eût voulu. Auſſi le ſoupçonnoit-on de n'avoir pas tant de foi, qu'il diſoit, comme il paroit par la 1092. Lettre.

Dans la Lettre 1112. à *Chriſtofle de Staden*, Evêque d'Augsbourg, *Eraſme*

† *Ep.* 1093, & 1094.

me ſe plaint beaucoup * d'un froncle, qu'il avoit eu depuis peu près du nombril, & dont il avoit été fort incommodé. En ſuite, après avoir parlé de l'Archevêque de Cantorbery, qui étoit ſon protecteur & ſon bienfacteur, & qui avoit alors environ quatre-vints ans, il dit à l'Evêque d'Augsbourg, qu'il le mettroit en la place de cet Archevêque, s'il venoit à mourir, & il continue en ces termes, qui font connoître l'état de ſa fortune: „ Mes deux „ penſions d'Angleterre me produi„ ſent, par an, environ deux-cents „ florins; mais cet argent ne vient que „ fort diminué entre mes mains, par „ le moyen des Marchands, qui m'en „ retiennent quelquefois le quart. „ D'autres fois quelcun me l'enleve. „ Si l'Archevêque étoit mort, on ne „ me payeroit rien du tout. Il y a un „ homme (*Pierre Barbier*) à qui j'au„ rois tout confié & même ma propre „ vie, qui a commencé à m'intercep„ ter la penſion que j'ai en Flandre, „ ſur une prébende réſignée. Je ne „ reçois rien, pendant mon abſence, „ de la penſion de l'Empereur, & à „ peine me donneroit-on quelque cho„ ſe, ſi je retournois en Brabant; quoi

„ qu'on

* *Voyez encore la Lettre* 1117.

„ qu'on me faſſe de grandes promeſ-
„ ſes. Ainſi je croi qu'*Eraſme* re-
„ tombera bien-tôt dans la pauvreté
„ Evangelique; dont il eſt encore un
„ peu éloigné, par la grace de Dieu.

Dans une † Lettre à *Melanchthon*, écrite quelque tems après, il lui parle ainſi: „ Il n'y a que Dieu, mon
„ cher Philippe, qui puiſſe trouver le
„ dénouëment d'une Tragedie auſſi
„ embrouïllée, que l'eſt celle-ci. Quand
„ même dix Conciles s'aſſembleroient,
„ ils ne le feroient pas, bien-loin que
„ je le puiſſe faire. Si l'on dit quel-
„ que choſe d'équitable, on l'appelle
„ d'abord Lutheraniſme; c'eſt toute
„ la recompenſe que l'on en a. Il dit la même choſe dans la Lettre 1119. Cependant il flattoit le Parti, qui en uſoit de la ſorte, & il déchiroit cruellement les Evangeliques; comme il paroît par la réponſe qu'il fit quelque tems après aux Miniſtres de Strasbourg, qui eſt dans le dernier Tome de ſes Oeuvres, & qu'il adreſſe *aux Freres de la Germanie Inferieure & de la Friſe Orientale*. C'eſt l'ouvrage d'un homme en colere, & qui l'étoit parce qu'on lui reprochoit ſon peu de courage & ſes variations.

Il

† *Ep.* 1117.

Il dédia cette année ſon livre intitulé *la Veuve Chrétienne* à Marie Reine Doüairiere de Hongrie ; qui le remercia par une Lettre de ſa main, comme il paroit par la Lettre 1123.

Melanchthon lui écrivit * une Lettre d'Augsbourg, où ſe tenoit la Diete, dans laquelle il préſenta la confeſſion des Lutheriens, qui tira enſuite ſon nom de cette ville. Il prie *Eraſme* de continuer à exhorter l'Empereur à la moderation.

Eraſme y † répondit peu obligeamment, & dit qu'il ne vouloit pas ſe mêler d'accommodement, en faveur des Evangeliques. Il ne laiſſa néanmoins pas d'écrire au Cardinal ‡ *Campegge*, pour détourner l'Empereur de faire une guerre de Religion.

Il publia cette année ce qu'il put ramaſſer des Oeuvres de S. *Chryſoſtome*, qu'il dédia à l'Evêque d'Augsbourg. Il y joignit la vie de ce Pere tirée en partie de l'*Hiſtoire Tripartite*, & en partie de *Palladius*, & de *Theodore* Diacre.

M D X X X I.

QUELQUES perſonnes auroient ſouhaité qu'*Eraſme* ſe fût trouvé dans la Diete

* *La* 1125. † *Ep.* 1126.
‡ *L'Ep.* 1129.

Diète d'Augsbourg ; mais il s'en excuſe ainſi, dans une * Lettre écrite au commencement de cette année: „ Je n'aurois pas pû y aller, dit-il, „ ſans courir riſque de la vie ; c'eſt „ pourquoi j'ai mieux aimé vivre. Je „ ſavois très-bien que ſi j'y allois, je „ m'attirerois plûtôt quelque Tragé„ die à moi même, que je ne calme„ rois les anciens tumultes. Je n'igno„ rois pas du jugement de qui l'Em„ pereur dépendoit, & j'étois inſtruit „ des Théologiens, qui étoient là ; „ dans l'eſprit de qui quiconque oſe „ ouvrir la bouche, en faveur de la „ pieté, eſt plus que Lutherien. Na„ turellement je ne puis ſouffrir le „ fard & j'ai la Langue un peu libre. „ Que ſi je m'étois accommodé à la „ paſſion de certaines gens, il auroit „ fallu dire bien des choſes contre ma „ propre conſcience. C'eſt pourquoi „ je ſai bon gré à mon peu de ſanté, „ de ce qu'à cauſe de cela il m'a été „ permis d'être abſent.

Peu de tems après, † il dédia à *Jean Morus*, fils du fameux *Thomas*, les Oeuvres d'Ariſtote, imprimées en Grec, chez les héritiers de *Froben* ; & à *Charles Montjoie* fils de *Guillaume*, qui avoit

* *Ep.* 1152. † *Ep.* 1159.

avoit été autrefois son disciple, l'Histoire de *Tite-Live*, augmentée de cinq livres, qui n'avoient point encore paru. On les avoit trouvez, dans un Manuscrit du Monastere de *Lorsc*.

Dans la Lettre 1163. il se plaint que l'on se disposoit à employer des moyens tous humains, pour remedier au schisme des Protestans. Charles-Quint d'accord avec le Pape prétendoit que les Protestans rétablissent les choses dans l'état, où ils les avoient trouvées, à faute de quoi il ménaçoit d'employer les armes contre eux. *Erasme* se plaint de ce que le Pape se préparoit à éteindre l'incendie, par la faveur des Princes, & par la multitude des Cardinaux; ce qui étoit selon lui, irriter Dieu davantage. Il vouloit que les Conducteurs de l'Eglise se corrigeassent de leurs défauts, qui augmentoient, au lieu de diminuer. Il falloit ajoûter à cela, qu'ils témoignassent plus d'amour pour la Verité, que d'esprit de parti.

Erasme écrivit bien-tôt après * une belle Lettre à *Augustin Steuchus* de Gubio, où il critique quelques endroits de ses Ouvrages, & répond à d'autres où il l'avoit censuré. Com-

me

* *La* 1175.

me cela ne regarde pas d'assez près la vie d'*Erasme*, je ne m'y arrêterai pas. Les deux suivantes sont aussi belles. *Erasme* s'y plaint beaucoup de ses Adversaires, & des Apologies, qu'il avoit été obligé d'écrire contre eux. Dans la 1176. il dit qu'*Albert Pie*, Prince de Carpi, étoit mort pendant qu'on imprimoit à Paris la réponse, qu'il avoit faite à son livre. Il ajoûte plaisamment, qu'il avoit perdu la Principauté de *Carpi*, mais qu'on ne laissoit pas de l'appeller *Carpensis*, *à carpendo*, parce que c'étoit un esprit chagrin, & qui censuroit ce qu'il n'entendoit pas.

Erasme publia, sur la fin de l'Hiver, son recueuil d'Apophthegmes, qu'il dédia au Duc de Cleve. Il est dans le IV. Tome de ses Oeuvres. Ce Prince lui envoya un Gobelet, dont *Erasme* le remercie dans sa 1211. Lettre.

Jules Pflug, qui fut depuis un des Auteurs de l'*Interim* & qui étoit alors Conseiller du Duc *George* de Saxe, † lui écrivit pour l'exhorter à écrire aux Princes Chrétiens, afin de les engager à porter les Ecclesiastiques à relâcher aux Lutheriens ce que l'on pouvoit relâcher des constitutions Ecclesiasti-

† *Ep.* 1186.

siastiques ; dans la pensée que quelque Lutherien moderé, comme *Melanchthon*, pourroit porter ceux de son Parti à relâcher aussi quelque chose. Mais quand d'un côté on combat pour être maître des autres, & que de l'autre on se défend pour ne pas être esclave, il n'y a point de composition à faire. Au reste, ce *Pflug* écrit avec beaucoup de politesse & *Erasme* le joint à ‡ *Sadolet*, & à *Bembe*, Ciceroniens qu'il estimoit beaucoup.

Dans la Lettre 1177. on trouve l'éloge de *Bilibald Pirkheimer* de Nuremberg, grand ami d'*Erasme*, & dans la 1195. il s'excuse d'entreprendre ce que *Pflug* demandoit de lui, & représente les défauts des deux Partis, qui rendoient la chose impraticable ; outre qu'il avoit déja assez marqué, en plusieurs de ses livres, ce que l'on pourroit faire, sans que cela eût servi de rien. Ses avis mêmes avoient été mal reçus à Rome, & l'Empereur ne les avoit pas seulement voulu écouter.

Au milieu de l'Eté, *Erasme* * acheta une maison à Fribourg, où il fit diverses réparations, avant que d'y pouvoir loger. Il en parle souvent, dans les

‡ *Ep.* 1170. * *Ep.* 1199.

les Lettres suivantes. Il paroît par là que la liberalité de ses Amis suppléoit au défaut de ses pensions mal payées, ou même qui ne l'étoient point du tout.

Il reçut quelque tems après la 1. Harangue de † *Jules Cesar Scaliger*, contre son Ciceronien. Il soupçonna qu'elle étoit d'*Aleander*, mais il se trompoit. Je ne m'arrêterai pas à ce démêle, parce que Mr. *Bayle* en a fait une histoire exacte, dans son *Dictionaire Critique*.

M D X X X I I.

ERASME publia, au commencement de cette année, S. *Basile* en Grec, qu'il dédia ‡ à *Jaquas Sadolet*, alors Evêque de Carpentras. *Erasme* dit que les héritiers de *Frobenius* avoient osé publier les premiers en Allemagne un livre Grec, qui n'avoit jamais paru en cette Langue, & qu'ils avoient commencé par S. *Basile*, dans le dessein de continuer. *Sadolet* remercia *Erasme*, dans une Lettre qui est la 1220. & que l'on a tirée de ses Epîtres, car elle ne se trouvoit pas parmi celles d'*Erasme*. Il lui conseilloit de faire un livre dans lequel il excuseroit, ou retracte-

† *Epp.* 1205, 1218. *&c.*
‡ *Ep.* 1215.

tracteroit ce qu'il pouvoit avoir écrit de trop libre, dans sa jeunesse, & expliqueroit ses sentimens d'une maniere si Catholique qu'il n'y eût rien à mordre, après quoi il se tairoit.

Erasme suivit en partie son avis, comme on le verra sur l'année suivante. Il paroît par diverses Lettres, qu'*Erasme* avoit envoyé cette année un de ses Copistes, qu'il nomme *Polypheme*, parce qu'il étoit borgne, pour faire quelque quête en Allemagne. Un Comte d'*Eisenbourg*, qui étoit apparemment un homme de bonne humeur, ayant ouï parler des ennemis d'*Erasme*, donna à son Copiste un fort beau poignard, *en lui donnant ordre de dire à celui qui l'avoit envoyé, *que pour lui s'il ne pouvoit vaincre ses ennemis par la plume, il employeroit l'épée. Erasme* plaisante sur ce poignard, en le remerciant, & dit qu'à peine les armes de l'Empereur pourroient le défendre, contre les bataillons conjurés de Moines, qui le vouloient ruiner de réputation. „ Je suis foible, ajoûte-„ t-il, parce que je n'ai point de di-„ gnité, qui écarte ceux qui me veu-„ lent du mal; car il n'y a rien de plus „ propre que de la fumée, pour chas-„ ser

* *Ep.* 1224.

„ ſer les frélons. Je ſuis ſeul, parce
„ que je ne me ſuis attaché à aucune
„ ſecte, ni ne m'y attacherai; ſi Dieu
„ me conſerve l'eſprit. Il n'écrit pas
ſi franchement au Cardinal † *Cajetan*,
qui l'exhortoit à corriger ſes Ouvra-
ges, à ſe retracter des erreurs qu'il
pouvoit avoir défendues, & à avoir
plus de moderation. Il ſe contente de
ſe plaindre de ſes calomniateurs, & de
dire en général qu'il avoit déja fait, &
qu'il feroit encore ce qu'il lui conſeil-
loit.

Les héritiers de *Froben* publierent, l'Eté de cette année, les Oeuvres de *Demoſthene*, & *Eraſme* les * dédia à *Jean George Paumgartner*, fils de *Jean Paumgartner*, Gentilhomme fort riche d'Augsbourg, avec qui il avoit fait amitié depuis ſon ſejour à Fribourg, comme il paroît par diverſes Lettres. C'eſt ainſi qu'*Eraſme* tâchoit de procurer aux héritiers de *Froben* la vente de leurs livres, & il étoit d'autant plus eſtimable, à cet égard, qu'il ne tiroit aucun argent d'eux, pour ſes Dédicaces, non plus que pour les autres ſervices qu'il leur rendoit. Apparemment ce qui revenoit de la dédicace lui demeuroit. L'Evêque d'Olmuts, à qui il

† *Ep.* 1127. * *Ep.* 1128.

il avoit dédié son explication du XXXVIII. Pseaume, lui fit présent d'un Gobelet d'argent doré, comme on le voit par sa Lettre qui est la 1229.

Erasme n'a guere écrit de Lettre, où il se moque plus agréablement des Franciscains & des Moines en général, que la 1230. mais cette vie est déja trop longue, pour s'y arrêter. Il paroît par là, qu'il étoit bien éloigné de se retracter de ces sortes de choses, comme les Prélats du Parti Romain le lui conseilloient, d'une maniere indigne & odieuse. Il loue néanmoins infiniment un certain Moine de Munster, nommé *Theodoric*, qu'il avoit connu, il y avoit quarante ans.

Dans une * Lettre qu'il écrivit, au mois d'Octobre à *Quirinus Talesius*, qui avoit été son Copiste & qui étoit alors Pensionaire de la ville d'Harlem, il dit qu'il travailloit à revoir ses Proverbes, que l'on imprimoit, qu'il avoit augmenté ses Apophthegmes de deux livres, & revû quelques autres de ses Ouvrages. Il se plaint que † ses amis diminuoient, & que ses ennemis croissoient. L'Archevêque *Warham* étoit mort au mois d'Août, & *Thomas Morus* s'étoit démis de la Charge de

* *La* 1237. † *Voyez encore la Lett.* 1248.

de Chancelier. Au contraire *Leus* avoit été fait Archevêque d'York, & *Aleander* avoit un nouvel Evêché, outre le précedent. *Eraſme* dédia * les Oeuvres de *Terence*, à *Jean* & à *Staniſlas Boner* Polonois, ſur la fin de l'année.

MDXXXIII.

De's le commencement de cette année, *Eraſme* dédia † la Géographie de *Ptolemée*, & le Commentaire d'*Haimon*, Auteur du IX. ſiecle, ſur les Pſeaumes, que les héritiers de *Froben* avoient publié. Il avoit auſſi dédié un livre à *Jean Paungartner*, qui lui avoit envoyé un Gobelet; ce ‡ qui fit qu'il remercia le fils, qui lui vouloit auſſi faire quelque préſent. Il lui dit „ que „ ſon Pere lui avoit fait préſent d'un „ Gobelet d'argent doré, ce qui étoit „ un préſent propre pour un Hollan„ dois, mais qu'il ne buvoit plus à la „ Hollandoiſe.

Il fit auſſi imprimer cette année une *** explication du Symbole des Apôtres, du Décalogue, & de l'Oraiſon Dominicale, en forme de Catechiſme, qui étoit comme une eſpece de Con-

* *Ep.* 1238. † *Ep.* 1242, & 1243.
‡ *Ep.* 1249. * *Voyez le Tom. V. col.* 1134.

feſſion de Foi. *Sadolet*, à qui *Eraſme* l'envoya, en fut ſatisfait.

Les Etats de Hollande firent cet Eté un préſent à *Eraſme* de deux cents francs; ſur quoi l'on trouve une Lettre d'*Eraſme*, * qui eſt la 1251. où il s'informe de la ſomme, parce qu'on lui avoit rapporté qu'elle étoit plus grande. C'eſt la premiere douceur, qu'il reçut de ſa patrie, qui lui a néanmoins fait plus d'honneur, cent ans après ſa mort, que pendant ſa vie. Le préſent lui fut fort agréable, parce qu'il n'avoit rien fait, qui le lui pût attirer.

Dans la Lettre 1257. *Eraſme* raconte que quelques fripons ayant appris de ſes livres les noms de ſes amis, avoient en Pologne, en Allemagne, & en Italie feint d'être ſes diſciples & ſes ſerviteurs, & tiré de bons préſens d'eux Il en rapporte des exemples remarquables, qui font voir l'empreſſement que l'on avoit à lui faire plaiſir.

Au commencement de Decembre, *Eraſme* dédia à François I. Roi de France ſa Paraphraſe ſur S. Marc, qu'il avoit dédiée en 1521. au Cardinal de Sion. Il parle dans ſa dédicace, avec aſſez de liberté des devoirs des Rois & des

* *Voyez encore la* 1269.

des Eccleſiaſtiques, & du ſoin que les uns & les autres doivent prendre d'imiter Jeſus-Chriſt le Roi & le Paſteur ſuprême de ſon Egliſe ; ce qu'ils ne faiſoient néanmoins pas.

Dans la Lettre 1265. adreſſée à *Chriſtofle* & à *Pierre Meſſie* freres, il fait une ſorte d'Apologie de ſes ſentimens & renvoye ceux qui pourroient douter de ſon Orthodoxie, à ſes Explications oppoſées aux Cenſures des Théologiens de Paris & intitulées *Declarationes*, qu'il nie néanmoins que l'on doive regarder comme des Retractations, ſi l'on a quelque équité. On voit bien, par les Lettres qu'il écrivoit à ſes amis, qu'il n'avoit pas changé de ſentimens; quoi que ſur la fin de ſes jours, il changeât de langage, pour appaiſer le Parti Romain, que les Moines aigriſſoient contre lui.

Il publia cette année, pour la troiſiéme fois, les Oeuvres de S. *Jerôme*, qu'il avoit dédiées deux fois à *Warham*. Dans cette édition, il mit une nouvelle préface où il fait l'éloge de ſa liberalité, & de ſes autres vertus, d'une maniere qui lui fera honneur pendant que les Oeuvres d'*Eraſme* dureront.

M D X X XIV.

TOUTES les explications & les pro-

teſtations d'*Eraſme*, pour ſe diſculper d'avoir quelques ſentimens approchants de ceux des Proteſtans, ne ſervirent de rien, pour appaiſer les Moines. C'eſt ce que l'on voit par la Lettre 1266. où il ſe plaint de leurs médiſances à *Jean Cholerus*, Prévôt de Coire, qui étoit de ſes amis. * Il dit enſuite „ que „ ces animaux pouvoient tout, à la „ Cour de l'Empereur. *Marie*, ajoû„ te-t-il, n'eſt autre choſe qu'une per„ ſonne, que nôtre Païs entretient; „ *Montigny*, qui a beaucoup d'autori„ té, eſt tout du côté des Franciſcains; „ le *Cardinal de Liege* eſt un ami dou„ teux, & un très-violent ennemi, ſi „ on l'offenſe: l'*Archevêque de Pa„ norme* eſt un diſeur de ſentences „ morales, & rien autre choſe. Après cela, il ne faut plus demander pourquoi *Eraſme* ne recevoit point ſa penſion, & ne vouloit pas aller en Brabant.

Il étoit malade, au commencement de cette année, † d'une goutte, qui le rendoit preſque perclus de tous ſes membres. Cette incommodité, qui fut apparemment aſſez fâcheuſe, a fait que nous avons peu de Lettres de cette année.

Ce-

* *Ep.* 1266. † *Ibid. & Ep.* 1267.

MDXXXV.

CEPENDANT Paul III. avoit ſuccedé le 12. d'Octobre de l'année précedente, à Clement VII. & l'élection étant faite, * le Cardinal de Sion ancien protecteur d'*Eraſme*, revint en Allemagne. *Eraſme* écrivit à un de ſes amis, de la ſuite de ce Cardinal, pour ſavoir ſi on travailloit à Rome à pacifier les troubles de la Religion. Cet homme montra la Lettre au Cardinal, qui ſe la fit lire & qui envoya ſur le champ à *Eraſme* un Gobelet d'or excellemment gravé, qu'il montroit alors par hazard à ceux qui étoient avec lui. Il ordonna, en même tems, que l'on écrivît à *Eraſme* que Paul III. avoit promis d'aſſembler un Concile, pour appaiſer les troubles de Religion. *Eraſme* écrivit ceci à un certain *Pierre Curtius*, Profeſſeur en Retorique à Rome, pour lui faire voir que les Cardinaux ne le mépriſoient pas. Ce *Curtius* l'avoit déchiré à Rome, parce que ſur le proverbe *Myconius calvus*, il avoit trouvé qu'*Eraſme* diſoit que c'étoit une ironie, comme qui diroit *qu'un Scythe eſt ſavant*, *qu'un Italien eſt guerrier*, *bellax*, &c. Là-

* *Ep.* 1176. *qui eſt ſuppoſée*, *ſelon toutes les apparences.*

deſſus il avoit fait une déclamation contre lui, pour louër la bravoure des Italiens, & pour mépriſer celle des Allemands. *Eraſme* répond, dans cette Lettre, que c'étoit une faute d'imprimerie, qu'il falloit lire *Attalum bellacem*, & qu'il ſeroit en ſorte que cette faute ſeroit corrigée, dans la premiere édition que l'on feroit de ſes *Adages*. Il dit encore qu'un Correcteur d'Imprimerie, en colere de ce qu'il n'avoit point donné d'étrennes aux Ouvriers, lui avoit fait faire une faute bien plus malicieuſe, dans ſa *Veuve Chrétienne*. *Eraſme* avoit dit de Marie, Reine de Hongrie, *mente illa uſam eam ſemper fuiſſe, quæ talem fœminam deceret*; mais le Correcteur mit ſur la derniere épreuve *mentula*, pour *mente illa*, ce qu'*Eraſme* ne ſut que longtems après.

Celui qui a fait cette Lettre a aſſez bien imité le ſtile d'*Eraſme*; mais il paroit, par ſa défenſe contre *Curtius*, qui eſt à la fin du Tome de ſes Apologies, que cette Lettre n'eſt point de lui; parce qu'il ſe défend tout autrement. * Il ne veut point qu'on change *Italum*, en *Attalum*, mais il dit qu'il a pris *bellax* en mauvaiſe part. Auſſi

* *Voyez encore la Lettre* 1279.

Auſſi le mot *Italum* n'a-t-il point été changé, dans la derniere édition de ſes proverbes. Cette Lettre n'étoit point dans l'Edition de *Froben*, mais on l'avoit inſerée dans celle de Londres. Peut-être que c'eſt cette Lettre qu'*Eraſme* nie d'avoir écrite dans l'Apologie, dont j'ai parlé.

Dans la Lettre 1279. *Eraſme* ſe plaint de quelques jeunes gens, qui écrivoient contre lui, en faveur du Ciceronianiſme, & entre autres d'Etienne *Dolet* & de *Jules Scaliger*.

Eraſme écrivit à Paul III. peu de tems après ſon élevation au Pontificat, & ce Pape * lui répondit par une Lettre fort civile, où il le remercie de ſes conſeils moderez, & l'exhorte, à défendre toûjours la foi Catholique. *Eraſme* reçut auſſi une autre † Lettre, qui dût lui faire du plaiſir, par laquelle il apprit que *Bedda* ſon ennemi avoit été obligé de faire amende honorable publiquement, pour des diſcours ſéditieux, qu'il avoit tenus.

Eraſme fit imprimer cet Eté ſon Eccleſiaſtes, ou ſon Traité de la maniere de prêcher, qui eſt dans le V. Tome & qui eſt dédié à l'Evêque d'Augsbourg. ‡ Comme ce Livre s'impri-

* *Ep.* 1280. † *Ep.* 1283. ‡ *Ep.* 1284.

moit à Bâle, il y alla, pour avoir soin de l'édition & pour tâcher d'y rétablir sa santé, & ne retourna plus à Fribourg.

Il loue beaucoup, en plusieurs endroits, *Sigismond Gelenius*, savant homme de ce tems-là, qui étoit Correcteur dans l'Imprimerie de Froben. „ Il est, „ dit-il, à cause de son savoir peu com„ mun, & de la sincerité de ses mœurs, „ digne d'une meilleure fortune. * Je „ n'oserois néanmoins pas lui souhai„ ter des richesses. Quel danger y a„ t-il ? direz vous. De peur qu'il ne se „ rallentît, dans le soin de travailler à „ l'avancement des Lettres. La pau„ vreté excite bien des gens à l'indus„ trie. Cela est vrai, mais quand un homme a travaillé long-tems à des choses, qui sont au dessous de lui, & donné des marques de son application au travail, de sa passion pour le service du Public, & de ce qu'il pourroit faire, s'il étoit plus à son aise, & qu'il pût choisir le travail qui lui quadreroit mieux ; il est digne de quelque récompense, & il est scandaleux qu'on n'en donne qu'à des fainéans, & qu'à ceux qui les mendient.

Eras-

* *Voyez encore Ep.* 1292.

Eraſme étoit fort † inquiet en ce tems-ci, à cauſe des nouvelles qu'il recevoit de la priſon & de la mort de *Fisher* Evêque de Rocheſter, & de *Morus*, & à cauſe des autres deſordres de l'Angleterre. * „ Mes autres amis, „ dit-il, qui m'envoyoient des Lettres „ & des préſens, ne m'écrivent plus „ & ne m'envoyent plus rien, parce „ qu'ils craignent.

Dans cette même Lettre, il dit „ qu'ayant écrit à Paul III. par l'avis „ de *Louis Berus* Théologien, le Pape, avant que de décacheter ſa lettre, avoit parlé de lui d'une maniere très-honorable. Comme il avoit „ réſolu de mettre dans le nombre des „ Cardinaux quelques Savans hommes, afin de s'en ſervir au Synode „ futur, on m'avoit, dit *Eraſme*, propoſé, pour cela. Mais on objectoit „ à ma promotion mon peu de ſanté, „ qui me rendoit peu propre à m'aquiter des devoirs d'une ſemblable fonction, & le peu de revenus que j'avois; car on dit qu'il y a un arrêt „ du Sacré College, qui en exclut „ ceux dont les revenus annuels ſont „ au deſſous de trois-mille Ducats. Préſentement on penſe à me charger de

† *Ep.* 1284, 1286, 1217. * *Col.* 1509.

„ bénéfices, afin qu'ayant les revenus „ qu'il faut, on me puiſſe donner le „ bonnet rouge. C'eſt faire ce que „ dit le proverbe, mettre une jupe à „ un chat. Il dit enfin que ſa ſanté ne lui permettoit pas d'accepter rien de ſemblable, & qu'à peine pouvoit-il ſortir de ſa chambre avec ſureté; & il refuſa tout ce qu'on lui offroit, comme il le dit encore, dans les Lettres 1287. & 1288.

Comme il avoit attribué mal à propos le livre de *Jules Ceſar Scaliger* à *Alexander*, il* lui attribua auſſi injuſtement un ouvrage d'*Etienne Dolet*, ſur le même ſujet, c'eſt à dire, en faveur du Ciceronianiſme.

Eraſme vendit † bien-tôt après être arrivé à Bâle, la maiſon qu'il avoit achetée à Fribourg, où il ne ſe trouvoit pas bien. Les héritiers de Froben étoient ſi aiſes de le revoir à Bâle, qu'ils avoient fait bâtir ‡ une chambre exprès pour lui.

Cependant le Pape, à ce qu'il dit, l'avoit déja** fait Prevôt du College des Chanoines de Deventer; mais il dit qu'il refuſeroit tout, & que devant bien-tôt mourir, il ne ſe chargeroit pas d'un far-

* *Ep.* 1288. † *Ep.* 1289. ‡ *Col.* 1511.
** *Ep.* 1291.

sardeau, qu'il avoit refusé toute sa vie.

MDXXXVI.

PENDANT l'hiver de cette année, *Erasme* donna au public son Commentaire sur le Psaume XXV. qu'il intitula *de la Pureté de l'Eglise Chrétienne*, & qui est dans le Tome V. de ses Oeuvres. Ce ne sont que des allegories & des moralitez, qu'*Erasme* débite, à l'occasion des paroles du Psalmiste. Il publia aussi de nouveau ses * Lettres, & y en joignit plusieurs qu'il avoit reçues, des Papes, de l'Empereur, des Rois, & de plusieurs autres Grands Seigneurs, & qui lui parurent dignes de voir le jour; quand ce n'auroit été que pour faire voir la consideration qu'ils avoient pour lui. Il dit que depuis quelque tems, il avoit négligé de retenir des copies des siennes; parce que ses Copistes ne pouvoient pas suffire à les transcrire, à cause de la grande quantité qu'il en écrivoit. C'est ce qui a fait qu'on en a trouvé plusieurs après sa mort, & qu'on en déterre encore souvent parmi de vieux papiers; comme on l'a éprouvé, pendant que l'Edition de Leide s'est faite. Il auroit été à souhaiter, qu'il les eût rangées lui même,

* *Ep.* 1295.

ſelon les dates, comme je l'ai déja dit ailleurs.

Eraſme ſe plaint, dans cette Lettre, de ce qu'en examinant ſes papiers, il avoit trouvé quelques depuis dix-ans, quantité de ceux, à qui il avoit écrit des Lettres & qui étoient de ſes meilleurs amis, étoient morts; ce qui le faiſoit penſer à la fragilité de la vie humaine. Dans la 1296. il dit „ que *Pierre Tomicius* Evêque de Cracow étoit „ mort, en Pologne, & *Zazius* à Fribourg; & que la mort avoit enlevé „ tous ſes amis d'Angleterre, ou que „ la crainte les rendoit plus reſſerrez. „ Ceux qui me payoient penſion, continue-t-il, s'excuſent. Néanmoins *Thomas Cromwel*, Secretaire de Roi, „ qui eſt celui qui a le plus de crédit après le Roi, m'a envoyé, je ne „ ſai à quel deſſein, vint Angelots, „ * l'Archevêque de Cantorberi dix-„ huit, & l'Evêque de Lincoln quinze, mais aucun d'eux ne m'a écrit. C'eſt ce qu'il mande à *Gilbert Cognatus*, qui avoit été ſon Copiſte & qui étoit alors Chanoine, en quelque lieu de la Franche-Comté.

Cependant on avoit défendu à Dole ſes Colloques, par le crédit de deux Moines Franciſcains, & il s'en plaint

* *C'étoit* Thomas Cranmer.

à

à *François Bonvalot*, * Thresorier, qu'il remercie d'ailleurs du vin, qu'il lui avoit envoyé.

Eraſme faiſoit imprimer dans ce tems-là les Oeuvres d'*Origene*, qu'il revoyoit & auxquelles il ajoûtoit quelques petites notes; mais elles ne parurent qu'après ſa mort, avec une préface de *Béat Rhenanus*, où il fait un petit abregé de ſa vie. Il ne s'étoit pas bien porté à Fribourg, & ſes incommoditez avoient continué à Bâle. *Rhenanus* & *Amerbachius* diſent qu'il avoit deſſein, dès l'année précedente, de partir de Bâle pour retourner en Brabant, comme il l'avoit promis à Marie, Reine de Hongrie, qui lui avoit envoyé depuis long-tems de l'argent, pour faire le voyage. Mais il paroît par les Lettres d'*Eraſme*, qu'il ny penſoit pas, comme on l'a déja vû, & comme on le va voir.

Il ſe trouva plus malade au commencement de l'Eté de cette année, & la derniere Lettre, qu'il écrivit, eſt du 27. de Juin. Il la ſigne de cette maniere: *Eraſmus Rot. ægrâ manu.* Il y dit à *Conrard Goclenius*, ſon ancien ami, qui lui avoit recommendé d'écrire à une Dame de la Maiſon de Naſ-

* *Ep.* 1297.

fût, „ que s'il avoit été bien instruit „ de l'état de ses affaires, il auroit dit „ à cette Dame qu'il étoit sorti nécessairement de Fribourg à cause de sa „ santé, dans le dessein d'aller à Besançon, après avoir achevé son Ecclesiaste, pour être toûjours dans les „ terres de l'Empereur ; mais que sa „ maladie s'étant augmentée, elle l'avoit obligé de passer l'hiver à Bâle. „ Car encore, continue-t-il, que je sois „ ici chez des amis très-finceres, & „ que je n'en eusses pas de semblables „ à Fribourg, néanmoins, à cause de „ la difference des sentimens, j'aurois „ mieux aimé finir ailleurs ma vie. „ Plût à Dieu, que le Brabant fût „ plus près !

* Il fut près d'un mois malade de la dysenterie, & il s'apperçut bien qu'il n'en échapperoit pas. Il avoit même prédit, il y avoit plusieurs mois, comme on l'a vû, qu'il ne vivroit pas long-tems, & il le prédit de nouveau trois jours, & en suite deux jours, avant sa mort. Un jour qu'*Amerbach*, *Froben*, & *Episcopius* le vinrent voir, il leur dit qu'ils étoient comme les trois amis de Job, & leur demanda en riant où étoient donc leurs habits dé-

* *Ex Ep. Dedic. Oper.* Origenis.

déchirez, & les cendres, qu'ils devoient avoir sur la tête. Le reste du tems, il invoquoit constamment la miséricorde de Dieu ; sans parler des menues dévotions, qu'il avoit tant blâmées dans les Moines, & il conserva l'usage de la raison jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut tranquillement, le 27 de Juin de cette année, & fut enseveli, avec un grand concours de monde, dans l'Eglise Cathedrale de Bâle, où l'on voit encore son Tombeau, avec une Inscription Latine sur le marbre, que l'on a copiée à la tête de ses Oeuvres. Les Moines eurent sujet de dire, selon leur maniere de parler, dont *Erasme* se moque en plus d'un endroit, qu'il étoit mort, *sine crux*, *sine lux*, *sine Deus*, & ils ne manquerent pas de le dire.

Il avoit déja fait son Testament, le 12. de Fevrier, par lequel il instituoit *Boniface Amerbach* son héritier universel, & établissoit *Jerôme Froben* & *Nicolas Epiſcopius* pour ses executeurs testamentaires. Il disoit, dans son Testament, qu'il avoit déja vendu sa Bibliotheque à *Jean de Lasco* Polonois, suivant le contract, qu'ils en avoient fait, mais il déclaroit que son héritier ne la lui livreroit pas, que *de Lasco* n'eût

n'eût payé deux cents florins. Que si *de Lasco* se relâchoit de son contract, ou s'il mouroit le premier, il devoit être libre à *Amerbach* de faire de ses livres ce qu'il trouveroit à propos. Il donnoit une montre d'or à *Louis Berus*; une cueuiller, avec la fourchette d'or, à *Béat Rhenanus*; cent cinquante écus d'or à *Pierre* * *Vetereus*; autant à *Philippe Montanus*; deux-cents-florins d'or à son valet *Lambert*, pourvû qu'il fût près de lui à sa mort, & qu'il ne les lui eût pas donnez pendant sa vie; un flâcon d'argent à *Jean Brischius*; cent florins d'or à *Paul Volsius*; cent-cinquante Ducats à *Sigismond Telenius*; deux anneaux, dont l'un étoit sans pierre & l'autre avoit une Turquoise, à *Jean Erasmius Froben* son filleuil; tous ses habits, son linge & ses meubles, & outre cela un Gobelet où étoient les armes de l'Archevêque de Mayence, à *Jerôme Froben*, & de plus un anneau, où il y avoit la figure d'une femme, qui regardoit en arriere; un Gobelet couvert, où il y avoit des vers sur le pied, à *Nicolas Episcopius*, & deux anneaux, dont l'un avoit un diamant & l'au-

* Il faut lire *Viterius*, à qui *Erasme* a écrit quelques Lettres.

l'autre une Turquoise plus petite que la précedente, à *Justine* sa femme; un Gobelet d'argent, où il y avoit l'image de la Fortune à *Everard Goclenius*. Tout le reste de la vaisselle, des médailles & de l'argent, outre ce dont *Erasme* avoit laissé une liste, devoit être à l'héritier. Pour l'argent, qui étoit en dépôt entre les mains *d'*Everard Goclenius*, l'heritier lui devoit laisser le soin d'en disposer, comme *Erasme* l'avoit ordonné. S'il restoit quelque chose, entre les mains d'*Erasme Schetius*, l'héritier le lui devoit redemander, & l'employer, avec tout le reste de l'argent, que l'on trouveroit de plus, selon l'avis des Executeurs, au soulagement des pauvres, & des malades, à marier de jeunes filles & à secourir de jeunes gens de bonne esperance, & tous autres qu'ils en jugeroient dignes.

J'ai voulu mettre ici ce Testament entier, afin que l'on vît qu'*Erasme* n'étoit pas si pauvre, ni si mauvais ménager, qu'il le feignoit quelquefois. On ne sauroit trop louër la liberalité des Prélats & des Seigneurs Anglois &

* *Il est nommé constamment ailleurs* Conrard, *ce qui me fait croire qu'il y a ici une faute. Voyez ci-dessus pag.* 146.

& de tous les autres, qui l'aiderent à vivre honêtement, & à s'attacher à ſervir le Public, ſelon ſon choix, comme il le fit; & ſa généroſité envers ſes Amis, comme ſa charité envers les pauvres, ſont mille fois plus dignes de loüanges, que la prétendue pieté de ceux qui laiſſoient leur argent aux Moines, pour faire prier Dieu pour eux, après leur mort; comme ſi Dieu avoit quelque égard à ces prieres achetées, & que l'on ne feroit point, ſi l'on n'étoit payé.

Ce fut là la derniere volonté d'*Eraſme*; ce fut ainſi qu'il mourut à l'âge de 69 ans, entre les mains de ſes meilleurs Amis, qui étoient alors dans les ſentimens de *Zwingle* & d'*Ecolampade*. S'il étoit mort, en païs Catholique, il auroit bien eu de la peine à s'empêcher d'être fortement ſollicité à faire quelque retractation, ou pour le moins quelque acte de Religion Monachale, qui auroit terni ſa mémoire; & peut-être ne l'auroit-il pû éviter, s'il eût voulu recevoir les Sacremens de l'Egliſe, comme on parle, & être enterré en terre Sainte. Il n'eſt pas beſoin que je faſſe ici de nouveau ſon portrait. Je l'ai déja fait, en divers endroits de ſa vie, & il s'eſt peint lui mê-

même ſi vivement, dans les paroles, que j'en ai rapportées ; qu'on ne le connoîtroit pas mieux, par ce que j'en pourrois dire ici. La ſeule choſe, qu'on lui puiſſe reprocher, c'eſt la foibleſſe qu'il eut de flatter un Parti, dont il n'approuvoit, en bien des choſes, ni les ſentimens, ni la conduite ; & de blâmer ceux à qui il reſſembloit beaucoup plus, qu'à ceux qu'il flattoit. Mais s'il mérite qu'on blâme ſa conduite, à cet égard ; ceux qui le contraignirent de diſſimuler, comme il fit, parce qu'ils ne vouloient ſouffrir aucune réformation & qu'ils traitoient d'héretiques ceux qui en demandoient, étoient infiniment plus blâmables. Il y avoit autant de difference entre eux, qu'il y en a entre un Tiran & ſes ſujets ; qui ſont obligez de le ménager, pour ſauver leurs biens & leurs vies, & de faire des choſes, qu'ils ne feroient jamais, ſans cela. C'eſt celui à qui ils ſont ſoumis, par force, qui eſt la principale cauſe du mal qu'ils font, de peur de lui déplaire, & qui aura le plus grand comte à rendre. Si *Eraſme* manqua de courage, ceux qui abuſerent de ſa foibleſſe, manquerent bien plus de juſtice & de pieté.

Je finirai cette vie, par le recit d'une

ne repréſentation ſymbolique qui ſe fit devant Charles-Quint & ſon frere Ferdinand, à Augsbourg en 1630. dans le tems, que les Lutheriens y préſenterent leur Confeſſion de Foi. Comme ces Princes étoient à table, * il ſe préſenta des gens, qui offrirent de jouër une petite Comedie devant eux, pour les divertir. Ils ordonnerent qu'on les fît entrer, & d'abord ils virent venir un homme, en habit de Docteur, qui jetta une grande quantité de petit bois, droit & courbe, au milieu du foyer, & ſe retira. Alors on vit, ſur ſon dôs, le nom de *Reuchlin*. Comme ce perſonnage s'en fut allé, il en entra un autre vêtu auſſi en Docteur, qui entreprit de faire des fagots de ce bois & d'égaler le tortu avec le droit; mais après avoir travaillé long-tems à cela, ſans en venir à bout, il ſe retira tout chagrin & en branlant la tête. Comme il s'en alloit, le nom d'*Eraſme* parut ſur ſon dos. Un troiſiéme perſonnage, vêtu en Moine Auguſtin, entra, avec un réchaut plein de feu, ramaſſa le bois tortu, le mit ſur le réchaut, & ſouffla juſqu'à ce qu'il fût bien allumé, après quoi il s'en alla, & fit voir ſur ſon

* *J. L. Fabricius de Lud. Scenicis p.* 142.

ſon froc le nom de *Luther*. Il fut ſuivi d'un quatriéme, vêtu comme l'Empereur lui même, qui voyant ce bois tortu enflammé, en parut triſte, & pour l'empêcher de bruler mit la main à l'épée, dont il ſe ſervit comme d'un fer à attiſer le feu, ce qui ne fit qu'augmenter la flamme. Il ſortit en colere, & montra le nom de *Charles-Quint* ſur ſon dos. Enfin il vint un cinquiéme perſonnage, vêtu d'habits Pontificaux, avec une triple couronne, qui parut extremement ſurpris de voir ces bois tortus bruler, & qui en témoignoit, par les poſtures qu'il faiſoit, une grande douleur. En ſuite, regardant de tous côtez, s'il ne verroit point d'eau, pour éteindre cette flamme, il s'apperçut de deux bouteilles, qui étoient au bout de la chambre, dont l'une étoit pleine d'huile & l'autre d'eau; & dans la hâte qu'il avoit d'éteindre le feu, il prit par malheur celle qui étoit pleine d'huile, & la jetta ſur la flamme, qui augmenta ſi fort, qu'il fut contraint de s'en aller. On vit ſur ſon dos le nom de *Leon* X.

Cette repréſentation n'a pas beſoin de Commentaire; mais ſi on avoit voulu faire un portrait de toute la conduite

duite d'*Eraſme*, il l'auroit fallu, faire rentrer ſur la ſcene, & le repréſenter comme contraint par les menaces de *Leon* de bruler le bois droit, avec le tortu.

PENDANT *que ceci s'imprimoit, le Libraire qui a entrepris de donner* ERASME *au public, a trouvé un nombre conſiderable d'Epîtres de ce grand homme, qui n'avoient point encore été imprimées, qu'il va mettre ſous la preſſe, & que l'on verra dans un Appendix. Les Tomes V, & VI. de ſes Oeuvres ſont achevez, & les VII, & VIII. aſſez avancez; de ſorte que le Libraire eſpere d'achever tout* ERASME, *dans le cours de cette année. Nous parlerons de tous ces Tomes, dans les Volumes ſuivants de cette Bibliotheque Choiſie.*

ARTICLE II.

Poëtes Grecs imprimez, depuis quelques années, en Angleterre.

COMME nous avons parlé, dans le Tome III. de divers Poëtes Latins, imprimez en Angleterre: nous parlerons ici des Poëtes Grecs, qui y ont paru, depuis quelques années. On

ne

ne peut que louër & les Gens de Lettres & les Libraires, qui contribuent à rendre plus communs les plus beaux Ouvrages de l'Antiquité, & à en donner des Editions plus belles, plus correctes, & accompagnées de plus de notes, que celles que l'on avoit vuës juſqu'à préſent. Il y en a quelques unes de ſi bien imprimées, qu'elles égalent, ou qu'elles ſurpaſſent même celles des *Etiennes*. On doit dire la même choſe des Editions de quelques Auteurs en proſe, comme de *Thucydide*, de *Xenophon*, de *Denys* d'Halicarnaſſe, des Géographes Grecs, & des Elemens d'*Euclide*; deſquels les Ouvrages ont auſſi été imprimez dans la même Ile, depuis quelque temps, & dont on pourra parler, une autre fois. Si l'étude de la langue Greque n'eſt pas à l'avenir davantage cultivée, en Angleterre & dans le voiſinage; ce ne ſera pas au moins faute de Livres. Il ſeroit plus avantageux, pour ces païs, que la Jeuneſſe recommençât à préſent à s'appliquer ſérieuſement à cette étude, qu'il ne l'a été autrefois; parce que la connoiſſance de la Philoſophie y eſt plus commune, qu'elle n'eſt en aucun lieu, & que par le moyen de ſes lumieres, on peut faire un meilleur

leur uſage des Auteurs Grecs & Latins, qu'on ne le pouvoit faire, il y a cent-ans. Comme on s'applicoit alors aſſez peu à cultiver ſa Raiſon, on avoit une admiration aveugle pour l'Antiquité, & l'on croyoit qu'il n'y avoit qu'à lire beaucoup de ſes Ouvrages, & à ſe charger la mémoire de Langues anciennes, d'hiſtoires, de coûtumes, & d'opinions, ſans les examiner, & ſans en faire aucun uſage raiſonnable, dans ſa conduite, pour être un habile homme. Cependant des gens, qui avoient étudié de la ſorte, toute leur vie, n'étoient très-ſouvent bons à rien, qu'à citer leurs Auteurs, & qu'à parler de ce qu'ils avoient lû. En toute autre choſe, ils raiſonnoient auſſi mal, que le Commun du monde, & étoient ſouvent bien moins propres aux devoirs ordinaires de la vie, que ceux qui n'avoient point d'étude. En un mot, par la lecture de l'Antiquité, ils étoient devenus Grammairiens, mais nullement plus honêtes gens, ou plus judicieux, que les autres; faute de joindre la Philoſophie à la Philologie. Mais à préſent, que l'on a beaucoup de livres propres à former le jugement, en Latin, en François & en Anglois, & que l'on a com-

compris que ſavoir raiſonner juſte eſt la principale de toutes les ſciences; la lecture de l'Antiquité peut être d'une utilité infinie; parce qu'on ſait profiter de ce qu'il y a de bon & éviter ce qu'il y a de mauvais; & que l'on en peut tirer de très-grands ornemens, pour tout ce que l'on veut produire. Cette matiere me meneroit trop loin, ſi je voulois entrer dans un plus grand détail. Je m'en vai mettre ici les titres des Poëtes, dont j'ai parlé, & dire ce qu'il y a de particulier dans chaque Edition, à quoi j'ajouterai quelques petites remarques, ſur chacun de ces Poëtes.

I. EURIPIDIS *quæ exſtant omnia; Tragœdiæ, nempe, XX. præter ultimam omnes completæ, item fragmenta aliarum pluſquàm LX. Tragœdiarum, & Epiſtolæ quinque, nunc primùm & ipſæ huc adjectæ. Scholia demum doctorum virorum in ſeptem priores Tragœdias, ex diverſis antiquis exemplaribus undiquaque collecta & concinnata ab* Arſenio *Monembaſiæ Archiepiſcopo. Præmittitur* Euripidis *vita ex variis auctoribus accuratiùs deſcripta, etiam tractatus de Tragœdia veterum Græcorum; adduntur ſuis locis Scholia aliquot MSS. item ſelectiores doctorum*

virorum notæ, & conjecturæ, cum perpetuis ad posteriores fabulas commentariis; genuinæ lectiones adseruntur, carminum ratione diligenter observatâ; Scholia vetera & Latina versio omniáque adeò multò, quàm ante hac, emendatiora; accedit Index triplex 1. *in auctorem:* 2. *in Scholia:* 3. *auctorum in notis & scholiis laudatorum. Operâ & studio* JOANNIS BARNES S. T. B. *Emmanuelis Collegii, apud Cantabrigienses Socii maximè Senioris.* Cantabrigiæ 1694. in fol. T. 1. pagg. 330. & T. 2. pagg. 529. sans les Indices & les Préfaces. *Il se trouve à Amsterdam chez H. Schelte, aussi bien que les Poëtes suivans.*

QUOIQUE ce titre renferme tout ce qui est dans cette Edition, ceux qui ne l'ont pas vuë seront bien-aises de l'apprendre, avec un peu plus d'étendue.

On voit donc premierement une vie d'*Euripide*, que Mr. *Barnes* a ramassée de toutes sortes d'Auteurs, qui ont dit quelque chose de ce Poëte. Il a eu plus d'égard à la matiére, qu'à l'expression; puis qu'il s'est beaucoup plus attaché à ne rien omettre, qu'à l'exprimer dans une Latinité fort pure, qu'il n'a nullement recherchée, comme il le reconnoit au commencement,

&

& comme le titre même le fait assez voir. Quoi que la matiere soit sans doute le principal, il faut avouër néanmoins que la netteté & la pureté du stile ne gâtent jamais rien ; encore qu'il y ait bien des Auteurs Anglois, qui ne s'en mettent point en peine. On a meilleure opinion des études d'un homme, qui écrit bien en Latin, & l'on croit qu'il peut mieux juger du langage des Anciens & du sens de leurs expressions. Aussi n'y a-t-il guere eu de grand Critique, qui ne se soit piqué d'écrire en Latin, avec quelque politesse. A l'égard de la matiere même de cette vie, ce n'est pas seulement une vie d'*Euripide*, c'est un abregé Chronologique de l'histoire Greque depuis la premiere année de la LXXV. Olympiade, qui est l'année CCCCLXXX. avant Jesus-Christ, & qui fut celle de la naissance d'*Euripide*, jusqu'à l'année de sa mort, qui arriva six ans, avant celle de *Socrate*; ce qui fait voir la fausseté de la pensée de ceux, qui ont crû qu'*Euripide* avoit reproché aux Atheniens la mort de *Socrate*, dans son *Palamede*. Ce Poëte mourut la troisiéme année de la XCIII. Olympiade, dans la soixante & quinziéme année de son âge.

vous & qui renferme la terre entre ſes bras, doit être regardé comme Jupiter & comme la Divinité.

Ὁρᾷς τὸν ὑψῦ πόντ' ἄπειρον αἰθέρα,
Καὶ γῆν περίξ ἔχουθ' ὑγραῖς ἐν ἀγκάλαις·
Τοῦτον νόμιζε Ζῆνα, τὸν δ' ὑγρὸν θεόν.

On pourroit dire, à cauſe de ce paſſage d'*Euripide*, que ce Poëte regardoit l'*Ether* corporel comme un Dieu, & qu'il croyoit que les ames des hommes y ſont réunies, comme les Stoïciens l'ont crû depuis. Mais je réponds à cela qu'*Euripide* ayant été diſciple d'*Anaxagore*, il a crû que dans cet Ether corporel habitoit une Intelligence immaterielle, * que ce Philoſophe nommoit proprement *Dieu*. S'il donne ce nom à l'Ether, c'eſt peut-être parce qu'il le regardoit comme le corps de cette Intelligence. C'eſt ainſi qu'on nommoit le Soleil & la Lune des Dieux, à cauſe des Intelligences, que l'on croyoit y être attachées. Peut-être que parlant, par un Enthouſiaſme Poëtique, il ne peſoit pas toûjours aſſez les termes qu'il employoit, ou qu'il ne leur attachoit qu'une idée confuſe. Peut-être enfin introduiſoit-il quel-

* *Voyez Bib. Ch. T. I. p. 83.*

quelcun, qui parloit, ſelon ſes propres idées, & non ſelon celles du Poëte. Quoi qu'il en ſoit, dire que les Ames vont *dans l'Ether*, ou ſi l'on veut, *à Dieu*, ne ſignifie pas qu'elles ſont réunies à lui & qu'elles perdent leur exiſtence ſéparée, comme une goutte d'eau la perd dans l'Ocean, lors qu'elle y eſt jettée; & rien ne nous oblige de croire qu'*Euripide* a été préciſément dans les mêmes idées, que les Stoïciens ont ſuivies depuis.

On peut ſe perſuader d'autant plus facilement ce que je viens de dire, du ſentiment d'*Euripide*, touchant l'immortalité de l'ame, que *Joſeph*, * en parlant des Eſſéens, Philoſophes Juifs qui croyoient qu'elle exiſte après la mort, exprime leurs ſentimens, preſque de la même maniere, que le Poëte Grec a parlé. „ Ils croyent, dit-il, „ que les ames ſont immortelles & „ durent toûjours, & que venant d'un „ Ether très-ſubtil, elles ſe joignent „ aux corps, comme à des priſons, „ dans leſquelles elles ſont attirées par „ je ne ſai quels attraits naturels; „ mais que quand elles ſont dégagées „ de ces liens charnels, alors comme „ délivrées d'un long eſclavage, elles

* *De la Guerre Jud. Liv. II. c. 12.*

„ ſe réjouiſſent & s'élevent en haut, &c. On jugeroit peut-être autrement de leur ſentiment, ſi on le liſoit dans la verſion de Mr. d'*Andilly*, qui fait dire à *Joſeph* que les Eſſéens croyoient *que les ames ſont d'une ſubſtance aërienne très-ſubtile*, qui peut ſe diſſiper; mais les paroles de cet Hiſtorien ne ſignifient nullement cela, puis qu'il dit ψυχὰς — συμπλέκειν ἐκ τοῦ λεπτοτάτου φαντάσας αἰθέρος, ὥσπερ εἱρκταῖς τοῖς σώμασιν, ἴυγξί τινι φυσικῇ καλαστωμένας, c'eſt à dire, mot pour mot : *que les ames venant d'un Ether très-ſubtil, ſe joignent aux corps, comme à des priſons dans leſquelles elles ſont attirées, par je ne ſai quels attraits naturels.* Ceux qui entendent le Grec conviendront qu'on ne peut expliquer ce paſſage autrement. Mais la verſion de Mr. d'*Andilly* eſt pleine de ſemblables fautes, & je m'étonne qu'il ne ſe ſoit trouvé perſonne, en France, qui ait critiqué cette verſion, ou entrepris de mieux faire. Peut-être a ce été par reſpect pour Mr. de *Pompone*. Mais il ne nous ſera pas défendu d'avertir les Lecteurs de ne s'y fier pas.

Le même *Joſeph* faiſant parler Tite à ſes ſoldats, dans cette même Hiſtoire, Liv. VII. c. 4. lui fait dire „ que

„ le

„ le plus pur Ether, recevant les ar-
„ mes des braves, les place parmi les
„ étoiles; & qu'étant devenues de bons
„ Démons & des Heros bien faisans,
„ elles paroissent à leurs descendants.

On ne sauroit d'ailleurs refuser à *Euripide* les loüanges, qu'il mérite, pour avoir décrit excellemment bien les malheurs de la vie humaine, la vanité des passions des hommes, leurs vertus & leurs vices, & pour les admirables moralitez, qu'il débite en mille endroits, en termes également clairs & nobles, & sans tomber presque jamais dans le phébus, & dans le galimathias. C'est ce qui rend la lecture de ses Tragedies agréable & utile, quoi que quelques Anciens Chrétiens trop chagrins en aient pu dire, comme Mr. *Barnes* l'a fait assez voir. On peut assurer très-veritablement, que c'est sur le modele des pieces de ce Poëte * qu'*Aristote* a formé sa définition de la Tragedie, dans laquelle il dit que c'est un Poëme, *qui, par le moyen de la pitié & de la crainte, nous purge des passions qui leur ressemblent*; c'est à dire, qu'en nous représentant les malheurs de la vie, qui excitent en nous de la pitié & de la crainte, la

* *Poët. c. VI.*

Tragedie nous guérit de l'ambition, de l'amour des richeſſes & de celui des plaiſirs; parce qu'elle nous fait voir la vanité & l'incertitude des choſes, ſur leſquelles ces paſſions roulent, & les accidens étranges, qui arrivent à ceux qui s'abandonnent à ces deſordres de l'eſprit humain. Il n'y a aucun Poëte Tragique, qui ſe ſoit ſi bien aquité de cela qu'*Euripide*, & en allant à ſon but, il débite mille beaux ſentimens; qu'il exprime bien plus naturellement, qu'*Eſchyle*, & que *Sophocle*, qui ſont beaucoup plus guindez, que lui. C'eſt auſſi ce qui a fait qu'il a tant été lû, par l'Antiquité, & que ceux qui entendent le Grec le liſent encore plus qu'aucun autre Poëte.

Après la vie de ce Poëte, Mr. *Barnes* a mis un petit Traité de la Tragedie des Anciens Grecs, en faveur de ceux qui, ſans avoir étudié ces matieres à fonds, veulent lire *Euripide*; où il parle de l'origine & de l'utilité des Tragedies, de la ſtructure des théatres, du lieu où les Spectateurs & les Acteurs étoient, des Décorations des Anciens, des Acteurs, du Choeur, de la Muſique de Théatre, des vers des Tragiques & de leur meſure. Il traite de tout cela en peu de mots, & renvoye

ſes

ſes Lecteurs à *Jules-Ceſar Boulenger* Catholique (qu'il ne faut pas confondre avec *Henry Bullenger*, Théologien de Zurich, comme a fait quelcun) à *Gerard Jean Voſſius*, & à d'autres qui en ont parlé plus au long.

En ſuite, vient *Euripide* lui même, avec ſon Scholiaſte Grec, & de très-petites notes ſur ce Poëte & ſur ſes Scholies. Ces notes ſont tirées en partie de divers habiles Critiques, qui ont corrigé ou expliqué quelques paſſages d'*Euripide*, dans leurs Ecrits.

Le reſte eſt du crû de l'Auteur, qui n'auroit pas mal fait, s'il les avoit groſſies des raiſons qu'il a euës de corriger, & de changer dans le texte & dans la verſion les endroits qu'il a crû devoir retoucher. Ses notes ſont néanmoins plus étendues ſur l'*Andromaque*, où les Scholies Greques ſont courtes; & encore plus ſur les ſuivantes, où il n'y en a point du tout. Comme *Euripide* n'eſt pas fort obſcur, pour ceux qui ſont accoûtumez à lire des Poëtes, il n'étoit pas beſoin d'y faire de longues notes. Nos Critiques ſe ſeroient néanmoins encore plus étendus, ſelon leur coûtume de faire des lieux communs, & des digreſſions ſur les paſſages les plus clairs.

Les caracteres Grecs de cette Edition ne ſont pas mauvais, mais ils n'égalent pas ceux de *Pindare*, & de *Lycophron*. La diſpoſition des notes n'eſt pas bien faite, & elle reſſemble à celle des Editions d'*Aſcenſius*. La verité eſt, que ce n'eſt qu'en Hollande, que les Imprimeurs ſavent ranger ces ſortes de choſes, comme il faut.

Après le fragment de la *Danaé*, qui eſt aſſez conſiderable, on voit les fragmens des autres Comedies d'*Euripide*, que Mr. *Barnes* a recueuillis de divers Auteurs, & ſur leſquels il a auſſi fait des notes. Comme *Euripide* avoit fait LXXV. Tragedies, & qu'il n'en reſte que dix-neuf d'entieres, ces fragmens ſont aſſez conſiderables; & ce qui a fait que pluſieurs ſont venus juſqu'à nous, c'eſt qu'ils renferment des ſentences remarquables. C'eſt le caractere particulier de ce Poëte que d'être fort ſententieux, comme tout le monde le ſait.

Aux Poëſies d'*Euripide*, Mr. *Barnes* a joint cinq lettres, qu'on lui attribue, & qu'il croit être veritablement de ce Poëte. Il tombe néanmoins d'accord que dans le recueuil des Epîtres des Grecs, il y en a quantité de ſuppoſées; mais il ne croit pas que celles-

ci

ci ſoient du nombre. On produit contre lui un paſſage tiré d'un Auteur Anonyme, qui a écrit la vie d'*Aratus* & qui dit *qu'Appollonides de Cephée aſſure que les lettres, qui portent le nom d'Euripide, ſont d'un certain Sabirius Pollion.* Mr. *Barnes* répond que ce pouvoit être l'opinion particuliere de cet *Appolloniде*, que tout le monde ne ſuivoit pas ; & que d'ailleurs on ne peut pas montrer qu'il entend parler des mêmes Epitres, que nous avons; qui ſelon Mr. *Barnes*, ne renferment rien ni à l'égard de la matiere, ni à l'égard du ſtile, qui ne ſoit très-digne d'*Euripide*. Comme ces ſortes de choſes dépendent du goût qu'on s'eſt fait, par la lecture de l'Antiquité, d'autres croiront voir ici un jeu d'un Sophiſte; qui introduit *Euripide* demandant des faveurs à Archelaus Roi de Macedoine, d'une maniere aſſez hautaine & mépriſant ſes preſens avec encore plus de vanité, ſoit à Athenes, ſoit en Macedoine. Ils jugeront même que le ſtile n'eſt nullement du tems d'*Euripide*, & le trouveront plein d'impropriétez & de mauvaiſes expreſſions. Mais ces Lettres ne ſont pas aſſez conſiderables, pour rechercher ici qui a raiſon. Il faut dire la même choſe des Lettres

de *Phalaris*, que Mr. *Barnes* croit auſſi veritables, & qui cauſerent une groſſe querelle en Angleterre, il y a quelques années. Nôtre Auteur croyoit que Phalaris étoit natif d'*Aſtypale* (*Aſtypalé*) qui eſt l'une, dit-il, des Cyclades; mais * Mr. *Bentley* a fait voir qu'il falloit lire *Aſtypalée* (*Aſtypalæam*,) & que c'étoit l'une des Sporades; outre que de meilleurs Auteurs nous aprennent que Phalaris étoit né à Agrigente même. Mais encore un coup, je ne veux ni me mêler de cette querelle, ni en faire à perſonne ſur des bagatelles.

Cette Edition ſurpaſſe celle de *Paul Etienne* à divers égards, & entre autres choſes en ce qu'il y a des Indices à la fin, dont cette ancienne Edition, auſſi bien que la plûpart des autres, eſt deſtituée. C'eſt une commodité infinie de trouver dans un Indice ce qu'il y a dans un Scholiaſte, & les noms des Auteurs qu'il a citez. On ne ſauroit ſe reſſouvenir de tous les endroits où l'on a lû quelque choſe, ni faire des recueuils de tout ce qui peut ſervir; & c'eſt à ces inconveniens, que les Indices ſuppléent. Si Mr. *Barnes* avoit

* *Diſſert. upon Phalaris.* 1699. *p.* 312. *& ſeqq.*

avoit encore fait sur *Euripide* un Indice des expressions, qui ne sont pas tout à fait communes, tels que sont ceux que *Frederic Sylburge* a faits sur *Denys* d'Halicarnasse, & sur d'autres Auteurs Grecs, il ne manqueroit rien à cette Edition, à l'égard des Indices. Au reste, il s'est fait connoître au Public par divers Ouvrages en vers & en Prose, Grecs, Latins & Anglois, dont on trouvera les titres sous son portrait, ou dans le second Indice. Comme je n'en ai vû aucun, je ne puis pas en parler ici.

II. PINDARI *Olympia, Nemea, Pythia, Isthmia, una cum Latina omnium versione carmine Lyrico, per* NICOLAUM SUDORIUM. Oxonii 1697. in fol. pagg. 660. sans les Préfaces.

LES caracteres de cette Edition de *Pindare* sont plus beaux, que ceux de l'Edition d'*Euripide*, dont on vient de parler; & elle est aussi beaucoup mieux disposée, à l'égard des Scholies & des Notes. Il auroit pourtant mieux valu que ces dernieres fussent par colomnes, & que l'on commença la ligne à chaque nouvelle Note; parce qu'on les trouveroit plus facilement, & que les yeux se confondent & se lassent à les chercher, en de si petits caracteres.

Mrs.

Mrs. *West* & *Welsted*, qui ont travaillé à cette Edition, déclarent dans leur préface que pour le texte & la verſion, ils ont ſuivi l'édition d'*Eraſme Schmidt*; ſinon dans les endroits, où la meſure des vers, ou quelque autre raiſon preſſante les ont obligez de s'en éloigner. Pour l'Edition de *Jean Benoit*, on n'en a rien pris que la Paraphraſe Latine, qui eſt au deſſous du texte, & qui eſt bien néceſſaire pour ceux qui ne ſont pas extrémement verſez dans la lecture de *Pindare*.

Après cela, on voit les Notes Latines, où l'on trouve les varietez, que *Schmidt* avoit recueuillies des MSS. Palatins, & celles que l'on a pû tirer de quelques MSS. de la Bibliotheque Bodleyenne, & des anciennes Editions de Pindare. Il y a auſſi quelques explications des endroits obſcurs, & des Gloſes Greques, qui n'avoient point encore été imprimées. On a évité de redire ce qui ſe trouve dans les Scholies, qui ſont au deſſous de ces Notes; & c'eſt la raiſon qui a empêché qu'on n'y mît celles de *Benoit*, qui ſont tirées en grande partie de ces Scholies. Mais on a profité davantage de celles de *Schmidt*. Si la matiere que les O-

des

des de *Pindare* renferment en valoit la peine, on ne laiſſeroit pas de recevoir avec plaiſir un Commentaire complet, où l'on rendroit raiſon de toutes les expreſſions un peu obſcures de *Pindare*, & où l'on expliqueroit les fineſſes de la Langue Greque, par d'autres exemples.

On a auſſi eu ſoin de donner le Scholiaſte plus correct, qu'il ne l'étoit dans l'Edition d'*Etienne*. Il y eſt néanmoins reſté quelques fautes d'impreſſion, qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter.

C'eſt là ce que l'on peut dire du corps de cette Edition, qui eſt aſſurément très-belle; mais on trouvera de plus à la tête une nouvelle vie de *Pindare*, outre celle qui a été compoſée par *Thomas Magiſter*, & qui eſt devant les Scholies. D'autres auroient ſouhaité que l'on y eût mis les Olympiades, l'une après l'autre, & les années des autres Jeux, avec les noms de tous les vainqueurs que *Pindare* a célebrez dans ſes Odes. Il eſt vrai que l'on a ſuppléé en quelque ſorte à ce défaut, par la Chronologie des *Olympioniques*, & par un Indice Grec de ceux que Pindare a loüez. Cette Chronologie avoit été fournie par Mr. *Lloyd*, Evê-

Evêque de Winchester, fameux Chronologiſte. Mais par malheur, il s'y eſt gliſſé deux fautes groſſieres; c'eſt que ſes années avant Jeſus-Chriſt y ſont mal placées & vis à vis d'Olympiades auxquelles elles ne répondent pas, & que les noms des Olympioniques ſont mis vis à vis de la troiſiéme année de chaque Olympiade; ce qui eſt ridicule, puis qu'on ſait que ce n'eſt que la premiere, que les Jeux Olympiques ſe célebroient. Il y avoit encore une autre faute d'omiſſion, qui rendoit cette Chronologie défectueuſe, par rapport à *Pindare*; c'eſt que les dates des Pythiades, des Iſthmiades, & des Nemeades n'y étoient point marquées; quoi que *Pindare* ait fait des Odes à la loüange de diverſes perſonnes, qui avoient vaincu aux Jeux Pythiques, Iſthmiques & Nemeaques; auſſi bien que de ceux qui avoient vaincu aux Jeux Olympiques. Pour remedier à ces défauts, Mr. *Lloyd*, fils de l'Evêque, dont on a parlé, a publié de nouveau à Oxford, en 1700. *la ſuite Chronologique des Olympiades, des Pythiades, des Iſthmiades, & des Nemeades, avec les noms de ceux qui ont été vainqueurs dans ces Jeux, autant qu'on les a pu trouver; que l'on rapporte*

porte aux années des Eres de Jesus-Christ, de Nabonassar, & de la fondation de Rome. Ceux qui voudront acheter ce *Pindare* feront bien d'acheter auſſi cette Chronologie, & de la faire mettre à la fin de ce Poëte, auquel elle eſt néceſſaire. Elle embraſſe néanmoins un beaucoup plus long eſpace de tems; puis qu'elle commence à la premiere Olympiade, & qu'elle va juſqu'à la CCXLIX. Il ſeroit bien à ſouhaiter que Mr. l'Evêque de Winchester donnât ſa Chronologie entiére, que l'on attend depuis ſi long-tems, & que ſon grand âge fait preſque deſeſperer. On attend auſſi avec impatience, ſes remarques ſur les LXX. Semaines de Daniel, ſur leſquelles il ſeroit bien néceſſaire que l'on pût fixer l'eſprit des Interpretes de ce Prophete.

Pour revenir à cette Edition de *Pindare*, on a mis après la table des vainqueurs dans les Jeux de la Grece, dont ce Poëte a fait l'éloge, un fragment de *Phlegon* de Tralles, touchant l'Origine des Olympiades.

A la fin de l'Ouvrage, on trouve les fragmens de *Pindare*, comme *Schmidt* les avoit ramaſſez, & un Indice fort abondant des mots & des expreſ-

preſſions, qui ſont dans les Odes de ce Poëte, que l'on a entieres, & des Auteurs citez dans les Scholies Greques. *Le Lexicon Pindaricum* d'*Emilius Portus* pouvoit en quelque maniere ſuppléer à ce qu'il y a dans le premier; mais on ne ſauroit avoir trop d'Indices des livres des Anciens, parce qu'on trouve ſouvent en l'un ce que l'on ne trouve pas dans l'autre.

Enfin l'on voit ici une verſion en vers Latins des Oeuvres de Pindare, par *Nicolas le Sueur*, qui étoit ſous Henri III. Préſident dans la Chambre des Enquêtes, au Parlement de Paris. Cet homme avoit bien du talent pour la Poëſie Latine, puis qu'il a pû traduire en très-beaux vers un Poëte auſſi dur & auſſi raboteux que *Pindare*. Il eſt vrai qu'il ne ſuit pas la même ſorte de vers, mais qu'il ſe ſert de celles que l'on trouve dans *Horace*, qui ſont plus douces & plus faciles. Au reſte il exprime très-heureuſement le ſens de ſon Original, & imite même ſes expreſſions, autant que la Poëſie & la difference des Langues le peut ſouffrir. J'avouë que je n'ai jamais lû aucune verſion en vers, qui égalât celle-ci.

Toute l'Antiquité Greque & Romaine a admiré *Pindare*, & l'on ne peut

peut pas douter qu'il n'y ait quantité d'endroits grands & ſublimes; mais il faut auſſi avoüer qu'il eſt difficile que nous en aiyons aujourdhui une ſi haute idée, parce que le ſujet, & le ſtile de ſes poëſies, qui nous reſtent, ne ſauroient être de nôtre goût; à cauſe de la difference qu'il y a, entre nos coûtumes & celles de l'Antiquité.

Le Poëte a pour ſujet les loüanges de ceux qui avoient vaincu dans les jeux de la Grece à la courſe, à la lutte, au pugilat, & à la courſe des chevaux, ſoit qu'ils euſſent couru ſur un ſeul, ou qu'ils euſſent conduit un Chariot. Ces exercices nous paroiſſent aujourdhui ou ridicules, ou indignes de grandes loüanges. Nous regarderions, comme furieux, des gens qui s'armeroient de gantelets garnis de plomb, pour ſe caſſer les machoires les uns aux autres, par plaiſir, & nous n'eſtimerions guere plus des gens qui paſſeroient leurs tems à lutter, & qui après s'être exercez long-tems à ce jeu lutteroient devant une grande aſſemblée, & tâcheroient de ſe jetter bas les uns les autres, avec danger de s'enfoncer quelque côte, & d'être eſtropié pour leur vie. Nous n'eſtimerions pas beaucoup un homme, dont la principale qualité ſeroit

roit la vîteſſe des jambes; & nous ne loüerions pas un Seigneur, ſeulement parce qu'il auroit des chevaux plus vîtes que ceux des autres, ou des cochers plus adroits, & qui paſſeroient les autres en courant. Nos loüanges, ſi nous en donnions, tomberoient plûtôt ſur les cochers, ſur les palfreniers, ou ſur les chevaux. Quelques Philoſophes anciens, comme, * *Anacharſis*, & *Platon*, ſe ſont moquez de la plûpart de ces exercices. Cependant les Grecs, la plus polie de toutes les nations, en étoient ſi entêtez, que l'on eſtimoit très-heureux ceux qui en pouvoient ſortir vainqueurs, & qu'on les mettoit preſque au rang des Dieux.

——— † *Metáque fervidis*
Evitata rotis, palmáque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos.

Auſſi *Pindare*, pour louër les vainqueurs, qui le payoient de ſes loüanges, & qui achetoient bien cher ſes Odes, prend le ton le plus haut, qu'il lui ſoit poſſible, & parle comme un homme, qui eſt hors de lui même, à cauſe

* Vid. *Diog. Laërtium* Lib. I. 103, 104. & ad eum *Menagium.*

† *Hor. Od.* I. *Lib.* I.

cauſe de la grandeur du ſujet, qu'il a à traiter. Mais comme le ſujet n'étoit grand, que dans l'imagination des Grecs, gâtée par une vieille coûtume, il faut avouër auſſi que le ſtile de *Pindare* eſt d'une enflure, que l'on ne ſauroit approuver; qu'en oubliant ce qu'on eſt, & en ſe rempliſſant le cerveau, s'il faut ainſi dire, d'une imagination Greque.

Il employe néanmoins un artifice, qui eſt aſſez ſenſible, pour empêcher qu'on ne s'apperçoive du ridicule qu'il y a à louër exceſſivement un homme qui a de bons chevaux, ou qui court bien, à employer pour cela le ſtile le plus relevé qui fût connu parmi les Grecs, & à hazarder les figures les plus hardies. C'eſt que très-ſouvent, après avoir parlé en peu de mots du vainqueur, il ſe jette à corps perdu ſur quelque ſujet fabuleux, pour peu qu'il ait de liaiſon avec ſa matiere & le décrit de la maniére du monde la plus pompeuſe. Ainſi la plus grande partie de ſes ſublimes diſcours regarde toute autre choſe, que ces vainqueurs.

Le Préſident *le Sueur*, qui étoit conſommé dans la lecture de *Pindare*, avouë qu'il y a deux choſes dans

ce Poëte, qu'il ne ſait s'il doit blâmer, ou louër. * „ La premiere, dit-il, „ c'eſt qu'en interrompant le fil du diſ„ cours, qu'il avoit commencé, & „ l'abandonnant entierement, il ſe „ jette librement, ou plûtôt avec beau„ coup de licence, dans les eſpaces „ vuides d'autres choſes, grandes à la „ verité & dignes d'être ſuës, *mais qui* „ *ne ſont rien au ſujet.* L'autre eſt „ eſt que s'étant propoſé quelque vain„ queur, il s'arrête ſouvent plus long„ tems à louër ſa patrie, que lui mê„ me. Pour moi, je croirois que ce qui l'obligeoit principalement d'en uſer ainſi, c'eſt que, malgré la coûtume des Grecs, il ſentoit bien qu'il étoit ridicule de louër en un ſtile ſi relevé les vainqueurs de leurs Jeux, & que ne ſâchant que dire d'eux, il ſe jettoit ſur d'autres ſujets; ſur leſquels il pouvoit employer ſon ſublime, avec moins d'abſurdité. C'eſt au moins ce que *Simonide*, qui avoit été le Maître de nôtre Poëte, faiſoit, comme nous l'apprenons de † *Phedre*; qui dit qu'un vainqueur au Pugilat, ayant fait marché avec *Simonide*, pour faire une Ode en ſon honneur, le Poëte s'y engagea;

* *In Præfat. præfixa Olympiis ad Chriſt. Thuanum.* † *Lib.* IV. *Fab.* 24.

gen; mais qu'étant reſſerré par la matiere qui étoit trop ſterile, il ſe ſervit de la licence ordinaire des Poëtes, & ſe mit à loüer Caſtor & Pollux.

Exigua cùm frenaret materia impetum,
Uſus poëta, ut moris eſt, licentia,
Atque interpoſuit gemina Ledæ ſidera.

Cependant le Préſident *le Sueur* cherche d'autres raiſons de la conduite de *Pindare*. Il prétend que les Poëtes Lyriques & Dithyrambiques affectoient ces digreſſions, en partie pour éviter le dégoût du Lecteur, & en partie afin qu'en mêlant des choſes de differente nature, ils paruſſent parler par l'inſpiration des Muſes; & que s'ils loüoient la patrie du vainqueur, c'étoit parce que l'honneur, qu'il avoit remporté, rejailliſſoit ſur cette ville. Mais la raiſon, que j'en ai apportée, me paroît la principale.

Pour donner, autant qu'il eſt poſſible, quelque idée du ſtile de *Pindare* à ceux qui ne le peuvent pas lire, je traduirai un endroit ou deux de la premiere Ode, qui eſt à l'honneur d'*Hieron*, Roi de Syracuſe, dont un Che-

val ſeul avoit remporté le prix aux Jeux Olympiques ; après quoi je mettrai auſſi la traduction de *le Sueur*, „ L'eau „ eſt le meilleur *des élemens*, & l'or „ brille entre les richeſſes, comme le „ feu allumé de nuit. Mais, ô monſeigneur, ſi vous voulez raconter les „ combats, ne cherchez pendant le „ jour aucun autre aſtre que le ſoleil, „ dans le vuide des airs ; nous ne ſaurions chanter de plus illuſtres combats, que ceux qui ſe font à Olympie. On trouvera un grand renverſement dans ces expreſſions, mais il y en a bien plus dans le Grec ; où le renverſement eſt le caractere du ſtile d'un homme plein de fureur Poëtique. Ces paroles ne renferment autre choſe qu'une comparaiſon, que l'on exprimeroit ainſi, en ſtile vulgaire : comme l'eau eſt le plus excellent des élemens, comme l'or eſt la principale de toutes les richeſſes, comme le ſoleil eſt le ſeul aſtre, qui brille pendant le jour : ſes Jeux Olympiques ſont les plus fameux de tous, & les ſeuls qu'il faut choiſir, lors que l'on veut louër des Jeux. Je ſai qu'il y a * des gens d'eſprit, qui cherchent ici un ſens beaucoup plus my-

* *Voyez la Réflexion XIII. de M.* Boileau *ſur* Longin.

mystérieux ; mais ce qu'ils disent est tiré de trop loin, & il faut beaucoup aider à la lettre, pour l'y trouver. *Le Fevre* a traduit ainsi cet endroit, en suivant l'ordre de *Pindare*.

Natura pollens utilius nihil
Produxit undis; inter opes nihil
Splendescit æquè, fortis auri
Igneæ vis, nitidisque fulgor.
Argivæ quòd sè dicere proelia,
Fortésque pugnas vis, animus impiger,
Ne sole mineris relictis,
Noctivagæ faciem Dianæ.
Nec rursum, omisso pulvere Olympico,
Festisque ludis, nitidam aliùd certus
Certamen ——

Pindare au reste fait, dans cette Ode, ce que cet Auteur a remarqué, c'est que la moindre partie regarde les louanges d'Hieron ; puis que dans une Ode de 188 vers, il y en a plus de cent-dix que le Poëte employe à raconter la fable de Pelops, seulement parce que la ville d'Olympie étoit une colonie de ce Heros. La moitié des vers, qui restent, regarde les Jeux Olympiques en général, & *Pindare* auroit pû employer les trois quarts de cette Ode,

en toutes ſortes d'occaſions, où il ſe ſeroit agi des Jeux Olympiques. Ainſi ſi Hieron avoit traité *Pindare*, comme l'Athlete, dont parle *Phedre*, traita *Simonide*; ce Poëte n'auroit eu que le quart de la récompenſe, que ſon Ode auroit meritée, ſi elle avoit roulé toute entiere ſur les loüanges d'Hieron. Il faut tomber d'accord, que ſi l'on remarque de la fureur poëtique dans cette ſorte d'Odes, on n'y voit pas beaucoup de jugement; ſi l'on prend garde que les digreſſions y ſont ſouvent beaucoup plus longues, que le ſujet principal.

Si néanmoins on me demande ſi lors que je lis *Pindare*, & même la digreſſion ſur la fable de Pelops, de la quelle je viens de parler, je ne reſſens pas du plaiſir; j'avoüerai que je ſuis touché du choix des mots, de leur cadence, & de toute la maniére de raconter du Poëte, auſſi bien que des ſentences qu'il y mêle ſouvent. S'il avoit voulu faire une Ode à part, ſur la fable de Pelops, je ne ſerois pas des derniers à la loüer; mais qui pourroit trouver bon, que l'on faſſe de ſi longues digreſſions, dans de ſi petits Poëmes? Après avoir touché en peu de mots ce que l'on diſoit communément

de

de la fable de Pelops, que Tantale l'ayant ſervi aux Dieux, dans un feſtin, ſes membres furent raſſemblez, & que lors qu'il eut recouvré la vie, Neptune en devint amoureux, comme le Poëte le raconte enſuite plus au long, il dit très-judicieuſement „ que bien „ des hiſtoires ſurprenantes & des fa„ bles embellies de divers menſonges, „ entrent plus facilement dans l'eſprit „ des hommes, que des hiſtoires verita„ bles. La grace du diſcours, con„ tinue-t-il, qui rend tout agréable aux „ hommes, embelliſſant une choſe, „ fait ſouvent paroître croyable ce qui „ eſt incroyable; mais la ſuite du tems „ découvre ſûrement la verité. Il eſt „ juſte que les hommes parlent bien „ des Dieux, car ils courent moins „ de riſque. Voici la verſion de *le* „ *Sueur.*

Vana ſed hæc memorans Vetuſtas
Impunè gentes decipit, & venus,
Antiqua vatum, callida muſico
Condire ſermones lepore,
Dat nebulis aliquando pondus,
Fidémque falſis adrogat; at dies
Seris recludit cuncta nepotibus.
Porrò immodeſtâ voce nulli eſt
Fas homini violare Divos.

On voit par là que *Pindare* ſentoit bien la vanité des fables, & il le témoigne encore dans la ſuite, où après avoir dit que quelcun des Dieux dévora l'épaule de Pelops, il ajoûte: „ mais il me paroit abſurde de dire „ qu'un Dieu a été glouton. Je m'arrête-là. Ceux qui parlent mal ſont „ ſouvent punis.

Verùm voraces religio eſt mihi
Cantare Dives. Sæpe linguas
Pœna gravis ferit inſolentes.

Il en eſt de la verſion de *le Sueur* tout autrement que de la plus part des autres; qu'on ne peut ſouffrir, après avoir lû l'Original. Pour moi, j'ai lû & relû quelques Odes dans le Grec, & en ſuite dans cette verſion Latine, ſans m'en laſſer. Quelquefois même la verſion m'a donné plus de plaiſir que l'Original, & je croi que tous ceux qui la liront admireront, avec moi, l'heureuſe facilité de *le Sueur*, pour la Poëſie Lyrique, la pureté, la délicateſſe & l'élevation de ſon ſtile. L'Ode V. des Nemeaques commence, par une agréable ſaillie; *je ne ſuis point ſtatuaire*, dit le Poëte, *pour faire des ſtatues qui ne ſe remuent point*, & *qui de-*

demeurent toûjours sur le même pied-d'estal. Allez (ma Muse) sur tous les vaisseaux, & sur toutes les barques, partez d'Egine, annoncez que le fils de Lampon, le robuste Pythéas, a remporté la couronne de la lutte aux jeux de Nemée. La version est pour le moins aussi bonne ; quoi qu'elle soit plus étendue.

Non sum pictor ego, nec statuarius,
Qui lentis manibus cudere imagines
Torpentes soleam, signáque nescius
Emigrare domûs postibus æreis ;
Sed sum Pierii carminis artifex.
Ergo, Musa, citis navibus & scaphis,
E curvo Oenopiæ littore provola.
In quascumque plagas, ac Pythea me refer,
Lamponis soboles, pancratio gravi
Certasse in Nemeæ gramine & ardua
Devinxisse novis tempora frondibus.

Il y a encore, à la fin du *Pindare* Latin, quelques peu de Poësies du même *le Sueur*, qui ne sont pas inferieures à celles dont on vient de parler.

III. LYCOPHRONIS *Chalcidensis Alexandra, obscurum Poëma, cum Græco* ISAACI, *seu potiùs* JOANNIS TZETZÆ *Commentario. Versiones, variantes lectiones, emendationes, adnota-*

sationes, & indices necessarios adjecit JOANNES POTTERUS A. M. *& Collegii Lincolniensis socius. Editio secunda priori auctior.* Oxonii 1702. in fol. pagg. 357. sans les indices & les préfaces.

CE Poëte est aussi bien imprimé que le *Pindare*, dont on a parlé. On y voit d'abord le texte, avec la version de *Guillaume Canterus*, & les varietez de lecture, qu'on a pû tirer de deux M S S. de la Bibliotheque Bodleyenne, & des autres Editions. Au dessous, il y a les Scholies Greques de *Jean Tzetzès*, car c'est lui, qui en est l'Auteur, & non *Isaac* son frere, comme Mr. *Potter* le fait voir au commencement de ses remarques sur *Lycophron*. Ces Scholies ont été corrigées d'une infinité de fautes & augmentées, par le moyen de trois M S S. Mr. *Potter* rend raison des principaux changemens qu'il y a faits, au dessous de chaque page; comme on le verra, en ouvrant cette Edition. Après tout cela, on trouve des indices des mots, qui sont dans *Lycophron*, de ceux qui sont expliquez dans les Scholies, & des Auteurs citez par *Tzetzès*. Ensuite vient une version Latine de *Lycophron* en vers, par *Joseph Scaliger*, qui

qui eſt auſſi obſcure & auſſi licentieuſe, que le texte. Il étoit plus facile de traduire un galimathias, par un autre; que de le tourner d'une maniere intelligible. Pour cela, il auroit fallu faire une Paraphraſe, dont ce Poëte n'avoit pas moins beſoin que *Pindare*. A la fin, on voit les Commentaires de *Canterus*, de *Meurſius*, & de Mr. *Potter*, chacun à part. Il auroit mieux vallu qu'ils fuſſent mêlez l'un avec l'autre, afin que le Lecteur, qui cherche ce que les Interpretes diſent ſur un paſſage, ne le cherchât qu'une fois. C'eſt une faute que l'on trouve, dans les Editions d'Allemagne, où l'on voit ſouvent divers Interpretes ſéparément à la fin du volume. C'eſt ce que l'on remarque dans les éditions de *Ceſar*, de *Salluſte*, de *Tite-Live*, de *Valerius Maximus*, & d'autres Auteurs faites autrefois à Francfort. On a fait encore la même faute dans le *Juvenal* in 4. imprimé à Utrecht. Il y a peu de gens, qui ne ſe laſſent à chercher trois fois, au lieu d'une; ſur tout lors qu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent; comme il arrive ſouvent, dans toutes ſortes de Commentaires.

On ſait que *Lycophron* a vêcu ſous Ptolomée Philadelphe, environ CCLXXX

ans avant Jesus-Christ. On trouvera sa vie & ses ouvrages, dans les Prolegomenes de *Tzetzès* & de *Canterus*. Le dessein de ce Poëme semble n'avoir été qu'une ostentation d'esprit & de savoir; en faisant prédire à Cassandre, fille de Priam, ce qui étoit arrivé de plus remarquable depuis son tems, jusqu'à Alexandre le *Grand*. Comme c'est une prophetie, que le Poëte s'est proposé d'imiter, le stile de ce Poëme est extraordinairement obscur, & a donné une peine infinie aux Interpretes, qui ont osé entreprendre de l'expliquer. Il est plein de mots poëtiques & rares, & d'expressions peu communes. Les figures les plus dures & les plus forcées s'y trouvent à chaque pas. Il fait allusion aux fables les moins connues, & aux histoires les plus obscures, & qui sait s'il n'invente pas diverses choses, qu'on ne trouve point ailleurs? *Diction*, *Orus* & *Théon*, anciens Grammairiens, s'étoient autrefois donné la peine de l'expliquer; mais leurs commentaires se sont perdus, & il ne nous reste que celui de *Jean Tzetzès*, qui vivoit vers l'an MCLXVI.

Dans le fonds, ce Poëme ne valoit pas la peine, qu'on s'est donné à l'expliquer, & il seroit bien à souhai-

ter

ter qu'on nous eût plûtôt conservé les comedies de *Menandre* & de *Philemon*, qui n'avoient pas besoin de grands Commentaires, parce que le stile en étoit simple & clair; que ce galimathias de fables & d'histoires obscures, que l'on peut apprendre très-clairement d'ailleurs; si l'on en excepte quelques unes, qui ne sont pas de grande importance. Mais la vanité des Grammairiens trouvoit mieux son compte à recommander des Auteurs obscurs, parce qu'on avoit besoin d'eux, pour les entendre. Cela me fait ressouvenir d'une pensée * d'*Epictete*, qui donne ce conseil à ceux qui vouloient profiter dans la Philosophie: *Si quelcun se glorifie de pouvoir expliquer les livres de Chrysippe, dites vous à vous même: Si* CHRYSIPPE N'AVOIT PAS ECRIT OBSCUREMENT, CET HOMME N'AUROIT POINT DE SUJET DE SE GLORIFIER.

On peut dire de même que si *Lycophron* ne s'étoit pas avisé d'écrire le passé en forme d'Oracle, *Jean Tzetzès* n'auroit pas eu l'occasion de faire paroître son savoir à l'expliquer, & d'en augmenter sa vanité. Pauvre mérite, qui n'est fondé que sur la faute de ceux qui n'ont pas lû, ou qui n'ont pas vû

* *Enchir c. 73.*

lu s'exprimer assez clairement! Cependant *Tzetzès* n'a pas tout à fait bien réussi en cela, parce qu'encore qu'il se loue beaucoup lui même, dans son Commentaire, *Canterus* & *Meursius* en ont parlé avec beaucoup de mépris. En effet, il y a, dans ce Commentaire, une infinité de choses génerales, que l'on peut dire sur toutes sortes d'Auteurs, de mauvaises étymologies, de fausses explications, & de choses très-connues d'ailleurs. Il y en a très-peu au contraire, dont on lui soit redevable en particulier, & qui soient de quelque conséquence. Mr. *Potter* prend néanmoins son parti contre *Canter*; qu'il accuse de l'avoir pillé, en le mépriſant. Mais ce que *Canter* a de commun avec ce Scholiaste ne sont presque que des Histoires, que l'on peut tirer d'autres Auteurs, & il fait voir qu'il s'est souvent trompé. Mr. *Potter* avouë d'ailleurs que les freres *Tzetzès* étoient des gens très-glorieux, & il en donne des exemples. Ceux qui liront leurs livres pourront juger, s'ils avoient raison d'avoir des sentimens si avantageux deux mêmes.

Pour revenir à ce que je disois auparavant, je croirois assez que ce ne sont pas tant les Moïnes, qui nous

ont

ont fait perdre tant de bons Auteurs de l'Antiquité, tels que ſont tant d'Hiſtoriens, & de Poëtes Comiques Grecs, que nous n'avons plus, que les Grammairiens ; qui mépriſoient la lecture des livres, que l'on pouvoit entendre ſans Commentaires, & qui loüoient ceux des Poëtes, qui ont beſoin de notes. Ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que je vois que *Phrinychus* & les autres Grammairiens Atticiſtes blâment fort *Menandre* & *Philemon*, pour avoir employé dans leurs Comedies des mots, qui n'étoient pas en uſage avant l'Empire des Macedoniens ; ce qui étoit propre à dégoûter de leur lecture ceux qui vouloient apprendre le beau Grec, & qui empêchoit qu'on n'en fît aſſez de copies, pour aller juſqu'à la poſterité. Peut-être qu'une des principales raiſons, qui nous ont ſauvé *Ariſtophane*, eſt que les Grammairiens l'ont crû un modele du bon Grec, & que d'ailleurs il avoit beſoin de leurs Commentaires ; à cauſe des alluſions qu'il fait à ce qui ſe paſſoit à Athenes, de ſon tems.

C'eſt une petite digreſſion, dans laquelle le ſtyle obſcur de *Lycophron* m'a engagé. Il faut dire en un mot ce que c'eſt que ce Poëme, en faveur de

ceux qui ne l'ont pas lû. Il ſuppoſe que ceux qui le liſent ſavent que Caſſandre prédiſant pluſieurs malheurs aux Troyens, Priam ſon Pere la fit mettre en priſon, & lui donna un homme pour la garder, & pour écouter ce qu'elle diroit. Cet homme ayant ouï ſes propheties, les vient rapporter à Priam; qui les écoute, ſans rien dire. C'eſt ce qu'on voit par le commencement & par la fin du Poëme. Caſſandre enfermée, ſelon le rapport de ce Meſſager, déplora d'abord le malheur de la ville de Troye, & ſe mit à prédire les maux qui arriveroient à Priam & à toute ſa famille, à cauſe de l'enlevement d'Helene; & en ſuite ceux que les Grecs eux mêmes ſouffriroient dans leur retour, & après qu'ils ſeroient arrivez dans leur patrie. Cela étant fait, Caſſandre remonte aux premiers démêlez des habitans de l'Europe & de l'Aſie, aux rapts d'Io & d'Europe, d'où elle paſſe aux hiſtoires des Argonautes, des Amazones, des Troyens, de Midas, de Xerxès, & de ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Alexandre. Enfin penſant qu'Apollon ayant répandu de mauvais bruits d'elle, qui empêchoient qu'on ne crût ce qu'elle diſoit, elle ſe tait. Parmi tout cela, il

y a diverſes digreſſions tirées de la Fable & de l'Hiſtoire, comme celles qui regardent les travaux d'Hercule, le déluge de Deucalion, le combat de Caſtor & de Pollux & des Apharides, les voyages d'Enée, & les établiſſemens de diverſes colonies en differens endroits. *Lycophron* a exprimé tout cela, comme je l'ai dit, auſſi obſcurément qu'il l'a pû. Il y fait plûtôt alluſion, qu'il ne le raconte diſtinctement, & il ſuppoſe qu'on le ſait d'ailleurs, ſans quoi on ne le ſauroit entendre.

Si quelcun compoſoit aujourdhui en France un Poëme, où il introduiſit la Fée *Meluſine* prédiſant tout ce qui s'eſt paſſé depuis le tems, auquel on dit qu'elle a vêcu, juſqu'au nôtre, en termes fort obſcurs & fort empoulez; ſon Poëme ne ſeroit guere applaudi par les François, & je ne croi pas qu'on en fît plus d'une Edition, ni que la poſterité en fît aucun cas. Mais parce que *Lycophron* a écrit en Grec & de choſes anciennes, & que nous ſommes condamnez, par le tems & par les lieux où nous vivons, à lire tout ce qui a été écrit en Grec, & tout ce qui eſt ancien, juſqu'aux fables les plus ridicules; il faut néceſſairement que nous perdions un peu de

tems

tems à lire ſon livre, pour voir ſi nous n'y trouverons rien, qui ſoit propre à nous faire mieux entendre la Langue Greque & le reſte de l'Antiquité. Mais il n'y faut venir qu'après avoir bien lû les livres, dont la matiere eſt plus inſtructive, & dont le ſtile eſt plus clair; c'eſt à dire, que ce doit être l'un des derniers, à la lecture duquel nous devions employer du tems. Autrement ce ſeroit faire la même choſe, que ſi l'on vouloit commencer l'étude des Peres Latins, par la lecture du livre de *Tertullien de pallio*. Il faut avoir lû bien d'autres Peres, avant que de pouvoir entendre *Tertullien*, & avoir bien lû les autres Ecrits de *Tertullien*, pour pouvoir lire avec fruit ce livre de cet Auteur. Cet Ouvrage, non plus que la Caſſandre de *Lycophron*, ne méritoit pas la peine, que l'on a priſe pour l'entendre & pour l'expliquer.

IV. DIONYSII *Orbis Deſcriptio, cum Veterum Scholiis & Euſtathii Commentariis. Accedit Periegeſis* PRISCIANI, *cum notis* ANDREÆ PAPII. Oxoniæ 1697. in 8. pagg. 362. ſans les Préfaces & les Indices.

VOICI un autre Poëte, qui a vécu du temps d'Auguſte, & qui étoit d'une

ne ville de la Suſiane, entre les rivieres du Tigre & de l'Eulée, & que l'on appelloit *Alexandrie*, ou *Charax*. Il a fait une deſcription en vers des parties du monde connues, qui ne ſent nullement le barbare, ni pour les choſes, ni pour le ſtile. Auſſi en a-t-on fait grand nombre d'Editions, & pluſieurs Auteurs Grecs & Latins ont-ils entrepris de l'expliquer, comme on le va voir.

On trouve dans cette Edition, dont le papier n'eſt pas ſi beau, que celui du *Pindare*, & du *Lycophron*, le texte de *Denys*, avec la verſion d'*Henri Etienne* au deſſous, quelques petites Scholies Greques tirées de deux MSS. où elles étoient entre les lignes, & une Paraphraſe Greque tirée auſſi d'un ancien MS. mais qui ne va que juſqu'au 1011. vers, tout l'ouvrage étant de 1186. Ces Scholies & cette Paraphraſe n'avoient jamais été imprimées. La Paraphraſe vaut mieux, que les Scholies, & elle explique aſſez bien le texte.

Après cela, vient le Commentaire d'*Euſtathe* en Grec, avec de petites notes au deſſous, où il y a des varietez de lecture, des corrections, & des conjectures, & où l'on indique l'endroit

droit où se trouvent les passages des Anciens, citez par *Eustathe*. Si l'Auteur de ces notes avoit voulu, il auroit employé plus de paroles, & son travail auroit davantage paru; mais ceux qui se connoissent en ces sortes de choses trouveront que si l'Auteur a épargné le papier, il n'a pas épargné sa peine. Il seroit à souhaiter que l'on prît cette même peine, pour tous les anciens Scholiastes, que l'on imprime. Après *Eustathe*, il y a encore des varietez de lecture & de petites notes, qui regardent le texte de *Denys*. Ces varietez sont tirées de quelques MSS. & des Interpretes de ce Poëte. Il y a de plus quelques petites notes sur *Eustathe*, & enfin un morceau considerable de son Commentaire, qui manquoit dans l'Edition d'*Etienne*, & qui a été tiré d'un MS. de la Bibliotheque du College de Clermont, ou des Jesuïtes de Paris. Mr. *Fabricius* l'avoit déja publié, dans sa Bibliotheque Latine, dont nous avons parlé au Tom. III. On a joint à cela une liste de toutes les Editions de *Denys* jusqu'à celle-ci, & cinq cartes de Géographie, selon la description du monde que *Denys* a donnée.

Après tout cela, on voit encore la version

version en vers Latins de cet Ouvrage, que quelques uns attribuent à *Rhemnius Fannius*, & les autres à *Priscien*. On a suivi l'Edition d'*André Papius*, de 1575. qui étoit devenue rare & qui est la meilleure; car ce savant homme avoit comparé le texte avec divers MSS. comme il paroît par sa préface & par ses Notes, qui sont de bon goût, quoi qu'elles ne regardent pas les choses mêmes, mais seulement la maniere de lire. On y a joint à la fin des varietez, tirées de deux MSS. de la Bibliotheque d'Oxfort.

Enfin il y a un Indice Grec de tous les mots de *Denys*, & des Auteurs qu'*Eustathe* cite. Je ne croi pas qu'on puisse donner une guere meilleure Edition de ce Poëte: à moins qu'un habile homme n'y joignît un bon Commentaire, qui traitât des choses mêmes; car celui d'*Eustathe*, quoi qu'assez étendu, ne traite pas de tout ce dont il faudroit traiter, pour satisfaire un Lecteur, qui voudroit entendre à fonds & le Poëte & la matiere dont il traite. M. *Hudson*, qui a recueuilli les *Geographes Grecs*, promet néanmoins de nous donner, dans le III. Tome de son Recueuil, une édition de *Denys* avec un commentaire de *Nice-*

phorus

phorus Blemmidas, tiré d'un MS. de la Bibliotheque Bodleyenne, & la verſion de *Rufus Feſtus Avienus*. Après cela, il ne manquera plus rien à *Denys*, que le commentaire d'un habile moderne.

En attendant, je produirai ici quelques unes des remarques que j'ai faites, en liſant ce Poëte & ſes Interpretes.

Vers. 4. *Denys* dit que *toute la terre eſt environnée de l'Ocean, comme une grande île*, ὡς νῆσος ἀπείρων. Ce dernier mot ſe trouve dans les Scholies & dans *Euſtathe*. C'eſt ce que *Priſcien* a exprimé ainſi:

——— *tellus quo cingitur æquore tota*
Inſula, cum ſe ſe diffundens æquore vaſto.

Néanmoins *Avienus* a crû devoir nommer la terre *une petite île*:

Parva ut cæruleo caput effert inſula ponto.

On peut voir par là, que cet Interprete a exprimé ſa propre penſée, & non celle de l'Original; d'où l'on doit tirer cette regle de Critique, qu'encore que l'on trouve quelque choſe dans un

un Interprete, il ne s'enſuit pas que cela ait été dans l'Original, ſi cet Interprete a accoûtumé de prendre trop de liberté. Cela étant, on ne corrigera pas facilement un Original, ſur une verſion; il faudra que la choſe même demande néceſſairement cette correction, en ſorte que l'on ait ſujet de juger que l'Interprete a lû, comme il a traduit, dans l'exemplaire dont il s'eſt ſervi. C'eſt une précaution, qui eſt ſouvent de grande conſéquence. Ceux qui ont comparé les deux Interpretes en vers de *Denys*, avec l'Original, ſavent qu'ils traduiſent trop librement, pour s'y fier.

Vers 5. *& ſuiv.* en parlant de la figure de la terre habitée, le Poëte dit *qu'elle n'eſt néanmoins pas ronde de tous côtez, mais qu'elle eſt plus large.* (διφυὴς) *là où elle s'étend vers les chemins du Soleil, & qu'elle eſt ſemblable à une fronde.* C'eſt ainſi qu'on lit ce paſſage, en divers MSS. & que le Paraphraſte Grec l'a lû, auſſi bien qu'*Avienus*, qui traduit ainſi:

Nec tamen extremo teres eſt finus undique in orbem,
Quà colitur populis, quà tellus paret aratro;

Sed

Sed mutatima quà oculum sole rubescit,
Latior excisi curvatur cespitis arva,
Cetera prætentus.

Mais il y a d'autres MSS. où on lit ἐγγύθεν plus aigue, & c'eſt ainſi que *Priſcien* a lû, ou crû qu'il falloit lire, comme ces paroles le font voir :

Non tamen assidua teres undique margine gyrum
Claudatur hic, bifida sed brachia littore pandens
Arctatur rapidos cursus ad solis utrimque,
Adsimilis fundæ.

Il s'agit de ſavoir laquelle de ces deux maniéres de lire eſt la meilleure. Pour en décider, il faut ſavoir, avant toutes choſes, ce que le Poëte nomme *les abîmes du ſoleil.* Par là *Avienus* a entendu l'Orient, & *Priſcien*, le Levant & le Couchant, auſſi bien que le Paraphraſte. Si l'on jette enſuite les yeux ſur le monde, comme il étoit connu aux Anciens, c'eſt à dire, ſur l'étendûe que l'on voit depuis le Nord juſqu'au Tropique du Cancer ou environ, on verra que la terre habitée, ſelon eux étoit plus aiguë au

Le-

Levant & au Couchant, qu'au Nord & au Midi. On en trouvera dans cette édition une carte, qui est au devant des Commentaires d'*Eustathe*, où l'on représente la terre d'une figure ovale; dont les deux bouts sont dirigez, en sorte que l'un regarde l'Orient, & l'autre l'Occident; & cette figure ne ressemble pas mal au fonds d'une fronde. C'est ce qui a déterminé les uns à lire ὀξυτέρην, *plus aigue*; & en effet, si le Poëte n'a pas écrit ainsi, il s'est exprimé peu exactement; supposé que par *les voyes du soleil* il faille entendre le Levant & le Couchant.

J'avoue que je n'entends pas la pensée d'*Avienus*, que ce qui empêche que la terre habitée ne soit ronde, c'est qu'elle est *plus large* du côté de l'Orient; car je ne vois pas que cela soit vrai, & quand il seroit vrai, la terre n'en deviendroit pas ronde. D'ailleurs je ne vois pas non plus ce que la figure d'*Avienus* peut avoir de commun avec celle d'une fronde. J'aimerois donc mieux suivre les MSS. qui ont ὀξυτέρην, *plus aigue*.

On peut confirmer cela, par une expression du Poëte, au vers 39. où il dit, *qu'il y a au midi une grande étenduë de pais inhabité*. Il se sert du mot

mot αὐλὼν qui signifie une *longue vallée*, qu'il employe aussi, pour exprimer une semblable étendue de mer; savoir, le Bosphore de Thrace, au vers 136. Il paroit par cette expression qu'il a crû que la terre s'étendoit en long au Midi, ce qui s'accorde avec ce que l'on a dit, que la figure de la terre est plus aigue au Levant, & au Couchant.

Vers 151. en parlant d'un Promontoire du Pont Euxin, nommé *Carambis*, qui est du côté de l'Asie-Mineure, ou sur les bords méridionaux de cette mer, *Denys* dit que ce promontoire étoit ὑπερτάτη, qu'*Henri Etienne* a traduit *super-australe*. J'approuve beaucoup les versions litterales, mais il falloit ici traduire *valde australe*, fort meridional, car c'est ce que signifie ὑπερτάτη, comme ὑπερβόρεος est la même chose que *fort septentrional*. Pour n'avoir pas pris garde à cela, on a fait d'étranges fables du païs des Hyperboréens, comme feu mon Pere l'a fait voir, dans sa IV. *Question Academique*.

Vers 219. *Denys* dit que les Ethiopiens Occidentaux demeurent *près des bocages de Cerné, qui est la derniere*, de ce côté-là. C'est une Ile, que les An-

Anciens plaçoient dans l'Ocean Atlantique, ou Ethiopique, comme tous les Geographes, qui en ont parlé, en conviennent. *Euſtathe* cependant dit ſur ce vers, que quelques uns mettent une Cerné à l'Orient, entre leſquels eſt *Lycophron*. *Euſtathe* avoit dans la mémoire le vers 18. de la Caſſandre, où le Meſſager, qui rapporte à Priam les prédictions de ſa fille, voulant décrire l'aube du jour, dit *que l'Aurore avoit laiſſé Tithone, dans le lit, près de Cerné*. Mais il ne s'enſuit pas de là, que *Lycophron* ait crû que *Cerné* fût à l'Orient. Il a pû placer le lit de l'Aurore à l'Occident, auſſi bien que celui du Soleil, & la faire lever à l'Orient, comme lui. L'Aurore, qui précede le lever du Soleil, devoit, ſelon les Poëtes, ſe coucher dans l'Ocean occidental, un peu avant que le Soleil ſe levât en Mauritanie. On peut facilement ſe tromper, en tirant des conſéquences d'un Auteur auſſi obſcur, que *Lycophron*. Je m'arrêterai ici, parce que ce que j'ai dit ſuffit, pour faire voir qu'il y auroit encore bien des choſes à diſcuter, dans le Commentaire, que l'on pourroit faire ſur ce Poëte.

J'ajoûterai ſeulement, en peu de

mots, le contenu de ſon ouvrage, en faveur de ceux qui ne l'ont pas lû, & qui ſouhaiteroient de le ſavoir. Après avoir dit que la terre eſt comme une Iſle environnée de l'Ocean, il décrit les bornes de l'Afrique, de l'Europe, & de l'Aſie, juſqu'au vers 25. Enſuite il parle de l'Ocean, & de ſes differens noms, ſelon les lieux qu'il environne de ſes eaux; en faiſant le tour de la terre, depuis l'Ocean Atlantique, par le Nord, & revenant par l'Orient & par le Sud, juſqu'au vers 42. Après cela il décrit les golfes de l'Ocean, dont il met quatre grands, & beaucoup de petits. Le premier des grands eſt la mer Mediterranée, qu'il appelle *la mer occidentale*; le ſecond, la mer Caſpie, ou Hyrcanienne; le troiſiéme le golfe Perſique, & le quatriéme l'Arabique. On voit par là qu'il connoiſſoit peu le Nord, puis qu'il omet la mer Baltique, & qu'il prétend que la mer Caſpie eſt un golfe de l'Ocean Septentrional, qu'il appelle *la mer de Saturne*. Il traite de tout cela juſqu'au vers 57. après quoi il fait le tour de la mer Mediterranée, qui change auſſi de nom, ſelon les côtes, qu'elle mouille. Il dit, par occaſion, quelque choſe de chaque païs,

qu'il

qu'il rencontre ſur ces côtes, juſqu'au vers 169. Depuis là il commence à décrire le Continent de l'Afrique, & il finit ſa deſcription par celle de l'Egypte, au vers 269. De là il paſſe à l'Europe & à ſes Iles, & quand il eſt arrivé à celle de *Thule*, que l'on croit être l'Iſlande, il paſſe par le Nord aux Indes, & il trouve en paſſant par l'Océan Oriental l'*Ile d'or*, χρυσείη νῆσος, que l'on pourroit prendre auſſi bien pour le Japon, ou pour l'Ile de Luçon, où l'on trouve de l'or; que pour *Sumatra*, qui eſt plûtôt au Sud, qu'à l'Eſt. Il va enſuite à l'Ile de *Taprobane*, que l'on nomme aujourd'hui *Ceilon*, & parle de quelques autres Iles moins connues, juſqu'au vers 619. Le reſte du Poëme, qui contient 1185 vers, eſt employé à la deſcription du Continent de l'Aſie; d'où le Poëte étoit, comme on l'a déja dit. Si on l'en peut croire, lors qu'il parle de ſon païs natal, il n'eſt pas vrai que l'Euphrate & le Tigre aient la même embouchure, & encore moins que l'Euphrate ſe perde dans des ſables & dans des marais, ſans parvenir juſqu'à la mer. *Denys* * aſſure que l'Euphrate, après avoir traverſé Babylone, ſe dé-

N 2 char-

* *Vers* 980. *& ſuiv.*

charge dans le golfe Persique près de Teredon, & que le Tigre a son embouchure éloignée de sept journées à l'Orient. Si cela est, il y a bien des Cartes à corriger ; mais c'est ce qu'il faudroit discuter avec soin, en comparant les anciens Géographes, avec les Voyages Modernes.

V. THEOCRITI *quæ exstant, cum Græcis Scholiis.* Oxonii 1699. in 8. pagg. 296. sans les Indices.

CETTE Edition de *Théocrite* est assez jolie, & ne cede en rien à la précedente, pour les caracteres & le papier. Mais il n'y a ici que le simple texte de *Théocrite*, avec la version Latine, & les Scholies Grecques au dessous, sans aucunes autres notes, ni varietez de lecture. On y a suivi l'Edition de *Daniel Heinsius*, qui parut en 1604. chez Commelin in 4. Il seroit à souhaiter que l'on eût corrigé la version Latine suivant les remarques des meilleurs Commentateurs. Il falloit, par exemple, dans l'Idylle XVII, 25. traduire *viros* par *nepotes*, comme *Casaubon* l'a fort bien remarqué, & non *fine pedibus*, ou *fine pedum usu*. Je n'ignore pas ce que l'on peut dire en faveur de cette explication, par le moyen de la Theologie Egyptienne;

tienne; mais *Casaubon* & *Heinsius* ont assurément raison. Ce qu'il y a de particulier ici, c'est un Indice du Texte & des Scholies, & un autre des Auteurs citez par le Scholiaste. *Emilius Portus* avoit déja donné un Indice de *Théocrite*, dans son *Lexicon Doricum*; mais il y a de plus ici un Indice du Scholiaste, qui étoit très-nécessaire. Tout ce qui y manque, c'est qu'outre les mots, il devoit y avoir les phrases entieres. Ceux qui lisent ces sortes de livres, comme je l'ai déja dit, en ont extrémement besoin; parce qu'il n'est pas possible de faire des Extraits de tout, ni de se ressouvenir toûjours de la page, où l'on a lû quelque chose. Pour moi, je sai par experience, qu'il n'est pas difficile de se ressouvenir du livre où on l'a lû; mais que l'endroit échappe le plus souvent de la mémoire. Il n'y a pas de moyen alors de retrouver ce que l'on veut, sans feuilleter tout le livre; ce qui est ennuyeux, & quelque fois impossible. Aussi de très-habiles gens, comme *Jos. Scaliger* & *Cl. de Saumaise*, contraints, faute de bons indices, de citer par mémoire, citent souvent à faux.

Pour revenir à *Théocrite*, ceux qui voudront voir une agreable comparai-

ſon de ſes Bucoliques avec les pieces paſtorales modernes, n'ont qu'à lire la *Digreſſion touchant les Anciens*, qui eſt à la fin des Idylles de Mr. *de Fontenelle*. Mr. *de Longepierre* a pris, avec chaleur, le parti de *Théocrite*, qu'il a traduit en vers François & ſur lequel il a fait un Commentaire, qui mérite d'être lû. Pour moi, comme j'avouë que je lis *Théocrite*, avec plaiſir, & que ſes naïvetez champêtres, auſſi bien que les endroits, qui ſont plus relevez, ne me dégoûtent nullement; il faut que je reconnoiſſe de bonne foi que j'admire bien plus l'eſprit du *Taſſe* & du *Guarini*, dans l'*Aminta* & dans le *Paſtor fido*. Je ſai qu'on peut dire qu'ils donnent trop d'eſprit & de politeſſe à leurs Bergers, mais j'aime mieux leur faire grace là-deſſus, auſſi bien qu'à Mr. de *Fontenelle*; que de lire des ſotiſes champêtres, auxquelles rien ne peut donner de la grace, que l'Antiquité, & la Langue dans laquelle elles ſont écrites. Si nous ſommes condamnez, comme je l'ai dit, à étudier l'Antiquité, & à apprendre ſes Langues, juſqu'à un point, auquel nous puiſſions goûter la fineſſe & le beauté de leurs expreſſions; nous ne ſommes pas obligez,

bligez, par aucunes loix, par rapport aux choſes mêmes, de trouver beau ce que le Bon Sens & la bonne Morale condamnent. Il y a bien des choſes de ce genre, dans *Théocrite*, que nous pardonnons à ſon ſiecle, & à ſa nation, mais que nous ne ſaurions approuver. Pourquoi de ſi beaux Eſprits n'ont-ils pris, pour des choſes ſérieuſes, la même peine qu'ils ont priſe, pour des bagatelles? Pourquoi au lieu de tant de Poëſies, pleines de leurs deſordres & de leurs débauches, n'ont-ils pas plûtôt travaillé à peindre & à corriger les défauts de l'eſprit humain, à chanter les beautez de la nature, & les loüanges de celui qui les a faites? Si cela avoit été, en étudiant les Langues Anciennes, nous pourrions nous former l'eſprit, & nous regler le cœur; au lieu qu'en liſant cette ſorte de livres, on ſe gâte l'un & l'autre, ſi l'on n'eſt pas extrémement ſur ſes gardes. C'eſt là le plus grand mal, qu'il y a dans pluſieurs livres des Anciens, & des mieux écrits. La matiere en eſt auſſi indigne de nôtre attention, que le ſtyle en eſt agreable, & digne de nôtre curioſité.

Auſſi toute l'Antiquité, charmée de leur élegance, en faiſoit-elle ſes déli-

ces. Elle les cite très-ſouvent, ou y fait des alluſions tacites, que l'on ne peut pas entendre, ſans les avoir lûs; ce qui nous impoſe la néceſſité de les lire à preſent, comme on les liſoit autrefois. C'eſt ce qui fit que le Cardinal *Charles Borromée*, Archevêque de Milan, qui a été depuis canonizé, * après avoir tâché d'introduire dans les Ecoles de ſon Dioceſe, des Auteurs Chrétiens, au lieu des Payens, fut obligé de rétablir l'ancien uſage; lors qu'ils vit qu'en négligeant la lecture de cette ſorte de livres, on ignoroit une infinité de choſes néceſſaires, pour l'intelligence de l'Antiquité.

Tout ce qu'on peut faire c'eſt de travailler, en même tems, à former l'eſprit & le cœur de la Jeuneſſe, par les plus belles & les plus ſeveres leçons de la bonne Philoſophie; que bien des gens ne négligent, que parce qu'ils ne la connoiſſent pas. Ces grands principes pourront ſervir de contrepoiſon contre tout ce qui pourroit gâter l'eſprit, ou ſéduire le cœur, dans les livres des Anciens, de quelque matiere dont ils puiſſent traiter.

* *Voyez le* P. Denys Petau, *dans ſa Harangue X. de Legendi delectu.*

ART. III.

ARTICLE III.

I. *Réflexions ſur quelques endroits des* Remarques de Mr. le Chevalier TEMPLE ſur les Provinces Unies des Païs-Bas, *de la cinquiéme Edition Angloiſe, en* 1690. *in* 8.

JE n'ai pas deſſein de faire un Extrait de cet Ouvrage, qui eſt aſſez connu & par les Editions Angloiſes, qui s'en ſont faites, & par la Verſion Françoiſe, qui a été publiée il y a long-tems. Je vai ſeulement faire quelques remarques, ſur divers endroits; par leſquels il paroît que Mr. *Temple* n'a pas été informé aſſez exactement de ce dont il a écrit. Ce n'eſt pas que je veuille faire une critique de ſon Ouvrage, qui eſt d'ailleurs plein d'eſprit & de bon ſens, & qui mérite d'être lû, avec application; ou que je n'aye pas pour l'Auteur toute l'eſtime & la conſideration, que l'on doit avoir pour un homme de ſon rang. Tout ce que je trouve à redire, dans ſon Livre, ne ſont que quelques faits, ſur leſquels il a eu de mauvaiſes informations, ou pendant qu'il a été en Hollande, ou depuis ſon Ambaſſade. Il arrive ſou-

vent que les Miniſtres des Princes Etrangers, qui ſont ici, diſſipez par les ſoins que leurs fonctions demandent, ou par le commerce qu'ils ont entre eux, liſent très-peu, & ne fréquentent point du tout les gens de Lettres du païs, deſquels ils pourroient tirer bien des lumieres; de ſorte qu'ils quittent ſouvent les lieux, où ils ont demeuré long-tems, ſans les avoir connus, & qu'ils en parlent enſuite tout autrement qu'ils ne feroient, s'ils avoient un peu plus fréquenté les gens du païs. Cependant ce que ces Meſſieurs diſent paſſe pour des veritez aſſurées, dans l'eſprit de ceux qui n'en ſont pas mieux informez qu'eux. Que ſi cela arrive au tems même, auquel ils vivent, & auquel on pourroit facilement s'éclaircir des choſes; c'eſt bien pis, quand il s'eſt écoulé quelques ſiecles. Alors on ſuppoſe que des gens de cette ſorte ont été exactement informez, qu'ils n'ont point eu de raiſon de diſſimuler la Verité, & l'on tire de leurs rélations, des conſéquences, que l'on prononce d'un ton auſſi aſſuré, que ſi elles étoient appuyées ſur des Axiomes de Mathematique, dont elles fuſſent des ſuites néceſſaires. Pour rendre à la poſtérité un ſervice, que les ſiecles paſ-

paſſez ne nous ont pas rendu, il ſeroit bon que, de tems en tems, on relevât les fautes commiſes depuis peu par d'habiles gens, en matieres de fait; ſans les inſulter d'ailleurs, & ſans leur refuſer les loüanges qu'ils méritent. C'eſt ce que je m'en vai faire, à l'égard de Mr. *Temple*, à qui je rends très-volontiers toute la juſtice, qui lui eſt duë. J'ai lû avec plaiſir ſes *Remarques ſur les Provinces Unies*, & ſes *Mémoires* imprimez en 1692. mais je n'ai pas encore vû ſes *Melanges*, qui avoient paru deux ans auparavant.

1. Dans ſes *Remarques ſur les Provinces Unies*, après avoir décrit judicieuſement & avec netteté l'origine & les progrès de cet Etat, dans le I. Chapitre; il paſſe au II. à ſon Gouvernement & l'on ne peut pas diſconvenir que la plus grande partie, de ce qu'il en dit, ne ſoit très-veritable. Mais il y a quelques endroits, où ce qu'il dit n'eſt pas aſſez exact, ni tout à fait vrai. Il aſſûre avec * raiſon que chaque ville en Hollande a des marques de Souveraineté, qui lui ſont particulieres, & dans leſquelles elle ne dépend pas des Etats de la Province, dont il rapporte une preuve claire; c'eſt qu'en

* *Pag.* 91.

plusieurs choſes, on ne conclut pas par la pluralité des ſuffrages, mais ſeulement par le conſentement unanime. Cela eſt vrai, mais il étoit bon de dire en deux mots, que c'eſt lors qu'il s'agit de mettre quelque nouvel impôt, de faire la paix ou la guerre, ou de changer la forme de l'Etat. C'eſt ce qui eſt exprimé dans une Loi faite par les Etats de Hollande, en 1581. comme *Grotius* l'a fait voir au long, dans le VIII. Chapitre de ſon *Apologetique*; qui eſt le meilleur Ouvrage, qu'on puiſſe lire, pour connoître la forme de cet Etat. Mr. *Temple* en dit à la verité quelque choſe, dans les paroles ſuivantes; mais il ne l'exprime pas aſſez exactement. *Car comme les Etats Géneraux ne peuvent faire ni guerre, ni paix, ni alliance nouvelle, ni mettre aucun impôt ſans le conſentement de chaque Province: auſſi les Etats Provinciaux ne peuvent venir à la concluſion d'aucun de ces points, ſans le conſentement de chacune des villes, qui ont voix dans cette Aſſemblée.*

1. Les Etats Géneraux ſont à proprement parler, les Etats de toutes les Provinces aſſemblez enſemble, comme Mr. *Temple* l'a très-bien remarqué; quoique l'on donne vulgairement ce nom

nom à leurs Députez, qui ſont à la Haye ; & cette Aſſemblée, qui ſe fait très-rarement, ne met jamais aucuns Impots ſur les VII. Provinces, qui ſont chacune une Souveraineté à part. Ce ſont les Etats de la Province, qui mettent des impots chez eux ; ſans aucune communication des Etats Généraux, qui ne s'en mêlent point. Les impôts que ces derniers mettent, ſont ſur le territoire conquis, aux dépends des VII. Provinces, ſur les frontieres des Païs-Bas Eſpagnols. 2. Il auroit fallu ajoûter à cela que les Etats Généraux ne peuvent faire aucun changement *dans la forme de l'Etat*, ſans le conſentement de toutes les Provinces, parce que les Provinces ne dépendent point de cette Aſſemblée, pour ce qui les regarde en particulier. Le livre de *Grotius*, que j'ai nommé explique cela, plus à fonds.

II. En parlant de la Banque d'Amſterdam, Mr. *Temple* dit *que c'eſt le plus grand tréſor, ou réel, ou imaginaire qui ſoit connu en aucun lieu du monde.* Il avoüe néanmoins, un peu plus bas, que tous ceux qui ſeront introduits à voir le tréſor de la Banque ne manqueront pas d'y voir une grande quantité de lingots d'or & d'argent.

Mais, ajoûte-t-il, *les Bourgmeſtres ſeulement ayant l'inſpection de cette Banque, & qui que ce ſoit ne prenant un compte particulier de ce qui eſt entré & ſorti, d'âge en âge, il eſt impoſſible de rien calculer, & de conjecturer quelle proportion il y a entre le tréſor réel, & le credit de la Banque. C'eſt pourquoi la ſureté de la Banque conſiſte non ſeulement dans les effets qui y ſont, mais dans le credit de toute la ville d'Amſterdam.*

Tout ce diſcours eſt propre à faire naître des ſoupçons, dans l'eſprit de ceux qui ne ſavent ce que c'eſt que la Banque d'Amſterdam & la maniere dont elle ſe gouverne. Il faut donc ſavoir que l'argent de la Banque n'eſt point un prêt, dont on tire du revenu; mais un dépôt, ſur lequel ni l'Etat en géneral, ni la Ville en particulier ne s'attribue pas plus de droit, que ſur la proprieté des biens de chaque particulier. Il commença à s'introduire en 1609. & continua ſous les reglemens des Magiſtrats d'Amſterdam juſqu'en 1670. que ces reglemens furent confirmez, par une Ordonnance des Etats de Hollande. La Ville n'a ſoin d'autre choſe, que de faire en ſorte que ce qu'on y apporte, ou qu'on

y

y garde ſoit bien & fidelement gardé; ſans y toucher jamais, ſous quelque prétexte, que ce puiſſe être. Comme c'eſt elle, qui garde ce dépôt, c'eſt elle auſſi qui en répond. C'eſt ce qui parut l'an 1672. lors que la France eût envahi une grande partie des Provinces Unies. Les Marchands, qui y avoient de l'argent, craignant que la même puiſſance ne vînt à ſe rendre maîtreſſe d'Amſterdam, & ne ſe ſaiſît de la Banque, redemanderent leur argent. On le leur compta, ſans délai; & l'on remarqua qu'il y avoit pluſieurs eſpeces, qui y avoient été, lors que la Maiſon de Ville avoit été brulée. Si l'argent monoyé avoit manqué, on auroit diſtribué les lingots; mais comme on vit qu'il n'y avoit aucun retardement, pour être payé, que le tems qu'il falloit pour compter l'argent, & que l'on crut la Ville hors de danger, chacun y reporta ſon argent; parce qu'il y eſt plus en ſureté, que chez les particuliers. Que ſi quelcun demandoit d'être payé de ce dont on lui tient compte, quelque ſomme que ce fût, on le lui payeroit comptant; & jamais on ne l'a refuſé à perſonne. La verité eſt qu'il y auroit de la perte à tirer ainſi ſon argent, & qu'il vaut mieux

mieux le vendre, contre de l'argent courant, qui vaut moins que celui de la Banque; à cauſe de la commodité qu'il y a d'avoir de l'argent là, en mille occaſions, où l'on eſt obligé de payer en argent de Banque.

Outre cela, on ne reçoit rien du tout à la Banque, ſans l'écrire ſur les livres de compte, que l'on y tient, avec une exactitude extraordinaire; & l'on n'en tire rien, que des lingots d'or ou d'argent, ou des eſpeces, que l'on vend contre d'autres, qui remplacent ſur le champ ce que l'on vend, & même au profit de la Banque, qui s'augmente ainſi, au lieu de ſe diminuer. L'on tient des comptes exacts de tout cela, & l'on ne ſauroit en rien tirer, ſans qu'on l'écrive. Il eſt vrai qu'on n'ouvre le tréſor, qu'en préſence d'un de Mrs. les Bourgmeſtres; mais il n'eſt pas vrai que ces Meſſieurs en faſſent, tirer quoique ce ſoit, par leur autorité, & ſans que l'on en tienne compte, ſur les livres de la Banque. On fait même la revue tous les ans de ce qu'il y a, en préſence de celui des Bourgmeſtres, qui a été le dernier élu, & l'on compare ce que l'on y trouve avec les comptes que l'on en a. Mrs. nos Souverains ſont très-éloi-

gnez

gnez des idées des Puiſſances de l'Orient, & de quelques Rois de l'Europe, qui s'imaginent être les proprietaires du bien de leurs ſujets & d'en pouvoir diſpoſer, comme il leur plait. D'ailleurs dans un Gouvernement, comme celui d'Amſterdam, on ne pourroit tirer quoi que ce ſoit du fonds de la Banque, ſans le remplacer, contre le conſentement de Mrs. du Conſeil des trente-ſix, dont pluſieurs y ſont intereſſez, par les ſommes qu'ils y ont eux mêmes; outre que la plus grande partie du comptant de tous leurs parens & amis, qui ſe mêlent de négoce, y eſt. Cela étant, on peut bien croire, que ces Mrs. ne conſentiroient jamais à voir enlever leurs capitaux, ni ceux de leurs amis, pour ſecourir l'Etat, pour qui la ville d'Amſterdam demeureroit le ſeul garand. Ceux qui connoiſſent le Gouvernement de Hollande, ſavent aſſez qu'il n'y a point de ville, qui réponde ainſi pour les autres & qui engage tout ce qu'elle a & au delà, pour les ſecourir. Il n'y a perſonne qui voulût donner ce qu'il a de plus liquide, ſans en tirer aucun avantage, & négocier ſur un crédit, qui peut facilement diminuer, & même entierement tomber, par quelque mal-

malheur de l'Etat, ou par la connoiſſance que l'on auroit qu'il ſeroit hors d'état de rendre ce dépôt. Tout ce qu'on pourroit dire, c'eſt qu'on auroit tiré en ſecret de l'argent de la Banque, ſans en avertir les intereſſez; mais c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible, dans un grand nombre de perſonnes, & dont les parens & les amis ſont intereſſez dans ce dépôt. Une choſe de cette nature éclatteroit tôt ou tard, & ceux qui s'en ſeroient mêlez, ſans le communiquer, ſeroient expoſez à des ſoupçons, auxquels il ſeroit difficile de donner des bornes; car enfin tirer de l'argent d'un tréſor immenſe, ſans en tenir compte, & ſans témoins qui l'écrivent, eſt une action qui laiſſe croire tout ce que l'on veut, ſans qu'il ſoit poſſible d'éteindre de ſemblables ſoupçons. Il n'y a qui que ce ſoit, dans une République, comme celle-ci, qui oſât s'y expoſer.

III. Quoi qu'il ſoit vrai que les penſions des Officiers de l'Etat ſoient petites, comme Mr. *Temple* le dit au Ch. II. p. 124. & ſuiv. les choſes ont changé depuis. Tout le monde ſait que le Penſionaire de Hollande, par exemple, ne pourroit pas ſubſiſter, pour deux mille francs, & qu'il a beaucoup

plus.

plus. Mais il n'eſt pas beſoin que j'entre dans ce détail. Autrefois que l'argent étoit plus rare & la dépenſe plus petite, on pouvoit vivre avec beaucoup moins qu'à préſent. Il vaudroit peut-être mieux, que ceux qui ſervent les villes de Hollande & les Etats euſſent tous des émolumens, ou des gages proportionnez à la dignité de leurs charges; au lieu que les plus honorables ſont ſouvent les moins lucratives. C'eſt là un point de Politique, ſur lequel il y auroit bien des conſiderations à faire, qui ne ſont pas de mon reſſort.

IV. La mer de Harlem n'eſt pas d'eau douce, comme Mr. *Temple* le dit au Ch. III. p. 153. Cette eau eſt ſalée, mais comme celle de la mer ne s'y mêle pas, elle ne l'eſt pas tant que la derniere. Ce Lac & les autres Lacs ſalez, qui ont été deſſechez, dans la Province de Hollande, n'ont été formez que par les inondations auxquelles cette Province eſt ſujette. Il vaudroit mieux qu'on deſſechât toute l'eau ſuperflue, en laiſſant de grands canaux, pour la navigation, que d'abandonner, dans un ſi petit païs, tant de terre à ces amas inutiles d'eau, & qu'on travaillât à faire des digues, qui ne puſſent

ſent pas ſe rompre. Mais les gue perpetuelles où cette République a engagée, & les jalouſies mutuelles villes n'ont pas encore pû perme qu'on le fît.

V. En parlant du négoce de la H lande, dans le Ch. VI. p. 232. M *Temple* dit qu'il n'y a point de p *qui négotie plus, & qui faſſe moins conſomption* de marchandiſes. Il ſe tro pe à l'égard de la conſomption, & preuve en eſt ſenſible. C'eſt que c te Province eſt extraordinairement pe plée, & qu'elle a toûjours un tr grand nombre de vaiſſeaux en mer. Ai ſi il faut néceſſairement qu'elle conſ me beaucoup, à proportion de ſa gra deur; puis qu'il faut bien des choſ pour nourrir & pour vêtir un ſi grar nombre de peuple. Les Hollando ſont même obligez d'acheter chez l autres peuples la plus grande partie d ce qu'ils conſument, comme le ble le ſel, le vin, l'eau de vie, le bêtai la laine, les étouppes, le lin, les pie res, le fer, le bois à bruler & à bâti le charbon, &c. Il eſt vrai qu'ils ver dent encore plus qu'ils n'achetent, pa ce qu'ils ont des magazins, pour tout l'Europe, pleins des marchandiſe dont elle a beſoin.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour ce pa
que ce que Mr. *Temple* dit de ſa fi
galité & du peu de dépenſe, que l'
y fait, fût veritable. Mais les cho
ont bien changé, depuis trente, ou tre
te-cinq ans; & le luxe s'eſt introdu
dans les grandes villes ſur tout, av
autant d'excès qu'ailleurs. Ce n'eſt q
dans les petites villes & dans les vil
ges, que l'on trouve encore des reſi
de l'ancienne frugalité Hollandoiſe.

VII. Mr. *Temple* montre fort bie
dans le même Chapitre p. 235. & ſu
que ſi le négoce étoit détruit en H
lande, il ne s'enſuit nullement q
l'Angleterre en profiteroit; parce q
l'argent & l'induſtrie pourroient ſe
pandre dans les villes Hanſeatiques
ailleurs. Les réflexions, qu'il fait
deſſus, détruiſent ce que des gens cl
grins & ennemis du repos public
l'Europe ont voulu inſinuer en Ang
terre, qu'elle gagneroit à laiſſer en
hir les Provinces Unies au Roi de Fra
ce. Il fait auſſi fort bien voir p. 2
& ſuiv. que ces Provinces, qui ſo
floriſſantes ſous une République,
roient bien-tôt ruinées, ſous un po
voir monarchique, comme ſi le
Prince d'Orange, qui a été depuis R
d'Angleterre, en étoit devenu mai

abſolu. Mais il y a une choſe, à la fin du même Ch. VI. p. 245. dans laquelle Mr. *Temple* avoit été ſans doute mal informé C'eſt en ce qu'il dit „ qu'après les ſoigneuſes & diligentes „ recherches, qu'il avoit faites, il avoit „ trouvé que les années LXIX & LXX „ du ſiecle paſſé, à peine y avoit-il au„ cun négoce étranger en Hollande, „ excepté celui des Indes, dans lequel „ il n'y eût à perdre & que l'on n'y „ gagnoit communément, dans le né„ goce, que deux ou trois pour cent. Il s'étoit ſans doute adreſſé à quelcun qui faiſoit mal ſes affaires, ou qui ne lui voulut pas dire la verité; puis qu'il eſt certain que ce tems-là a été le tems le plus floriſſant, dont on ſe ſouvienne en Hollande, & auquel le négoce alloit le mieux. Je m'en ſuis informé de gens, qui le ſavent parfaitement & à moins qu'on ne veuille dire que le négoce ait plus fleuri, pendant les deux guerres, qui ſe ſont faites depuis avec la France, & qui commencerent l'une en 1672. & l'autre en 1688. qu'il ne faiſoit pendant la paix (ce qui eſt abſurde) il faudra reconnoître que le négoce n'étoit nullement en décadence, en ce tems-là; parce qu'il ſe ſeroit entierement achevé de ruiner pendant les deux

deux dernieres guerres, & qu'il n'y en auroit plus du tout, dans la guerre préſente. Quoi que la guerre lui faſſe un très-grand tort, on voit bien qu'il n'eſt pas diminué au point, auquel Mr. *Temple* le repréſente en 1669. & 1670. par la prodigieuſe quantité de marchandiſes qu'il y a ici, & par le prix auquel elles ſe vendent. Ce prix ne ſe ſoûtiendroit pas, & l'on n'en feroit pas de ſi grands amas, s'il n'y avoit rien à gagner. Mais il n'eſt pas beſoin que je réfute plus au long un fait, dont la fauſſeté eſt connue de tous ceux, qui ont quelque connoiſſance des années dont il s'agit.

VIII. J'ai été ſurpris, en liſant le VII. Chapitre, où Mr. *Temple* traite des raiſons des malheurs qui arriverent aux Provinces Unies en 1672. lors que la France les envahit. Il emploie & la Théologie & la Politique pour découvrir des cauſes, que tout le monde ſait, ſans les trouver qu'avec peine. Les malheurs vinrent uniquement de la Diſcorde, qui étoit entre ceux, qui gouvernoient l'Etat, & dont on pourra trouver l'hiſtoire dans la vie de *Ruyter*, par *Ger. Brand*, au moins en partie. Cette diſcorde empêcha qu'on ne fit les préparatifs néceſſaires, pour réſiſter

ſiſter à la France, qui entra facilement en un païs ſi deſtitué de troupes, qu'il n'avoit aucune armée à lui oppoſer, ni aucune place bien fournie. Mr. *Puffendorf* avoit fait la même faute, dans ſon Introduction à l'Hiſtoire, comme on l'a remarqué dans la *Bibliotheque Univerſelle* de l'an 1688. Art. VI.

IX. C'eſt à peu près ce que l'on peut reprocher à Mr. *Temple* à l'égard de ce qui regarde la République; car je ne prétends pas le cenſurer à la rigueur, ni critiquer tous les endroits, que j'aurois tourné autrement, ſi j'avois voulu écrire ſur la même choſe que lui.

Pour la Religion, il y a particulierement un endroit dans le Ch. V. p. 203. concernant les Arminiens, qui pourroit jetter dans l'erreur ceux qui ne ſeroient pas mieux inſtruits. „ Les Arminiens, dit-il, quoi que ce ſoit „ un grand nom parmi eux, parce „ que c'eſt plûtôt une diſtinction de „ Parti dans l'Etat, qu'une ſecte dans „ l'Egliſe, ne ſont qu'un petit nombre, en comparaiſon des autres; quoi „ qu'ils ſoient conſiderables par leurs „ perſonnes, qui ſont de la meilleure „ condition, les plus habiles & les plus „ intelligens, dont pluſieurs ſont dans

„ le

„ le Gouvernement. Ce qui a trompé Mr. *Temple*, c'eſt qu'autrefois on nommoit *Arminiens* ceux qui défendoient les loix & les privileges contre les Stadhouders; parce que, du tems du Synode de Dordrecht, les Arminiens avoient été dans ce parti, ſi on peut nommer parti le corps même de l'Etat; quoi que d'ailleurs ces gens-là ne fuſſent pas dans les ſentimens d'*Arminius*. Mais dans le tems, auquel Mr. *Temple* étoit en Hollande, les *Arminiens* ne faiſoient aucun parti dans l'Etat, & ce n'étoit, comme à préſent, qu'une branche des Réformez, diſtinguée de celle que l'on nomme *Calviniſte*, par des ſentimens de Théologie, qui n'ont aucun rapport au gouvernement de l'Etat. Le peu de perſonnes, qui ſont membres de leurs Egliſes, & qui ont quelques Charges publiques, ne forment aucun parti dans l'Etat, qui les diſtingue des autres. La grande difference eſt entre les Eccleſiaſtiques, & dans les dogmes; comme on le peut voir, par les livres des *Remontrans*.

Mr. *Temple* ſe trompe auſſi, lors qu'il dit, dans la ſuite, *que du tems de Barneveld on croyoit que les Principes des Arminiens les menoient à ſe*

joindre, ou au moins à s'accommoder avec la Religion & le Gouvernement des Espagnols. Pour parler exactement, il auroit dû dire *que leurs ennemis souhaitoient qu'on le crût*; car ils ne le croyoient pas eux mêmes sérieusement, parce que le contraire étoit visible. *L'Apologetique* de *Grotius* a mis cela dans une si grande évidence, qu'il n'est pas possible d'en douter, si on le lit, & si on l'examine avec soin. Aussi il y a plus d'un demi-siecle, que les démêlez des Calvinistes & des Arminiens ne sont que des démêlez Théologiques; qui devroient enfin cesser par une tolerance mutuelle, non seulement dans l'Etat, mais encore dans l'Eglise. Cette tolerance n'est nullement impraticable, puis qu'on la voit établie dans l'Eglise Anglicane; où l'on vit en paix, quoi que les sentimens des Théologiens, sur la Prédestination & sur la Grace, y soient partagez, aussi bien qu'ici. Dieu veuille inspirer par tout, à tout le monde, l'amour de la Verité & de la Paix!

II. *Remarques sur un livre Satirique intitulé:* Les Interêts de l'Angleterre mal-entendus, dans la guerre présente, traduits d'un Livre Anglois, intitulé, *Englands Intereſt miſtaken in the*

the preſent War. Sixiéme édition revuë, corrigée & augmentée de notes Hiſtoriques. A Amſterdam chez Jean Louïs de Lorme, *Libraire, près la Bourſe, au Lion d'or.* 1704.

AVANT toutes choſes, il faut avertir le Lecteur, que ce Livre eſt imprimé à Paris, & nullement à Amſterdam chez le Sr. *de Lorme.* C'eſt une piece, qu'on lui a voulu faire. Son enſeigne n'eſt même pas le *Lion d'or*, mais la *Liberté*. On a auſſi mis ſon nom depuis peu, ſur un petit livre Latin imprimé à Rouën, touchant les habits des Eccleſiaſtiques. Ainſi il ne faut pas ſe fier aux Titres de ces livres. A l'égard du premier, qui eſt une Satire violente contre l'Angleterre & la Hollande, on peut bien croire qu'un Libraire, établi ici, n'eſt pas aſſez malhonête homme, ni aſſez fou, pour l'imprimer & pour y mettre ſon nom. On en a vû une autre Edition, où il y a, *chez George Gallet*, ci-devant directeur de l'Imprimerie de Mrs. *Huguetan*, mais qui n'a jamais fait imprimer de livre à ſes frais, & n'en négocie point.

Je n'ai aucun deſſein, ni de faire d'extrait de ce Livre, ni d'en donner de réfutation exacte. Il ne mérite ni l'un, ni l'autre, & je n'en aurois mê-

me jamais dit un mot, ſi je ne voyois que les Jeſuïtes de Paris, qui font imprimer à Trevoux *les Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences*, en ont parlé, avec grand éloge, aux mois de Mars & d'Octobre de l'année 1704. Ils nous diſent même, dans l'Article CXLII. qui eſt dans le mois d'Octobre, que *Mr.* L'ABBE' DU BOS *en eſt le Traducteur, & a ajoûté à cette derniere Edition des notes très-curieuſes*; & je ſuis en quelque ſorte attaqué, dans ces notes, où mon nom a été mis, au lieu qu'il n'étoit pas dans l'Edition précedente. J'avouë que j'ai été ſurpris, qu'un homme auſſi poli, que Mr. l'*Abbé du Bos*, qui fut ici il y a quelques années, qui me fit même l'honneur de me venir voir & à qui je n'ai jamais fait le moindre déplaiſir, ait voulu faire une Préface (car elle eſt ſans doute du Traducteur, quoi qu'on l'attribue au Libraire) où il débite, apparemment ſur un ouï-dire, deux fauſſetez, qui me regardent. Il ſavoit que je parlois avantageuſement des Anglois, & de l'Egliſe Anglicane, dans mes Ouvrages, & à toute occaſion, & apparemment il a eu deſſein de me brouïller avec eux; en faiſant dire du mal d'eux au Libraire, qu'il ſuppoſe être François; d'une

ne maniere qui me pourroit faire du tort, dans leur eſprit. Mais par malheur, il étoit mal-informé, & l'Illuſtre Prélat, qu'il a voulu mépriſer, & irriter contre moi en même tems, n'avoit garde de donner dans un piege, comme celui-là. Ce prétendu Libraire de Hollande, après avoir dit, qu'il étoit bien revenu des idées qu'il avoit euës de la magnanimité Angloiſe, dit *qu'il fut témoin, il y a quatre ans, que le premier Prélat du Royaume fit tenir, pour tout préſent, dix-huit guinées à un Illuſtre de ce païs-ci, qui lui avoit dédié une Harmonie des Evangiles.* Il y a dans cette Edition, au deſſous *Mylord Archevêque de Cantorbery*, & l'on me nomme en ſuite; car comme je l'ai dit, il n'y avoit aucune note ici, dans la premiere Edition. J'avois bien vû qu'il s'agiſſoit de moi, parce qu'il n'y a perſonne, qui ait publié ici, depuis peu, une Harmonie Evangelique, que moi. Néanmoins comme mon nom n'y étoit pas, je ne m'en étois point mis en peine; mais puis que Mr. *du Bos* continue dans ſon erreur, & qu'il a même écrit à quelcun en cette ville, que Mr. *Huguetan* le jeune lui avoit dit ce qu'il a publié, il faut que je lui diſe premierement que s'il avoit

tourné le feuillet du titre de mon Harmonie, il auroit vû qu'elle eſt dédiée à *Mylord Archevêque d'York*, & non à celui de *Cantorbery*. Ainſi il a choqué les deux Archevêques d'Angleterre, en voulant médire de l'un d'eux, & les a accuſé tous deux injuſtement de peu de liberalité. La ſeconde fauſſeté, qu'il y a ici, & que Mr. *Huguetan* n'a jamais pû dire, conſiſte dans la ſomme, dont Mr. *du Bos* fait mention, qui eſt fauſſe; comme Mr. *Huguetan* le ſavoit mieux, que perſonne.

Ce qu'il y a de déſobligeant pour moi, dans ce recit, c'eſt qu'on pourroit croire que je m'étois plaint du Prélat, à qui j'avois dédié mon Harmonie; ce qui eſt une fauſſeté, parce que j'ai tout ſujet d'être ſatisfait de ſon honêteté, J'ai dédié peu des livres, que j'ai faits, & je n'ai jamais cherché des préſens, par des Dédicaces. Je l'ai fait, pour faire quelque honneur à mes ouvrages & pour faire civilité à mes Amis. Ceux qui me connoiſſent, ſavent que je ſuis très-éloigné de la baſſeſſe de ceux, qui ſe plaignent, qu'on ne leur fait pas des préſens, & que je donne une grande quantité de livres, ſans en rien eſperer; comme ſans en tirer aucun avantage, que celui de faire plaiſir à mes Amis.

Mr.

Mr. *du Bos* continue à dire, *que comme ce ne pouvoit point être par mépris, pour l'Auteur, dont la réputation est trop bien établie dans toute l'Europe; on ne peut excuser la médiocrité du présent de ce Prélat.* Il me fait ici trop d'honneur, pour mal parler du Prélat, à qui j'ai dédié mon Ouvrage; mais il ne commence par des civilitez, que pour me donner un coup de dent, dans les paroles suivantes: *à moins de dire qu'il ne fut si chétif, que par le peu de cas qu'il faisoit du Livre.* Je ne dirai pas que Mr. *l'Archevêque d'York* a plus fait de cas du livre, qu'il ne méritoit, & que Mr. *du Bos* fait une conjecture tout à fait fausse; mais je dirai que si l'on appelle ces manieres *civiles* ou *honêtes*, parmi les gens polis en France, il faut que la langue & les coûtumes y soient bien changées, depuis que je n'y ai été. On dira peut-être qu'il n'a pas eu dessein d'en user civilement envers moi; mais s'il est permis de blesser la civilité, à l'égard d'un homme, dont on n'a aucun sujet de se plaindre, il n'est pas aumoins permis de dire des mensonges de lui, & de lui faire tort de gayeté de cœur; à moins que ce ne soit, selon la nouvelle Morale de certaines gens, que

l'on connoît aſſez dans le monde. C'eſt à Mr. *l'Abbé du Bos* à faire réflexion là-deſſus, il y eſt infiniment plus intereſſé que moi.

A l'égard du Livre même, il importe peu au Public que ce ſoit une Verſion, comme le dit le Titre, ou un Original de Mr. *du Bos*, comme bien des gens le croyent à Paris & ici. La matiere du livre n'en devient ni meilleure, ni plus mauvaiſe, & l'on ne ſauroit louër Mr. *du Bos* de l'avoir traduit & commenté, quand même il n'en ſeroit pas l'Auteur.

On y introduit un Membre de la Chambre des Communes, qui raiſonne comme un François, & qui diſſuade aux Anglois la guerre préſente, ſurtout par la dépenſe qu'elle cauſe, à la Nation & par le tort qu'elle fait au Commerce; ſans dire le moindre mot de ce qu'il en coûte à la France, ni du préjudice que cette guerre fait à ſes ſujets; comme ſi elle y gagnoit, & que l'Angleterre ne fit qu'y perdre. Ce prétendu Anglois fait fort mal ſon perſonnage, & dit mille choſes, dont la fauſſeté n'eſt ignorée, qu'hors d'Angleterre. Il parle directement contre l'interêt de ſa patrie, en faveur de la France. Il veut que les Anglois non

ſeu-

ſeulement lui abandonnent toute la ſucceſſion d'Eſpagne, mais qu'ils lui laiſſent encore prendre les Provinces Unies. Le Roi de France, ſelon lui, n'en ſeroit pas plus fort, & l'Angleterre n'en courroit aucune riſque. Il invective terriblement contre ces Provinces & dit de la Nation Hollandoiſe tout le mal, que l'on peut en dire. Il crie auſſi violemment contre la Séreniſſime Maiſon d'Hanovre, & déchire cruellement les François Réfugiez. Quelques perſonnes croyent qu'on ne dit du mal des Réfugiez, que parce que quelcun, qui s'intereſſe dans ce Livre, n'a pas réüſſi à les débaucher, pour les faire retourner en France; quoi qu'il fût venu en Hollande à ce deſſein, aux dépends de je ne ſai quel Evêque de France, qui lui avoit donné de l'argent pour cela.

Cette Satire eſt trop ridicule, pour ceux qui ſavent l'état de l'Angleterre & de la Hollande, & qui ſont tant ſoit peu inſtruits des interêts de l'Europe, pour la réfuter. Auſſi n'a-t-elle été faite, que pour amuſer ceux d'entre les François, qui ne ſavent rien de tout cela, & qui reçoivent les principes de l'Auteur. Autrement, ſi on avoit fait un Livre, pour les

Anglois & pour les Hollandois, il l'auroit fallu faire tout autrement; car enfin il faudroit bâtir sur des fondemens de la solidité desquels ils fussent persuadez, ou établir ces fondemens, d'une maniere inébranlable; & non avancer des choses qu'ils croyent absurdes, ou dont ils voyent même clairement la fausseté. Il ne faudroit supposer, en leur parlant, aucun fait, ou aucune chose qui les regardât, dont ils ne fussent convaincus eux mêmes. Sans cela, tout ce que l'on dit est inutile & tombe de soi même. Par exemple, on suppose dans ce Livre, qu'il n'importe point à l'Angleterre, pour sa sureté, son repos & son commerce, que ce soit la Maison de Bourbon, ou celle d'Autriche, qui soit maîtresse de l'Espagne & des Indes: Que l'Angleterre n'a que faire de savoir, qui le Roi de France reconnoit pour Roi légitime d'Angleterre, ou non: Que c'est tout un pour elle, d'avoir un Roi Catholique Romain, ou Protestant: Que les Anglois, qui ont prêté des sommes immenses à leur Nation, gagneroient en les perdant, par le rappel du P. Prince de Galles: Que ce ne sont que les Etrangers qui ont fourni ces sommes

à

à l'Angleterre : Qu'elle a entiérement perdu le credit & qu'elle ne sauroit trouver de l'argent, qu'à un interêt excessif : Qu'il ne lui nuiroit point que la France fût maîtresse des Provinces Unies, & qu'elle y gagneroit même : Que les Hollandois ne vendent de leur crû, que du Beurre & du Fromage, comme si la Canelle, les Cloux de Girofle, les Noix Muscades, & le Poivre ne croissoient pas sur les terres qu'ils possedent aux Indes, à aussi juste titre que les Rois d'Espagne & de Portugal y possedent ce qu'ils y ont : Que la France a eu raison 1. de reconnoître dans le Traité de partage les droits de la maison d'Autriche, sur la succession d'Espagne, en la traitant en branche aînée & donnant à l'Archiduc d'Autriche, il l'Espagne, les Indes & les Païs-Bas ; 2. qu'elle avoit bien fait de faire là-dessus un Traité de partage ; 3. mais qu'elle a eu aussi raison, sur un testament extorqué à un Prince mourant, par quelques Courtisans Espagnols qu'elle avoit gagnez, de nier tout le droit de la Maison d'Autriche, comme si Charles II. étoit la regle unique de la Justice & de l'Injustice ; 4. qu'elle a dû rompre le Traité, qu'elle venoit de jurer, aussi bien que le

Roi d'Angleterre & les Etats Généraux, ſans leur conſentement; 5. qu'elle à eu droit d'envahir les Païs-Bas Eſpagnols, d'arrêter les Garniſons des Etats Généraux, & de les menacer d'invaſion, s'ils ne reconnoiſſoient pas inceſſamment le Duc d'Anjou, pour Roi d'Eſpagne; 6. qu'on a eu tort de s'en alarmer, comme on a fait, &c. On eſt perſuadé, en Angleterre & en Hollande, que ce ſont là des abſurditez palpables, & l'on croit qu'il n'y a que des gens, tout à fait aveugles, qui en puiſſent douter. On croit même que ce n'eſt que par politique & ſans en être perſuadé, qu'on tient ces diſcours en France. Si l'on vouloit donc perſuader à ces peuples quelque choſe, il faudroit bâtir ſur d'autres principes. Car pour leur ôter de la tête les maximes fondamentales de leur Politique; c'eſt ce qu'il ne faut pas eſperer. Mais on remarque que ceux, qui ſont accoûtumez à ſe ſervir de la violence & de la contrainte, oublient entierement la bonne Rhétorique, & ne ſavent plus perſuader, quand il faut qu'ils n'employent que la Raiſon.

C'eſt comme ſi à préſent on vouloit faire accroire à l'Empereur, à l'Angleterre

terre & à la Hollande qu'ils n'ont plus d'eſperance de finir la guerre heureuſement, qu'ils n'ont eu aucuns avantages, & que la France augmente ſi fort ſa puiſſance & s'enrichit en ſorte qu'elle eſt plus en état, que jamais, de mépriſer ſes Voiſins & de retenir toute la ſucceſſion d'Eſpagne. Il faut les laiſſer croire ce qu'ils croyent; & tâcher de les gagner autrement.

A l'égard des cauſes de la guerre, les Anglois & les Hollandois demanderont aux François, d'où vient que s'il n'importe point pour les deux Nations, qui que ce ſoit qui regne en Eſpagne, comme le prétendu Membre de la Chambre des Communes le dit; d'où vient, dis-je, que la France s'y intereſſe ſi fort, qu'elle a rompu pour cela un Traité ſolennel, & qu'elle hazarde tout ce qu'elle a, plûtôt que de permettre que le fils de l'Empereur regne en ce païs-là? D'où vient que cela importe infiniment à la France, qui fait peu de négoce en Eſpagne, & que deux nations, qui y en font beaucoup, n'ont pas ſujet de s'y intereſſer? Si la France croit qu'il eſt de ſon interêt qu'il y ait un Roi d'Eſpagne, qui dépende d'elle; pourquoi l'Angleterre & la Hollande ne peuvent

elles pas croire, qu'il faut qu'il y ait un Roi, qui ſoit plus attaché à eux, qu'à la France? Si un Teſtament d'un Roi moribond a appellé le Duc d'Anjou à la couronne d'Eſpagne; un droit indubitable, & reconnu par la France, y a appellé l'Archiduc, allié de l'Angleterre & de la Hollande. Ainſi les raiſons ſont pour le moins égales des deux côtez, & la France, en s'excuſant, fera l'Apologie de ſes ennemis. Elle les mépriſeroit même, comme des lâches, ou des imprudens, s'ils ſe conduiſoient comme elle le voudroit.

Au reſte, ce que j'en dis n'eſt pas pour me mêler de décider de queſtions de Politique de cette importance. Je ne ſuis pas de profeſſion à traiter de ces ſortes de choſes, & je n'ai aucun ordre public de le faire. Ce que j'en dis eſt pour faire voir, ſans deſcendre en aucun détail, qu'il ſeroit très-facile de détruire tout ce Livre, s'il en étoit beſoin. Mais c'eſt ce qui n'eſt point néceſſaire, en Angleterre, ni en Hollande; & j'oſe même dire que les François, qui ont autant d'eſprit, que Mr. *du Bos*, voyent aſſez préſentement la vanité des raiſons, qui ſont dans ce Livre, & qu'ils n'ont que faire qu'on les deſabuſe.

Je

Je ne prétends pas les censurer de ce qu'ils prennent le parti de leur Prince, cela est naturel; mais je voudrois qu'ils le fissent sans invectives, & sans dire des injures, qui ne s'effacent jamais. S'il y a des gens qui le font, en Angleterre & ici, ils font très-mal, & le Public n'approuve nullement leur conduite. Tôt, ou tard les Puissances, qui sont en guerre, redeviendront amies & parleront honêtement l'une de l'autre. Les Particuliers doivent être encore plus faciles à se reconcilier, & pour moi je déclare, quoique je n'aie pas sujet de me louër du procedé de Mr. *l'Abbé du Bos*, que je n'ai aucune envie de me quereller avec lui; encore qu'il ne me soit nullement difficile de me défendre. Je le prie même de croire que j'aurois tout dissimulé, si je n'avois vû que l'on prenoit plaisir à publier des choses fausses & qui me sont injurieuses, en mettant le nom de Mr. *l'Archevêque de Cantorbery*, & le mien, où on ne les avoit pas mis, dans la premiere Edition.

ART.

ARTICLE IV.

I. *Præſtantium ac Eruditorum Virorum Epiſtolæ Eccleſiaſticæ & Theologicæ, quarum longè major pars ſcripta eſt à* Jac. Arminio, Joan. Uytenbogardo, Conr. Vorſtio, Ger. Joan. Voſſio, Hug. Grotio, Sim. Epiſcopio, Caſp. Barlæo. *Editio Tertia, novo augmento locupletata.* in Fol. Amſtelod. apud Halmam. 1704.

CE Recueil, qui avoit paru, pour la premiere fois, *in* 8. plein de fautes d'impreſſion, qui diminuoient beaucoup ſon utilité, parut pour la ſeconde fois, il y a * vint-un ans, *in folio*, beaucoup plus augmenté & plus correct. Comme on ne trouve pas tout d'un coup ce qu'on pourroit mettre en de ſemblables Ouvrages, & que ceux, qui ont de vieux papiers négligez, y ſont, lors qu'ils les examinent, de nouvelles découvertes, on a trouvé depuis une vintaine de Lettres, ou de pieces, qui auroient pû paroître avec les autres, & être placées ſelon l'ordre du tems, ſi on les avoit euës en

* *Au commencement de* 1684.

en ce tems-là. Néanmoins Mr. de *Limborch* a mieux aimé les mettre à la tête de l'Ouvrage, en forme d'addition, que de les laiſſer parmi d'autres papiers, en danger de ſe perdre; & afin qu'on ſâche où elles doivent être placées, il a mis à la marge le nombre des Lettres, entre leſquelles elles doivent être inſerées, ſelon la date du tems. Cette addition n'étant que de neuf feuilles, ceux qui ont l'Ouvrage relié pourront facilement la faire ajoûter au commencement, ou à la fin de leurs exemplaires, par un Relieur; car le Libraire la vend à part.

On voit, dans cette addition, premierement quatre Lettres *d'Arminius* à *Uytenbogard*, avec un témoignage avantageux que les Curateurs de l'Academie de Leide lui rendirent, après ſa mort. On remarque, dans ces Lettres, les manieres ouvertes & ſinceres d'*Arminius*, en acceptant la profeſſion de Théologie, à laquelle on l'appelloit, ſans diſſimuler ſes ſentimens; & dans le témoignage la bonne opinion, que l'on eut, après ſa mort, de ſa prudence, de ſa ſageſſe & de ſa vigilance à s'acquiter de ſon emploi.

En ſecond lieu, il y a trois Lettres d'*Epiſ-*

d'*Episcopius* à *Korstius*, qui étoit alors appelé à la profession Théologique de Leide, où il lui dit plusieurs choses, qui concernoient cette Academie. Elles sont de l'an 1615.

En troisiéme lieu, on voit ici un fragment d'une Lettre de *Jean Bergius*, fameux Théologien de Brandebourg, où il se félicite de n'avoir point été obligé d'aller à Dordrecht, pour assister au Synode qui s'y tenoit en 1618. & où il n'y eut aucun des Theologiens de l'Electorat de Brandebourg. Il censure assez librement sa conduite, & n'en espere rien de bon. Cependant on rapporte en suite une Lettre des Etats de la Province d'Utrecht, où ils donnent ordre à leurs Députez aux Etats Généraux d'approuver les Canons, que le Synode feroit. Pour garder le *decorum*, il falloit au moins ordonner à leurs Députez, de leur envoyer ces Canons, avant qu'ils fussent publics, & faire semblant de les examiner; après quoi il auroit été tems de les ratifier, sur tout les choses se passant dans le païs même.

En quatriéme lieu, on trouve ici une traduction de quelques Actes touchant le changement que l'on fit, à la fin de la même année, dans l'Academie

demie de Leide, pour la nettoyer de tous ceux qui pouvoient être ſuſpects de favoriſer en quelque ſorte les ſentimens des Rémontrans; dont les principaux furent *Voſſius*, *Bertius*, *Coddæus*, *Iatchæus*, *Sylvius* & *Meurſius*. Ce dernier avoit été précepteur des fils de *Barnevelt*, ce qui étoit aſſez pour être puni, quoi qu'il ne ſe mêlât point de Théologie. On eut la dureté de lui reprocher qu'il faiſoit trop de livres, & que l'Academie ne tiroit aucun fruit de ſes Etudes; quoi que ç'ait été le plus habile homme de ſon tems, en matiere d'Antiquitez Greques, & que ſes livres ſoient infiniment eſtimez aujourdhui. Quand on mettroit enſemble tous les livres des Profeſſeurs en Langue Greque, qui ont été depuis en cette Univerſité, ils n'égaleroient en aucune maniere, ni en bonté, ni en nombre, ceux de cet habile homme. On l'obligea autrefois de ſortir de Leide, par la maniere indigne dont on le traita & par le mépris que l'on fit de ſes travaux; cependant depuis peu on n'y a pû faire imprimer un recueuil d'Antiquitez Greques, ſans le remplir de ſes Ouvrages, qui en ſont le plus grand ornement.

En

En cinquiéme lieu, on trouve une Rélation Françoiſe de la maniere, dont *François d'Or*, Miniſtre à Sedan, en fut mis dehors, en 1619. par le Duc de Bouillon, pouſſé par les autres Miniſtres, parce qu'il étoit du ſentiment des *Rémontrans*. C'eſt lui même, comme il ſemble, qui l'a faite, & on l'a trouvée par hazard, parmi de vieux papiers. *Grotius* parle de lui, dans ſes Lettres.

En ſixiéme lieu, il y a une Lettre d'*Epiſcopius* à *Grotius*, où il lui demande ſon ſentiment, ſur la réponſe qu'il avoit faite à *Cameron* & quelques autres choſes.

En ſeptiéme lieu, on voit un fragment d'une Lettre de *Jean Bergius*, dont on a parlé, à *Frideric Spanheim*, où le premier rejette ouvertement la prédeſtination abſolue.

La huitiéme piece eſt une Lettre d'un Synode de Nort-Hollande tenu en 1641. & qui ſe plaint aux Magiſtrats de Brême, qu'on enſeignoit dans leur Egliſe & dans leur Academie des propoſitions non ſeulement Arminiennes, mais encore impies. C'étoit aux diſciples de *Matthias Martinius* & à *Louis Crocius*, qui n'avoient pas approuvé la conduite du Synode de

de Dordrecht, que l'on en vouloit; & comme les accuſer d'être dans les ſentimens de *Mélanchthon* auroit été perdre ſon tems, on leur attribuoit des ſentimens, qu'ils n'avoient point, & dont quelques uns même étoient des héreſies capitales. On ne nomme au reſte ni les perſonnes, que l'on attaque, ni les livres d'où les propoſitions, que l'on cenſure, ſont tirées; mais on peut voir les plaintes que *Louis Crocius* fait contre le Synode de la Hollande Meridionale, ſur de ſemblables accuſations, dans les DLIV. & DLVI. Lettres, de celles qui ont été écrites à *G. Voſſius*, ou que *Voſſius* a écrites à d'autres, de l'édition d'Amſterdam.

En neuviéme lieu, on voit ici quelques actes des Réformez Calviniſtes & Arminiens de la ville d'Utrecht, faits au milieu du ſiecle paſſé; touchant la maniere, dont les premiers vouloient recevoir les ſeconds à la Communion, en condamnant leurs ſentimens & en abandonnant leurs Miniſtres; ce que les Arminiens refuſerent, avec raiſon, quoi qu'ils témoignaſſent être prêts de ſe réünir, en établiſſent une tolerance mutuelle.

Enfin on trouve une Lettre d'*Henri More* à *Arnold Poelemburg*, qui étoit

toit alors Professeur en Théologie, parmi les Rémontrants, où il montre que cette tolerance est dans l'Eglise Anglicane; quoi qu'il soit vrai que la plûpart des Théologiens y sont éloignez des sentimens de Dordrecht.

II. *Anacrisis* in APOCALYPSIOS *Joannis Apostoli, quâ in veras interpretandæ ejus Hypotheses diligenter inquiritur & ex iisdem interpretatio facta certis Historiarum monumentis confirmatur atque illustratur*; *ea etiam quæ Meldensis Præsul* BOSSUETUS, *in hujus vaticinii commentario, supposuit & exegetico Protestantium Systemati in visis de Bestia & Babylone mystica objecit, sedulò examinantur. Auctore* CAMPEGIO VITRINGA *Theol. & Historiæ Sacræ Professore.* Franekeræ, apud Halmam, in 4. 1705. pagg. 1234.

JE ne mets pas ce livre, dans cet Article, comme s'il avoit quelque chose de commun avec le précedent, mais seulement parce qu'il est imprimé chez le même Libraire, qui a boutique ici & à Franeker. Il y a longtems, que l'on n'a vû de Commentaire sur l'Apocalypse plus travaillé & plus utile que celui-ci, quand même on n'entreroit pas dans toutes les vuës

de

de l'Auteur ; parce que non seulement il explique S. Jean d'une maniere mystique, mais qu'il établit le fondement de ses explications, par l'examen grammatical de chaque mot & de chaque expression, qui renferme quelque obscurité. Ainsi l'on trouve ici un Commentaire Critique de l'Apocalypse, aussi bien qu'une explication mystique de ce livre. Mr. *Vitringa* a déja fait voir, par ses *Observations Sacrées*, & par son traité de la *Synagogue*, qui ont été très-bien reçus du Public, ce qu'il peut faire en cette sorte de choses. Mais il faut donner quelque idée de la maniere dont il explique l'Apocalypse, au moins en général ; car il ne seroit pas possible de descendre dans le détail, sans une longueur excessive.

Nôtre Auteur réfute * *Grotius*, *Hammond* & *Lightfoote*, qui prétendent que S. Jean avoit eu les visions qu'il décrit avant la ruïne de Jerusalem ; au lieu que l'on croit communément que ce n'a été que sous Domitien, selon l'ancienne tradition, que Mr. *Vitringa* appuye, par plusieurs raisons, tirées du livre même, & qui sont très-plausibles. Il réfute aussi fort bien S. *Epi-*

* *Pag. 7. & suiv.*

S. *Epiphane*, qui a dit que S. Jean avoit eu cette révelation ſous l'Empire de Claude ; en montrant qu'il diſoit ce qu'il ne ſavoit pas & qu'il ſe contredit, en parlant de S. Jean. S'il a raiſon en ceci, il s'enſuit clairement que *Grotius*, *Hammond* & *Lightfoote* ſe trompent, en ce qu'ils prétendent que les premieres viſions de S. Jean repréſentent la ruine de l'Etat des Juifs ; puis qu'elle étoit déja arrivée, quand S. Jean eut ces viſions.

Mr. *Vitringa* croit qu'on peut les réduire à deux ſortes. Les unes regardent l'*état interieur* de l'Egliſe, qui conſiſte dans les talens ſpirituels & dans les vertus qui s'y trouvent, ou au contraire dans les vices, ou dans le manquement de ces talens. Les autres concernent ſon *état exterieur*, qui conſiſte dans la pureté de la doctrine & du culte, dans le bon gouvernement, dans la diſcipline bien reglée, dans l'étenduë, dans la paix & dans la proſperité : comme dans le contraire, dans les hereſies, les ſchiſmes, & les perſecutions.

On trouve, * ſelon l'Auteur, des viſions qui concernent l'état interieur de l'Egliſe, dans tous les tems, de-

* *Pag.* 27. *& ſuiv. p.* 36. *& ſuiv.*

depuis Trajan juſqu'à la fin du monde, au Chap. *I*, 9. juſqu'au Ch. IV. où le Chriſtianiſme eſt dépeint ſous l'emblême des ſept Egliſes d'Aſie. Pluſieurs Interpretes ont crû qu'il ne falloit entendre, ce qui eſt dit des Egliſes d'Aſie, que dans le ſens hiſtorique; d'autres prétendent qu'il faut tout entendre, dans un ſens ſpirituel; & d'autres enfin mêlent l'un & l'autre ſens. Mr. *Vitringa* eſt de ce ſentiment.

Pour l'expliquer † plus diſtinctement, il croit que le S. Eſprit, ſous le type & l'image des ſept Egliſes, nous a voulu repréſenter ſept differens Etats de l'Egliſe Chrétienne, que l'on devoit voir ſucceſſivement, juſqu'à l'avenement de Nôtre Seigneur; par des expreſſions, tirées des noms & de l'état des plus illuſtres Egliſes d'Aſie; en ſorte néanmoins que ces mêmes Egliſes pouvoient ſe reconnoître dans cette repréſentation, comme dans un miroir, & s'appliquer ce qui y eſt dit. On verra, dans l'Auteur, de quelle maniere il ſoûtient ſa penſée.

La ſeconde ſorte de viſions, qu'il y a dans l'Apocalypſe, regarde l'état interieur de l'Egliſe ſur la terre, ſelon Mr. *Vitringa*.

† *Pag.* 43. § XVIII.

1. La premiere vision de cette sorte, s'étend depuis le commencement du Ch. IV. jusqu'au vers 2. du Ch. VIII. & contient ce qui devoit arriver de plus général & de plus remarquable à l'Eglise, depuis le commencement du Christianisme, & particulierement depuis l'Empire de Trajan, jusqu'à la fin du monde.

2. La seconde est celle des sept trompettes, qui va jusqu'au Ch. XII. & qui renferme la description des maux, qui devoient arriver à l'Empire Romain, ennemi de l'Eglise Chrétienne, jusqu'à ce qu'il fût entierement détruit.

3. La troisiéme, qui va jusqu'à la fin du livre, représente plus au long des évenemens, dont il avoit été fait mention dans l'effet des deux dernieres trompettes. Cette vision doit être divisée en plusieurs parties, qui sont 1. l'origine & le caractere de la Bête Romaine (selon l'Auteur, de Rome Chrétienne dépravée) dans les Chapitres XII, & XIII. jusqu'à la fin; 2. la chute de la Bête & de la Babylone spirituelle, dans le Chap. XIV; 3. la ruine de l'empire de la même Bête, représentée sous l'emblême de l'Egypte spirituelle, dans le Ch. XV;

4. une

4. une autre vision, dans le Ch. XVI. qui représente la même chose; 5. les mêmes évenemens dans les Ch. XVII. & XVIII. décrits sous la figure de la destruction de l'Empire de Babylone; 6. encore une autre Prophetie, qui est au Chapitre XIX. & qui renferme la description de la ruine de la Bête, & la victoire que Jesus-Christ remportera sur ses ennemis; 7. le regne de mille ans des Saints & des Martyrs, dont la description se trouve dans le Chap. XX. aussi bien que celle du jugement dernier; 8. enfin une derniere vision de l'Epouse de Jesus-Christ, qui est décrite sous l'emblême d'une nouvelle Jerusalem, laquelle est dans le Ch. XXI.

Après toutes ces visions, on trouve la conclusion du Livre dans le Chap. XXII. que Mr. *Vitringa* explique avec la même exactitude que tout le reste. On ne peut entrer ici dans aucun détail, sans être trop long.

Quoi qu'il apporte toute l'application, qu'on peut demander, dans l'explication de cette sacrée Enigme, & qu'il entre dans un très-grand détail de tout; il ne faut pas s'attendre à des démonstrations de Mathematique, qui fait voir tout expliqué d'une maniere éga-

lement heureuſe. Il y a une infinité d'endroits, qui plairont ſans doute & par l'érudition & par la maniere ingenieuſe, dont on développe les ſens cachez, ſous des expreſſions ſymboliques. Il y en aura d'autres, qui ne paroîtront pas ſi heureuſement expliquez, & cela ſelon les lumieres & le goût des Lecteurs. Mais je puis dire que je n'ai encore rien vû de mieux imaginé, ni de mieux ſoûtenu, à tout prendre, pour l'explication de ce livre. Il y a deux écueuils particulierement, qui ont fait faire naufrage dans cette mer prophetique, à la plûpart de ceux qui ont entrepris d'y naviguer, & même à quelques uns des plus ſavans. Le premier c'eſt qu'ils ont crû que chaque viſion repréſentoit de nouveaux évenemens, qui devoient ſe ſuivre ſelon l'ordre de ces Propheties. Cela a fait qu'ils ont donné la torture à l'hiſtoire des ſiecles paſſez; pour y trouver une ſuite continuelle d'évenemens, auxquels les Propheties puſſent quadrer. C'eſt ce que Mr. *Vitringa* a évité, comme on l'a vû par l'abregé de ſon Syſteme, que l'on a rapporté, où l'on voit qu'il prétend que la même choſe a été repréſentée à S. Jean, ſous divers emblêmes.

L'autre

L'autre écueuil c'eſt le regne de mille ans. *Grotius* & *Hammond*, par exemple, le font commencer au tems de Conſtantin; opinion inſoûtenable, ſi l'on examine l'hiſtoire Eccleſiaſtique depuis ce tems-là. D'autres ont expliqué trop litteralement cette Prophetie, comme les anciens Chiliaſtes, de qui divers Modernes ont pris plus ou moins, comme ils l'ont trouvé à propos. Mr. *Vitringa* réfute les uns & les autres, aſſez facilement, & croit qu'il y a un meilleur état du Chriſtianiſme à attendre, ſur la terre, après que l'Empire de la Bête Apocalyptique aura été détruit. Néanmoins après cela quelques peuples Septentrionaux, décrits ſous les noms de *Gog* & de *Magog*, feront la guerre aux Chrétiens, & ſeront vaincus, par miracle; après quoi viendra le Jugement. Il faut avouer de bonne foi qu'on n'a encore rien vû, à quoi ce qui eſt dit du regne de mille ans puiſſe s'appliquer commodément; à moins qu'on ne donne aux termes prophetiques un ſens extrémement foible. Mais il n'y a que les ſiecles à venir, qui puiſſent décider de cette controverſe.

ARTICLE V.

Eloge de feu Mr. LOCKE.

C'Est un usage établi depuis long-tems parmi ceux, qui écrivent de ce qui se passe dans la République des Lettres, de publier des Eloges des Savans Hommes, qui ont travaillé pour le bien public, avec succès ; & l'on remarque que ces Eloges sont très-bien reçus des Lecteurs, lors qu'ils ne sont pas outrez, & qu'il s'agit de gens qui méritent que l'on conserve la mémoire de leurs personnes, aussi bien que de leurs Ecrits. Le *Journal des Savans de Paris* contient quantité de ces Eloges, qui font plaisir à ceux qui les lisent. Mais quand cela ne seroit pas, ayant eu l'honneur d'avoir quelque part dans l'amitié de feu Mr. *Locke*, & ayant beaucoup profité dans sa conversation, pendant qu'il a été en Hollande, & dans la lecture de ses Livres ; les devoirs de l'amitié & de la reconnoissance m'obligeroient de faire connoître la personne de cet excellent homme, & d'en conserver la mémoire, autant qu'il est en ma puissance. Je le fais d'autant plus volontiers, que

c'est

c'eſt un exemple propre à fermer la bouche à ceux, qui s'imaginent que la Pieté n'eſt pas compatible avec la fineſſe du raiſonnement, & l'étude de la Philoſophie; comme ſi la Religion n'étoit faite, que pour ceux qui ne raiſonnent point! On verra en lui une vie Chrétienne, & une étude profonde du Nouveau Teſtament, jointes à une fineſſe d'eſprit & à une exactitude extraordinaire de raiſonnement, & l'on comprendra que la plus ſolide Pieté ne ſe trouve qu'avec la Raiſon la plus épurée.

Je voudrois pouvoir donner une vie complette de Mr. *Locke*, & le peindre par là ſi bien aux yeux des Lecteurs, qu'ils n'euſſent beſoin que de conſiderer ſa conduite, pour s'en former une juſte idée. C'eſt, ſelon moi, la meilleure maniere de louer, auſſi bien que de blâmer, lors qu'il y a ſujet de le faire. Mais comme je n'ai pû recouvrer aſſez de mémoires, pour entreprendre d'écrire la vie de Mr. *Locke*, je tâcherai de ſuppléer à cela, le mieux qu'il me ſera poſſible, par ce qui eſt venu à ma connoiſſance; & ſur tout, par ce que j'en ai pû apprendre de *Mylord, Comte de Shaftesbury*, à l'éducation de qui Mr. *Locke* a autrefois beau-

coup contribué, & de *Madame Masham*, Epouſe de Mr. *le Chevalier François Masham*, chez qui il a demeuré les dernieres années de ſa vie. Cette illuſtre Dame, digne fille d'un des plus grands hommes d'Angleterre, & dont les Ouvrages m'ont fourni juſqu'à préſent de quoi embellir cette *Bibliotheque Choiſie* (je veux dire de Mr. *Cudworth*) a eu le tems de connoître Mr. *Locke* à fonds, pendant qu'il a été chez elle; & comme elle eſt parfaitement capable de juger des gens, les lumiéres que j'ai reçues d'elle me ſerviront beaucoup à faire le portrait de ce Grand Homme. Je voudrois m'être aviſé, pendant ſa vie, de prier cette Dame de tirer de lui même des mémoires plus complets de ce qui lui eſt arrivé. Mais il faudra que le Public ſe contente de ce que l'on a pû tirer de ſes Amis, après ſa mort. A l'égard du tems auquel il fit connoiſſance avec le Grand-pere de *Mylord Shaftesbury* d'à préſent, & de la conſideration que l'on a euë depuis dans ſa maiſon, pour Mr. *Locke*, j'en dois la connoiſſance à ce Seigneur; par lequel on peut voir, de quelle utilité il eſt, même à ceux ſur qui la Providence a le plus répandu de dons naturels, d'être élevez par les ſoins d'un hom-

homme qui ait une idée droite de la maniere, dont on doit élever la Jeuneſſe.

JEAN LOCKE étoit fils d'un homme du même nom, de la ville de *Penſford*, dans la Comté de Sommerſet, à l'Ouëſt de l'Angleterre. Sa famille étoit originaire d'un lieu nommé *Channon-court*, dans la Province de Dorſet. Il étoit né à * *Wrington*, & il paroît, par le regître public des enfans baptizez dans cette Paroiſſe, qu'il fut baptizé le 29. d'Août 1632. Son pere avoit hérité beaucoup plus de bien de ſes parens, qu'il n'en laiſſa à ſon fils; & fut Capitaine dans l'armée du Parlement, du tems des guerres civiles ſous Charles I. Il y a apparence que ce fut dans ce tems-là, & par les malheurs de la guerre, qu'il perdit une partie de ſon bien; car ſon fils parloit de lui, comme d'un homme de probité & de conduite. Cet illuſtre fils a toûjours parlé de ſes parens, avec beaucoup de reſpect & de tendreſſe. Quoique mariez aſſez jeunes, ils n'eurent que deux enfans, deſquels Mr. *Locke*, dont nous parlons, fut l'aîné. Le ſecond fut auſſi un fils, qui mourut d'Etifie, il y a plus de quarante ans. Le

* *A ſept ou huit milles de Briſtol, au Midi.*

Pere de Mr. *Locke* l'éleva, avec soin, & eut à son égard une conduite, dont son fils a souvent parlé avec beaucoup d'éloge. Il fut fort sévere envers lui, pendant qu'il étoit enfant, & le tint dans un très-grand respect; mais à mesure que son fils devint grand, il se familiarisa avec lui; jusqu'à ce que qu'étant devenu plus éclairé, ils vécurent ensemble, plûtôt comme des amis que comme deux personnes, dont l'une avoit droit d'exiger du respect de l'autre; jusque-là que son fils racontoit de lui, qu'il lui avoit fait des excuses de l'avoir une fois frappé, dans son enfance; plûtôt par colere, que parce qu'il le méritoit.

Mr. *Locke* fit ses premieres études jusqu'à l'an 1651. à Londres, dans l'Ecole de Westminster, d'où il alla au College de *l'Eglise de Christ* à Oxford, où il y eut une place de *Student*, comme l'on parle en ce païs-là. Mr. *Tyrrell* petit-fils du fameux *Jacques Usher*, Archevêque d'Armagh, & assez connu par ses Ouvrages, se souvient que l'on regardoit alors Mr. *Locke*, comme le plus habile & le plus ingenieux jeune homme, qui fût dans ce College.

Mais quoique Mr. *Locke* eût acquis cette réputation à l'Université, on lui

a souvent ouï dire, des premieres années qu'il y fut, qu'il trouvoit si peu de satisfaction, dans la maniere, dont on y étudioit alors, qu'il eût souhaité que son Pere eût pensé à toute autre chose, qu'à l'envoyer à Oxford. Comme il s'apperceuoit que ce qu'il y apprenoit servoit peu à lui éclaircir l'esprit & à le rendre plus étendu & plus juste; il s'imaginoit que cela venoit de ce qu'il n'étoit pas propre pour les études. Je l'ai moi même ouï se plaindre de ses premieres études, dans une conversation que j'eus un jour avec lui là-dessus; & comme je lui disois que j'avois eu un Professeur, qui étoit dans les sentimens de *Descartes*, & qui avoit une très-grande netteté d'esprit, il me dit qu'il n'avoit pas eu ce bonheur; quoi que d'ailleurs il ne fût pas Cartesien, comme l'on sait; & qu'il avoit perdu beaucoup de tems, au commencement de ses études, parce qu'on ne connoissoit alors à Oxford, qu'un Péripatetisme embarassé de mots obscurs & de recherches inutiles.

Etant ainsi, en quelque sorte, découragé de la maniere d'étudier, qu'on y suivoit, il lia commerce avec quelques personnes d'un esprit aisé & ga-

greable, plûtôt que ſavantes & ſe divertit à s'entretenir avec elles à leur écrire. Il avoüoit qu'il avoit employé quelques années à cet amuſement; & quoi qu'il n'y ait pas d'apparence qu'il écrivît alors auſſi bien qu'il le faiſoit, lors qu'il eut plus vû le monde, on peut croire qu'il y auroit beaucoup de plaiſir à lire les Lettres, qu'il écrivoit, ſi on les avoit conſervées. Au moins des gens de bon goût ont jugé en Angleterre, depuis qu'il a eu des Emploits, qui l'attachoient à autre choſe, que dans ce genre de Lettres, il n'étoit point inferieur à *Voiture*, à l'égard du tour fin & délicat; quoi que ſon ſtile ne ſoit ni ſi pur, ni ſi recherché en Anglois, que celui de *Voiture* en François. On peut voir dans ſes deux dernieres Lettres *de la Tolerance*, dans ſes défenſes du *Chriſtianiſme Raiſonnable*, & dans ſes réponſes à Mr. *Stillingfleet*, Evêque de Worceſter, des traits qui en ſont une aſſez bonne preuve. Dans les endroits, où la matiere lui a permis d'employer l'ironie & la raillerie, il l'a fait, avec une fineſſe peu commune; ſans jamais ſortir du caractere ſérieux, qui regne dans ces pieces, & ſans perdre en aucune maniere le reſpect, qui étoit dû à Mr. l'Evêque de *Worceſter*. Quoi

Quoi que Mr. *Locke* eût beaucoup de réputation à Oxford, il ne l'avoit pas acquiſe, comme le diſoit Mr. *Tyrell*, par le moyen de la diſpute publique, qui étoit fort en uſage dans l'Univerſité ; car il aſſuroit que Mr. *Locke* n'avoit jamais aimé les diſputes publiques de l'Ecole, & qu'il avoit toûjours ſoûtenu que c'eſt une maniere de ſe quereller, ou de faire une vaine oſtentation de ſon eſprit, mais qu'elle ne ſervoit point à découvrir la Verité.

Les premiers livres, qui donnerent quelque goût de l'étude de la Philoſophie à Mr. *Locke*, comme il l'a raconté lui même, furent ceux de *Deſcartes* ; parce qu'encore qu'il ne goûtât pas tous ſes ſentimens, il trouvoit qu'il écrivoit avec beaucoup de clarté ; ce qui lui fit croire que s'il n'avoit pas entendu d'autres Livres Philoſophiques, c'étoit peutêtre par la faute des Auteurs. & non par la ſienne.

Ayant alors recommencé à étudier plus ſérieuſement, il s'attacha particulierement à la Médecine ; ſcience néanmoins, dont il ne ſe ſervit jamais depuis, pour en tirer du profit, parce qu'il ne ſe trouvoit pas aſſez robuſte pour ſupporter la fatigue, à laquel-

le s'exposent ceux qui veulent avoi une pratique un peu considerable Mais quoi qu'il n'ait jamais pratiqué la Médecine, il n'a pas laissé d'être très-estimé par les plus habiles Médecins de son tems. C'est de quoi on voit un illustre témoignage, dans la dédicace du beau livre *touchant les maladies aigues*, que le fameux *Thomas Sydenham* mit au jour en 1675. où il parle ainsi: „ vous savez outre cela „ combien ma méthode a été approu- „ vée par un homme qui l'avoit con- „ nue à fonds, & qui est nôtre ami „ commun; je veux dire par Mr. *Jean* „ *Locke*, qui, soit à l'egard de l'esprit, „ & du jugement penétrant & exact, „ soit à l'égard des mœurs sages & „ reglées, n'a peut être personne qui „ le surpasse entre ceux qui vivent à „ présent, mais qui a au moins très „ peu de gens qui l'égalent. C'est là le jugement de l'un des plus grands Praticiens, & de l'un des plus honêtes hommes, qui aient été à Londres, au siecle passé; dont je mettrai ici les propres termes, parce qu'ils sont encore plus forts en Latin: *Nostri præterea quàm huic meæ methodo suffragatorem habeam, qui eam intimiùs per omnia perspexerat, utrique nostrum conjunctissimus*,

simum, Dominum JOANNEM LOCKE; *quo quidem vivo, sive ingenio judicioque acri & subacto, sive etiam antiquis, hoc est, optimis moribus, vix superiorem quemquam, inter eos qui nunc sunt homines, repertum iri confido, paucissimos certè pares.* On voit, après la preface de ce livre, des vers élegiaques de Mr. *Locke*, qui sont à la verité pleins d'esprit & d'invention; mais dont le style n'est pas tout à fait exact, ni poëtique. Aussi faisoit-il trop peu de cas des Poëtes, pour perdre beaucoup de tems à les lire, & à se donner la peine de les imiter. Il signe ces vers, de cette maniere, *J. Locke Artium Magister, ex ædæ Christi Oxon.* Il se contenta d'être Maître aux Arts, sans se faire jamais passer Docteur en Médecine; quoi que ceux, qui ne le savoient pas, le nommassent *le Docteur Locke*. C'est ce qu'il m'apprit, lors que je lui dédiai une partie de ma Philosophie en 1692.

En 1664. il sortit d'Angleterre, & alla en Allemagne avec le Chevalier *Guillaume Swan*, comme son Secretaire; car ce Chevalier alloit en ce païs-là, en qualité d'Envoyé du Roi d'Angleterre, chez l'Electeur de Brandebourg & chez quelques autres Princes

ces d'Allemagne. En moins d'un an, il fut de retour en Angleterre, & ſe mit, comme auparavant, à étudier dans l'Univerſité d'Oxford, où entre autres études il s'applicoit à la Phyſique; comme il paroit par un Regître des changemens de l'air, qu'il tint en cette ville, depuis le 24. de Juin 1666. juſqu'au 28. de Mars 1667. Il ſe ſervit pour cela, d'un Barometre, d'un Thermometre & d'un Hygrometre. On trouve ce Regître dans l'Hiſtoire génerale de l'Air, par Mr. *Boyle*, qui parut à Londres en 1692.

Pendant qu'il étoit à Oxford en 1666. il vint à connoître le *Lord Aſhley*, qui fut depuis *Comte de Shaftesbury* & grand Chancellier d'Angleterre. Mylord *Aſhley* avoit été incommodé, depuis longtems, après une chute; dans laquelle il s'étoit ſi rudement heurté la poitrine, qu'il s'y forma un abcès, qui parut par une enflure ſous l'eſtomach. On lui avoit conſeillé, pour cela, de boire les eaux médicinales d'Aſtrop; ce qui l'engagea à écrire à Mr. *Thomas*, Médecin d'Oxford, de lui en faire apporter en cette ville; en ſorte qu'elles fuſſent prêtes, quand il y arriveroit. Ce Médecin étant obligé de ſortir d'Oxford, en ce tems-là, chargea

chargea Mr. *Locke* ſon ami de la commiſſion, qu'on lui avoit donnée. Mais il arriva, que les eaux ne ſe trouverent pas prêtes le lendemain de l'arrivée de Mylord *Ashley*, par la faute de celui qu'on avoit envoyé les chercher. Mr. *Locke* fut obligé d'aller à ſon logis, pour lui en faire excuſe, & Mr. *Bennet*, qui étoit venu avec ce Seigneur, dans ſon carroſſe, le lui préſenta. Mylord *Ashley* le reçut très-civilement, ſelon ſa coûtume, & fut ſatisfait de ſes excuſes. Comme il voulut ſe retirer, Mylord, qui avoit déja pris beaucoup de plaiſir, dans ſa converſation, le retint à ſouper ; & ſi ce Seigneur prit du goût aux diſcours de Mr. *Locke*, ce dernier fut tout à fait charmé de Mylord *Ashley*, qui étoit un homme très-diſtingué par ſon eſprit & par ſes manieres, même parmi les perſonnes de ſon rang.

C'étoit un Seigneur qui avoit une vivacité & une pénetration d'eſprit tout à fait extraordinaires, un jugement ſolide & exact, une mémoire excellente, des ſentimens nobles & génereux, & avec tout cela un temperament gai & enjoüé, qu'il conſerva même dans les tems, auxquels il eut de fâcheuſes affaires. Il avoit beaucoup lû, mais

il

il avoit encore plus d'uſage du monde. Ainſi il acquit en peu de temps une très-grande experience, & devint le plus grand homme d'Etat, qu'il y eût en Angleterre, à un âge, auquel les autres commencent à peine à prendre quelque connoiſſance des affaires. Les occupations qu'il eut, dès que le Roi Charles II. commença à ſe ſervir de lui, l'empêcherent de pouvoir s'appliquer à la lecture; mais il avoit tant de promptitude d'eſprit, qu'en liſant un livre à la hâte, il en découvroit le fort & le foible, quelquefois mieux, que ceux qui le liſoient à loiſir. D'ailleurs c'étoit un Seigneur, dont les manieres étoient aiſées & ouvertes, ennemi des grands complimens, & nullement formaliſte; de ſorte que l'on n'étoit point gêné avec lui, & que l'on y avoit toute la liberté que l'on pouvoit ſouhaiter. Il ſe familiariſoit avec tout le monde, ſans baſſeſſe & ſans rien faire qui fût au deſſous de ſon rang. Il ne pouvoit ſouffrir ce qui reſſentoit tant ſoit peu l'eſclavage, non ſeulement en lui même, mais encore dans ſes inferieurs.

Auſſi Mr. *Locke* a rappellé pendant toute ſa vie, avec beaucoup de plaiſir, la mémoire de la ſatisfaction qu'il

avoit

avoit euë dans la converſation de ce Seigneur ; & lors qu'il parloit de ſes bonnes qualitez, non ſeulement il en parloit avec eſtime, mais encore avec admiration. Si ceux, qui ont bien connu la pénetration & la ſincerité de Mr. *Locke*, conçoivent par-là une haute idée de Mylord *Ashley* ; ceux qui ont eu quelque commerce avec ce dernier, ne peuvent pas douter que Mr. *Locke* ne fût un homme d'un génie peu commun, lors qu'ils penſent à l'eſtime, que ce Seigneur avoit pour lui.

Après cela, il n'y a pas ſujet d'être ſurpris ſi deux hommes de ce caractere firent ſi facilement amitié enſemble, & ſi elle dura toute leur vie. Auſſi, pour reprendre maintenant le fil de ma narration, Mylord *Ashley* engagea Mr. *Locke* à aller dîner le lendemain avec lui, & même à prendre auſſi les eaux comme il en avoit eu quelque deſſein, pour jouïr plus long-tems de ſa compagnie. Etant ſorti d'Oxford, pour aller à *Sunning-hill*, où il but les eaux, il fit promettre à Mr. *Locke* d'y aller auſſi, * comme il le fit, l'Eté de l'an 1667. Ce Seigneur alla enſuite à Londres, & tira promeſſe de lui qu'il viendroit

* *C'eſt ce qui paroît par le Regiſtre dont on a parlé.*

droit loger chez lui, & qu'il ne quitteroit pas ſa maiſon. Mr. *Locke* y alla, & quoi qu'il n'eût jamais pratiqué la Médecine, ce Seigneur ſe fia entierement à ſes avis, pour l'operation qu'il fallut lui faire, en ouvrant l'abcès qu'il avoit à la poitrine; ce qui lui ſauva la vie, quoi qu'on ne l'ait jamais pû fermer depuis.

Après cette cure, Mylord *Ashley* conçut tant d'eſtime pour Mr. *Locke*, qu'encore qu'il eût éprouvé ſa grande habileté, en matiére de Médecine, il la regarda deſormais, comme la moindre de ſes qualitez. Il l'exhorta à tourner ſes penſées d'un autre côté, & ne voulut pas ſouffrir qu'il exerçât la Médecine hors de ſa maiſon, à moins que ce ne fût chez quelcun de ſes Amis particuliers. Il voulut qu'il s'appliquât plûtôt à l'étude des choſes, qui concernent l'Etat & l'Egliſe d'Angleterre, & de ce qui peut avoir quelque rapport aux ſoins d'un Miniſtre d'Etat; & il devint ſi habile, en cette ſorte de choſes, que Mylord *Ashley* commença à le conſulter, en toutes les occaſions, qui s'en préſentoient. Non ſeulement, il vouloit qu'il fût avec lui, dans ſa Bibliotheque & dans ſon Cabinet; mais il le menoit encore dans

la

la compagnie du Duc de *Buckingham*, de Mylord *Halifax*, & d'autres Seigneurs; qui avoient de l'eſprit & de la lecture, & qui ſe plaiſoient à ſa converſation, autant que Mylord *Ashley*. Car quoi qu'il eût l'air ſerieux, & qu'il parlât toûjours à ces Seigneurs d'une maniere modeſte & reſpectueuſe; il mêloit à ſa converſation mille traits agreables, & pleins d'eſprit.

La liberté, qu'il prenoit avec des perſonnes de ce rang, avoit je ne ſai quoi, qui s'accommodoit fort bien avec ſon caractere. Un jour, trois ou quatre de ces Seigneurs s'étant donné rendez-vous, chez Mylord *Ashley*, plûtôt pour s'entretenir enſemble, que pour affaires; après quelques complimens, on apporta des cartes pour jouër, ſans que l'on eût eû preſque aucune converſation. Mr. *Locke* regarda ces Meſſieurs jouër, pendant quelque tems; après quoi, ayant tiré ſes tablettes de ſa poche, il ſe mit à y écrire je ne ſai quoi, avec beaucoup d'attention. Un de ces Seigneurs y ayant pris garde, lui demanda ce qu'il écrivoit. „ My„ lord, dit-il, je tâche de profiter au„ tant que je puis, en vôtre compa„ gnie; car ayant attendu avec impa„ tience l'honneur d'être préſent à une

„ aſ-

„ assemblée des plus sages & plus spi-
„ rituels hommes de nôtre terms, &
„ ayant eu enfin ce bonheur; j'ai cru
„ que je ne pouvois mieux faire, que
„ d'écrire vôtre conversation; & en
„ effet j'ai mis ici en substance ce qui
„ s'est dit depuis une heure, ou deux.
Il ne fut pas besoin que Mr. *Locke* lût beaucoup de ce dialogue, ces illustres Seigneurs en sentirent le ridicule, & se divertirent à le retoucher & à l'augmenter. Ils quitterent le jeu, ils entrerent dans une conversation, qui leur étoit mieux séante, & passerent ainsi le reste du jour.

En 1568. le Comte & la Comtesse de *Northumberland* ayant résolu d'aller en France, ils souhaiterent que Mr. *Locke* fût de la partie. Il y consentit, & il demeura en France, avec Madame la Comtesse, pendant que Mr. le Comte alla à Rome. Ce Seigneur tomba malade en chemin & mourut; ce qui fit que son Epouse retourna plûtôt en Angleterre, qu'elle n'auroit fait. Mr. *Locke* eut sans doute beaucoup d'agrémens dans ce voyage; parce que cette Dame étoit parfaitement bien faite, qu'elle faisoit beaucoup de dépense, & qu'on lui fit de grands honneurs par tout où elle passa.

Mr.

Mr. *Locke* après son retour en Angleterre, logea comme auparavant chez Mylord *Ashley*, qui étoit Chancellier de l'Echiquier. Néanmoins il retint toûjours sa place dans le College de *l'Eglise de Christ* à Oxford, * où il alloit faire quelque résidence de tems en tems. Quand il étoit entré dans la maison de Mylord *Ashley*, le fils unique de ce Seigneur n'avoit que quatre, ou cinq ans, & Mr. *Locke* fut chargé de ce qui restoit à faire, pour son éducation, dont il s'aquita avec beaucoup de soin. Comme ce jeune Seigneur étoit d'une santé assez foible, son Pere pensa à le marier de bonne heure; de peur que, s'il venoit à mourir, sa famille ne s'éteignit. Il étoit trop jeune & avoit trop peu d'experience, pour choisir lui même une femme. Mylord *Ashley* n'avoit pas alors le tems de faire ce choix, pour lui, & il souhaita que Mr. *Locke* s'en chargeât. Ce n'étoit néanmoins pas une chose fort facile, car encore que Mylord *Ashley* ne voulût pas chercher une grande fortune pour son fils, néanmoins il souhaitoit qu'il épousât une personne de bonne famille, d'un naturel doux, d'une

* *Voyez le Regître des changemens de l'air, qu'il tint à Oxford*, p. 116. & suiv.

ne bonne complexion & ſur tout bien élevée, & auſſi éloignée, qu'il étoit poſſible, des manieres des Dames de Londres & de la Cour. Mr. *Locke* accepta pourtant une commiſſion auſſi délicate, que celle-là, & s'en aquita très-heureuſement; puis qu'il eſt ſorti de ce mariage *Mylord Shaftesbury* d'à préſent, avec ſix autres enfans, qui ſe portent tous bien, quoi que la ſanté du feu Comte de *Shaftesbury* ne fût pas fort bonne & qu'il ſoit mort depuis quelques années. Comme Mr. *Locke* avoit eu ſoin d'une partie de l'éducation de ce Seigneur, il fut auſſi chargé de celle de ſon Fils ainé; que nous avons eu l'honneur de voir ici en Hollande, & dont le bon ſens, la pénetration, l'eſprit, la lecture, les manieres douces & obligeantes, très-éloignées de toutes ſortes de formalitez & de céremonies gênées, & l'expreſſion vive & aiſée font bien voir qu'il a été élevé par une auſſi excellente main, que celle de Mr. *Locke*. Auſſi ce Seigneur lui a-t-il témoigné, en toute occaſion, une très-grande reconnoiſſance, & en parle-t-il, encore à préſent, avec une eſtime extraordinaire.

L'année 1670. & la ſuivante, Mr. *Locke* commença à penſer aux premiers com-

commencement de son Ouvrage touchant l'Entendement, à la sollicitation de Mr. *Tyrell*, de Mr. *Thomas*, & d'autres de ses amis, qui se trouvoient quelquefois dans sa chambre, pour y parler ensemble, comme il me l'a dit à moi même. Mais ses occupations, & ses voyages l'empêcherent de le pouvoir achever, en ce tems-là. Je ne sai pas bien si ce fut en ce tems-ci, qu'il fut fait membre de la Societé Royale de Londres.

L'année 1672. Mylord *Ashley*, fut fait non seulement *Comte de Shaftesbury*, mais encore grand Chancellier d'Angleterre, & donna à Mr. *Locke* l'office de Secretaire *de sa présentation des Bénefices*, qu'il garda jusqu'à la fin de 1673. que Mylord *Shaftesbury* rendit le grand Seau au Roi. Mr. *Locke*, à qui ce grand homme avoit fait part de ses plus secretes affaires, fut disgracié aussi bien que lui, & dans la suite contribua à quelques Ecrits, que ce Seigneur fit publier; pour exciter la Nation Angloise à veiller sur la conduite des Catholiques Romains, & à s'opposer aux desseins de ce Parti.

A cette occasion, je ne puis pas passer sous silence une chose remarquable, qui se passa dans le Parlement d'Angleterre en 1672. On sait que le

Roi Charles II. fit alors la guerre aux Provinces Unies, conjointement avec la France. Mais comme l'argent, que la France lui donnoit pour cela, n'étoit pas suffisant, il voulut essayer d'en tirer de son Parlement. Pour cela, on fit dans le Conseil du Roi un projet de ce que le Chancellier devoit dire, après que le Roi auroit parlé; pour exhorter le Parlement à approuver la guerre, que ce Prince avoit déclarée aux Provinces Unies. Le premier projet parut trop foible au Roi & au Conseil, & l'on trouva à propos de le changer, malgré le conseil du Chancellier & d'y inserer ces mots de Caton, *delenda est Carthago*; comme s'il avoit été de l'interêt de l'Angleterre de ruiner entierement la Hollande. Cela ayant été résolu, il fallut que le Chancellier prononçât ce discours, comme on l'avoit dressé. Mylord *Shaftesbury* en témoigna un très-grand chagrin à Mr. *Locke*, & à un autre homme de ses amis, qui l'a témoigné depuis par un Ecrit. Néanmoins le Chancellier étant regardé, comme la bouche du Roi, & ne parlant pas en son propre nom, & souvent même contre ses sentimens particuliers; Mr. le Comte de *Shaftesbury* fut obligé de l'apprendre

dre par coeur, & quoi qu'il eût beaucoup de facilité à parler, & une grande préſence d'eſprit, il étoit ſi fort ému, qu'il fit tenir Mr. *Locke* derriere lui, avec le diſcours qu'il devoit prononcer à la main ; pour aider ſa mémoire, en cas qu'il vînt à héſiter. Cela fit grand bruit en Hollande, & ceux qui ne ſavoient pas quelle eſt la fonction du Chancellier, ni quels étoient les ſentimens de Mylord *Schaftesbury* conçurent mauvaiſe opinion de lui.

Cependant ce Seigneur s'étant bientôt après apperçu des deſſeins de la Cour, & ayant même découvert, par le moyen du Duc de *Buckingham* que non ſeulement le Duc d'York, mais même le Roi étoit Catholique, quoi qu'il ſe cachât en faiſant l'*Eſprit fort*, & en ne témoignant que de l'indifference pour la Religion ; il quitta le parti de la Cour, qui fit en vain tout ce qu'elle put, pour le retenir. Ce Seigneur, quoi que d'ailleurs très-moderé, étoit intraitable ſur la Religion Romaine, pour laquelle il avoit une averſion invincible. Il n'étoit pas mieux diſpoſé, à l'égard du pouvoir arbitraire, & tyrannique. C'eſt une choſe connuë de tous ceux, qui ont eu quelque com-

merce avec lui, ou qui en ont ouï parler à ceux qui l'ont connu.

Cependant le Chevallier *Temple* a parlé desavantageusement de lui, dans ses *Mémoires*, & a insinué qu'il étoit l'un des Auteurs de la guerre de 1672. contre les Provinces Unies. Mais on doit savoir qu'il n'aimoit pas Mylord *Shaftesbury*, parce que ce dernier, étant Chancellier de l'Echiquier, s'étoit opposé à un présent en vaisselle d'argent, qu'il demandoit au Roi, au retour de son Ambassade, selon un usage que le Chancellier jugeoit très-préjudiciable aux finances du Roi. Cette raison est assez forte, pour ne pas se fier à Mr. *Temple*, sur le Chapitre de Mylord *Shaftesbury*.

Pour revenir à Mr. *Locke*, il avoit été fait Secretaire, au mois de Juin en 1673. d'une Commission touchant le Commerce; emploi qui lui devoit rendre cinq-cents Livres Sterling par an; mais cette Commission fut dissoute, au mois de Decembre 1674.

L'Eté de l'année suivante * 1675. Mylord *Shaftesbury* trouva à propos de faire voyager Mr. *Locke*, qui avoit du penchant à tomber dans l'Etisie; & il alla à Montpellier, où il demeura assez

* *Voyez le Registre nommé ci dessus* p. 121.

ſez long-tems. Ce fut là qu'il fit connoiſſance, avec Mr. le Comte de *Pembroke*; qui ſe nommoit alors Mr. *Herbert*, du nom de ſa famille, parce que ſon aîné étoit encore en vie. Il conſerva en ſuite toûjours cette amitié, & je l'ai ouï parler de ce Seigneur, à qui il dédia depuis ſon livre *de l'Entendement*, avec une très-grande eſtime. De Montpelier, il alla à Paris, où il fit connoiſſance avec Mr. *Juſtel*, la maiſon duquel étoit alors le rendez-vous des Gens de Lettres. Il y vit auſſi Mr. *Guenelon* célebre Medecin d'Amſterdam, qui y tenoit des conferences Anatomiques, avec beaucoup de réputation. Il prit ſon nom & le lieu de ſa demeure à Amſterdam ſur ſes tablettes; & ſon amitié lui fut quelques années après très-utile, comme on le verra dans la ſuite. Il lia encore une amitié particuliere avec Mr. *Toinard*, qui lui confia un Exemplaire de ſon *Harmonie Evangelique*; dont il n'avoit que cinq ou ſix, qui fuſſent complets, & qu'il n'a pas encore rendue publique, quoi qu'on l'en ait inſtamment prié. Mr. *Locke* avoit fait une étude particuliere du Nouveau Teſtament, dont on verra quels furent les fruits, dans la ſuite.

Mr. le Comte de *Shaftesbury* s'étant raccommodé avec la Cour, dans le deſſein apparemment d'être le plus utile qu'il pourroit à ſa patrie, fut fait Préſident du Conſeil l'an 1679. ce qui l'obligea de rappeller Mr. *Locke* à Londres. Il y retourna, mais comme il n'étoit pas entierement remis, & qu'il ſe ſentoit attaqué d'un Aſthme; il ne pouvoit pas demeurer long-tems à Londres, où le charbon de pierre qu'on y brule, l'incommodoit. Il étoit obligé d'aller paſſer de tems en tems quelques ſemaines à la campagne, pour y reſpirer un air, qui ne fût pas gâté par les vapeurs de charbon, dont la ville de Londres eſt pleine. Il alloit auſſi quelques fois à Oxford, où il avoit conſervé ſa place, dans le College de *l'Egliſe de Chriſt*.

Comme le Comte de *Shaftesbury* étoit rentré, comme je l'ai dit, dans le Conſeil, plûtôt pour le bien de la Nation Angloiſe, que pour favoriſer les deſſeins de la Cour; qui tendoient à établir en Angleterre la Religion Romaine, & le pouvoir arbitraire; on lui fit bien-tôt des affaires & le Roi l'envoya à la Tour. Cependant il fut abſous, malgré les intrigues de la Cour, & il ſe retira en Hollande, au mois de

De-

Decembre 1682. Comme le Prince d'Orange d'alors, qui a depuis été Roi d'Angleterre, ſavoit que ce Seigneur n'étoit coupable, que parce qu'il s'oppoſoit aux deſſeins de la Cour, il fut bien reçu en Hollande; où il ſe fit recevoir Bourgeois d'Amſterdam, de peur que le Roi ne le demandât à la République; qui, par un Traité, eſt obligée de remettre les criminels d'Etat à la Couronne d'Angleterre, pourvû qu'ils ne ſe ſoient pas fait paſſer Bourgeois de quelque ville de Hollande: comme la Couronne d'Angleterre eſt obligée d'en faire autant, à l'égard des Etats.

Mr. *Locke* ne ſe crut pas non plus en ſureté en Angleterre, car quoi qu'il fût qu'on ne lui pouvoit rien faire ſelon les loix, on l'auroit pû faire mettre en priſon, pour quelque tems; ce qui auroit mis ſa ſanté & ſa vie en danger. Ainſi il ſuivit Mylord *Shafteſbury*, qui mourut bien-tôt après en Hollande. C'eſt un honeur, pour cette Province & pour la ville d'Amſterdam en particulier, d'avoir reçu & d'avoir protegé un ſi illuſtre Réfugié, ſans avoir égard aux ſiniſtres impreſſions, qu'on avoit voulu donner de lui; à cauſe du diſcours qu'il avoit prononcé, com-

me Chancellier, dans le Parlement de 1672. Les deſcendans de ce Seigneur en conſervent une mémoire pleine de reconnoiſſance; comme Mr. le Comte de *Shaftesbury*, ſon petit fils, me l'a témoigné plus d'une fois. Puiſſe cette ville être l'aſyle aſſuré de l'innocence, autant que le monde durera, & s'attirer, par une ſi génereuſe conduite, les loüanges, & la bénediction de tous ceux, qui aiment la vertu, non ſeulement lors qu'elle eſt heureuſe, mais encore lors qu'elle eſt perſecutée!

Mr. *Locke* étant à Amſterdam en 1683. ſur la fin de l'année, il renouvella avec Mr. *Guenelon* la connoiſſance, qu'il avoit faite avec lui à Paris, & vint auſſi à connoître Mr. *Veen* ſon Beau-Pere, Doyen des Médecins de cette ville, & l'un des plus habiles & des heureux Praticiens qu'elle ait eus. Au mois de Janvier de l'année 1684. comme Mr. *Guenelon* faiſoit chez lui la diſſection d'une Lionne, qui étoit morte du froid, qui fut exceſſif cette année-là, Mr. *Locke* s'y trouva, & y fit connoiſſance avec d'autres Médecins. Il y vit auſſi Mr. de *Limborch*, Profeſſeur en Théologie, parmi les Rémontrans, avec lequel il lia une ami-

amitié, qui a duré juſqu'à ſa mort, & qu'il a entretenue avec ſoin, dès qu'il a été en Angleterre. J'eus auſſi l'honeur de le connoître quelque tems après, & j'ai paſſé bien des heures utilement & agreablement avec lui, pendant qu'il a été ici; ſur tout dès qu'il s'ouvrit avec moi, touchant ſes ſentimens de Philoſophie, ſur leſquels nous eumes de longues converſations. Comme il ſe porta mieux, en Hollande, qu'il n'avoit fait ni en Angleterre, ni à Montpelier; il y travailla à ſon Ouvrage de l'*Entendement*, qu'il y acheva, & dont il me fit lire quelques Chapitres en Manuſcrit.

Il n'y avoit pas un an, que Mr. *Locke* étoit ſorti d'Angleterre, lors qu'on l'accuſa à la Cour d'avoir fait certains petits livres, contre le Gouvernement, que l'on diſoit être venus de Hollande; mais que l'on reconnut, dans la ſuite, avoir été faits par d'autres. Ce fut là toute la raiſon, comme l'on dit, qui fit que le Roi envoya ordre à Mr. *Fell*, qui étoit alors Evêque d'Oxford & Doyen de *l'Egliſe de Chriſt*, d'ôter à Mr. *Locke* la place, qu'il avoit dans ce College. Cet Evêque qui étoit un homme ſavant & vertueux & qui avoit toûjours eu de la conſideration & de

l'amitié pour Mr. *Locke*, reçut cet ordre avec beaucoup de chagrin, comme on l'a sû depuis. Il envoya querir sur le champ Mr. *Tyrell*, ami de Mr. *Locke*, pour en parler avec lui, & il fut si fort convaincu de l'innocence de Mr. *Locke*, qu'au lieu d'executer l'ordre, il lui écrivit le 8. de Novembre de venir répondre pour lui même le 1. de Janvier de l'année suivante. En même tems, il écrivit ce qu'il venoit de faire à Mylord Comte de *Sunderland*, qui étoit alors Secretaire d'Etat, en ces termes, qui serviront à faire mieux connoître le caractere de Mr. *Locke*: *étant un homme en qui le feu Comte de Shaftesbury avoit beaucoup de confiance, & étant soupçonné de n'être pas bien intentionné pour le Gouvernement, j'ai eu l'œuil sur lui, pendant plusieurs années; mais il a toûjours été si fort sur ses gardes, qu'après plusieurs recherches exactes, je puis assurer, avec confiance, qu'il n'y a personne dans le College, quelque familier qu'il soit avec lui, qui lui ait rien ouï dire contre le Gouvernement, ni même rien qui le concernât. Quoi qu'on l'ait souvent mis, dans des discours publics & particuliers, à dessein, sur le chapitre du Comte de Shaftesbury, en parlant*

mal

mal de lui, de son Parti & de ses deſſeins, on n'a jamais pû l'obliger de témoigner par ſon diſcours, ou par ſes regards, qu'il s'y intereſſoit en aucune maniere; de ſorte que nous croyons qu'il n'y a pas un homme au monde, qui ſoit ſi maître de ſa langue & de ſes paſſions, que lui.

Cela eſt d'autant plus ſurprenant, que Mr. *Locke* étoit naturellement un peu prompt; mais comme il voyoit qu'on lui dreſſoit des embûches, il s'étoit fait une loi inviolable de ſe taire. Il lui étoit facile de voir qu'en parlant devant ceux qui tâchoient de l'engager dans ces diſcours, il ne rendroit aucun ſervice à ſon Bienfacteur, & qu'il s'attireroit des affaires à lui même.

Il ſemble que ce que l'Evêque d'Oxford écrivoit n'étoit, que pour lui rendre ſervice; mais une ſeconde Lettre du Roi étant venue, il fut contraint d'ôter à Mr. *Locke* la place qu'il avoit, dans le Collège de l'*Egliſe de Chriſt* à Oxford.

Après la mort du Roi Charles II. qui arriva le 16. de Février 1685. Mr. *Penn*, que Mr. *Locke* avoit connu dans l'Univerſité, & qui employa avec beaucoup de générosité le credit, qu'il avoit alors auprès du Roi Jaques, en-

treprit d'en obtenir un pardon pour lui, & l'auroit en effet obtenu; ſi Mr. *Locke* n'avoit répondu, qu'il n'avoit que faire de pardon, puis qu'il n'avoit commis aucun crime.

Au printems de l'année 1685. le Duc de *Monmouth* étoit en Hollande, avec pluſieurs Anglois mécontens du Gouvernement, & il ſe préparoit à l'entrepriſe qui lui réüſſit ſi mal. Le Roi d'Angleterre en étant averti, fit demander aux Etats par Mr. *Skelton*, ſon Envoyé à la Haie, le 17. de May, quatre vint quatre perſonnes, entre les quelles étoit Mr. *Locke*, que l'on qualifioit ainſi: *ci-devant Secretaire de Mylord Shaftesbury*, quoi qu'il n'ait jamais eu cet emploi, ni ce titre dans la maiſon de ce Seigneur, où il étoit comme un ami. Il étoit le dernier de tous, & je me ſouviens d'avoir oüi dire alors, que ſon nom n'étoit point dans la liſte venuë d'Angleterre; mais que le Conſul Anglois, qui étoit alors ici, le fit ajoûter. Je croi au moins que l'on peut aſſûrer que Mr. *Locke* n'avoit aucune liaiſon avec le Duc de *Monmouth*, qu'il n'eſtimoit pas aſſez, pour s'en promettre aucun bien. Il n'étoit d'ailleurs aucunement brouïllon, & plûtôt timide, que courageux.

Il

Il avoit été sur la fin de l'année 1684. à Utrecht, & il étoit revenu au printems à Amsterdam, à dessein de retourner à Utrecht; où il retourna effectivement, parce qu'il ne craignoit pas qu'on pût l'accuser de tremper dans l'entreprise du Duc de *Monmouth*. Il avoit eu auparavant quelque envie de loger chez Mr. *Guenelon*, qui s'étoit excusé de le recevoir dans sa maison, parce que ce n'est guére l'usage de cette ville, de loger des étrangers chez soi; quoi que d'ailleurs il le vît de très-bon œuil, & reçût très-agreablement ses visites. Mais dès que Mr. *Guenelon* vit qu'il étoit en danger, il comprit qu'il étoit tems de lui rendre service, comme il le fit avec beaucoup de générosité. Il en parla avec Mr. *Veen*, & l'engagea à le recevoir chez lui. Il lui écrivit pour cela à Utrecht & Mr. de *Limborch* en fit de même, de la part de Mr. *Veen*. Mr. *Locke* se rendit donc à Amsterdam, où il demeura caché chez Mr. *Veen*, deux ou trois mois. Cependant Mr. de *Limborch* prit soin de lui faire tenir les lettres, qu'on lui écrivit, & garda même le Testament de Mr. *Locke* qui le chargea de l'envoyer à quelques uns de ses parens, qu'il lui nomma, s'il venoit à mourir.

On eut ſoin cependant de conſulter un des principaux Magiſtrats de cette ville, pour ſavoir s'il y pouvoit demeurer en ſûreté; & ce Magiſtrat répondit qu'on ne pouvoit pas le proteger, ſi le Roi d'Angleterre le faiſoit demander, mais qu'aumoins on ne le livreroit pas, & qu'on ne manqueroit pas de faire avertir ſon hôte.

Cela lui mit en quelque ſorte l'eſprit en repos, & il demeura chez Mr. *Veen*, juſqu'au mois de Septembre, ſans ſortir que la nuit, de peur d'être reconnu. Cependant quelcun lui perſuada d'aller plûtôt à Cleves, où il alla; mais il en revint, vers le commencement de Novembre, & logea de nouveau chez Mr. *Veen*. Ce fut chez lui qu'il compoſa la Lettre Latine de la Tolerance, qui fut enſuite imprimée à * Tergou, & qui eſt intitulée, *Epiſtola de Tolerantia, ad Clariſſimum Virum* T. A. R. P. T. O. L. A. *Scripta* à P. A. P. O. J. L. A. Les premieres Lettres ſignifient *Theologiæ apud Remonſtrantes Profeſſorem, tyrannidis oſorem, Limburginum Amſtelodamenſem*; & les ſecondes, *pacis amico, perſequutionis oſore, Joanne Lockio An-*

* *En 1689. Elle ſe trouve chez Waesberge, à Amſterdam.*

Anglo. On traduiſit ce petit ouvrage en Anglois, & il fut imprimé deux fois à Londres en 1690. On en a donné un Extrait dans la *Bibliotheque Univerſelle* Tom. xv. Art. 14. Mr. *Locke* lut auſſi en ce tems-là quelques traitez *d'Epiſcopius*, qu'il trouva excellens; car juſqu'à lors, il ne connoiſſoit les Remontrans, que par ouï dire, & par quelques converſations, qu'il avoit euës ici. Il fut ſurpris de les trouver dans des ſentimens beaucoup plus aprochans des ſiens, qu'il n'avoit crû; & il fit dans la ſuite un excellent uſage des lumieres, qu'il put tirer d'eux.

A la fin de l'année, Mr. *Locke* alla loger chez Mr. *Guenelon*, où il fut auſſi la ſuivante.

En 1686. il commença de nouveau à paroître, parce qu'on fut aſſez informé qu'il n'avoit aucune part dans l'entrepriſe du Duc de *Monmouth*; & il me donna alors *la Nouvelle Méthode de dreſſer des Recueuils* qui eſt dans le 2. Tome de la *Bibliotheque Univerſelle*. Il me fit auſſi quelques Extraits, comme celui du livre de Mr. *Boyle*, touchant les Remedes Specifiques, qui eſt dans le même Tome & quelques autres dans la ſuite. Je lui envoyai à Utrecht, où il étoit allé en Automne, quel-

quelques exemplaires de ſa *Méthode*, que j'avois fait tirer à part, & il me chargea d'en envoyer quelques uns à Mr. *Toinard*, à qui elle étoit adreſſée, quoi que ſon nom n'y ſoit pas.

A la fin de l'année, Mr. *Locke* revint à Amſterdam, & logea chez Mr. *Guenelon*, comme auparavant.

En 1687. il voulut que Mr. de *Limborch* & moi & quelques autres de nos amis fiſſions des Conferences, pour leſquelles on s'aſſembleroit tour à tour, une fois la ſemaine, tantôt chez les uns, & tantôt chez les autres, & où l'on propoſeroit quelque queſtion, ſur laquelle châcun diroit ſon avis, dans l'Aſſemblée ſuivante. J'ai encore les Loix, qu'il ſouhaitoit qu'on obſervât, écrites de ſa main en Latin. Mais nos Conferences furent interrompuës par ſon abſence, parce qu'il alla à Roterdam, où il logea chez Mr. *Furly*. Il revint encore à Amſterdam, mais pour peu de tems.

Sur la fin de cette année il compoſa lui même un Abregé, en Anglois, de ſon Livre *de l'Entendement Humain*, qui étoit encore en Manuſcrit. Je le traduiſis en François & le publiai dans le VIII. Tome de la *Bibliotheque Univerſelle*, au mois de Janvier de

l'an

l'an 1688. J'en fis tirer auſſi quelques exemplaires à part, où il joignit une petite dédicace à Mr. le Comte de *Pembroke*. Cet abregé plut à une infinité de gens, & leur fit ſouhaiter de voir l'Ouvrage entier. Il y eut néanmoins des gens, à qui le nom de Mr. *Locke* n'étoit pas encore connu, qui ne voyant cet Abregé que dans la *Bibliotheque Univerſelle*, crurent que c'étoit là le projet d'un Ouvrage, qui n'étoit pas encore fait, & que j'attribuois à un Anglois, pour voir ce qu'on en diroit; mais ils furent bien-tôt deſabuſez.

Enfin l'heureuſe révolution, qui arriva en Angleterre ſur la fin de 1688. & au commencement de 1689. par le courage & la ſage conduite du *Prince d'Orange*, lui ouvrit le retour en ſon païs & il y alla au mois de Fevrier 1689. ſur la même flotte, qui y conduiſit la Princeſſe d'Orange. Il travailla à Londres à obtenir d'être rétabli dans ſon droit du College de *l'Egliſe de Chriſt*, à Oxford; non qu'il eût deſſein d'y retourner, mais ſeulement afin qu'il parût par là, qu'on lui avoit fait tort. On le lui auroit accordé, mais voyant que l'on ne pouvoit ſe réſoudre dans cette Societé à dépoſſeder celui,

celui, qu'on avoit mis en ſa place, & qu'on le retiendroit, comme ſurnumeraire, il s'en déſiſta.

Comme il étoit eſtimé & conſideré de pluſieurs Seigneurs, qui avoient du credit, après la révolution, il lui auroit été facile d'avoir un emploi conſiderable; mais il ſe contenta d'être l'un des *Commiſſaires des Appels*, charge qui rend deux-cents Livres Sterling, par an, & qui l'accommodoit, parce qu'elle ne demande pas une grande aſſiduité. Elle eſt à la diſpoſition des Seigneurs de la Thréſorerie, & le Lord *Mordant*, qui étoit de leur nombre, & qui a été depuis Comte de *Monmouth*, & enſuite de *Peterborough*, l'ayant demandée pour lui, les autres Seigneurs y conſentirent. Vers le même tems, on offrit à Mr. *Locke* un caractere public, & il fut à ſon choix d'aller chez *l'Empereur*, ou chez l'*Electeur de Brandebourg*, en qualité d'Envoyé, ou en un autre Cour, où il croiroit pouvoir réſider dans un air plus propre à ſa ſanté qui étoit foible; mais craignant que ſi l'air ne lui convenoit pas, où il ſeroit allé, le ſervice du Roi n'en ſouffrît, ou que ſa vie ne fût en danger, à moins qu'il ne revînt promptement, il refuſa un emploi de cette nature.

Ce-

Cependant il ne perdoit pas ſon ten
puis qu'un Théologien ayant attaq
ſa premiere Lettre de la Tolerance,
y répondit en 1690. par une ſecon
Lettre, dont on a publié un Abre
dans le XIX. Tome de la *Bibliot*
que Univerſelle, Art. 2. Il n'y mit p
ſon nom, pour ne s'attirer pas d
querelles perſonnelles; qui lui auroie
pû nuire, ſans ſervir à l'avancemc
de la Verité. Mais dès que ſa mani
re d'écrire fut connue, on le recc
nut aſſez. Ce fut auſſi la même annc
que ſon Ouvrage *de l'Entendement* p
rut *in folio*, pour la premiere fois, c
Anglois. Il a été publié en cette m
me Langue trois-fois depuis, en 165
en 1697, & en 1700. Cette dernie
année, on le publia en François à Ar
ſterdam, chez *H. Schelte*. Mr. *Coſi*
qui demeuroit alors, dans la mêr
maiſon que l'Auteur, le traduiſit av
beaucoup de ſoin, de fidelité & de n
teté, ſous ſes yeux, & cette verſi
eſt très-eſtimée. Elle a fait connoît
ſes ſentimens deçà la mer, avec pl
d'étendue que l'Abregé, qui avoit p
ru en 1688. ne pouvoit le faire. Cor
me l'Auteur étoit préſent, il corrig
divers endroits de l'Original, pour l
rendre plus clairs & plus faciles à tr
duir

duire, & revit la Verſion avec ſoin; ce qui fait qu'elle n'eſt guere inferieure à l'Anglois, & qu'elle eſt ſouvent plus claire. Cet Ouvrage a auſſi été traduit en Latin en 1701. par Mr. *Burridg*. Il y en a encore un petit abregé en Anglois, par Mr. *Wynne*. La quatriéme Edition Angloiſe eſt la meilleure & la plus augmentée. Ceux qui les ont comparées ont pû remarquer un effet de la ſincerité, & de l'amour de la Verité, dont l'Auteur faiſoit profeſſion, dans le Chapitre XXI. du Livre ſecond, où il traite du *Pouvoir*, ou de la *Faculté*; puis que, conformément à l'avis de ſes Amis, il y a changé pluſieurs choſes dans l'idée qu'il avoit donnée de la maniere dont nous nous déterminons à vouloir. Peu de Philoſophes ſont capables de ſe réſoudre à corriger leurs penſées, & il n'y a rien qu'ils ne fiſſent, plûtôt que d'avouër qu'ils ſe ſont trompez. Mr. *Locke* aimoit trop la Verité, pour les imiter, & il avouë lui même, dans ſa préface, qu'après un plus mûr examen, il avoit changé de ſentiment.

Il publia auſſi la même année, ſon livre du *Gouvernement Civil*, dont on a parlé dans le XIX. Tome de la *Bibliotheque Univerſelle*, Art. 8. Ce

livre

livre parut enſuite en François à Amſterdam, & a été rimprimé en Anglois en 1694. & en 1698. Nous en aurons bien-tôt une Edition Angloiſe beaucoup plus correcte que les précedentes, auſſi bien qu'une meilleure verſion Françoiſe. Mr. *Locke* n'y avoit pas mis ſon nom, parce que les principes, qu'il y établit, ſont contraires à ceux que l'on ſoûtenoit communément en Angleterre, avant la révolution, & qui alloient à établir le pouvoir arbitraire, ſans avoir égard à aucunes Loix. Il renverſe entierement cette Politique Turque, que bien des gens ſoûtenoient, ſous des prétextes de Religion; pour flatter ceux qui aſpiroient à un pouvoir, qui eſt au deſſus de la nature humaine. Mr. *Locke* vêcut à Londres plus de deux ans après la Révolution, dans l'eſtime génerale de tous ceux qui le connoiſſoient. Il voyoit familierement des perſonnes du premier ordre; mais rien ne lui pouvoit donner plus de plaiſir, que les converſations, qu'il avoit reglément, toutes les ſemaines, avec Mr. le Comte de *Pembroke*, qui étoit alors Garde du Seau Privé & qui a été depuis Préſident du Conſeil du Roi; poſte qu'il occupe encore, avec l'approbation génerale,

nerale, auſſi bien que celle de ſa Majeſté. Quand ſa poitrine commençoit à ſe reſſentir de l'air de Londres, il ſe retiroit à une maiſon de campagne de Mr. le Comte de *Peterborough*, près de cette ville, pour quelques jours & il y étoit toûjours parfaitement bien venu. Mais il fut obligé enſuite de penſer à quitter Londres, au moins tout l'hiver, & à s'en éloigner davantage.

Il avoit rendu quelques viſites, en divers tems, à Mr. le Chevallier *Masham*, qui demeure à Oates, lieu qui eſt à un peu plus de vint milles de Londres; où il trouva l'air ſi bon, qu'il crut qu'il n'y en avoit point qui lui pût être meilleur. D'ailleurs l'agréable compagnie, qu'il y trouvoit dans la famille de Mr. le Chevalier *Masham*, & capable d'embellir le lieu le plus triſte, contribua ſans doute beaucoup à le déterminer à prier ce Gentilhomme de le recevoir chez lui; pour y fixer ſa demeure ordinaire, & y attendre la mort, en s'applicant à ſes études, autant que ſa ſanté foible le lui pouvoit permettre. On l'y reçut, à telles conditions qu'il voulut, afin qu'il y eût une entiere liberté, & qu'il ſe regardât comme chez lui; &

ce fut dans cette douce Societé qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & d'où il ne ſortoit, que le moins qu'il pouvoit; parce que l'air des Londres lui devenoit toûjours plus inſupportable. Il y alloit ſeulement en Eté, pour trois ou quatre mois, & s'il en revenoit incommodé, l'air de la campagne le rétabliſſoit bien-tôt.

En 1692. il publia ſa troiſiéme Lettre de la Tolerance, pour répondre aux nouvelles objections, qu'on lui avoit faites, & il le fit avec tant de force & d'exactitude qu'il ne fut pas néceſſaire qu'il y revînt depuis. Il eſt étrange que les hommes étant naturellement convaincus, qu'ils ſont ſujets à ſe tromper, qu'ils ne ſavent que très-peu de choſes avec clarté; & ne voulant pas d'ailleurs que ceux qui ſont, dans d'autres ſentimens qu'eux, & qui ont les mêmes droits, les maltraitent à cauſe de la diverſité des opinions, lors qu'ils ſont les plus foibles; veuillent perſecuter les autres, pour la même raiſon, dès qu'ils en ont le pouvoir; & cela ſous prétexte de Religion, quoi que la Religion le défende expreſſément. Cela ne peut venir que de l'orgueuil & d'un eſprit de tyrannie, qui ſe cache ſous je ne ſai quel voile de pieté,

pieté: à peu près comme l'envie de jouïr du pouvoir arbitraire ſe couvre du prétexte du bien de l'Etat, quelque contraire qu'il lui ſoit.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu de déplorer ces deſordres de l'eſprit humain. L'Angleterre a cette obligation à Mr. *Locke*, qu'il y a deſabuſé bien du monde; qui, faute d'attention, approuvoit les maximes des perſecuteurs, & qui les déteſtent à préſent. En ce tems-là, la monoie d'Angleterre, comme l'on ſait, ſe trouvoit dans un très-mauvais état, parce qu'elle avoit été ſi fort rognée ſous les Regnes précedens, qui avoient négligé d'y apporter du remede, qu'elle étoit diminuée de plus du tiers de ſon veritable poids. Cela faiſoit que l'on croyoit avoir ce qu'on n'avoit point; car quoi que la monoie n'eût été hauſſée, par aucune autorité publique, elle valloit néanmoins dans le commerce un tiers de plus que ſon poids ne permettoit; ce qui ruinoit le commerce, en diverſes manieres, que je ne dirai pas ici. Mr. *Locke* avoit remarqué ce deſordre, dès qu'il étoit revenu en Angleterre & en parloit ſouvent; pour engager la nation à y mettre quelque remede. Il diſoit dès-lors, *qu'il y avoit un mal en Angleterre*,

re, auquel perſonne ne prenoit garde, & qui cauſeroit plus de dommage à la Nation, que ceux deſquels on avoit le plus de peur; & que ſi on ne remedioit au deſordre de la monoie, on ſeroit ruiné par cela ſeul, quand même tout le reſte iroit bien. Un jour qu'il paroiſſoit fort inquiet là-deſſus, & qu'on le railloit, comme s'il n'avoit été troublé, que d'une peur chimerique; il répondit *que l'on en pouvoit rire, ſi l'on vouloit, mais que dans peu, ſi l'on n'y mettoit ordre, on manqueroit d'argent en Angleterre, pour acheter du pain.* C'eſt ce qui arriva en 1695. & qui obligea le Parlement à y mettre ordre, dès le commencement de l'année ſuivante. Pour exciter la Nation Angloiſe à y prendre garde, Mr. *Locke* publia en 1692. un petit traité, intitulé: *conſiderations de conſequence ſur la diminution de l'Interêt de l'argent, & l'augmentation du prix de la monoie.* On y trouve quantité de remarques curieuſes, touchant l'une & l'autre de ces choſes & le commerce de l'Angleterre. Il reprit enſuite cette matiere en 1695. lors que l'accompliſſement de ſa prédiction obligea le Parlement à y penſer ſérieuſement. Il parut par-là qu'il n'étoit pas moins capable de raiſonner des

affaires ordinaires de la vie, que des choſes les plus abſtraites; & qu'il n'étoit nullement comme ces Philoſophes, qui conſument leur vie à la recherche de veritez purement ſpéculatives, & qui ne ſauroient donner aucun bon avis, dans les choſes qui regardent le bien de l'Etat.

En 1693. il publia ſes *Penſées touchant l'éducation des Enfans*, & il s'en fit encore deux autres Editions en 1694, & 1698. qui ſont augmentées. Ce livre fut auſſi traduit, en Hollande, en François & en Flamand. Quoi qu'il y ait beaucoup de choſes, qui regardent les Anglois, que l'on fait communément en Angleterre dans l'éducation de la Jeuneſſe, il y a quantité de remarques utiles, pour toute ſorte de nations.

En 1695. Mr. *Locke* fut fait *Commis du commerce & des Colonies*. Ceux qui ſont de cette Commiſſion compoſent un Conſeil, qui prend ſoin de ce qui regarde le Commerce & les Colonies Angloiſes, & ils ont chacun mille Livres Sterling par an. Il s'aquita de cet emploi, avec beaucoup de ſoin & d'approbation, juſqu'à l'an 1700. auquel il le quitta, parce qu'il ne pouvoit plus faire de ſéjour à Londres,

com-

comme il avoit accoûtumé auparavant. Il ne dit à perſonne qu'il avoit deſſein de renoncer à cet emploi, avant que de remettre ſa Commiſſion, entre les mains du Roi; qui la reçut avec beaucoup de peine, & qui lui dit que quelque peu d'aſſiduité, qu'il y apportât, ſon ſervice lui étoit agreable, & qu'il ne ſouhaitoit pas qu'il demeurât, dans la ville, un ſeul jour au préjudice de ſa ſanté. Mais il répondit au Roi, qu'il ne pouvoit pas retenir une charge, à laquelle un gage conſiderable étoit attaché, ſans en faire les fonctions, & qu'il le prioit très-humblement de l'en décharger. Bien des gens n'auroient pas été ſi ſcrupuleux que lui, & auroient profité de la permiſſion, que le Roi lui accordoit; ou au moins auroient tâché de reſigner avantageuſement un emploi, comme celui-là.

Dans le fonds, il méritoit de jouïr de la penſion, qui y étoit attachée, même ſans en faire aucune fonction; quand ce ne ſeroit que parce qu'il fut l'un de ceux, qui travaillerent le plus à faire comprendre au Parlement, qu'il n'y avoit point de moyen de ſauver le Commerce de l'Angleterre, qu'en faiſant refondre la monoie, ſans en hauſſer le prix, aux dépends du Public.

Pour cela, il composa un petit livre qui renfermoit de *nouvelles considerations touchant l'augmentation du prix de la monoie*, qu'il publia en 1695. Ce Traité & quelques autres furent rimprimez l'année suivante sous le titre de *Papiers touchant la Monoie, l'Interêt, & le Commerce*. Le Parlement, ayant suivi ses sentimens, fit, au milieu d'une terrible guerre, une réformation dans la monoie; que bien des Etats auroient de la peine à entreprendre, dans la paix. L'on sait qu'il y a des Royaumes, où l'on hausse & baisse la monoie, seulement pour attirer l'argent des Particuliers, dans le trésor du Prince; sans se mettre en peine de la perte que l'Etat y fait, ce qui est bien éloigné des maximes de l'Angleterre.

La même année 1695. Mr. *Locke* publia son livre, intitulé en Anglois *the Reasonableness of Christianity*, où il fait voir qu'il n'y a rien de plus raisonnable, que la Religion Chrétienne, telle qu'elle se trouve dans l'Ecriture Sainte. On a parlé du dessein de ce livre, dans cette *Bibliotheque Choisie* Tom. II. Art. 8. Il fut bientôt après traduit en François & en Flamand, & attaqué en Angleterre par un Théologien fort aigre & fort emporté, mais

mais à qui l'Auteur répondit & replica encore l'an 1696. d'une maniere ſi forte, quoi que ſans ſe fâcher, que l'on avoit ſujet d'attendre de ſon Adverſaire une réparation publique ; ſi cette eſpece de gens avoit quelque ſorte de honte & d'équité. Mr. *Bold*, Miniſtre de Steeple, dans la Province de Dorſet, défendit auſſi très-bien Mr. *Locke*, ſans le connoître, en deux petits diſcours, qui parurent en 1697. auſſi bien que ſa ſeconde Réponſe, dont on a parlé dans cette Bibliotheque Choiſie Tom. II. Art. 8.

Avant cela, il avoit paru à Londres un livre, intitulé *le Chriſtianiſme non myſterieux*, où l'Auteur prétendoit montrer qu'il n'y a rien dans la Religion Chrétienne, non ſeulement *qui ſoit contraire à la Raiſon*, *mais même qui ſoit au deſſus d'elle* Cet Auteur, en voulant montrer ce que c'eſt que la Raiſon, s'étoit ſervi de quelques raiſonnemens ſemblables à quelques uns de ceux de Mr. *Locke*, dans ſon Traité de l'Entendement Humain. Il étoit auſſi arrivé que quelques Unitaires Anglois avoient publié divers petits livres, depuis quelque tems ; où ils avoient beaucoup parlé de la Raiſon, & de ce qui lui eſt oppoſé, & ſoûtenu qu'il n'y

a rien de tel, dans le Christianisme. Mr. *Locke* avoit aussi enseigné avec raison, qu'il n'y a rien dans la Révelation, qui soit contraire à aucune notion assurée de la Raison. Tout cela joint ensemble engagea feu Mr. *Stillingfleet*, Evêque de Worcester, à mêler M. *Locke* avec ces gens là, dans une défence qu'il fit contre eux de la doctrine de la Trinité, & qu'il publia en 1697. Il attaqua, * dans ce livre, quelques pensées de Mr. *Locke* touchant la connoissance des substances, & quelques autres choses; dans la crainte mal fondée que ces pensées n'allassent à favoriser des héresies. Mr. *Locke* lui répondit, & Mr. *Stillingfleet* replica, la même année. Cette replique fut réfutée, par une seconde Lettre de Mr. *Locke*; ce qui lui en attira aussi une seconde de ce savant Evêque, en 1698. à laquelle Mr. Locke opposa une troisiéme réponse en 1699. où il traita plus au long de la certitude, qu'on peut avoir, par la Raison ou par les Idées, de la certitude de la Foy, de la Résurrection du même corps, & de l'Immaterialité de l'Ame, & montra que ses principes s'accordent très-bien avec la Foi, & ne tendent nullement au Scepticisme, comme

* *Chap. X.*

me Mr. *Stillingfleet* le disoit. Cet Evêque mourut, quelque tems après, & la dispute finit ainsi.

On remarqua deux choses, dans cette dispute, dont l'une regarde le sujet, & l'autre la maniere, dont il est traité. On admira la solidité de la doctrine de Mr. *Locke*, sa netteté, & son exactitude, non seulement à expliquer ses pensées, mais encore à développer celles de son Adversaire; & l'on fut surpris qu'un homme, aussi savant, que Mr. *Stillingfleet*, se fût engagé dans une dispute, où il avoit tort à tous égards; puis qu'il n'entendoit ni les pensées de son Adversaire, ni la chose même, & qu'il n'étoit nullement en état de se soûtenir contre lui. Cet illustre Prélat avoit consumé sa vie principalement à étudier les Antiquitez Ecclesiastiques, & à lire une infinité de Livres; mais il n'avoit que très-peu de connoissance de la Philosophie, & n'étoit pas accoûtumé à penser, ni à écrire fort exactement; & c'étoit là le fort de Mr. *Locke*. Cependant cet excellent Philosophe, quelque avantage qu'il eût, dans cette dispute, & quelque sujet qu'il eût de se plaindre de Mr. *Stillingfleet*, qui l'avoit attaqué injustement, & sans connoissance de cause, n'a jamais abusé,

de ſa ſuperiorité & a toûjours relevé les fautes de ſon Adverſaire, avec douceur & avec reſpect. Il eſt vrai qu'il fait voir qu'il n'entendoit point la matiére, & qu'il s'exprimoit avec très-peu d'exactitude; mais il le montre plûtôt en produiſant ſes paroles, qu'en le lui reprochant; & il garde ſi bien le caractere ironique, qui régne dans ſes réponſes, qu'il n'y a que ceux, qui entendent le ſujet dont il s'agit, qui ſentent ſes railleries. J'avouë que je n'ai jamais lû une diſpute ménagée avec tant de ſang-froid, tant d'art & tant de fineſſe, d'un côté; & de l'autre d'une maniere ſi injuſte, ſi embrouillée, & ſi peu propre à faire honneur à l'Auteur.

J'ai auſſi été ſurpris de la cenſure, que Mr. *Stillingfleet* fait de Mr. *de Courcelles*, dans le Ch. VI. de ſa défenſe, & comment il a crû le pouvoir réfuter ſi facilement. Il faut néanmoins avoüer de bonne foi qu'il reprend, avec raiſon, Mr. *de Courcelles* de ce qu'en citant un endroit de *S. Hilaire*, tiré de ſon livre * des Synodes, il a crû qu'il s'adreſſoit aux Evêques des Gaules & de la Germanie, au lieu qu'il parle aux Orientaux. Mais il faut auſſi reconnoître que dans le fonds ce-

. . . . . lui-

* *Num.* 81. *Ed Benedict.*

lui qu'il cenſure a expoſé très-fidelement, dans ſa Diſſertation, des mots de *Trinité*, &c. le ſentiment de S. *Hilaire*. Mr. *Stillingfleet* n'avoit pas lû fort attentivement ce livre de S. *Hilaire*, ou il ne s'en ſouvenoit pas aſſez diſtinctement; car il n'y a guere de livre, par lequel on puiſſe prouver plus clairement que les Orthodoxes de ce tems-là croyoient un ſeul Dieu *en eſpece*, & trois *en nombre*. S. *Hilaire* un peu avant * l'endroit, qui a donné lieu à Mr. *Stillingfleet* d'accuſer Mr. *de Courcelles* d'une *groſſiere mépriſe*, explique comment on peut dire que le Pere & le Fils ont *une eſſence ſemblable*, comme le diſoient les Demi-Ariens, & renferme en ces mots ce qu'il en penſe: *Caret igitur, fratres, ſimilitudo naturæ contumeliæ ſuſpicione; nec poteſt videri filius idcirco in proprietate paternæ naturæ non eſſe quia ſimilis eſt, cùm ſimilitudo nulla ſit, niſi ex æqualitate naturæ; æqualitas autem naturæ non poteſt eſſe, niſi una ſit; una verò non † perſonæ unitate, ſed* GENERIS. Il faut être bien peu attentif, pour ne pas comprendre que ſuppoſé l'unité

* *Num. 76. Ejuſd. Ed.* † Par *perſonæ* il faut entendre une ſubſtance & non un mode, que l'on nomme *perſonalité*.

numerique de la nature divine, on ne peut pas dire que la nature du Fils eſt *ſemblable*, ou eſt *égale* à celle du Pere; mais qu'on peut parler ainſi, ſi l'on croit qu'ils ſont un *en eſpece* ou *en genre*, comme parle S. *Hilaire*. Voyez encore le 15. Article, dans l'Edition des Bénedictins. On pourroit montrer la même choſe très-evidemment, par ſes livres de la Trinité. Si Mr. *Stillingfleet* eût examiné le ſeul S. *Hilaire*, avec ſoin & ſans préjugé, il ſeroit tombé d'accord que Mr. de *Courcelles* avoit raiſon; & il ne l'auroit pas querellé, ſur un petit incident, puis que dans le fonds il ne diſoit rien que de veritable touchant la doctrine des Peres. Je n'en dirai pas davantage là-deſſus, & j'eſpere qu'on ne trouvera pas mauvais que j'aye fait cette petite remarque, pour défendre en même tems & la Verité & l'honneur de feu Mr. *de Courcelles*, qui étoit frere de ma Grand' Mere, contre un auſſi ſavant homme, que feu Mr. *Stillingfleet*; dont j'eſtime d'ailleurs les Ouvrages, autant qu'ils le méritent.

Pour revenir à Mr. *Locke*, il eſt ſurprenant qu'il pût tant travailler, dans un âge auſſi avancé, & dans une ſanté auſſi foible, que l'étoit la ſienne, à cauſe

ſe de ſon incommodité de poitrine. Il commença principalement à en ſentir toute la grandeur en 1697. où il fut obligé d'aller à Londres, dans un tems froid, parce que le Roi ſouhaitoit de lui parler. Il en fut ſi incommodé qu'il ne put point ſe coucher, pendant trois jours qu'il fut à Londres, & je me ſouviens qu'il m'écrivit alors, qu'il avoit été réduit à une veritable *Orthopnée*. Il s'en retourna à Oates ſi abatu, que depuis il n'a jamais été ſi bien qu'auparavant. Mr. *Locke* dit que le Roi (qui étoit lui-même aſthmatique, & qui avoit apris l'habileté de Mr. *Locke* en Médecine) avoit ſouhaité de s'entretenir de ſon incommodité avec lui; & je me ſouviens d'avoir oüi dire peu de tems après, qu'il avoit donné quelques avis au Roi, ſur cette incommodité; comme de s'abſtenir de vin, & de viandes chargeantes. Le Roi ne changea néanmoins pas la maniere de vivre, à laquelle il étoit accoûtumé; quoi qu'il témoignât à quelques uns de ceux, qui approchoient de lui, qu'il eſtimoit beaucoup Mr. *Locke*.

Quelques années avant ſa mort, il s'applica entierement à l'étude de l'Ecriture Sainte, & il y trouva tant de ſatisfaction, qu'il témoignoit être fâché

de ne s'y être pas appliqué plûtôt. Le Public a vû des fruits de cette étude, dans son livre *du Christianisme Raisonnable*, dont on a déja parlé, & qui est un des plus excellens Ouvrages, qui ait été fait depuis long-tems, sur cette matiere, & dans cette vuë. On vient aussi de publier une Paraphrase sur l'Epître aux Galates, dont je parlerai dans un autre Tome de la *Bibliotheque Choisie*; aussi bien que de celles qu'il a faites, sur les Epîtres aux Romains, aux Corinthiens & aux Ephesiens, lors quelles seront publiques.

Plus d'une année, avant qu'il mourût, il tomba dans une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit s'appliquer fortement à rien, & qu'il ne pouvoit même écrire une Lettre à un de ses amis, qu'avec peine. Auparavant il avoit toûjours écrit de sa main tout ce qu'il avoit eu à écrire; & comme il ne s'étoit pas accoûtumé à dicter, il ne pouvoit pas se servir d'un Copiste, pour se soulager. Quoique son corps s'affoiblît, son humeur ne changea point, & si sa poitrine lui avoit permis de parler, il auroit toûjours été le même, dans la conversation. Peu de semaines avant sa mort, il prévit qu'il ne vivroit pas long-tems, mais il ne laissa

pas

pas d'être auſſi gai qu'auparavant, & quand on en témoignoit de la ſurpriſe, il avoit accoûtumé de dire : *vivons, pendant que nous vivons.*

L'étude de l'Ecriture Sainte avoit produit en lui une pieté très-vive & très-ſincere ; quoi que très-éloignée de toute affectation. Comme il demeura long-tems, ſans pouvoir aller à l'Egliſe, il trouva à propos, quelques mois avant ſa mort, de communier dans la maiſon, comme l'on fait en Angleterre ; & deux de ſes amis communierent avec lui. Quand le Miniſtre eut achevé d'officier, il lui dit : *qu'il étoit dans les ſentimens d'une parfaite charité, envers tous les hommes & d'une union ſincere avec l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, de quelque nom qu'on la diſtinguât.* Il étoit trop éclairé, pour prendre la Communion pour un ſymbole de ſchiſme, & de diviſion ; comme le font bien des perſonnes mal-inſtruites, qui, en communiant dans leur Egliſe, condamnent toutes les autres Societez Chrétiennes. Il étoit entierement pénetré d'admiration pour la ſageſſe de Dieu, dans la maniere dont il a voulu ſauver les hommes, & quand il s'entretenoit là-deſſus, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier : *ô profondeur des richeſſes de la*

ſageſſe & de la connoiſſance de Dieu! Il étoit perſuadé qu'on s'en convaincroit, en liſant l'Ecriture, ſans préjugé, & c'eſt à quoi il exhortoit très-ſouvent ceux à qui il parloit, ſur la fin de ſa vie. L'application qu'il avoit apportée à cette étude lui avoit donné une idée de la Religion Chrétienne plus noble & plus étendue, que celle qu'il en avoit euë auparavant; & s'il avoit eu aſſez de force, pour commencer de nouveaux ouvrages, il y a bien de l'apparence qu'il en auroit compoſé quelques uns, pour faire paſſer dans l'eſprit des autres cette grande & ſublimé idée, dans toute ſon étendue.

Quelques ſemaines avant ſa mort, comme il ne pouvoit plus marcher, on l'avoit porté dans une chaiſe à bras par la maiſon; mais Madame *Masham* l'étant allé voir le 27. d'Octobre 1704. (ſtile ancien) au lieu de le trouver dans ſon Etude, où il avoit accoûtumé d'être, elle le trouva au lit. Comme elle en témoigna quelque ſurpriſe, il lui dit qu'il avoit réſolu de demeurer au lit, parce qu'il s'étoit trop fatigué, en ſe levant le jour précedant, qu'il ne pouvoit pas ſouffrir cette fatigue, & qu'il ne ſavoit pas s'il pourroit jamais ſe relever. Il ne put point dîner ce jour-là

&

& l'après-dîné ceux qui lui tenoient compagnie étant allez en ſa chambre, on lui propoſa de lui lire quelque choſe, pour occuper ſon eſprit, mais il le refuſa. Néanmoins quelcun ayant apporté quelques papiers dans ſa chambre, il voulut ſavoir ce que c'étoit, & on les lui lut; après quoi, il dit que *ce qu'il avoit à faire ici, s'en alloit fait, & qu'il en remercioit Dieu.* Là-deſſus, on s'approcha de ſon lit, & il ajoûta qu'il ſouhaitoit *qu'on ſe reſſouvînt de lui, dans la Priere du ſoir.* On lui dit que, s'il le vouloit, toute la famille viendroit prier Dieu, dans ſa chambre, & il y conſentit. On lui demanda s'il croyoit être prêt de mourir; & il répondit *que cela arriveroit peut-être cette nuit-là, mais que cela ne pouvoit pas tarder trois, ou quatre jours.* Il eut alors une ſueur froide, mais il en revint bien-tôt après. On lui offrit un peu de *Moum* (c'eſt une biere forte, qui ſe fait à Brunſwik) qu'il avoit pris avec plaiſir une ſemaine auparavant. Il croyoit que c'étoit le moins nuiſible des bruvages forts, comme je le lui ai ouï dire moi même. Il en prit quelques cueuillerées, & but à la ſanté de la compagnie, en diſant: *je vous ſouhaite à tous du bonheur, quand je m'en ſerai*

ſerai allé. Les perſonnes, qui étoient dans la chambre, étant ſorties, excepté Madame *Masham*, qui demeura aſſiſe auprès de ſon lit, il l'exhorta à *regarder ce monde ſeulement comme un état de préparation pour un meilleur.* Il ajoûta *qu'il avoit vécu aſſez long-tems, & qu'il remercioit Dieu d'avoir paſſé heureuſement ſa vie; mais que cette vie ne lui paroiſſoit qu'une pure vanité.* Après ſoupé, la famille monta dans ſa chambre, pour y prier Dieu, & entre onze heure & minuit, il parut un peu mieux. Madame *Masham* ayant voulu veiller, auprès de lui, il ne le voulut pas permettre & dit que peut-être il dormiroit; mais que s'il lui arrivoit quelque changement, il la feroit appeller. Il ne dormit point, mais il réſolut d'eſſayer de ſe lever le lendemain, comme il le fit. On le porta dans ſon Etude & on le plaça ſur une chaiſe plus commode, où il dormit aſſez longtems, à pluſieurs repriſes. Paroiſſant un peu remis, il voulut qu'on l'habillât comme il avoit accoûtumé de l'être & demanda de la petite biere, qu'il goûtoit très-rarement, après quoi il pria Madame *Masham*, qui liſoit tout bas dans les Pſeaumes, pendant qu'on l'habilloit, de lire haut. Elle le fit, & il

parut

parut fort attentif, juſqu'à ce que les approches de la mort l'en empêcherent. Il pria alors cette Dame de ne plus lire, & peu de minutes après, il expira, le 28. d'Octobre, (vieux ſtile) 1704. vers les trois heures après midi, dans ſa ſoixante & treiziéme année.

C'eſt ainſi que mourut l'un des plus excellens Philoſophes de nos jours, qui après avoir pénetré preſque toutes les parties de la Philoſophie, & en avoir développé les myſteres les plus cachez, avec une fineſſe & une exactitude peu commune, tourna heureuſement ſon eſprit du côté de la Religion Chrétienne; qu'il examina dans ſa ſource, avec la même liberté qu'il avoit fait les autres Sciences, & qu'il trouva ſi raiſonnable & ſi belle, qu'il lui conſacra le reſte de ſa vie, & tâcha d'inſpirer aux autres la haute eſtime qu'il en avoit conçue. Il ne ſe mêla à cela aucune mélancolie, ni aucune ſuperſtition; comme il eſt arrivé quelquefois à des gens, qui ne ſe ſont jettez dans la dévotion, que par chagrin. La même lumiere, qui l'avoit conduit dans ſes études philoſophiques, le conduiſit dans celle du Nouveau Teſtament, & alluma dans ſon cœur une pieté toute raiſonnable & digne de celui qui ne

nous

nous a donné la Raiſon, que pour profiter de la Révelation; & dont la volonté révelée ſuppoſe que nous nous ſervions de tout le Bon Sens, qu'il nous a donné, pour la reconnoître, pour l'admirer & pour la ſuivre.

Il n'eſt pas beſoin que je faſſe ici l'éloge de l'eſprit de Mr. *Locke* & que je parle de ſon étendue, de ſa pénétration, & de ſa juſteſſe; ſes Oeuvres, que l'on peut lire en pluſieurs Langues, en font une preuve & un monument éternel. J'ajoûterai ſeulement ici le portrait, que j'en ai reçu d'une perſonne illuſtre, à qui il étoit parfaitement connu.

„ C'étoit, dit elle (& je puis confirmer ſon témoignage en grande „ partie, par ce que j'ai vû moi même „ ici) un profond Philoſophe, & un „ homme propre pour les plus grandes affaires. Il avoit beaucoup de „ connoiſſance des Belles Lettres, & „ des manieres pleines de politeſſe & „ tout à fait engageantes. Il ſavoit „ quelque choſe de preſque tout ce „ qui peut être utile au genre humain, „ & poſſedoit à fonds ce qu'il avoit „ étudié; mais il étoit au deſſus de „ toutes ces connoiſſances, en ce qu'il „ ne paroiſſoit pas avoir meilleure opi-

„ nion

„ nion de lui même, à cauſe de tant
„ de lumieres. Perſonne ne prenoit
„ moins l'air de Maître, ni n'étoit
„ moins dogmatique, que lui, & il
„ ne s'offenſoit nullement qu'on n'en-
„ trât pas dans ſes opinions. Il y a néan-
„ moins une eſpece de chicaneurs,
„ qui, après avoir été réfutez pluſieurs
„ fois, reviennent toûjours à la char-
„ ge & ne font que dire la même cho-
„ ſe. Il ne pouvoit ſouffrir ces gens-
„ là, & il en parloit quelquefois, avec
„ un peu de chaleur; mais il étoit le
„ premier à reconnoître ſes legers em-
„ portemens.

„ Dans les moindres choſes de la vie,
„ auſſi bien que dans les opinions ſpé-
„ culatives, il étoit prêt de ſe rendre
„ à la Raiſon; quique ce fût, qui l'a-
„ vertît. Il étoit le fidele ſerviteur,
„ ou, ſi l'on veut, l'eſclave de la Ve-
„ rité, qu'il n'abandonnoit jamais,
„ pour quoi que ce fût & qu'il aimoit
„ pour elle même.

„ Il s'accommodoit à la portée des
„ plus médiocres eſprits, & en diſpu-
„ tant avec eux, il ne diminuoit point
„ la force de leurs raiſons, contre lui
„ même, quoi qu'elles n'euſſent pas été
„ aſſez bien exprimées, par ceux qui
„ les avoient employées. Il conver-

„ ſoit

„ ſoit avec plaiſir, avec toutes ſortes
„ de perſonnes, & tâchoit de profiter
„ de leurs lumieres; ce qui venoit non
„ ſeulement de la bonne maniere, dont
„ il avoit été élevé, mais de l'opinion,
„ où il étoit qu'il n'y a perſonne, dont
„ on ne puiſſe apprendre quelque
„ choſe de bon. Auſſi avoit-il appris
„ tant de choſes, concernant les Arts
„ & le Négoce, par-là, qu'il ſembloit
„ en avoir fait une étude particuliere;
„ & que ceux qui en faiſoient profeſ-
„ ſion profitoient ſouvent de ſes lu-
„ mieres, & le conſultoient avec plai-
„ ſir.

„ S'il y avoit quelque choſe à quoi
„ il ne pouvoit pas s'accommoder,
„ c'étoient les mauvaiſes manieres,
„ qui lui donnoient du dégoût; lors
„ qu'il voyoit qu'elles venoient, non
„ d'avoir peu vû le monde, mais d'Or-
„ gueuil, de Fierté, de mauvais Na-
„ turel, de Stupidité brutale & d'au-
„ tres ſemblables vices. Autrement,
„ il étoit très-éloigné de mépriſer qui
„ que ce ſoit, parce qu'il avoit un
„ exterieur deſagreable. Il regardoit
„ la civilité, non ſeulement comme
„ quelque choſe d'agreable & de pro-
„ pre à gagner les cœurs, mais com-
„ me un devoir du Chriſtianiſme, que
„ l'on

„ l'on devoit preſſer davantage, que l'on
„ ne faiſoit communément. Il recom-
„ mendoit à cette occaſion un Traité
„ de Mrs. de Port-royal, *ſur les moyens de conſerver la paix avec les hommes*, & il approuvoit beaucoup
„ les ſermons qu'il avoit ouï faire à
„ Mr. *Wichkot*, Docteur en Théolo-
„ gie, ſur ce ſujet, & qui ont été im-
„ primez depuis.

„ Sa converſation étoit fort agréa-
„ ble à toutes ſortes de perſonnes, &
„ même aux Dames; & perſonne n'é-
„ toit mieux reçu que lui, parmi les
„ gens de la plus haute Qualité. Auſſi
„ n'étoit-il nullement mélancolique,
„ & comme la converſation des per-
„ ſonnes bien faites eſt ordinairement
„ plus aiſée, plus dégagée & moins
„ embarraſſée de formalitez, ſi Mr.
„ *Locke* n'avoit pas naturellement ces
„ talents, il les avoit aquis, par le com-
„ merce du monde; & cela le rendoit
„ d'autant plus agréable, que ceux qui
„ ne le connoiſſoient pas ne s'atten-
„ doient point de trouver ces manie-
„ res dans un homme, auſſi attaché à
„ l'étude qu'il l'étoit. Ceux qui reche-
„ choient le commerce de Mr. *Loc-*
„ *ke*, pour apprendre de lui ce qu'on
„ pouvoit apprendre d'un homme de

„ ſon

„ ſon ſavoir, & qui en approchoient
„ avec reſpect, étoient ſurpris de trou-
„ ver en lui, non ſeulement les ma-
„ nieres d'un homme bien-né, mais
„ encore toute la politeſſe, que l'on
„ pouvoit demander.

„ Il parloit ſouvent contre la raille-
„ rie, qui eſt ce qu'il y a de plus dé-
„ licat dans la converſation, & qui
„ eſt dangereuſe, ſi elle n'eſt pas bien
„ ménagée. Il ne laiſſoit pas de rail-
„ ler, mieux que perſonne; mais il
„ ne diſoit rien de choquant, ou qui
„ pût porter aucun préjudice. Il ſa-
„ voit adoucir tout ce qu'il diſoit, &
„ le tourner agréablement. S'il rail-
„ loit ſes Amis, c'étoit ſur quelque
„ faute peu conſiderable, ou ſur quel-
„ que choſe, qu'il leur étoit même
„ avantageux, que l'on ſût. Comme
„ il étoit extraordinairement civil, mê-
„ me lors qu'il commençoit à railler,
„ on étoit comme aſſuré qu'il diroit en
„ ſuite quelque choſe d'obligeant. Il
„ ne railloit jamais un malheur, ou
„ un défaut naturel.

„ Il étoit fort charitable envers les
„ pauvres, pourvû que ce ne fuſſent
„ pas des fainéans, ou des libertins,
„ qui ne fréquentoient aucune Egliſe,
„ ou qui alloient au cabaret, le Di-

„ man-

„ manche. Il avoit ſur tout pitié de
„ ceux qui, après avoir travaillé au-
„ tant qu'ils avoient pû, pendant leur
„ jeuneſſe, tomboient dans la pauvre-
„ té, ſur leurs vieux jours. Il diſoit
„ que ce n'étoit pas aſſez, que de les
„ empêcher de mourir de faim; mais
„ qu'on devoit les faire vivre, avec
„ quelque douceur. Auſſi cherchoit-
„ il les occaſions de faire du bien à
„ ceux qui le méritoient, & ſouvent,
„ en ſe promenant, il viſitoit les pau-
„ vres du voiſinage, & leur donnoit
„ de quoi ſoulager leurs néceſſitez, ou
„ acheter les remedes qu'il leur preſ-
„ crivoit; s'ils étoient malades, & s'ils
„ n'avoient point de Médecin.

„ Il ne vouloit pas qu'on perdît quoi
„ que ce fût de ce qui pouvoit être
„ utile à quelcun, ou que l'on fît au-
„ cun dégât dont perſonne ne profi-
„ toit. C'étoit, ſelon lui, perdre le
„ bien, dont Dieu ne nous a fait que
„ les Economes. Auſſi étoit-il un hom-
„ me d'ordre & qui tenoit des comptes
„ exacts de tout.

„ S'il avoit quelque paſſion, à la-
„ quelle il fût ſujet, c'étoit à la colere;
„ mais il s'en étoit rendu le maître par
„ la Raiſon, & elle ne lui faiſoit que
„ très-rarement aucun tort, non plus

„ qu'aux

„ qu'aux autres. Il en faiſoit voir parfai-
„ tement bien le ridicule. Il diſoit
„ qu'elle ne ſervoit rien du tout, ni à
„ l'éducation des enfans, ni à tenir les
„ ſerviteurs dans l'ordre, & qu'elle
„ faiſoit même perdre l'autorité, que
„ l'on avoit ſur eux. Il étoit bon en-
„ vers ſes ſerviteurs, & ſe donnoit mê-
„ me la peine de les inſtruire avec dou-
„ ceur de la maniere, dont ils de-
„ voient le ſervir.

„ Non ſeulement il gardoit exacte-
„ ment un ſecret, qu'on lui avoit con-
„ fié; mais il ne rediſoit jamais ce qui
„ pouvoit nuire, quoi qu'on ne lui eût
„ pas recommendé de n'en rien dire,
„ ni n'avoit aucune ſorte d'indiſcre-
„ tion, ni d'inadvertence qui pût faire
„ tort à ſes Amis. Il étoit exact à te-
„ nir ſa parole, & ce qu'il promettoit
„ étoit ſacré. Il étoit ſcrupuleux à re-
„ commander les gens, qu'il ne con-
„ noiſſoit pas, & il ne pouvoit ſe ré-
„ ſoudre à louër ceux qu'il ne croyoit
„ pas loüables. Si on lui diſoit que ſes
„ recommendations n'avoient pas fait
„ l'effet, que l'on en attendoit, il di-
„ ſoit *que cela venoit de ce qu'il n'a-*
„ *voit jamais trompé perſonne, en di-*
„ *ſant plus qu'il ne ſavoit; que ce dont*
„ *il répondoit, devoit ſe trouver tel qu'il*

„ *le*

la disoit, & que s'il en usait autrement, ses recommendations ne seroient „ *desormais d'aucun poids.*

„ Son plus grand divertissement étoit „ de parler avec des gens raisonnables, „ & il recherchoit leur conversation. „ Il avoit toutes les qualitez, qui „ pouvoient entretenir une agréable „ amitié. Il ne joüoit que par com- „ plaisance, quoi que s'étant souvent „ trouvé parmi des gens qui le fai- „ soient, il ne joüoit pas mal, quand „ il s'y mettoit. Autrement il ne le „ proposoit jamais, & il disoit *que ce* „ *n'étoit qu'un amusement, pour ceux* „ *qui n'ont point de conversation.*

„ Dans ses habits, il étoit propre, „ sans affectation, ni singularité.

„ Il étoit naturellement fort actif & „ il s'occupoit, autant que sa santé „ pouvoit le permettre. Quelquefois „ il prenoit plaisir à travailler dans un „ jardin, ce qu'il entendoit parfaite- „ ment bien. Il aimoit à se promener, „ mais son incommodité de poitrine „ ne lui permettant pas de marcher „ beaucoup, il se promenoit à cheval, „ l'après-dinée, & quand il ne put plus „ supporter le cheval, dans une chai- „ se roulante ; & il vouloit toûjours „ avoir compagnie, quand ce n'auroit

ARTICLE VI.

CONFORMITE' DE LA FOI AVEC LA RAISON, *ou défense de la Religion, contre les principales difficultez répandues dans le Dictionnaire Historique & Critique de* Mr. BAYLE. A Amsterdam chez Henry Desbordes, in 12. 1705. pagg. 390.

J'AVOIS dessein de parler un peu au long de la matiere de ce Livre de Mr. *Jaquelot*, Ministre de Sa Majesté le Roi de Prusse; mais l'Eloge précedent, que je ne pouvois ni abréger, ni renvoyer à un autre Tome, m'a ôté l'espace qui m'étoit nécessaire pour cela. D'ailleurs le livre est en François, il est court, il contient de grandes & d'importantes matieres, & il est très-digne d'être bien lû & médité. En joignant la méditation à la lecture, on tirera facilement les conséquences qui en naissent, & que l'Auteur n'a pas toûjours pû étendre autant qu'elles le méritent, à cause de la briéveté, qu'il s'étoit proposée. Quoi que je ne serois pas de son sentiment sur la définition de la Liberté, sur l'Ame des Bêtes & sur quelques autres choses; néanmoins il faut avoüer

avoüer qu'il a ramaſſé ici tous les principes néceſſaires, ſoit pour établir la Conformité de la Religion avec la Raiſon, ce qui fait la premiere partie de l'Ouvrage; ſoit pour répondre aux objections de Mr. *Bayle*, ce qui en fait la ſeconde. Ceux qui ſont capables d'examiner ces ſortes de choſes & de les méditer, avec quelque ſoin, y trouveront de quoi ſe ſatisfaire & de quoi réfuter les Manichéens de Mr. *Bayle*. L'Auteur a ajoûté à la fin un Syſteme abregé de l'Ame & de la Liberté, qui eſt ſujet à de plus grandes difficultez; parce que ce ſont des matieres, qui ne ſont pas claires & ſur leſquelles les Philoſophes ſont fort partagez.

Quoi que Mr. *Jaquelot* ait eu ſes raiſons, pour ſuivre la méthode qu'il a ſuivie en réfutant les objections des Manichéens de Mr. *Bayle*, & que je ne puiſſe pas la deſapprouver; je croi qu'on pourroit auſſi s'y prendre d'une autre maniere, qui peut-être ne ſeroit pas moins fructueuſe. Comme il ne s'agit pas des ſentimens de Mr. *Bayle*, mais de quelques difficultez, dans leſquelles il ne peut pas s'intereſſer & qu'il ne prête aux Manichéens, que pour donner de l'exercice aux Théologiens, & nullement pour ruiner la Religion

Chrétienne ; j'en parlerai avec plus de liberté que je ne ferois, si je croyois que ce fussent ſes penſées. On ne pourroit en parler ici, dans cette ſuppoſition, ſans lui nuire ; ce que je ne voudrois pas faire, pour quelque raiſon que ce fût. Mais comme il s'eſt diverti à nous propoſer des difficultez, qu'il deſapprouve dans le fonds, au moins comme je le croi ; il ne trouvera pas mauvais que j'indique ici, en peu de mots, la maniere dont on pourroit les réfuter.

Premierement, je leur demanderois qu'ils établiſſent un Syſteme, pour convenir de certains principes avec eux, ſur leſquels nous puiſſions raiſonner enſemble ; ſans quoi il ſeroit trop difficile de leur répondre, parce qu'ils nieroient peut-être les principes *ſur leſquels* je m'appuyerois, & qu'ils m'obligeroient, dans un beſoin, d'attaquer le Pyrrhoniſme, ce qui ſeroit ſortir de la Theſe. Je voudrois ſavoir s'ils reçoivent les principes de la Logique, & ce qu'ils admettent de la Révelation ; car je ne ſai ce qu'ils reçoivent, parce que Mr. *Bayle* ne leur donne aucun Syſteme. S'ils n'établiſſoient rien je les traiterois d'inſenſez, & je n'aurois point de peur qu'ils fiſſent aucune

ne

ne Secte durable. Ce ne pourroit être que par une vanité ridicule, qu'ils voudroient disputer, pour ne rien établir, & je ne daignerois pas les écouter.

S'ils recevoient quelque partie de la Révelation, comme les anciens Manichéens, je m'en servirois contre eux; & j'en userois de même à l'égard de la Raison, s'ils reconnoissoient la certitude de ses principes. S'ils recevoient l'une & l'autre, ils seroient obligez de les consilier, comme moi; car il n'y a personne, qui soit assez fou, pour croire que deux Veritez puissent être opposées. S'ils ne recevoient que l'une, ou l'autre, je bâtirois sur ce qu'ils auroient établi de solide.

Supposé, par exemple qu'ils reçussent la Raison & le Nouveau Testament, il faudroit qu'ils le défendissent aussi bien que moi, & je les pourrois bien-tôt gagner, pour peu qu'ils eussent de bonne foi. Supposé qu'ils ne reçussent que la Raison, je soûtiendrois très-facilement la Révelation du Nouveau Testament contre eux, & je leur ferois voir évidemment qu'elle n'a rien qui soit opposé à la Raison; pourvû qu'ils ne fortifient pas du Nouveau Testament, pour chercher, dans les Systemes des Chrétiens divisez & sujets à

ſe tromper, de quoi y mordre. Il faudroit qu'ils me montraſſent clairement, dans le Nouveau Teſtament, ce qu'ils voudroient attaquer, ſans y rien ajoûter; & je m'obligerois de faire voir qu'il n'y a rien, dans ce livre, de contraire à la Raiſon. Je n'ai rien vû, s'il faut dire la Verité, dans les objections des Manichéens de Mr. *Bayle*, qui tombe ſur la doctrine claire & inconteſtable de l'Evangile, & qui m'embaraſſe le moins du monde. Leur grand effort eſt contre les dogmes des Syſtemes, que l'on ne ſeroit nullement obligé de défendre contre des Manichéens; qui n'auroient d'autre Syſtême, que celui des lumiéres de la Raiſon. Car s'il leur étoit permis de ne défendre que ce qui leur plairoit, je ne vois pas pourquoi on n'auroit pas le même *privilege* contre eux.

Je ſuis perſuadé que ce que la Raiſon nous enſeigne clairement eſt néceſſairement vrai. Je ſuis auſſi convaincu que la Révelation ne lui eſt pas contraire, & de plus qu'on ne peut embraſſer cette derniere, ſi l'on croit qu'elle eſt contraire à des Veritez claires. On a beau parler de la Foi; elle ne s'étend pas à croire des choſes contradictoires. On a beau dire qu'il faut hu-

humilier la Raiſon ; cette humilité ne peut pas aller à croire vrai ce que l'on juge faux. Ce n'eſt que pour jetter de la poudre aux yeux des ſots, que les Manichéens de Mr. *Bayle* diſent le contraire. La Raiſon nous apprend clairement que Dieu eſt bon, & ſi quelque Révelation nous enſeignoit le contraire, il ne faudroit pas humilier ſa Raiſon devant elle, il faudroit dire qu'elle eſt fauſſe. Mais la Religion de Jeſus-Chriſt ne nous enſeigne rien de ſemblable ; à moins qu'on n'y ajoûte quelque choſe, qui n'y eſt point.

Ce n'eſt pas que je veuille dire que j'entende parfaitement tout ce qui eſt dans le Nouveau Teſtament, & que je puiſſe lever toutes les difficultez, qu'on peut faire ſur les paſſages obſcurs, que l'on y trouve. Je veux dire ſeulement, en premier lieu, que je me perſuade que je puis montrer la divinité de la doctrine, qui y eſt contenue, par des preuves directes, & auxquelles il n'y a rien de raiſonnable à repliquer, & Mr. *Jaquelot* l'a aſſez bien fait. Je ſoûtiens en ſecond lieu, qu'on ne ſauroit produire aucun paſſage clair, qui ſoit oppoſé aux lumieres de la Raiſon. En troiſiéme lieu, s'il y a des paſſages obſcurs, la divi-

nité de la doctrine claire du Nouveau Testament, prouvée d'ailleurs, par des raisons incontestables, nous doit persuader que s'il paroît y avoir des choses opposées à la Raison, dans des passages, qui nous embarrassent, c'est que nous ne les entendons pas bien. C'est un respect, que nous devons à des Auteurs, dont l'autorité est d'ailleurs si bien appuyée.

Je ne vois que deux partis à prendre, en une semblable occasion. L'un seroit de demeurer en suspens, sur le sens d'un passage, comme ceux dont il s'agit, & de retenir cependant les fondemens de la Religion; car il ne faut jamais abandonner une verité claire, & bien prouvée, pour des difficultez. Je me souviens, à cette occasion, d'un passage d'*Epictète*, qui en censurant ceux qui nioient la Providence, à cause des incommoditez auxquelles les hommes sont sujets, telle qu'est, par exemple, la pituite, qui nous incommode si fort dans les païs froids. * „ Mais il ne coule, de la „ pituite, disoit un homme de cette „ sorte. Esclave, que vous êtes lui „ dit *Epictète*, pourquoi donc avez „ vous des mains? N'est ce pas pour „ vous

* *Dissert. Lib. I. c. 6.*

„ vous moucher? Est-il donc raison-
„ nable, dit l'Epicurien, qu'il y ait
„ de la pituite au monde? Ne vau-
„ droit-il pas beaucoup mieux, re-
„ prend *Epictete*, vous moucher,
„ que d'accuser la Providence? Il
vaudroit beaucoup mieux avouer qu'on n'entend pas quelques endroits d'un excellent Livre; que de l'accuser de contenir des absurditez. C'est là toute l'humilité, qu'on peut exiger de la Raison, & non qu'elle conçoive que Dieu est bon, & qu'elle ajoûte foi à une Révelation qui enseigneroit qu'il est mauvais. Voilà pourquoi le Bon Sens nous a été donné.

Le second parti, que l'on pourroit prendre, seroit d'employer tout son esprit, pour trouver un sens raisonnable, dans les paroles de la Révelation; afin qu'elle ne paroisse pas contraire aux lumieres claires de la Raison. Quand même on se tromperoit, dans le sens qu'on lui donneroit, il n'y auroit pas grand danger; parce que l'on ne seroit dans l'erreur, que par respect pour la Révelation, appuyée d'ailleurs sur des fondemens solides. On en useroit envers la parole de Dieu, comme l'on fait, lors même qu'il ne s'agit que d'expliquer les paroles d'un hom-

me ſage ; que l'on prend conſtamment dans un bon ſens, lors qu'elles ſemblent renfermer une abſurdité, parce que l'on ſuppoſe que cet homme ſage n'a pas été capable d'avoir une penſée abſurde. Combien plus le doit-on croire de la Révelation divine? Cet homme ſage ſe choqueroit qu'on lui attribuât des penſées contradictoires, au lieu de prendre ſes paroles dans un bon ſens ; & il pardonneroit aiſément à ceux qui les auroient expliquées en un ſens raiſonnable, quoi qu'ils s'y fuſſent trompez ; parce que leur erreur lui feroit plus d'honneur, & viendroit d'une plus grande eſtime pour lui, que la ſotte ſoumiſſion des précedens. Il me ſemble qu'on doit avoir, pour le moins, auſſi bonne opinion de l'équité de l'Auteur de la Révelation. Ainſi *Origene* & quelques autres ont crû que les peines éternelles, comme on les explique, n'étant pas compatibles avec la bonté & avec la juſtice divine, il falloit entendre les paroles de la Révelation autrement ; par exemple, qu'elles ne ſont que comminatoires. Il vaudroit ſans doute mieux ſe ranger à leur opinion, que de croire qu'il faut entendre à la rigueur ce que dit la Révelation, & croire en même tems que la bonté & la

juſtice

justice de Dieu, tant vantées dans l'Ecriture Sainte, y sont tout à fait contraires, aussi bien que ce que les plus claires lumieres de la Raison nous en apprennent. Car pour croire ces deux choses à la fois, il faut être fou, & non pas humble; & c'est faire un tort infini à la Divinité, que de la faire malfaisante & injuste, ou, pour mieux parler, la nier tout à fait; car un Dieu mauvais & injuste n'est pas un Dieu. Ce n'est pas parler humblement de la Religion, que de dire qu'elle nous enseigne cela; c'est la diffamer, autant qu'on peut. Ce n'est pas non plus humilier la Raison, c'est en éteindre les lumieres, & la rendre incapable de recevoir la Religion, qui n'est pas donnée pour les fous; tels que sont ceux qui disent que deux choses contradictoires peuvent être vrayes; mais pour ceux qui sont en leur Bon-Sens.

Au reste, le premier parti me paroît le plus sage & le plus sûr. On doit croire seulement, que Dieu ne fera rien de contraire à sa justice & à sa bonté. C'est là une verité éternelle, que la Révelation ne peut pas contrarier; & s'il y a quelque passage, qui semble établir quelque chose de contraire, il est sans doute que nous ne l'entendons pas.

Pour le reſte, je m'en rapporte à ce qu'*Epiſcopius* en a dit, dans ſa réponſe à la LXII. Queſtion, & l'Archevêque *Tillotſon* dans le XXXV. Sermon, d'entre ceux qui ont été imprimez pendant ſa vie.

ARTICLE VII.

Remarques ſur ce que Mr. Bayle *a répondu à l'Art IV. du Tome V. de la Bibl. Choiſie, dans l'Hiſt. des Ouvrages de Savans. Art.* VII. *du mois d'Août* 1704.

J'Avois bien crû que Mr. *Bayle* témoigneroit volontiers que ce qu'il avoit dit, touchant la doctrine de Mr. *Cudworth*, concernant la Nature Plaſtique, ou Formatrice, n'étoit nullement pour accuſer ce Grand Homme d'avoir voulu favoriſer l'Atheïſme. C'eſt ce que Mr. *Bayle* vient de faire dans l'*Hiſtoire des Ouvrages des Savans* du mois d'Août 1704. Art. VII. Mais je croyois auſſi, qu'en examinant de plus près ce que Mr. *Cudworth* dit de la Nature Plaſtique, il avouëroit, que les Athées ne peuvent pas retorquer contre lui l'argument qu'il fait contre eux. Car enfin dire que la

la matiere muë au hazard fait tout ce que nous voyons, dans le monde corporel, eſt une abſurdité palpable; mais ce n'eſt point une abſurdité que, de dire que Dieu ſe ſert, pour la production des corps organizez, d'une Nature Immaterielle, Vivante, & Agiſſante; à laquelle il a donné ſeulement le pouvoir d'agir d'une certaine maniere & dans un certain ordre, qu'elle ſuit néceſſairement; ſans qu'elle ait d'idée des fins de Dieu dans ſes ouvrages, ni peut-être même de ce qu'elle fait. Il peut y avoir une infinité de ſortes de Natures Immaterielles, comme Mr. *Grew* l'a fort bien remarqué; & il y a grande apparence qu'il y en a de l'ordre, dont eſt la Nature Plaſtique de Mr. *Cudworth*. On voit bien que c'eſt toute autre choſe de dire qu'une Nature, qui a reçu ce pouvoir de Dieu, quoi qu'elle n'ait pas l'idée de l'ordre que Dieu a, forme les corps organizez, par le pouvoir qu'elle a reçu de Dieu, & ſous ſa direction; & dire que tout ſe fait par un concours fortuit de matiere. J'ai dit que la Nature Plaſtique eſt un inſtrument dans la main de Dieu, & je me ſuis ſervi de la comparaiſon des inſtrumens animez & inanimez, dont l'eſprit de l'homme ſe ſert; non pour dire que la Nature Plaſtique

ſtique eſt un inſtrument paſſif, ce qui eſt contre les ſentimens de Mr. *Cudworth*; mais pour faire voir qu'il y a une difference infinie entre une matiere qui fait, ſans qu'aucune Intelligence s'en mêle, des Plantes & des Animaux, & une Nature, qui a reçu la force d'agir d'une certaine façon, par une Intelligence ſuperieure, qui la conduit encore, quoi que nous n'en ſachions pas la maniere. La premiere cauſe eſt Dieu, ſelon ce ſecond ſentiment; & la ſeconde, qui eſt la Nature Plaſtique, n'agit en ordre, que parce qu'elle a reçu ce pouvoir de la premiere, ou de Dieu. Selon le premier au contraire, tout ſe fait en ordre, ſans qu'il y ait aucune Intelligence, qui conduiſe la matiere, ce qui eſt la derniere abſurdité. On ne peut pas dire contre le premier ſentiment ce que l'on dit contre le ſecond, & ſi Mr. *Bayle* l'examine bien, il n'y trouvera aucun danger de rétorſion, de la part des Athées.

On ne peut pas dire qu'il eſt incomprehenſible qu'une Nature Agiſſante ſuive un plan, qu'elle ne connoît pas; car on conçoit fort bien, ſi l'on veut, que Dieu peut créer autant de differentes ſortes d'Agents Immateriels, qu'il y a de ſortes d'Etres Materiels, & que

que ces Agents n'ont que des facultez bornées, selon lesquelles ils agissent, & point au delà. C'est à peu près à quoi en revient l'Idée confuse des Ames Végetatives des Plantes & des Animaux, que toute l'Ecole a soûtenuës, & que *Descartes* n'a jamais bien pû réfuter. Je conçois aussi facilement qu'une Nature Plastique agit régulierement par elle même, sous les ordres néanmoins de Dieu, qui intervient, comme il lui plait & quand il lui plait; que je conçois que les Bêtes font diverses choses régulierement, lors que les hommes les conduisent, quoi qu'elles ne sachent pas ce qu'elles font, ni pourquoi. Il n'y a point de difference en cela, sinon que je ne sai pas comment Dieu intervient, & que je vois comment les hommes agissent. Mais quoi qu'il en soit, les Athées ne peuvent pas retorquer contre Mr. *Cudworth* son argument; parce que c'est Dieu qui est l'Auteur de l'ordre, avec lequel agit la Nature Plastique; & que, selon l'idée des Athées, la matiere se meut d'elle même, sans aucune Cause qui la regle, ni qui lui ait donné le pouvoir de se mouvoir régulierement. Si l'on disoit qu'elle l'a d'elle même, ce ne seroit pas retorquer l'argument, ce seroit faire

re une supposition, qu'il seroit facile de renverser. Je vois bien que Mr. *Bayle* n'a pas encore fait assez de réflexion là-dessus, & que la nouveauté des Idées l'a un peu embarrassé. S'il les examine mieux, il tombera d'accord de ce que je dis ; si non, il faudra s'en consoler, & il ne persuadera pas à beaucoup de gens que les Athées puissent faire la retorsion qu'il dit. C'est ce qui m'empêche d'examiner, en détail ce qu'il ajoûte.

Je ne dois pas néanmoins dissimuler que j'ai reçu une Lettre de Madame *Masham*, fille de Mr. *Cudworth*, comme je l'ai déja dit, où elle se plaint avec raison du procedé de Mr. *Bayle*, à l'égard de son Pere. On m'avoit laissé la liberté de l'inserer ici, mais j'ai crû ne le devoir pas faire ; parce qu'il pourra arriver que Mr. *Bayle* changera de sentiment là-dessus, quand il se donnera le loisir d'y penser. S'il avoit aussi lû ce que Mr. *Cudworth* dit des sentimens des Philosophes, sur l'Unité d'un Dieu suprême, il se seroit bien apperçu qu'il y avoit plus de consentement entre eux, qu'il ne croit. Mais il n'est pas bon de disputer sur tout, & un peu de tems décide des opinions

nions bien ou mal-fondées, ſans que nous nous en mêlions.

ARTICLE VIII.

Avertiſſement ſur un endroit du V. Tome de la Bibliotheque Choiſie. Art. VIII. pag. 387.

UN de mes Amis m'ayant averti que la Médaille, où j'ai dit qu'il y avoit ΔIONYΣIOY d'un côté, ne pouvoit pas avoir des Caracteres Celtiberiques, parce qu'elle eſt de Sicile; comme il paroît clairement, par les trois jambes entées l'une dans l'autre, qui ſont le ſymbole de la Sicile; je l'ai regardée de plus près, & j'ai vû qu'il avoit raiſon. Ce ſont en effet des caracteres Puniques, & l'on en voit ſouvent dans pluſieurs médailles de Sicile; mais le premier & le dernier ſont ſi mal faits, qu'on ne peut pas s'y fier. *Aldrete* les peint autrement à la p. 177. que dans la médaille. On pourroit ſoupçonner qu'il y a צרח חדש *tſarak hhadash*, qui ſignifieroit en Phénicien *la Nouvelle Tſarak*; ce qui marqueroit la partie de Syracuſe, qu'on nom-

nommoit *Neapolis*. Si cela étoit, cette médaille ſeroit de l'un des Denys, qui l'auroit fait fraper, en mémoire d'une victoire que ſa Cavalerie auroit remportée ; comme il paroît par la couronne, qu'une Victoire tient ſur la tête du cheval. Mais je ne décide rien ſur les lettres Phéniciennes, juſqu'à ce qu'on nous ait donné un deſſein, auquel on puiſſe ſe fier.

ARTICLE IX.

Avis ſur les Réflexions de Mr. JURIEU, *ſur l'Art.* VI. *du Tome* V. *de la Bibliotheque Choiſie.*

CE Tome étoit achevé, à deux ou trois pages près, lors que j'ai reçu le ſupplément de Mr. *Jurieu* à ſon Hiſtoire Critique des Cultes, &c. imprimé à Amſterdam chez le Sr. l'*Honoré*. Mr. *Jurieu* ſe plaint, dans ſes Réflexions, qu'il a miſes au devant, de ce que j'ai dit de ſon Livre, & comme je vois qu'il n'a pas compris mon deſſein, il faut que je le lui diſe plus clairement.

Je n'ai voulu dire aucun mal de ſon Li-

Livre, mais j'ai voulu le faire revenir, s'il étoit poſſible, de la coûtume qu'il a de déchirer l'Illuſtre *Grotius*, par tout où il le trouve; en lui faiſant voir qu'il l'attaquoit injuſtement, dans cet Ouvrage; auſſi bien que dans l'*Eſprit de Mr. Arnaud*, où il raconte ſa mort * d'une maniere tout à fait calomnieuſe. Si j'ai reproché quelques fautes à Mr. *Jurieu*, c'étoit uniquement pour le rendre plus équitable envers *Grotius*, qu'il doit regarder comme un homme, qui a été beaucoup au deſſus de lui; & à qui il doit pardonner de petites fautes, s'il veut qu'on en uſe de même envers lui. Je vois au contraire que Mr. *Jurieu* croit avoir droit, en vertu d'un Evangile tout nouveau, de demander qu'on lui pardonne tout, ſans rien pardonner aux autres. Il ne veut pas même que *Grotius* puiſſe avoir laiſſé des fautes d'impreſſion, parce *qu'il a pluſieurs fois revû & remanié ſes notes ſur l'Ecriture Sainte*. Quand cela ſeroit, il faudroit néanmoins lui pardonner des inadvertences; car on ſait qu'un homme occupé ne revoit pas ſi exactement ſes propres Ecrits. Mais il faut que Mr.

* *Voyez* Mr. Bayle *dans ſon Hiſt. Crit. à l'article de* Grotius.